



The HF Group

Indiana Plant

054752 2 15 00



6/20/2006



Digitized by the Internet Archive
in 2014

<https://archive.org/details/bulletin72soci>

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE

du

Protestantisme Français

Reconnue d'utilité publique par Décret du 13 juillet 1870

GENEALOGY

944

B8732Z

1923



3 1833 01815 4234

Bulletin

PARAISANT TOUS LES TROIS MOIS

Études, Documents, Chronique littéraire

LXXII^e ANNÉE

VINGT-ET-UNIÈME DE LA 5^e SÉRIE

1. Janvier-Mars 1923



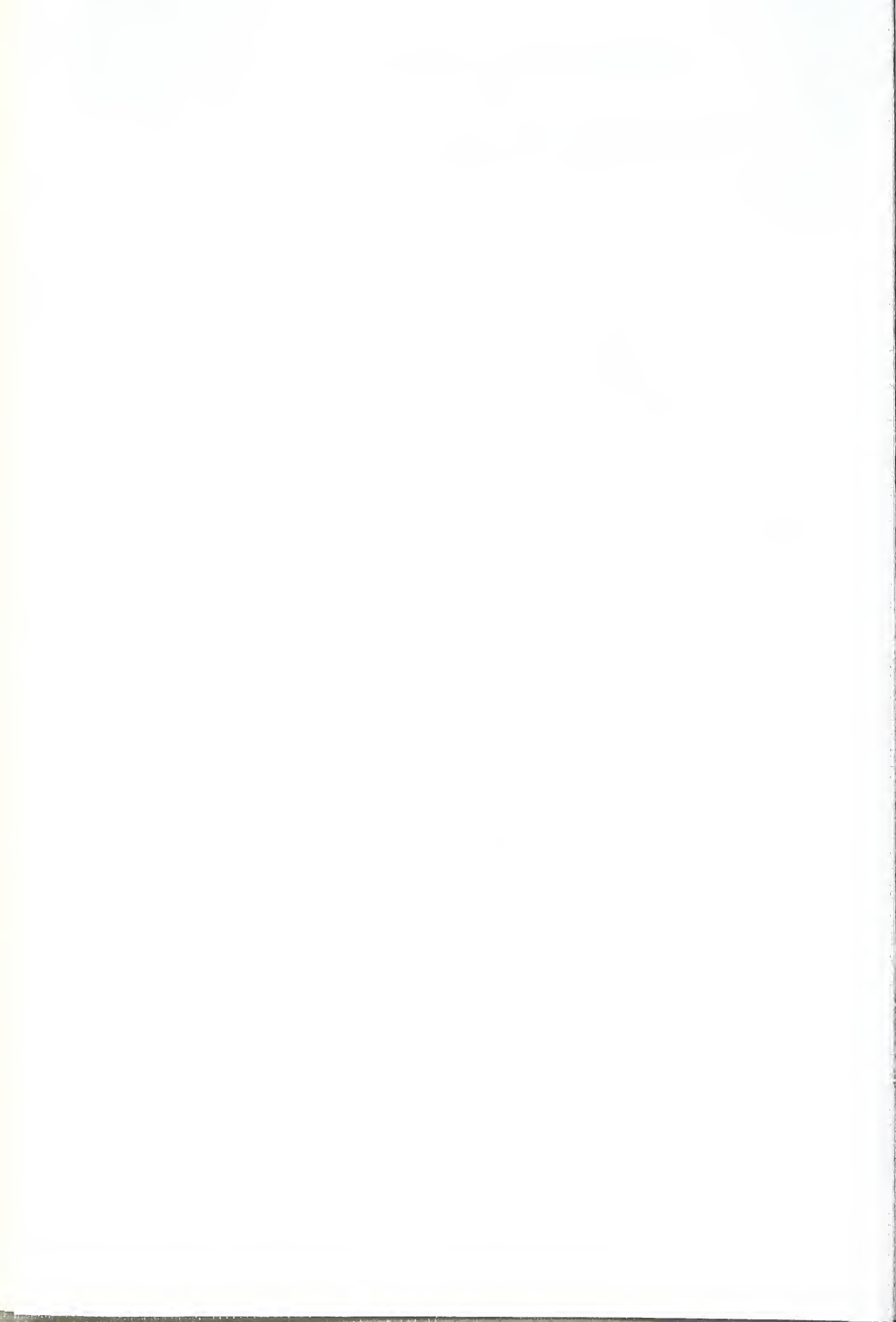
PARIS

Au Siège de la Société, 54, rue des Saints-Pères

LIBRAIRIE FISCHBACHER (Société anonyme)

33, rue de Seine, 33

1923



Avis important. — Les abonnements impayés seront *réclamés*, avec majoration de 0 fr. 50, par mandat-carte, affranchi, à remettre à la poste avec le montant.

N. WEISS. — Préface de l'année 1923. A propos du troisième centenaire de la mort de François de Sales.	5
— Avis à nos abonnés	11
ÉTUDES HISTORIQUES	
E. G. LÉONARD. — La vie des Protestants au XVIII ^e siècle dans le marquisat d'Aubais (sénéchaussée de Nîmes) deuxième et dernier article (1752-1775).	12
DOCUMENTS	
H.-V. AUBERT. — Les espions du résident de France à Genève après la révocation de l'édit de Nantes	39
CH. BOST. — Les prisonniers d'Aiguesmortes et les notaires (Documents Falgairolle)	44
MÉLANGES	
B. SARAZIN. — Persécutions exercées contre les familles bourgeoises des environs de Mouchamps (Vendée) après la Révocation	52
CHRONIQUE LITTÉRAIRE ET COMPTES RENDUS CRITIQUES	
TH. SCHOELL. — Le principe de la piété chez Luther	55
N. WEISS. — La jeunesse et la conversion de Calvin d'après l'abbé Cristiani.	57
— L'Église de Saint-Étienne. — Marguerite de Lupé.	58
CORRESPONDANCE ET NOTES DIVERSES	
N. WEISS. — A propos d'Idelette de Bure, femme de Calvin.	59
— L'Église réformée de Paris sous Louis XIII et le régime de la Liberté des Cultes en Calvados.	59
— Société huguenote des fondateurs de Manakin. — Bibliotheca romanica	62
— L'Église de Pétrograd. — Le protestantisme à Arles en 1363. — Baudouin = Bauduin et Calvin.	64

Les tables du Bulletin de 1922 accompagnent cette livraison.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS

Tout ce qui concerne la rédaction du *Bulletin* doit être adressé à M. N. Weiss, secrétaire de la Société, 54, rue des Saints-Pères, Paris (VII^e), qui rendra compte de tout ouvrage intéressant notre histoire, dont deux exemplaires seront déposés à cette adresse. Un seul exemplaire donne droit à une annonce sur cette couverture.

Le *Bulletin* paraît tous les trois mois, en cahiers in-8° de 64 à 80 pages avec illustrations. On ne s'abonne pas pour moins d'une année. Tous les abonnements datent du 1^{er} janvier et doivent être soldés à cette époque.

Prix de l'abonnement : 15 fr. pour la France, l'Alsace et la Lorraine ; — 16 fr. 50 pour l'étranger ; — 10 fr. pour les pasteurs, instituteurs, etc., de France et des colonies françaises ; 12 fr. 50 pour les pasteurs de l'étranger. — Prix d'un numéro isolé de l'année courante et de la précédente, 3 fr. 50 et pour les autres années, selon leur rareté.

La voie la plus économique et la plus simple pour le paiement des abonnements est d'en déposer le montant dans un bureau de poste au compte-chèque n° 407.83 au nom

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DU PROTESTANTISME FRANÇAIS

Bulletin — LXXII^e année. — 1923

Préface. — A propos du troisième centenaire de la mort de François de Sales

Parmi les manifestations que l'Église catholique sait si bien organiser pour faire admirer les hommes qui l'ont servie ou pourraient la servir, une des dernières a été la célébration, en grande pompe, du troisième centenaire de la mort de François de Sales (28 déc. 1622), l'ex-évêque de Genève et l'apôtre de la conversion des protestants du Chablais. A cette occasion on a multiplié les discours, les conférences destinés, selon les paroles de Pie XI, à « glorifier, avec l'univers catholique, la mémoire de ce très suave docteur de l'Église qui a brillé, pour servir de modèle, par la très grande ardeur de sa charité et par son zèle pour le salut des âmes ».

Partout, on a insisté sur la *douceur*, la *charité* du séduisant auteur de l'*Introduction à la vie dévote*, que caractérise ainsi, dans la *Renaissance catholique en France au XVII^e siècle*, le chanoine Louis Prunel ¹.

« Par l'exemple contagieux de sa sainteté, par sa doctrine spirituelle, par sa conception de la vertu chrétienne, conception austère quant à l'intime de l'âme, *large au contraire et aimable dans les rapports avec le prochain*, saint François de Sales a été, au XVII^e siècle, le type du saint « réel », non pas ce type idéal et inaccessible qui effraie la faiblesse humaine, mais un type concret et imitable ».

D'après le même auteur, Henri IV qui entendit François de Sales prêcher le carême au Louvre en 1602, l'aurait appelé « un

1. Paris, Picard, 1921, p. 23.

esprit solide, clair, résolutif, *point violent, point impétueux et lequel ne voulait emporter les choses de haute lutte ou de volée* (p. 27).

Nulle part pourtant on ne nous a dit comment ce prêtre si suave, si large, si peu violent, convertit les protestants du Chablais ¹. Essayons donc de combler cette lacune, d'autant que le *Bulletin* a eu rarement l'occasion d'attirer l'attention sur cet épisode de notre histoire.

*
* *

En 1536 le duché de Savoie, c'est-à-dire le canton de Vaud, le pays de Gex et ce qui forme aujourd'hui le département de la Haute-Savoie fut envahi à la fois par les Bernois, et par François I^{er} qui réclamait les biens de sa mère Louise de Savoie. Le Chablais c'est-à-dire la partie du département qui borde la rive méridionale du lac de Genève, depuis le territoire de cette ville jusqu'à la Dranse à l'est, se soumit aux Bernois sans coup férir. La Réforme y fut introduite avec leur appui par Farel et surtout par son collègue Christophe Libertet dit Fabri, mais *sans violence* ². Au début de l'occupation (10 février), MM. de Berne déclarèrent, en effet,

« Premièrement que touchant la foy ilz ne les vouloint contraindre ne leur donner prédicant oultre leur vouloir ou consentement du Conseil, ou la plupart d'iceluy ; *touttefoys que aussy ne punissent, molestassent personne que voudroit parler de la Parolle de Dieu* ³ ». Une partie seulement des biens des couvents fut affectée à l'entretien du nouveau culte et surtout à l'organisation du soin des pauvres et des malades ⁴, les prêtres et religieuses continuant à jouir d'une pension jusqu'à leur mort.

Cette modération ne faisait pas l'affaire des catholiques. Dès

1. Voici comment le chanoine Prunel y fait seulement allusion dans la conclusion son volume, p. 295. « Ces hommes sont des hommes de foi... Ils voient le mal, mais cette vue ne les décourage pas. Il ne s'hypnotisent pas devant les obstacles qu'ils rencontrent. Ils agissent et peu à peu ils avancent et l'obstacle recule. Voyez saint François de Sales aux prises avec les protestants dans le Chablais. »

2. Le 22 avril 1536 Farel que dix années d'expériences avaient assagi écrit à son collègue : « Je vois avec plaisir que vous ne voulez pas troubler les papistes pour ne pas les aigrir contre la Parole. Continuez de les attirer au Seigneur avec une extrême douceur ». (Herminjard, *Correspondance*, IV, 38.)

3. Herminjard, IV, 461.

4. On trouvera d'intéressants détails sur les mesures prises par les Bernois dans le beau volume écrit par M. Max Bruchet sur *le Château de Ripaille* (Paris, Delagrave, 1907). Claude Farel, frère du Réformateur, fut nommé par les Bernois administrateur de ce prieuré le 2 avril 1537 et dut aussi y subir des attaques des catholiques Herminjard, IV, 212 et 372.

le 6 mai 1536 ils provoquèrent une émeute. Fabri, menacé de mort échappa à grand'peine à leurs coups et dut se cacher pendant plusieurs jours chez le lieutenant, en attendant l'arrivée du bailli nommé par les Bernois ¹. Les coupables furent poursuivis, mais traités avec ménagement. Pendant un certain temps les catholiques continuèrent à avoir l'usage d'une des deux églises, mais furent contraints, par des amendes, à entendre les prédications évangéliques. Finalement, à la fin de l'année 1537 et au commencement de 1538 les prêtres qui ne pouvaient prouver que la messe était enseignée dans l'Évangile ou qui refusèrent d'accepter la Réformation furent bannis, mais reçurent un viatique honnête et même l'autorisation de rentrer au pays d'année en année pour y percevoir leurs revenus ².

La messe fut ainsi abolie de fait et peu à peu le Chablais passa entièrement à la Réforme. On peut en poursuivre les progrès dans la correspondance de Fabri avec Farel et constater que les Bernois ne se rendirent coupables d'aucun acte de spoliation ou de persécution violente contre les récalcitrants. Cette conduite est d'autant plus remarquable à cette époque, que dans les provinces limitrophes du Faucigny et du Genevois, apanage de la duchesse de Nemours, on brûlait sans rémission les hérétiques, ainsi qu'à Chambéry ³.

*
* * *

En 1564, à la suite de longues négociations, le duc de Savoie renonça définitivement à ses droits sur le pays de Vaud en échange des bailliages de Gex, de Ternier et de Thonon que les Bernois lui rétrocédèrent à la condition expresse d'y laisser subsister le libre et paisible exercice de la religion réformée. Emmanuel Philibert, mari de Marguerite de France qui passait pour secrètement protestante, respecta cette clause du traité de Nyon qu'il avait signé, ce qui ne l'empêcha pas toutefois de se conduire d'une manière odieuse à l'égard de Jacqueline de Montbel l'infortunée veuve de l'amiral Coligny. Son fils Charles Emmanuel lui succéda en 1580. Allié aux Ligueurs et à l'Espagne il ne poursuivit qu'un but, reconstituer l'ancien duché de Savoie, y rétablir partout le catholicisme, surtout conquérir Genève et supprimer « ces crapauds immondes et sales animaux nourris et

1. Voir les lettres de Fabri des 7 et 12 mai 1536 Herminjard, IV, 52 ss.

2. Herminjard, IV, 302.

3. Bruchet, op. c. 204 et *Bull.* 1890, 464 et 1896, 574. Environ 80 familles du Genevois et du Faucigny furent admises à la bourgeoisie de Genève, entre 1549 et 1583. (Claparède, *Histoire de la Réformation en Savoie*, 240.)

alimentés des eaux infectes et puantes du lac de Genève ¹ ». La guerre ne tarda pas à éclater entre lui et les Genevois. Le pays de Gex et une partie du Chablais furent envahis par les troupes ducales commandées par Martinengo et traités avec la dernière barbarie ². Les pasteurs durent se retirer en Suisse. A la fin de 1589 le duc ne consentit qu'au retour de trois sur plus de vingt ³. A Thonon les bourgeois en installèrent un quatrième. Il n'y avait dans la ville qu'une quinzaine de catholiques desservis par un aumônier et à partir de 1593 par un curé qui ne tarda pas à se retirer, « ayant pris peur des hasards de la guerre ⁴ ».

* * *

C'est à ce curé qu'obéissant à l'appel de Claude de Granier, évêque d'Annecy, François de Sales succéda le 10 septembre 1594. Sauf indication contraire, nous allons emprunter les quelques faits qui nous permettront de nous faire une idée exacte de son apostolat à l'*Histoire du bienheureux François de Sales* par Auguste de Sales, son neveu (Annecy 1632) ⁵.

Le nouveau missionnaire commença par évangéliser ses ouailles catholiques de Thonon dans l'Eglise Saint-Hippolyte qui servait aux deux cultes. Les protestants s'abstinrent simplement d'aller l'écouter. Son neveu laisse entendre qu'ils complotaient de lui ôter la vie, mais, à ce propos, son ami Antoine Favre, président du Sénat de Chambéry, lui écrit : « Il n'y a pas le moindre sujet de soupçonner du danger pour vous ⁶ ».

Malgré ses efforts pour démontrer que les doctrines de l'Eglise catholique ne différaient guère de celles des protestants ⁷, malgré ses abondantes aumônes, malgré le bref du pape félicitant un des deux premiers convertis, malgré la confiscation, par le duc de Savoie, des biens d'Isaac d'Allinges qui s'était retiré à Genève ⁸, après plus de deux ans, François de Sales écri-

1. *Discours véritable de l'armée du très vertueux et illustre Charles duc de Savoie et prince de Piémont contre la ville de Genève* 1589, dans Fournier, *Variétés historiques et littéraires*, I, 149.

2. Voir le *Vrai recueil des horribles carnages perpétrés de froid sang par les troupes du duc de Savoie...* le 12 sept. 1589, et le 11 mai 1590 p. 137 de *La mission de saint-François de Sales en Savoie*, par J. Gaberel, Genève, 1855, et *Histoire de l'Eglise de Genève* t. II.

3. Gaberel, p. 50.

4. L'abbé de Baudry, *Relation abrégée des travaux de saint François de Sales*, I. 99.

5. Cités par Gaberel. Voir aussi Alexandre Guillot. *François de Sales et les Protestants*, Genève, 1873.

6. Claparède, 310.

7. Marsollier, *Vie de Saint François de Sales*, 7^e éd., I, 148.

8. Gaberel, p. 65. C'est grâce peut être, à cette confiscation que ce qui restait du château fut converti en un couvent.

vit au duc : « J'ai déjà employé 27 mois à mes propres dépens en ce misérable pays afin d'y épancher la parole de Dieu selon votre volonté, mais, le dirais-je, j'ai semé entre les épines et sur des pierres¹ ».

Le duc l'appela à Turin. Il s'y rendit en novembre 1596 et voici quelques-unes des mesures qu'il proposa d'employer : « Le ministre Viret, de Thonon doit être éloigné et empêché d'avoir aucun commerce avec ses ouailles. — Il faut bannir le maître d'école protestant de cette ville et mettre un jésuite à sa place. — Des sénateurs devraient assembler le conseil général de Thonon, et inviter les bourgeois à écouter les raisons des missionnaires de la part de S. A. avec paroles qui expriment *la charité et l'autorité d'un si grand prince*... Tous les hérétiques doivent être privés de leurs emplois publics, et des catholiques favorisés mis à leur place. — Il faut *semer la terreur* parmi les habitants du Chablais par de bons édits² ».

Pour appuyer ces mesures, dans l'été de 1597, les troupes de Martinengo, de sinistre mémoire, furent cantonnées dans le Chablais³. A Thonon les protestants furent peu à peu privés de tout lieu de culte et obligés, *sous peine de confiscation de corps et biens*, d'assister aux prédications d'un capucin⁴. Pour le coup, il y eut quelques conversions, voire un miracle. Encore aujourd'hui, sur le chemin qui conduit de Thonon à Ripaille, on peut voir, au sommet d'une haute muraille, cette inscription : *C'est ici que saint François de Sales ressuscita un enfant mort sans baptême*. C'était l'enfant d'une femme « qu'il avait entrepris de convertir... il vécut encore deux jours, ses parents renonçant à l'hérésie, embrassèrent la religion catholique et, le bruit s'étant répandu dans les quartiers voisins, plusieurs autres imitèrent ces bonnes gens⁵ ».

*
* *

Ces succès auxquels contribuaient, outre les capucins, les jésuites, les libéralités du duc, et des chevaliers de Saint-Maurice et Lazare n'empêchèrent pas la meilleure partie de la population de rester fidèle à l'Évangile. C'est alors que le suave apôtre eut

1. Gaberel, 66.

2. *Ibid.*, 67.

3. Claparède, p. 322. Déjà dans une lettre du 29 décembre 1595, faisant allusion à ces convertisseurs, François de Sales avait écrit : « Ce leur sera, Monseigneur, *une douce violence* ». M. Max Bruchet qui cite cette lettre (p. 255) écrit que ces mesures et celles qui suivirent furent « la contre-partie de l'édit de réformation des Bernois ». Pourtant soixante ans auparavant les Bernois n'avaient pas appliqué leur édit au moyen de logement de troupes et de confiscations.

4. *Ibid.*, p. 324.

5. Gaberel, p. 80.

l'idée d'un moyen plus radical. Le duc lui-même fut invité à venir à Thonon. Il s'y rendit le 6 octobre 1598. Le régiment de Martinengo garda les portes de la ville, les principales rues furent garnies d'une double haie de soldats et tous les bourgeois durent se rendre à la maison de ville. Là le père Chérubin les somma de passer au catholicisme. Après lui, le duc prit la parole et termina sa harangue par ces mots : « ... Que tous ceux qui portent la croix blanche dans le cœur, qui sont de notre religion ou qui désirent de l'être, se mettent à ma droite; et ceux qui portent les couleurs noires de l'hérésie et qui préfèrent le schisme de Calvin à l'Eglise de Jésus-Christ, à ma gauche ».

Beaucoup ayant passé à gauche, François de Sales leur dit : « Au bout du compte, prenez bien garde à vos affaires, car je suis assuré que le duc ne pardonnera à personne ». Ces bonnes paroles en ramenèrent plusieurs. Alors Charles Emmanuel commanda aux obstinés : « Sortez d'ici, indignes d'être portés sur la terre, et dans trois jours videz mes Etats ¹ ».

Dès lors, grâce à un édit daté de la veille, 5 octobre 1598 « les juges, avocats, châtelains, procureurs, notaires, commissaires furent chassés; tous les actes et testaments postérieurs à cette date furent déclarés illégaux, et, à la grande terreur des hérétiques, le Chablais se trouva entre les mains des officiers du prince ». Les Bernois ayant protesté, c'est François de Sales qui démontra au Conseil du duc qu'il n'était nullement obligé d'observer les clauses du traité de Nyon signé par son père lorsqu'après 1564 il était rentré en possession des baillages de Ternier et Thonon ².

C'est ainsi que, grâce à la largeur d'esprit, à la douceur de François de Sales, le Chablais devint protestant ³. Il ne faudrait pas croire toutefois que tous les huguenots se convertirent. Un très grand nombre se réfugièrent en Suisse, les villages de Chêne et de Jussy, dépeuplés par la guerre furent repeuplés par eux, la Compagnie des pasteurs de Genève prit à sa charge les dettes de beaucoup de proscrits savoyards; en 1606, les sommes souscrites en leur faveur s'élevaient à 2.140 florins ⁴.

* * *

Une victoire aussi éclatante ne pouvait rester sans récompense. Trente-neuf ans après sa mort, François de Sales fut béa-

1. Claparède, 329.

2. Gaberel, 92.

3. Mais le couronnement du plan de Charles Emmanuel, plan qui fut, sinon conseillé, du moins approuvé par François de Sales, échoua dans la nuit de l'Escalade.

4. Gaberel. p., 100.

lifié et, grâce en partie, aux démarches pressantes de la Compagnie du Saint-Sacrement (*Bull.* 1902, 183), canonisé déjà quatre ans plus tard. La bulle de canonisation lui attribue la conversion de plus de 20.000 hérétiques alors que la population du Chablais atteignait à peine le chiffre de 7.000 âmes dont il faudrait retrancher tous ceux qui s'expatrièrent. Or, un professeur catholique allemand a pu copier au Vatican la liste des convertis du Chablais. Elle ne mentionne que 2.321 personnes en 70 paroisses¹.

La glorification de François de Sales en 1661 et 1665 c'est-à-dire au moment où, en France, le clergé prit définitivement en mains l'œuvre de la Révocation avait encore un autre but. En rappelant les grandes victoires remportées par François de Sales en Chablais en 1598, c'est-à-dire à l'époque où Henri IV venait de signer l'édit de Nantes, elle montrait aux hommes d'État et d'Eglise comment il fallait s'y prendre pour supprimer les droits d'une minorité garantis par ces chiffons de papier que sont les traités dits irrévocables. Marillac et Louis XIV n'ont eu qu'à s'inspirer de François de Sales et du duc Charles Emmanuel de Savoie.

Soyons assurés que ceux qui aujourd'hui ont trouvé à propos d'exhumer ce centenaire et qui naguère, dans un cours de l'Institut catholique, ont fait publiquement applaudir l'apologie de la Saint-Barthélemy, s'ils ont prudemment passé sous silence les arguments décisifs de François de Sales, — ne les désavoueront jamais.

N. WEISS.

Avis à nos abonnés. — Nous offrons à ceux d'entre eux, en France — jusqu'à concurrence d'une centaine — qui inscriront à notre compte postal 407.83, pour frais de port, la somme de 2 francs — un très beau volume de 430 et 182 p. in-8°, orné de 13 planches hors texte, par M^{me} A. de Chambrier, *Henri de Mirmand et les Réfugiés de la Révocation, 1650-1721*, où l'on trouvera d'abondants renseignements sur cet illustre nimois et sur le Refuge en Suisse, en Allemagne et ailleurs.

1. Voy. *La Grande Encyclopédie*, art. François de Sales signé H. Vollet.

Études Historiques

LA VIE DES PROTESTANTS

AU XVIII^E SIÈCLE DANS LE MARQUISAT D'AUBAIS

(Sénéchaussée de Nîmes)¹

Les rigueurs de 1752 amenèrent la révolte des Basses-Cévennes, dont le meurtre des prieurs de Ners et de Quillan fut l'épisode le plus marquant². Pendant ces temps troublés il ne semble pas qu'aucune assemblée se soit tenue sur le terroir ou dans les environs d'Aubais, à l'exception peut-être d'une seule dont le registre d'état civil protestant garde la trace³. En 1753, les protestants de la région jouirent de quelque repos et se réunirent plusieurs fois au Désert⁴. Mais, l'année suivante, le duc de Richelieu rouvrit la persécution⁵.

Depuis le premier dimanche de carême de cette année, écrit Prion, nos frères de la R. P. R. ont totalement cessé de prêcher

1. Voir le dernier fascicule du *Bulletin*, p. 207-218.

2. « Le 11^e aoust 1752, on a appris que les camisards avoient tué M. Roussel, prieur de Ners (c'est un village du diocèse d'Uzèz), que cette action ayant été commise à demi quart de lieue de cet endroit, ses meurtriers ou assassins luy tirèrent trois ou quatre coups de fusil, desquels coups l'ayant tombé de son cheval à terre, voyant qu'il palpitait encore, ils lui donnèrent de toute leur force de grands coups sur la tête avec la crosse de leurs fusils.

« Le lendemain on apprit de même que les camisards assassinèrent M. le prieur de Quillan, qu'ils y tirèrent trois coups de fusil. Quillan est une autre paroisse dans le même diocèse. La cruauté de ces meurtres ont porté par tout le pays une grande allarme. Dans ces occurrences l'on a vu dans tout le pays circonvoisin une grande frayeur dans le cœur du peuple, les prieurs, curés, vicaires abandonner leurs églises et s'aller mettre à couvert dans les villes murées où il y a du canon » (p. 157). Cf. *Histoire des églises du Désert*, II, chap. III.

3 et 4. Voir pièce justificative n° I.

5. Voir *Histoire des Églises du Désert*, II, p. 139 et suivantes.

à la campagne. On attribue ce manquement de leur part au grand froid qu'il a fait.

Ce que cette phrase narquoise a de cruellement ironique apparaît à la notice qui la suit immédiatement :

Le 11 du même mois de mars 1754, cent dragons bien armés et à pied, ayant à leur tête leurs officiers, étant partis de Sommières, étant arrivés à Junas, après avoir parcouru toute l'enceinte de ce village, ils se sont rendus à Aubais pour en faire autant. Après, ils se sont divisés en deux compagnies, résolus et fermes sous leurs armes. En cette posture, ils ont parcouru tous les terroirs de ces deux juridictions¹ (p. 203). Le lundy 8^e avril, qui étoit le lendemain du dimanche des Rameaux, deux gros détachements des garnisons de Sommières et du Caila, — les troupes étoient partagées, celle du Caila étoit à cheval et celle de Sommières à pied, — ils ont fait et parcouru tout le marquisat d'Aubais, s'étant en même tems informez s'il ne s'y passoit rien contre les ordres du roy (p. 204).

L'alarme fut, cette fois, longue. Au mois d'août, on apprenait l'exécution du pasteur de Valleraugue et les poursuites intentées à ses hôtes². Mais il n'est tempête qui ne s'apaise et les dernières pages de la *Chronologie* nous montrent comment, après avoir courbé le

1. Suivent ces détails intéressants sur la situation générale du pays. « Le diocèse de Nismes partout farci de troupes du roy ont également parcouru tous les terroirs de son district. Les dimanches, les villes n'ouvrent leurs portes qu'environ huit ou neuf heures du matin et une heure avant le jour les tambours de leurs garnisons y battent continuellement la caisse. A pareil jour de chaque dimanche, les marchands sont obligés d'y monter la garde et d'aller prendre l'ordre chez M. le Commandant sous peine d'une grosse amende contre ceux qui ne s'y trouveroient point. »

2. « Le sieur Estienne Teissier, dit La Fage, ministre de la parole de Dieu des paroisses de Valeraugues et autres, au nombre de cinq église dans les Cèvénes, fut capturé par les troupes du roy vers le 15 d'août (1754) dans le hameau de Novis, paroisse de Vabres au diocèse d'Alais. A la même heure 4 personnes de ce hameau furent aussi capturées avec le ministres. accusez de l'avoir logé chez eux. Dans le même mois le ministre fut pendu à Montpellier. Les autres 4 personnes auxquelles l'on travaille à instruire leur procès. Au moment de cette capture, le maître de la maison prit la fuite. Les amis assurent que celui-cy ne fit cette évasion que pour conserver sa peau et son col et attendu qu'il a les veines jugulaires très chatouilleuses » (p. 215). Cf. *Histoire des Églises du Désert*, II, p. 166 et ss. et *Bull.* 1922, p. 207 à 218.

Mentionnons ici la dernière condamnation que rapporte Prion (p. 241), « Le 16 mars (1756) les sieurs Turges et Fabre de Nismes ont été à Montpellier condamnés aux galères perpétuelles du roy pour fait de religion. »

front sous la bourrasque, les communautés protestantes du Bas-Languedoc le relevèrent avec assez d'audace. Dans l'année 1757, celles de Sommières et de Saint-Jean du Gard¹ reconstruisaient tranquillement leurs temples, comme si c'eût été chose licite, et il fallut que les dragons allassent démolir ce qui avait été bâti. Celle de Vauvert tenait ses assemblées en plein village, sur la place même de l'ancien temple². Quant à celle d'Aubais, elle se réunissait sous les murs du village.

Le 21 aoust, jour de dimanche, environ les huit heures du matin, à la distance d'environ quelques pas du bourg de Villeneuve d'Aubais et sur le ruisseau Albarenc, où les eaux duquel coulent et arrosent les murs dudit lieu, nos chers Frères errans y ont convoqué missionnairement une assemblée générale pour y honorer le culte de leur religion. Elle étoit très nombreuse. On y chanta les Pseaumes avec tant de force et d'un ton si haut que ceux des catholiques dudit Aubais qui étoient dans leur lit, qui par ce bruyant chant en furent tous éveillés...³

1. « Le 30 juin (1757)... à 8 heures du matin on a appris qu'au lieu de Montredon lez Sommières on y batissoit un temple pour la parole de Dieu que nos chers frères errans de la R. P. R. y faisoient construire. La veille, qui étoit le jour de Saint Pierre, il y avoit 40 maçons qui étoient occupés à ce pieux ouvrage. Le premier juillet, M. le gouverneur de Sommières fit venir des troupes en cette ville. Après s'être rafraichies, six compagnies en furent détachées, une troupe de paysans avec les cavaliers de la 'maréchaussée. Dès le moment qu'ils furent arrivés à l'endroit de ce nouvel édifice, les travailleurs, soutenus par les soldats sous les armes, ils en firent sur-le-champ une totale dévastation où il ne resta nul vestige. M. Tempié, subdélégué de M. l'Intendant, se rendit aussi le même jour sur le local de ce temple où il fit, de par le roy, ses verbaux » (p. 255).

« Le second juillet (1757), la nouvelle est arrivée qu'à Saint-Géniez (*sic*) du Gardon nos chers frères errans de la R. P. R. y avoient édifié un temple auquel, pour sa perfection, avoit été posé la dernière main. La perfection duquel ne fut pas sans le cout d'une très grande dépense. La construction de ce nouveau monument ne convint pas à M. de Boutteville, gouverneur de la ville d'Alais, si bien qu'il l'envoya faire démolir par des travailleurs soutenus par 4 compagnies de grenadiers, avec un fourgon à leur suite chargé de poudres et de balles » (p. 256). Ces derniers fragments de la *Chronologiette* ont été déjà cités, comme plusieurs des précédents, dans l'article de M. Louis-J. Thomas dont nous avons parlé (*Les Mémoires de Prion d'Aubais*, dans la *Revue du Midi*, 1908, p. 491 à 516).

2. « Le dimanche 3 juillet (1757), au lieu de Vauvert, où tout le peuple est quasi protestant, firent tous sur la place de leur ancien temple une fameuse assemblée où ils psalmodièrent à plain chant les pseaumes de Marot mis en rime. Dans le temps que le pieux ministre alloit monter en chaire pour y faire la prédication, ce qu'il auroit fait si un homme sage et de crédit de leur créance pendant 3 fois ne l'eut empêché » (p. 255-256).

3. Nous trouvons à plusieurs reprises dans le remarquable ouvrage de

Ce prédicateur laïque, à ce que l'on dit, étoit de nation suisse. Ses ouailles furent très satisfaites de son éloquence (p. 257-258).

La *Chronologiette* se termine, comme nous l'avons dit, en 1758. Fort heureusement le registre de l'état civil protestant d'Aubais nous donne en nombre, pour la période qui va de 1750 à 1775, sinon des renseignements sur les assemblées qui se tinrent dans notre région, du moins les dates probables auxquelles elles se réunirent. En effet tous les mariages, à coup sûr, et vraisemblablement la plupart des baptêmes notés dans ce volume avaient été célébrés au Désert. Leurs dates correspondent donc, dans un grand nombre de cas, à des dates d'assemblées, et cela d'autant plus que beaucoup d'entre elles tombent un dimanche ou un jour de grande fête religieuse. Aussi en donnons-nous la liste en appendice, (n° 1 des Pièces Justificatives), avec le nom des ministres officiant, espérant que la rencontre de documents semblables, dans les archives de localités voisines, permettra un jour de « recouper » celui-ci et de dresser ainsi le tableau des assemblées protestantes dans le pays de Sommières et dans la Vaunage au milieu du XVIII^e siècle. Dans cette liste le nombre plus ou moins grand de dates pour une même année varie avec les alternatives de tranquillité et d'inquiétude par où la rigueur intermittente des autorités faisait passer les communautés protestantes. A cet égard, la fin de la période que nous étudions est en progrès sur son commencement.

*
* *

Il n'existait en France au XVIII^e siècle qu'une seule forme de mariage pour les citoyens français : le mariage catholique. Toute autre sorte d'union était réputée

notre regretté confrère François Baudry sur *La Révocation et le Protestantisme en Bas-Poitou au XVIII^e siècle* (Trévoux, 1922) la trace de l'impression très forte que le chant des psaumes dans les assemblées faisait sur les populations catholiques : une pièce contemporaine dit (p. 103) que le bruit de ces chants était « si grand qu'il jetait l'étonnement dans l'esprit de ceux qui l'entendaient ».

concubinaire et n'avait pas d'effets civils. Telle était la théorie. En fait, les protestants, aidés en cela par l'opinion publique tout entière, au moins dans les villages tels que celui dont nous parlons, avaient institué à leur profit une forme de mariage à la fois civil et religieux dont leurs compatriotes catholiques reconnaissaient pratiquement la solennité et la validité, et qu'ils finirent par imposer au gouvernement. D'après le système de celui-ci, seul le prêtre avait qualité pour bénir, au nom de Dieu, les mariages et pour les enregistrer, au nom de la société. Les religionnaires réfractaires ne pouvaient se contenter de reconnaître ce rôle à leurs ministres. Célébrés seulement au Désert, leurs unions eussent manqué, à l'égard de la population catholique, de la publicité indispensable pour en assurer le respect. Ils inventèrent donc le mariage civil, en transformant, pour le leur dispenser, les notaires d'officiers ministériels qu'ils étaient en véritables officiers d'état civil¹. Le contrat de mariage était alors, comme il l'est aujourd'hui, dans les habitudes courantes, mais les fiancés catholiques dont la fortune était minime s'en passaient souvent. Les protestants au contraire, si pauvres qu'ils fussent, eurent presque toujours recours au notaire (lorsque celui-ci s'y prêtait, ce qui était le cas à Aubais, mais ne l'était peut-être pas ailleurs²). Et le contrat, reçu en présence de plusieurs

1. Les auteurs qui ont traité de ce sujet (L. Anquez, *De l'état civil des réformés de France*; Bessière, *Le mariage des protestants au désert de France*; Bonifas, *Le mariage des protestants depuis la Réforme jusqu'à 1789* et, tout récemment, M. R. Chastanier, *L'état civil des protestants*, Nîmes, 1922) ne nous semblent pas avoir assez insisté sur le rôle donné par la pratique protestante du XVIII^e siècle au contrat de mariage.

2. Les notaires couraient en effet quelque danger à se prêter au système pratiqué par les protestants. On pouvait dire qu'ils violaient, dans l'esprit sinon dans la lettre, l'article 44 de l'ordonnance de Blois leur interdisant de « passer ou recevoir aucunes promesses de mariage par paroles de présent » (Bonifas, p. 48 et 66 : « S'ils (les protestants) se mariaient par devant notaires, ils étaient criminels selon l'ordonnance de Blois »). D'autre part cf. Bessière, p. 13 : « Tous les réformés avaient l'habitude de passer un contrat civil par devant notaire; pour beaucoup ce contrat était l'unique preuve écrite de leur union, mais bientôt une loi vint interdire aux notaires de passer aucun contrat à moins qu'il ne fut produit un certificat de catholicité, constatant que le contrat serait ultérieurement validé par un mariage béni à l'église ».

témoins et dûment enregistré dans les minutes du tabellion, leur tenait lieu à la fois, à l'égard de la population catholique, de bans et d'inscription à l'état civil. Puis, au lieu de se présenter à l'église¹, ils attendaient une assemblée pour recevoir la bénédiction nuptiale et consommer, par la suite, leur mariage. Le gouvernement avait cru les réduire à l'union libre avec tout le discrédit provenant de la clandestinité : il fut si bien tourné par eux qu'il ne pût que ratifier, lors de l'édit de Tolérance, une pratique dont l'usage avait montré les avantages. Non seulement ce rôle d'officiers d'état civil fut donné aux juges en ce qui regardait les mariages protestants, mais il fut reconnu rétrospectivement aux notaires, les contrats reçus par eux avant l'année 1787 étant admis à faire preuve de légitime mariage².

Plusieurs mois passaient souvent entre le contrat et

1. « Les notaires, nouveaux convertis, mais huguenots en fait, remarque M. Chastanier (p. 124), ont fréquemment retranché des contrats de mariage la clause par laquelle les parties promettaient de faire bénir leur mariage selon l'usage de l'Église catholique... ; ils lui ont souvent substitué une clause qui laissait aux parties la liberté de se marier où bon leur semblerait ». La formule employée par M. Chrestien, ancien catholique (par exemple dans le contrat de mariage de Pierre Mabelly et de Marie Griollet, en 1748), est la suivante : « (les futurs époux) promettent de se prendre et épouser en vray et légitime mariage, l'accomplir et solemniser en face de Notre Mère Sainte Église catholique..., à la première réquisition de l'un d'eux ». Comme on le voit, cette promesse n'engageait en réalité à rien des fiancés protestants, et ne pouvait avoir quelque efficacité qu'en cas de mariage mixte.

2. On sait que l'édit de 1787 permettait aux protestants de faire « réhabiliter » par devant le juge ou le curé leurs mariages antérieurement conclus. Le registre d'état civil catholique d'Aubais GG. 3 contient plusieurs actes de réhabilitation, à partir de la fin de l'année 1788 : 11 y furent inscrits entre le 28 décembre 1788 et le 2 janvier 1789. Voici l'un de ces actes, où l'on verra comment les contrats de mariage étaient admis à faire preuve d'union légitime.

« L'an et jour que dessus (1^{er} janvier 1789), s'est présenté à nous Jean Rebufa, menuisier, fils légitime de Jean Rebufa et de Marguerite Durant, lequel, assisté de Pierre Bouchet, de Jean Trial père, de Jean Trial fils et de Louis Boissier, habitants d'Aubais, a déclaré que le trois avril mil sept cent soixante et sept il contracta mariage avec Marie Mabelly, fille légitime de fu Pierre Mabelly et de fu Elisabeth Vermeil, devant M^e Chrestien, notaire d'Aubais, et le vingt trois juillet suivant ils se prirent en légitime et indissoluble mariage et se promirent fidélité, que de leur union, dont il a rapporté la preuve, il y eut un enfant nommée Marie, morte le premier septembre mil sept cent soixante dix, et Marie Mabelly décéda le premier juillet mil sept cent soixante dix ; lesdits témoins Pierre Bouchet, Jean Trial père et Jean Trial fils et Louis Boissier signés avec nous. Trial. Trial. Bouchet. Boissier. Ravel, cure. »

la cérémonie religieuse¹ : dans les temps incertains que l'on vivait alors l'occasion favorable pouvait tarder à se présenter, pour ne pas parler des défenses expresses de se marier au Désert que les autorités publiaient de temps en temps, en les sanctionnant des peines les plus sévères. Et sans doute est-ce en souvenir de ce délai qui était ainsi imposé à leurs pères que les protestants de nos régions, encore au milieu du xix^e siècle, laissaient s'écouler communément plusieurs jours et parfois plusieurs semaines entre la solennité civile et la bénédiction nuptiale.

Dans les époques calmes, le mariage au Désert s'accompagnait de fêtes et l'on ne songeait nullement à se cacher d'avoir violé les ordonnances royales :

Le 24 juillet 1757, écrit Prion, M. Pierre Lauzière fils épousa à Vauvert M^{lle} Brunel. L'époux et l'épouse très riches. Le mérite personnel de l'un et de l'autre font le premier ornement de leur bonheur. Ils arrivèrent à Aubais le même jour. Le cortège de la noce étoit très beau et très nombreux, presque tous montés sur des mules. M. Lauzière père avoit fait décorer du plus beau sa maison (p. 257).

Le nombre de baptêmes notés sur le registre de la communauté protestante d'Aubais est hors de proportion avec le nombre des mariages que l'on y trouve mentionnés². C'est vraisemblablement que les pasteurs s'attachaient davantage à garder trace des baptêmes auxquels ils procédaient, ceux-ci ne pouvant être portés que sur leurs recueils : aucun biais ne se présentait en effet qui permit aux parents d'utiliser là encore, d'une manière détournée, les notaires comme officiers d'état civil, et qui les autorisât à aller faire constater la naissance de leurs enfants dans l'étude du tabellion.

Il est probable, comme nous l'avons dit, que le sacre-

1. C'est ainsi que, dans l'exemple que nous citons à la note précédente près de quatre mois séparent le contrat de mariage de la bénédiction au Désert, qui fut donnée aux époux par le pasteur Gachon (voir notre pièce justificative n° I).

2. 168 baptêmes pour 19 mariages.

ment du baptême était le plus souvent dispensé par les ministres au cours des assemblées qui se tenaient au Désert. Cela explique l'intervalle parfois très long qui sépare la date de la naissance de la date du baptême². Mais il faut aussi admettre que dans certains cas, le pasteur se rendait au domicile des parents. Une fille de Pierre Mabelly, Jeanne, fut baptisée le jour même de sa naissance, le 22 mars 1751³. Il est difficile de croire qu'on l'ait emportée à travers champs, quelques heures au plus après sa venue au monde.

Pour ce qui est des parrain et marraine, ils étaient souvent pris dans la famille, soit parmi les grands parents, soit parmi les oncles et tantes⁴.

« A l'égard des enfans qui naîtront de ceux de ladite R. P. R., disait l'article 8 de l'édit de Révocation, voulons qu'ils soient dorénavant baptisez par les curés des paroisses, enjoignons aux pères et mères de les envoyer aux églises à cet effet, à peine de 500 livres d'amende et de plus grande s'il y échet. » De toutes les obligations qui leur étaient faites, c'était peut-être celle qui semblait aux protestants la plus intolérable et à laquelle ils se soumettaient le moins. Aussi les autorités s'apercevaient elles dans leurs moments de zèle pour la religion que les ordres du roi restaient sur ce point lettre morte; les dragons ou les hommes de la maréchaussée étaient alors chargés de faire porter à l'église tous les enfans que leur désignait le curé. Quelques documents, sortis en partie de mes papiers de famille, me permettent de retracer dans le détail, en ce qui concerne Aubais, l'histoire de

2. C'est ainsi que la petite Elisabeth, fille de Jean Mabelly et filleule de Pierre Mabelly, née le 25 mars 1747, ne fut baptisée, par le pasteur Claris, que le 2 août.

3. Le cas est le même pour Antoine Chazot, né et baptisé le 3 juillet 1754.

4. La parenté des parrain et marraine avec l'enfant ne semble pas avoir été toujours mentionnée. Celà tient aux habitudes de chaque pasteur. M. Bastide, par exemple, ne note jamais ce détail que M. Valantin, par contre, ne paraît pas omettre. Sur soixante et un baptêmes administrés par ce dernier, le parrain est 22 fois parent de l'enfant (grand-père : 10 fois; grand-oncle : deux fois; oncle : neuf fois; cousin : une fois), et la marraine, 31 fois (grand'mère : dix fois; grand'tante : une fois; tante : 14 fois; sœur : une fois; cousine : deux fois).

la plus célèbre de ces « rebaptisations », celle de 1752¹.

C'est au printemps de l'année 1751 que l'intendant de Languedoc reçut et transmit à son subdélégué à Nîmes, M. Tempié², l'ordre de faire appliquer le trop fameux article 8 de l'édit :

Le 26 (avril), lisons nous dans la *Chronologiette*, l'ordre du Roy a été envoyé et signifié dans toutes les communautés du diocèse³ à ceux de la R. P. R., à ce qu'ils n'ignorent, sous peine de l'amende de 500 livres contre ceux qui ont fait baptiser leurs enfants dans le désert par des ministres inorthodoxes, et dans le delay de quinzaine, de les apporter sur les fonts de batême pour être batisés par leurs curés sous peine d'encourir l'amende sus énoncée (p. 139).

Le résultat de cette injonction fut alors — le registre de l'état civil catholique en témoigne — absolument nul. Les baptêmes protestants ne cessèrent même pas. Le 13 juin, Pierre Maurel et sa femme Marguerite Trial font baptiser par le pasteur Bastide leur fils Paul, né la veille ; en septembre, en octobre, d'autres parents suivent leur exemple³. Les autorités attendent encore quelques mois, puis se mettent en mesure de sévir. Le premier consul d'Aubais est invité à dénoncer ceux de ses administrés qui feraient conduire leurs enfants au Désert. Jean Mabelly est, pour ce crime, signalé par le premier consul au subdélégué de Nîmes, M. Tempié, qui, à son tour, le signale, le 12 juin 1752, à l'Intendant⁴. Le curé dresse la

1. Cf. *Histoire des Églises du Désert*, II, p. 37 et sqq.

2. Cf., *ibidem*, les renseignements suivants qui concordent absolument avec les données de la *Chronologiette* : « A la fin du mois d'avril, le subdélégué de l'intendant Tempié reçut ordre de faire parvenir aux curés et aux consuls de chaque communauté une circulaire, leur enjoignant d'exhorter les protestants à faire porter aux églises paroissiales leurs enfants, qui auraient été baptisés au désert, afin qu'on pût « leur suppléer les cérémonies de l'église romaine », et défenses furent faites de baptiser autrement sous peine d'être poursuivi selon la rigueur des ordonnances; en outre on n'accordait qu'un délai de quinze jours pour faire présenter tous les enfants aux églises catholiques (*Journal de Paul Rabaut*, I). »

3. Voir notre pièce justificative n° 1.

4. Voici cette lettre, ainsi qu'on la trouve en original aux Archives de l'Hérault, dans le dossier C. 250. « A Nîmes, le 12^e juin 1752. Monseigneur, J'ai l'honneur de vous renvoyer une lettre du premier consul d'Aubais, appelé Cazalet, du 8^e de ce mois, qui m'apprend que le nommé Jean

liste des parents réfractaires et de leurs enfants ; douze pères de famille et une trentaine de garçons ou de filles. Le sieur Bouet, « brigadier de la mareschaussée de la résidence de Sommières », est chargé d'amener à résipiscence les parents récalcitrants. Il en agit avec eux, écrit le curé « avec tout le zèle, toute la bonté et douceur possible, qui lui ont attiré l'amour et l'estime de ces gens ¹ ». Le brigadier ne va pas jusque là, dans le rapport qu'il envoie à l'intendant. « Après les avoir traicté avec douceur et clémence, dit-il, en voyant que cela ne luy faisoit aucune impression, je pris le haut ton en leur disant que, passé les trois jours, je lui enverray de votre ordre trois brigades de maréchaussée en garnison. Finalement, par cette crainte, ils commencèrent à faire baptiser hier sur les cinq heures du soir ². » Et en effet, ce jour-là, ce furent dix-sept enfants que l'on conduisit de force à l'église. Le lendemain 1^{er} juillet, sept autres y furent menés ³. Certains étaient encore des bébés, plusieurs autres des garçonnets et des fillettes de cinq, six, sept ans ⁴. Le passage de la *Chronologiette* qui a trait à cet événement est vraiment fort expressif.

Le mois dernier dans Aubaïs il y eut vingt-deux parrains et autant de marraines qui dans moins de deux jours tinrent vingt deux enfans de ceux de la R. P. R. en batême. Mrs les cavaliers de la maréchaussée de par le roi accompagnèrent tous ces innocens néophites jusques sur les fonts baptismaux.

Pourtant le succès de ces mesures de contrainte ne fut pas complet. « Malgré les soins, les prières et les menaces du sieur Bouet qui a tout employé pour le gagner », un des pères de famille refusa de faire conduire

Mabelly, dudit lieu, a fait baptiser dans la semaine dernière un de ses enfans au désert. J'ai l'honneur d'être avec respect, Monseigneur, votre très humble et très obéissant serviteur. Tempie. »

1. Voir la pièce justificative n° III.

2. Voir la pièce justificative n° II.

3. Tous ces baptêmes sont inscrits sur le registre de l'état civil catholique, GG. 2 des archives municipales d'Aubais, pp. 188 et sqq. Ils portent tous, comme c'était la règle en pareil cas, la mention « sous condition ». Voir la pièce justificative n° III.

4. Sur les scènes douloureuses auxquelles donnèrent lieu ces mesures de force, voir *Histoire des Églises du Désert*, II, p. 60 à 66.

ses deux enfants à l'église : Pierre Mabelly. Le constat de ce refus, dressé par le curé¹ fut joint au rapport du brigadier et envoyé à l'intendant; celui-ci l'apostilla : « Il en reste un desobeissant », afin de ne pas oublier ce petit facturier de molleton entêté dans sa rébellion. Qu'arriva-t-il ensuite à Pierre Mabelly ? Paya-t-il l'amende ? En tout cas il essaya de continuer sa vie comme si rien ne s'était passé. Mais il s'était trop signalé à l'attention ; quelque temps après, abandonnant ses métiers, son commerce et ses terres, il quittait le pays avec sa famille et allait se réfugier à Genève, « pour y professer en paix leur sainte religion² ». Il ne rentra en France que pendant la Révolution³.

Nos malheureux ancêtres, qui ne vivaient suivant leur foi qu'au prix d'inquiétudes et d'incertitudes continuelles, devaient éprouver comme un sentiment de revanche à la pensée que rien ni personne ne pouvait les empêcher de mourir à leur guise, en protestants. En tête de leurs testaments, leurs professions de foi sont fermes et sereines⁴. Prion nous parle de la mort de la vieille Roberte « partie, dit-elle, bien résolue pour s'en aller habiter parmi les âmes célestes ».

Il devait être assez rare qu'un pasteur pût se rendre auprès des mourants. La *Chronologiette* nous a gardé cependant le souvenir d'une de ces visites.

Le jeudy 21^e novembre 1748, la grosse Chazot est morte, âgée de soixante-cinq ans. M^r La Serre⁵, ministre, lui a fait l'exhorta-

1. Voir la pièce justificative n° IV.

2. Ce sont les termes du placet qu'il adressa aux « Magnifiques et très honorés Seigneurs » du Conseil de Genève pour être reçu au nombre des habitants de cette ville, ce qui lui fut accordé. Je compte consacrer une étude particulière, d'après des papiers de famille et des pièces des archives de Genève, à l'histoire de ce fugitif, mon arrière-grand-père.

3. Nous trouvons encore trace d'un baptême forcé sur les registres de l'état civil catholique à la date du 6 juillet 1784 : « ... a été rebaptisée Marie, sous condition, la première fois ayant, à ce qu'on nous a dit, été baptisée au désert, née le 6 décembre dernier, fille légitime de Jacques Mabely. Coste, vicaire ».

4. Voir celle du lieutenant Mabelly que nous avons cité dans la première partie de cet article.

5. C'est le ministre Lasserre que l'on trouve au synode des Basses Cévennes de septembre 1753 (Hugues, *Les Synodes du Désert*, t. II, p. 31).

tion de l'âme. Environ la minuit, une grande quantité d'habitans se sont rendus dans ladite maison et dans la cuisine de laquelle ce zélé ministre leur a fait une forte et longue prédication. Il a fini touchant la mort funeste de laquelle M^r de Zuba souffrit au gibet, à Montpellier, que pour annoncer la Parole (il) risquoit également sa vie. Il partit après, dans la nuit, craignant la vue du jour (p. 96).

Les mêmes raisons de prudence empêchèrent longtemps les pasteurs de présider les ensevelissemens ; il eût suffi de la dénonciation d'un malveillant pour que ces cérémonies devinssent des traquenards. Aussi n'est-ce que lorsque les idées de tolérance eurent à peu près définitivement gagné la partie, en 1773, que les ministres chargés de la communauté protestante d'Aubais commencèrent à noter sur leur registre d'état civil qu'ils avaient procédé à des services funèbres. Encore le nombre de décès par année, de 1773 à 1784, est-il si inconstant que l'on est amené à se demander si les années les plus chargées correspondent à quelque épidémie ou, au contraire, les moins chargées à quelque retour de rigueur¹. Il convient aussi de remarquer que le seul officiant qui ait laissé son nom sur ces listes de décès (on l'y retrouve de 1773 à 1774) n'est pas un pasteur consacré, mais le proposant Roux. Celui-ci était vraisemblablement le coadjuteur du ministre en titre, M. Valantin. Deux raisons l'avaient sans doute fait préposer aux ensevelissemens, l'une de discipline ecclésiastique : le pasteur consacré se réservait l'administration des sacrements : l'autre toute de circonstance : le proposant, plus jeune, plus agile, moins surveillé et peut-être plus audacieux, était mieux qualifié pour courir les villages, M. Valantin ne paraissant qu'aux assemblées.

1. Il y eut certainement en 1773 quelque épidémie infantile, car sept enfans de quinze jours à vingt mois moururent entre le 11 août et le 13 septembre de cette année. D'autre part l'année 1778 n'est portée sur ce registre que pour un décès et 1776 n'y figure pas. Quatre années, 1773, 1779, 1781, 1783 paraissent être au complet : leur moyenne serait de dix ensevelissemens environ par an. Sur 72 décès pour lesquels l'âge des défunts est noté, on en trouve 17 qui se produisirent dans la première année, 7 dans la seconde, 11 de 3 à 10 ans, 8 de 10 à 30, 8 de 30 à 50, 7 de 50 à 70, 14 de 70 à 91 ans.

Le cimetière n'ouvrant pas ses portes pour les protestants, ceux-ci étaient inhumés dans leur maison ou dans quelque une de leurs terres. Il est des contrées huguenotes où l'ensevelissement dans les champs était très fréquent. Tel n'est pas le cas d'Aubais. Sur vingt-cinq inhumations notées dans le registre d'état-civil, onze avaient eu lieu dans la maison mortuaire elle-même, neuf dans une basse-cour, un jardin ou un de ces clos contigus à l'habitation que l'on nomme en ces régions des « pérans », et cinq seulement dans les champs.

* * *

A détailler les souffrances de nos ancêtres, nous nous laisserions aisément gagner par une pitié gémissante indigne d'eux et de l'œuvre qu'ils accomplirent. Ils souffrirent, mais ils vainquirent. Car enfin l'édit de Révocation semblait avoir placé les gens de la R. P. R. devant cette alternative inéluctable : ou bien partir en contrebande et cesser de faire souche française, ou rester et cesser de faire souche protestante. Ceux qui restèrent — et ceci n'est pas dit pour diminuer la vénération que nous devons aux fugitifs — trouvèrent le moyen d'échapper à ce dilemme. En cela leur histoire est celle d'une victoire. Le gouvernement pensait les avoir condamnés, en cas de refus d'obéissance, à la misère et à la mort civile. Ils trouvèrent le moyen, tout en demeurant protestants et en transmettant leurs croyances et leurs traditions à leurs enfants, de conserver une activité économique et sociale suffisante pour la subsistance de leurs familles et d'imposer, en ce qui concernait leur vie civile, à leurs compatriotes catholiques et aux autorités elles-mêmes le respect d'un ensemble de pratiques, irrégulières et non garanties contre l'arbitraire, il est vrai, mais non sans efficacité. D'après les règlements, les carrières libérales, l'armée, les métiers leur étaient fermés, leurs unions étaient nulles, leurs testaments n'avaient pas de valeur et leurs biens ne pouvaient passer à leurs « bâ-

tards ». En fait, ils étaient industriels, commerçants, soldats ; leurs mariages étaient tenus pour tels ; on reconnaissait la légitimité de leurs enfants et ceux-ci héritaient de leurs maisons et de leurs terres. C'est bien là une victoire, que consacra l'édit de Tolérance.

Cette victoire, les protestants français du xviii^e siècle la durent à eux-mêmes avant tout, mais aussi, pour une part, au gouvernement et à la population catholique.

En ce qui les concerne, ils surent à la fois se faire respecter et ne pas s'user en des hostilités inégales. La guerre des Camisards et les semblants de compromis de la période postérieure se complètent à cet égard, au lieu de s'opposer, et de même, dans la vie de la génération que nous avons surtout étudiée, les actes de rébellion pure et simple et les actes de « conformisme ». Les Camisards firent une telle peur au gouvernement royal que celui-ci n'essaya plus, par la suite, d'appliquer les édits comme des lois doivent être appliquées, c'est-à-dire d'une manière continue, systématique et universelle ; ils préparèrent ainsi les accalmies dont leurs fils jouirent. Ceux-ci entretenirent à leur tour les autorités dans une crainte si salutaire. Nous avons montré à plusieurs reprises la Vaunage en rumeur et les royaux s'attendant à une insurrection. Dans ce récit d'un contemporain qu'est la *Chronologiette*, nos pères sont loin d'apparaître gémissants et passifs¹. Pour tout ce qui était l'essentiel de leur vie religieuse, l'assistance aux assemblées, le mariage, le baptême, ils n'attendaient pas qu'on leur accordât le droit de suivre leurs traditions, ils le prenaient. Et cela simplement, comme une chose qui leur

1. Voici, d'après la *Chronologiette*, le récit d'un incident qui se produisit en 1748, au cours de la procession des Rogations : « Lorsqu'on fut parvenu près le lieu d'Aubaïs, il fut fait une station à la croix de la mission, pour la bénédiction des fruits... Pendant cette sainte cérémonie, environ une toise de cette croix, il y avoit un fameux prosélyte de la créance parpaillotine qui faucilloit du fourrage et, en cette posture, il tournoit le dos à la croix et aux prières que le peuple faisoit. Le saint pasteur, choqué de cette irrévérence si scandaleuse, luy cria tout haut de cesser cet ouvrage et de se contenir dans une décence requise. Malgré ces sages remontrances, le parpaillotin n'auroit point cessé si Mr Batifort, juge, n'eût repris à son tour, la voix encore plus haut, sans quoi il auroit toujours continué. » (P. 79).

était due, et sans esprit d'hostilité envers le régime ; leur loyalisme monarchique était parfait et lorsque les troupes du roi remportaient quelque victoire, ils se réunissaient pour remercier Dieu¹.

On dira peut-être qu'en d'autres moments ils cédaient et baisesaient. Prion rapporte que de jeunes écervelés se laissèrent conduire à la messe pour échapper à une punition assez justement méritée², mais précisément étaient-ce des enfants et rien ne dit qu'ils aient eu l'approbation de leur famille. La *Chronologiette* note, comme un fait rare, que les protestants d'Aubais assistèrent un jour à une solennité catholique, mais c'était à un office en plein air où leur présence ne témoignait que de la curiosité. Cependant, il n'est pas impossible que, contraints, ils allassent, quelques fois dans leur vie, à la messe. Contraints, ils faisaient, et point tous, rebaptiser leurs enfants, à l'église. Leur reprochera-t-on ces actes de soumission à la force si, grâce à eux, ils ont pu maintenir leur communauté ?

La part qui revient au gouvernement dans la « victoire » des protestants du xviii^e siècle est, on le comprend assez, de ne pas avoir appliqué à fond les mesures prises par les conseillers de Louis XIV. En face des rigueurs que nous avons citées, il faut mettre en effet toutes les complaisances tacites sans lesquelles la répression eût été continue et non périodique, universelle et non sporadique.

1. Le 9 août 1744, on célébra dans toute la région des services d'actions de grâces pour la prise de Furnes. « Les habitants de Caveyrac en ont fait autant. Les protestants du même lieu en ont fait un en leur particulier. Ils garnirent un gros figuier de lampions allumés où ils chantèrent à haute voix les psaumes versificatoires, musicaux et rimatoires du vénérable sire Marot. Leur chant mélodieux fendoit l'air jusqu'à la région éthérée de Saint Paul » (*ibid.*, p. 14).

2. « Le mercredi 19 mars 1749 six jeunes hommes d'Aubais, criminels, à pareil jour cinq desquels furent constitués prisonniers, atteints et convaincus d'avoir enfoncé une porte et une fenêtre et d'avoir nuitamment » insulté un boulanger et sa femme. « Sept jours après, ils furent décroués. Mr le curé, qui est un zélé et saint pasteur, obtint leur délivrance, le jour de l'Annonciation, 25 mars. Parmi lesquels il y en avoit trois protestans. A ce moment, saisis par la grâce la plus sainte, furent dès aussitôt entendre la sainte messe. Ce fut pour la première fois de leur vie qu'ils étoient entrez dans l'église » (p. 102-103).

Difficulté de tenir la main à l'observation d'une réglementation inhumaine, crainte, libéralisme incertain concoururent à former ce système de tolérance et de sévérité alternées qui prouvait avant tout l'embarras des autorités et dont le bon ordre de l'administration autant que l'équité devait recommander l'abolition à Louis XVI.

La résistance des protestants fut enfin facilitée, du moins dans le cas qui nous intéresse, par la nature des rapports qu'ils avaient avec leurs compatriotes catholiques. De nos jours, il faut bien avouer que la différence de religion tend à créer dans toutes les localités où elle se manifeste des groupes fort distincts. A plus forte raison eût-il été normal, semble-t-il, que cela se produisît, et d'une manière beaucoup plus accentuée, en pleine période de persécutions. Or il n'en est rien. Protestants et catholiques d'Aubais vivaient unis¹. La chose est d'autant plus certaine que Prion, dont les mémoires nous fournissent les preuves de cette union, est, lui, en tant qu'originaire de pays entièrement catholiques, assez mal disposé envers les dissidents.

Il est vrai que l'exemple de la bonne entente venait de haut. Le marquis d'Aubais, Charles de Baschi, était le descendant d'une vieille et illustre famille huguenote. Son propre père avait gagné Genève, après la Révocation, et avait essayé d'y faire conduire le jeune Charles alors élevé par ordre chez les Jésuites. L'enfant fut arrêté au moment où il allait franchir la frontière². C'est à cela que Charles de Baschi dut d'être catholique. Il le fut sans réticence mais, loin de vouloir faire oublier ses origines par un zèle intolérant, il marqua toute sa vie un profond intérêt pour la religion de ses ancêtres³. Historien, il se plut à recher-

1. Nous n'oserions généraliser à toute la France ces bons rapports entre catholiques et protestants du pays de Sommières. Cependant notons, d'après l'ouvrage de Fr. Baudry (p. ex. p. 208, 209, 218) que la situation était la même dans le bas Poitou. Et sans doute d'autres enquêtes conduiraient-elles souvent aux mêmes résultats.

2. Voir Haag, nouv. éd., v^o Baschi.

3. Les actes que l'on connaît de Charles de Baschi, sa correspondance, ses écrits témoignent de sa fidélité à la foi qu'on lui avait fait embrasser. Mais il est possible qu'il se soit employé en haut lieu en faveur des coreli-

cher et à éditer les mémoires relatifs aux guerres du xvi^e siècle¹, y mettant une insistance que d'aucuns devaient trouver singulière². Grand seigneur et grand propriétaire, il ne distingua jamais entre ses vassaux ou ses serviteurs des deux confessions. Le fermier général de ses domaines, M. André Delort, personnage considérable qui allait de pair avec le juge et le notaire du marquisat, était protestant, et protestant également était, pour ne pas parler de moindres domestiques, son premier valet de chambre, Rebufat, « grand homme d'État dans les matières parpaillotines et restaurateur secret des nouveaux autels », nous dit Prion, qui nous apprend aussi que l'on ne se gênait pas pour faire gras au château en plein carême.

M. d'Aubais ne pouvait défendre ses sujets contre les édits royaux ; du moins ne se souciait-il pas de les faire observer. La comtesse de Fontanès empêchait les assemblées sur ses terres ; la marquise de Gallargues faisait chômer les fêtes ; pour lui, il ne se mêlait pas de cela. Non seulement il laissait les religionnaires tenir leurs cultes sur ses domaines, mais son château, où défilaient d'incessants visiteurs désireux d'en admirer les curiosités, et en particulier la splendide bibliothèque³, était largement ouvert aux plus notables d'entre eux. Deux passages de la *Chronologiette* sont, à cet égard, bien significatifs. Voici le premier :

Le même jour (1^{er} novembre 1744), sur les quatre heures du soir, est arrivé au lieu d'Aubais incognito environ 18 personnes desquelles il y en avoit 9 à cheval. Ils ont été voir la bibliothèque du château, parmi lesquels cavaliers il y avoit 3 ministres et

gionnaires de son père. L'un de ses commensaux, le sieur Lecoïnte, gentilhomme du prince de Conti, n'est autre que le correspondant de Paul Rabaut et représentant officieux des Eglises réformées auprès du gouvernement (cf. *Bulletin*, XIV, p. 350-5). D'autre part, il avait parmi ses meilleurs amis des protestants avoués, comme la baronne de Galières.

1. Voir ses *Pièces fugitives pour servir à l'histoire de France*, Paris, 1759, 3 vol. in-4^o.

2. Aussi bien fut-il un jour dénoncé, de Nîmes, comme fugitif.

3. On peut voir à ce sujet, dans le dernier fascicule de la *Bibliothèque de l'École des chartes*, la note que nous avons consacrée à la *Bibliothèque du marquis d'Aubais*.

2 proposans. Le sieur Desfer, de Galargues¹, ministre du Saint Evangile, étoit du nombre. Il y a deux années que ce dernier sa tête fut mise à prix, étant proscrit de l'ordre du Roy. 50 soldats, 2 archers joints avec les principaux habitans firent le tour chez tous les habitans d'Aubais. L'on laisse à penser, si on l'eût trouvé, quelle sausse sur un gibet alloit se préparer pour lui » (p. 20).

La seconde de ces anecdotes est encore plus curieuse. Nous avons parlé du mariage « dans les saintes solitudes du désert », comme dit Prion, de Pierre Lauzière et de M^{lle} Brunel. Arrivés à Aubais

« les nouveaux mariez, lorsqu'ils eurent mis pied à terre, furent de suite voir la superbe bibliothèque du château, composée de plus de trente mille volumes qu'ils trouvèrent de leur goût. Ils furent conduits d'ici dans tous les autres appartemens et promenades du château. Ils eurent l'honneur de faire la révérence à M. et M^{me} la marquise d'Aubais » (p. 257).

Comment après cela le village tout entier n'aurait-il pas admis la valabilité du mariage protestant?

Les bonnes relations entre catholiques et protestants d'Aubais, dont le marquis donnait si ouvertement l'exemple, se manifestaient d'une manière constante dans l'ordinaire de la vie. Loin de former deux « clans », les membres des deux communautés religieuses étaient perpétuellement mêlés². Prion nous en rapporte la preuve, pour ce qui est des notables principalement. La vie mondaine — car il y avait alors dans les plus petites localités une vie mondaine fort développée et assez brillante — réunissait, en un échange ininterrompu de civilités, les tenants de l'une et l'autre confession. Ils se conviaient, au moment de la « saison », à prendre ensemble les verres d'eau d'Euzet que la thérapeutique et la mode du temps leur commandaient d'avalier³. Ils s'invitaient surtout à ban-

1. Étienne Deffère, « un des plus courageux et plus actifs pasteurs du Désert... consacré en 1743, à son retour il fut employé dans le Languedoc, où il courut de grands dangers » (Haag, nouv. éd.).

2. Cf. dans l'*Histoire des Églises du Désert*, I, pp. 392-3, les décisions prises par certains synodes pour mettre en garde les protestants contre les entraînements de fréquentations trop étroites avec les catholiques.

3. Prion nous montre ainsi (p. 124) la femme d'André Delort prenant les eaux d'Euzet, à l'automne 1750, chez M. Bouchet en compagnie du curé, du

queter. La *Chronologiette* est remplie de « galas », dont on trouvera le détail en note, où l'on voit papistes et parpaillots rivaliser en fait de bonne chère et de somptuosité. N'est-il pas curieux, à cet égard, de voir Pierre Mabelly traiter magnifiquement, parmi d'autres convives, un jésuite, le chapelain du château et le curé du village¹? Il est vrai que c'était avant le drame des baptêmes forcés. Mais, moins de deux ans après, le même Pierre Mabelly, l'adversaire impénitent de l'Église, le rebelle aux ordres du roi, dinait à la table du curé, au milieu de plusieurs ecclésiastiques; le lendemain il rendait la politesse². Et pas plus que lui, André Delort ne trouvait ces fréquentations condamnables³.

chapelain et de plusieurs notables catholiques. On lira avec curiosité dans l'ouvrage de MM. Sautel et Clément ce passage, assez long, et qui serait ici un hors-d'œuvre.

1. « Le 29 (mars 1752), le sieur Pierre Mabelly, bourgeois d'Aubais, donna la plus riche et le plus superbe dîner qu'on eut jamais vu en ce lieu. Les conviez étoient M^{me} de Bresson et M^{lle} sa belle-sœur, conduites par leurs maris, un Père jésuite prédicateur, tous de la ville de Sommières. D'Aubais, les conviez étoient M^{lle} Madelon Boucher, Mr Coteron, archichapelain, Mr Bourgogne, curé, son confrère, et divers autres grands personnages de l'un et l'autre sexe. La chère y étoit profuse et avec tout cela la plus exquise et la plus délicate. Le dessert fut également un des plus magnifiques. L'on ne feut jamais plus surpris que lorsque l'on vit arriver les hautes pyramides de meringues. L'on sait que cet ouvrage d'office est très délicat et le plus fondant dans la bouche. Les dames et principalement Mrs du clergé ont été ceux qui en ont fait le plus grand abattis » (p. 153).

2. « Le dimanche gras du carnaval, 25 février (1754), Mr Bourgogne, M^{lle} Bourgogne, M^{lle} Gruvel la Treille, frère et sœurs, Mr Fabre, curé en second, Mr Cotteron, chapellain... Mr Pierre Mabelly, bourgeois... se rendirent tous assemblez environ les sept heures du soir chez Mr le curé où ils trouvèrent une grande table garnie d'un magnifique pâté, d'un copieux dinde, deux épaules d'agneau, d'un lapin de campagne, d'une salade... Le lendemain lundy Mr Bouchet donna un souper splendide; les mêmes convives y furent tous appelés... Mr Mabelly et M^{lle} son épouse le matin du même jour avoient donné le dîner. Le défrayement de ceux cy étoit plutôt une collation magnifique à la royale qu'un repas... » (p. 201). Notons qu'en Poitou il en allait de même. « Les papistes vivaient en bons termes avec les protestants. Gauvin, dit Milord, ancien de Mouchamps, dinait à la même table que le curé et le vicaire de Chantonay, au moment où des plaintes étaient portées contre lui » (Baudry, *op. cit.*, p. 219).

3. Prion s'étend fort longuement (p. 104) sur un « galla ou gôdeau donné à Gavernes, par M. Delort, en avril 1749 et auquel participaient le curé, l'abbé Coteron et plusieurs de leurs paroissiens. « On remarque tous les convives de l'un et l'autre sexe s'i remplirent avec tant de bon goût qu'après ils ne mangèrent qu'au bout de deux jours à l'exception du sieur curé d'Aubais, qui se trouva plusieurs jours très incommode, et non pas tant par la consommation des ragouts en gras que par la grande quantité du lait caillé et fromage dont il s'étoit glorieusement hébergé. »

Catholiques et protestants d'Aubais étaient si peu étrangers les uns aux autres que, constamment réunis, comme nous venons de le voir, par les meilleurs rapports sociaux, ils l'étaient assez souvent par des mariages. Les unions mixtes n'étaient en effet point rares¹ et, paraît-il, inquiétaient fort le clergé, car elles tournaient le plus souvent à l'avantage des dissidents. Voici ce que dit à ce sujet Prion :

« Je croirois manquer à mes amis si je ne rapportois pas en cet article un mémoire qui m'a été donné par trois sages ecclésiastiques (vraisemblablement le curé, le vicaire et le chapelain), lesquels par modestie ont voulu absolument que leur nom ne fut point connu. Ce mémoire est de teneur qu'on doit, à ce qu'il rapporte, observer que toutes les femmes catholiques qui épousent des maris de la R. P. R., quelques jours après la bénédiction nuptiale, apostasient pour suivre parfaitement pas à pas la créance de leurs époux. Les maris catholiques font au contraire. Ils partagent la religion avec leurs épouses, en ce que les garçons y suivent la créance de leur père comme catholique et les filles de leur mère comme huguenote » (p. 86).

La *Chronologiette* nous fournit quelques exemples de mariages mixtes, mais pas assez nombreux pour vérifier cette « loi », qui prouverait non seulement l'extraordinaire vitalité, mais aussi l'esprit de conquête de la communauté protestante.

Il n'est pas jusqu'au culte que les habitants d'Aubais des deux confessions ne missent parfois en commun. Il est vrai que c'était dans des circonstances exceptionnelles et poussés par la curiosité², mais, à d'autres époques,

1. Rappelons qu'elles étaient interdites par les synodes. Cf. *Histoire des églises du Désert*, I, p. 392.

2. Les catholiques étaient-ils très instruits des choses du protestantisme ? Il ne le semblerait pas, s'il fallait en juger d'après Prion. Celui-ci croyait bonnement que les gens de la R. P. R. mettaient *Télémaque* au nombre des livres canoniques. De même, il enregistrait comme « baptême administré par un ministre à une femme camisarde » les formules suivantes, qui ont trait aux cérémonies des Multipliants, d'après une bienveillante communication de M. le pasteur Henry.

« Ce 7^e janvier de l'an de Christ, j'ay reçu le billet avec celui d'amour que j'ay reçu avec l'Eau de Vie, n^o 189, que je dois garder comme la prune de mes yeux sy je veux entrer dans la maison d'oraison, Temple de Salo-

plus récentes, cette curiosité eut été tenue, des deux côtés, pour entachée de trahison :

« Le 3 avril (1746), jour de Dimanche des Rameaux, M. Couteiron, prédicateur chapelain de la chapelle du château d'Aubais et aumônier de la maison, donna à toutes les personnes des deux religions tout à la fois un sermon très long, très sçavant et très édifiant qu'il fit devant la croix de la principale place d'Aubais. L'auditoire fut très nombreux. Les protestans assurèrent que s'il vouloit toujours prêcher dehors l'Eglise et comme en cette occasion qu'ils iroient tous l'écouter et l'entendre avec assiduité » (p. 53).

Nous avons parlé, d'autre part, de cette assemblée qu'un ministre suisse tint, le 21 août 1757, sous les murs mêmes du village, et dont les chants réveillèrent

« ceux des catholiques qui étoient encore dans leur lit. La curiosité de ces derniers, tant petits que grands, jeunes et vieux furent se ranger sur les remparts de ce lieu pour y voir le ministre qui prechoit à cette affluente assemblée. L'on assura que l'auditoire du ministre avoit été beaucoup grossi par des catholiques » (p. 258).

Nous ne dirons pas qu'il n'y avait jamais de discussions entre les tenants des deux religions. Les entretiens étaient parfois assez chauds et Prion avoue s'être un jour déclaré le sectateur de Calvin sous la menace du bâton¹.

mon, où habite l'Arche Mystique. Bienheureux sont ceux qui reçoivent cecy. Au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit. Ainsi soit-il. Jacob et Jean.

« Ce 7^e janvier, l'an de J. C. N° 178. Susanne Fontanille a été présentée par Solfa et Marie au pied de la Montagne de l'Eternel pour recevoir de Jean, sacrificeur, au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit le baptême de repentance avec le nom de Oliva. Limate le glangerno mis vinatissa. Jacob et Jean ».

1. *Chronologiette*, p. 169. « Un très sage habitant de ce lieu, habile ménager, de la nouvelle R. P. R... vint m'assaillir, me dit qu'il vouloit que je lui expliquat le jour de la naissance, de la mort et la profession du fameux Jean Calvin. Telle demande, soit pour me dépêtrer de cet importun, je lui obéis, l'assurant que la ville de Noyon en Picardie étoit le lieu de sa naissance qui fut le 10 de juillet de l'an 1509. A l'âge de onze ans il fut pourvu de la chapelle de Notre Dame de Gesine dans la chathédrale dudit Noyon, et à l'âge de 18 ans il obtint la cure de Mattevillle qu'il permutta deux ans après avec celle de Pont-l'Évêque. Tout le monde scait les grands miracles qu'il a faits dans l'église du Nord, surtout dans le pays fromageux de Hollande. Quelque soin qu'il eût de sa santé et quelles précautions qu'il prit pour se rendre immortel, il falut enfin payer le tribut à la nature puisqu'il décéda dans la respectueuse cité de Genève le 27 de may de l'an 1764 âgé de 55 ans et deux

Papistes et parpaillots prenaient plaisir à lutter, en ces colloques, de nouvelles péremptaires, fort affligeantes certes pour la partie adverse, si elles avaient été vraies. « Le roi de Prusse va abjurer », annonçait un catholique, qui l'avait lu dans la *Gazette d'Avignon*². « Le Grand Turc et le Pape seront des nôtres en 1759 », assurait un protestant, pour en avoir eu la révélation d'un alchimiste prophète³. Mais c'étaient là jeux de paroles qui ne troublaient pas la bonne harmonie des esprits.

Nous avons déjà cité la phrase de Prion relative à l'arrestation, pour crime d'assemblée, de MM. Rey et Vienne, de Nîmes : « Cette fâcheuse nouvelle jetta le peuple de l'une et de l'autre croyance dans une grande consternation. » C'est sur ces mots que nous voulons terminer notre étude. Il est consolant pour le cœur, il est précieux pour le patriotisme de noter qu'au moment même où sévissait la persécution religieuse tous les habitants d'un village de France, qu'ils fussent protestants ou catholiques, se sentaient unis par un lien très étroit. Certaine histoire divise; une autre peut rassembler. Et nous croirions avoir beaucoup fait si à des divergences d'ori-

mois. Le ménager, homme robuste, le baton à la main, voulut m'obliger de changer de religion. Je préféra sans hésiter la religion de Calvin (c'est-à-dire lorsqu'il étoit prêtre et qu'il possédoit les trois bénéfices ecclésiastiques et non autrement). Par ce moyen je contenta le scélérat ménager et sauvai ma vie ». En marge : « Je m'explique. Autant qu'il fut prêtre, je feus de sa religion. Nix autrement. » On fera la part de la faconde de Prion, qui est un hableur de première force et invente souvent des histoires pour se mettre en scène ou faire étalage de connaissances empruntées à quelque encyclopédie.

2. *Chronologiette*, p. 74. « Le 14 may 1748, le roy de Prusse a écrit au nonce du pape résidant auprès du Roy de Pologne, électeur de Saxe, pour le prier de se rendre à Berlin, le jour de la Fête-Dieu prochaine, où ce monarque a résolu de faire faire une procession très solennelle du Saint Sacrement, à laquelle Sa Majesté Prussienne se propose d'assister, après avoir fait préalablement entre les mains de ce prélat son abjuration publique pour embrasser la foi catholique, apostolique et romaine. On sçait surement, à n'en point douter, que depuis longtems ce grand prince s'est fait instruire de nos dogmes et on est dans l'attente d'un événement si glorieux pour la Prusse et pour la religion. *Gazette d'Avignon*. »

3. *Ibid.*, p. 120. « Le 22 juillet (1750) il a paru à Calvinsson un homme se disant très entendu dans les opérations alchimiques, entr'autres pour la fixation du mercure, l'imprégnation et la transmutation des métaux. Il avoit une légion de lutins dans la tête. Il prophétisoit que le Grand Seigneur et le pape seraient bons protestants en 1759 ». En marge : « Prophète dit l'Anglois. Il dit que Malboroug avoit la tête froide et le cœur chaud. »

gine plus récente nous avons pu enlever le prétexte de souvenirs sacrés.

ÉMILE-G. LÉONARD.

Pièces justificatives

I

Actes pastoraux de l'église d'Aubais de 1744 à 1775 (Mariages et baptêmes)

Dates.		Mariages.	Baptêmes.	Pasteurs.
1744,	10 février	—	—	Claris.
1747,	2 août	—	1	id.
	10 décembre	dimanche	—	id.
1748,	25 janvier	—	1	id.
1750,	19 juillet	dimanche	—	Encontre.
	6 septembre	id.	—	id.
	25 octobre	id.	—	id.
1751,	23 février	—	—	id.
	22 mars	—	—	id.
	13 juin	—	—	Bastide.
	26 septembre	—	—	id.
	26 octobre	—	—	id.
1752,	2 mai	—	—	id.
1753,	24 juin	dimanche	1	—
	14 octobre	id.	—	1
	15 novembre	—	—	2
	9 décembre	dimanche	—	1
1754,	3 février	—	1	—
	5 février	—	—	3
	29 mars	—	—	2
	18 avril	—	—	1
	27 avril	—	—	1
	3 juillet	—	—	1
	15 octobre	—	—	1
	24 novembre	dimanche	—	1
1755,	2 février	id.	1	—
	16 février	id.	—	1
	14 avril	—	—	1
	14 septembre	dimanche	—	1
	28 septembre	id.	—	2
	15 décembre	—	—	1
1756,	11 janvier	dimanche	—	1
	15 février	id.	—	1
	7 mars	id.	—	1
	3 mai	—	—	2
	9 mai	dimanche	1	—
	5 septembre	id.	—	1
	26 septembre	id.	—	1
	19 décembre	dimanche	—	3

	Dates.		Mariages.	Baptêmes.	Pasteurs.
1757,	27 février	dimanche	—	1	Mathieu.
	13 mars	id.	—	1	Bastide.
	3 avril	id.	—	1	id.
	24 juillet	id.	—	1	id.
	11 août	—	—	1	Mathieu.
	11 septembre	dimanche	1	—	id.
	25 septembre	id.	—	1	Bastide.
	4 décembre	id.	—	2	id.
	18 décembre	id.	—	1	Encontre.
1758,	16 janvier	—	—	3	Bastide.
	18 juin	dimanche	—	1	id.
	1 novembre	—	—	1	id.
	14 novembre	—	—	2	id.
	25 décembre	Noël	—	1	id.
1759,	11 février	—	—	2	id.
	16 avril	Lundi de Pâques	—	1	id.
	27 septembre	—	—	2	Mathieu.
1760,	11 janvier	—	—	1	id.
1765,	21 juillet	dimanche	—	3	Perrier.
1767,	28 juin	id.	—	5	Puget.
	23 juillet	—	1	1	Gachon.
	24 septembre	—	1	—	id.
	18 octobre	dimanche	—	1	Mathieu.
1768,	10 janvier	id.	—	1	Gachon.
	12 janvier	—	—	1	id.
	14 février	dimanche	—	1	id.
1770,	27 octobre	—	—	4	Valantin.
	3 novembre	—	1	—	Gachon.
1771,	3 janvier	—	—	1	Valantin.
	13 janvier	dimanche	—	4	id.
	6 février	—	—	1	id.
	17 mars	dimanche	—	1	id.
	14 avril	id.	—	1	id.
1771,	9 mai	Ascension	—	1	Valantin.
	4 juin	—	—	2	id.
	9 juin	dimanche	—	1	Mathieu.
	21 juillet	id.	—	1	id.
	24 juillet	—	—	1	Valantin.
	29 septembre	dimanche	—	1	Mathieu.
	1 décembre	id.	—	2	id.
	8 décembre	id.	1	—	id.
	28 décembre	—	—	1	id.
1772,	27 janvier	—	2	3	Valantin.
	11 mars	—	1	—	id.
	22 mars	dimanche	2	3	Valantin et. Mathieu.
	30 mars	—	—	1	Mathieu.
	22 avril	—	—	1	Valantin.
	6 août	—	—	2	id.
	3 septembre	—	—	2	id.
	6 novembre	—	—	5	id.
	30 novembre	—	—	2	id.
	1 décembre	—	1	—	id.
1773,	12 janvier	—	—	3	id.
	1 mars	—	—	3	id.

	Dates.		Mariages.	Baptêmes.	Pasteurs.
1773,	30 mars	—	—	1	Valantin.
	14 avril	—	—	2	id.
	26 avril	—	—	2	id.
	4 juin	—	—	2	id.
	10 août	—	—	4	id.
	7 septembre	—	—	1	id.
	3 octobre	dimanche	—	1	id.
	30 octobre	—	—	2	id.
1774,	24 janvier	—	—	4	id.
	14 avril	—	1	3	id.
	22 juillet	—	—	2	id.
	4 octobre	—	—	1	id.
	21 novembre	—	—	2	id.
1775,	17 janvier	—	—	6	id.
	1 février	—	1	1	id.
	2 mars	—	—	6	id.
	9 mars	—	—	1	id.
	16 avril	—	1	—	id.
	31 mai	—	—	1	id.

II

Lettre du brigadier de la maréchaussée Bouet à l'Intendant.

Monseigneur,

J'ay l'honneur d'envoyer cy joint à votre grandeur deux etats de la communauté d'Aubais, l'un de ceux qui ont fait baptiser leurs enfans à l'église et l'autre d'un seul qui a résisté malgré toutes les représentations que je luy ai fait. Je ne crois pas, Monseigneur, de réussir, dans cette communauté comme j'ay fait (?) après les avoir traicté avec douceur et clémence, en voyant que celà ne luy faisoit aucune impression, je pris le haut ton en leurs disant que, passé les trois jours, je lui enverray de votre ordre trois brigade de maréchaussée en garnison. Finalement par cette crainte ils commencèrent à faire baptiser hier sur les cinq heures du soir. Cella étant fait je suis party de suite pour Junas où j'ay notifié, suivant l'état qui m'a été remis par M. le curé, aux religionnaires. Je me conduiray, Monseigneur, envers ses gens là pour les obliger à l'obéissance. Je me suis détaché de cest endroit qui n'est qu'a une lieue d'icy pour vous expédier les états et je part dans le moment.

J'ay l'honneur d'être avec une parfaite obéissance et un très profond respect, Monseigneur, votre très humble et très obéissant et respectueux serviteur.

BOUET.

A Sommières, le 1^{er} juillet 1752.

Comme j'alei remettre le paquet à la poste, on m'a remis, Monseigneur, la lettre que vous m'avais fait l'honneur de m'écrire pour ceux qui n'on pas satisfait à faire porter leurs enfans à l'église pour être baptisés. Mr le curé vient de me dire qu'il y en a un qui l'a porté. Je n'ay point, Monseigneur, de cavallier; ils sont tous à Congénies depuis une douzaine de jours en garnison. Tout ce qu'ont pourrait ce serait de mettre des dragons en attendant.

(*Apostille en tête de la lettre :*) Aubais. Il en reste un désobeïsant.

Archives de l'Hérault. C 250.

III et IV

*Procès verbaux dressés par le curé d'Aubais
à la suite des baptêmes forcés de 1752.*

(Jean Mabely),		quatre enfans
(François Mabely),	teissier,	trois enfans
Jacques Mabely,	teissier,	un enfant
Barthelemy Mabely,	facturier,	trois enfans
Jacques Allier,	ménager,	deux enfans
François Arnaud,	hôte,	trois enfans
Jacques Maurel,	ménager,	deux enfans
Pierre Maurel,	teissier,	un enfans
Jean Lauziere,	travailleur,	trois enfans
Jacques Riquet,	teissier,	deux enfans
Jean Martin,	jardinier,	un enfant
		<u>25 enfans</u>

Nous, curé de Notre-Dame d'Aubais, diocèse de Nismes, sous-signé, certifions que les nommés cy dessus ont satisfait aux ordres de Monseigneur l'Intendant en faisant baptizer leurs enfans a l'église et cela par la sage et prudente conduite du sieur Bouet, brigadier de la mareschaussée de la résidence de Sommieres, qui a agit envers les nouveaux convertis de ma paroisse avec tout le zèle, toute la bonté et douceur possible, qui lui ont attiré l'amour et l'estime de tous ces gens la. En foy de ce, nous avons fait le present que nous certifions être très véritable. A Aubais, ce trente juin mil sept cent cinquante deux.

BOURGOGNE, curé,

Archives de l'Herault, C. 250.

Nous, curé de Notre Dame d'Aubais, diocèse de Nismes, certifions que le nommé Pierre Mabelly, fils de Barthelemy, n'a point satisfait aux ordres de Monseigneur l'Intendant qui lui ont été notifiés, malgré les soins, les prières et les menaces du sieur Bouet qui a tout employé pour le gagner. En foy de ce, nous avons fait le présent que nous certifions etre très véritable. A Aubais, ce premier juillet mil sept cent cinquante deux.

BOURGOGNE, curé.

Original aux Archives de l'Hérault, C. 250.

Copie authentique, en date du 26 mars 1793, d'après l'original, dans les papiers de famille de l'auteur.

Documents

LES ESPIONS DU RÉSIDENT DE FRANCE A GENÈVE APRÈS LA RÉVOCATION DE L'ÉDIT DE NANTES

Les papiers des résidents de France à Genève, conservés aux Archives du Ministère des Affaires étrangères¹ comprennent des documents intéressants pour l'histoire des réfugiés de la Révocation. On y retrouve les traces de l'activité déployée par les agents du Roi pour dénombrer les religionnaires fugitifs, les catéchiser et les amener à réintégrer le Royaume. Sous la direction du résident, toute une organisation d'espionnage avait pour but de surveiller les mouvements des réfugiés et de faire une propagande énergique en faveur du retour à l'obéissance du roi.

A partir de 1688 et jusqu'en 1698, le poste du résident de France à Genève fut occupé par M. d'Iberville². Quelques-uns des rapports qu'il soumettait à Louvois et au roi se trouvent dans la collection que nous signalons, et nous en donnerons des extraits. Ce qui paraît avoir beaucoup préoccupé cet agent, c'est la question du remboursement des frais qu'il avait faits pour son service d'espionnage; il était obligé de réclamer avec insistance, en établissant qu'il n'avait fait qu'exécuter les instructions qu'il avait reçues. Or, à plusieurs reprises, les ordres avaient été contradictoires. La politique à suivre à l'égard des réfugiés était sujette à des variations. On avait bien compris en haut lieu le dommage considérable causé au royaume par la fuite d'éléments aussi utiles à la prospé-

1. Archives du Ministère des Affaires Étrangères, *Genève*, suppl. 2, fol. 130 et suiv.

2. Charles-François de la Bonde d'Iberville, résident de France à Genève du 30 novembre 1688 au mois de février 1698 (communiqué par M. Edouard Rott).

rité générale. Mais on hésitait sur les meilleurs moyens à employer pour faire rentrer ceux qui avaient réussi à se soustraire aux rigueurs sanctionnées par la révocation de l'édit de Nantes. Tantôt on décidait de les attirer par l'offre de secours pécuniaires immédiats. Puis, à cause du délabrement des finances du royaume, on jugeait préférable de laisser les « rebelles » se repentir sous l'étreinte de l'épreuve et de la misère. On se rendait compte, d'ailleurs, que ceux qui étaient susceptibles de se laisser ainsi séduire par des arguments sonnants étaient loin de constituer l'élite du Refuge.

C'est dans ces conditions qu'une première demande de remboursement de ses dépenses en vue du rapatriement de divers religionnaires, présentée par d'Iberville, paraît avoir été d'abord assez mal accueillie au ministère. Pour sa justification, au début de 1690, il crut devoir rappeler les instructions qu'on lui avait données, ainsi que la correspondance échangée avec le ministre, le marquis de Croissy.

Il se référait en premier lieu à l'*Instruction donnée au S^r d'Iberville, Résident à Genève, le 16 septembre 1685*, dont il cite le passage suivant : 1688

A l'égard des sujets de Sa Majesté de la R. P. R, qui abjuront leurs erreurs et qui voudront rentrer dans le Royaume, ledit S^r d'Iberville leur donnera pour cet effet toutes les facilités qui dépendront de lui, etc, soit en donnant à ceux qui auront besoin d'argent celui qui leur sera nécessaire pour retourner chez eux, à proportion de la distance du lieu où ils iront et de leur qualité. Et comme l'intention de Sa Majesté est de le faire rembourser de ces dépenses, il enverra tous les six mois un état des sommes qu'il aura employées à cet usage.

Mais peu de mois après, un contre ordre était arrivé, comme on le voit par cet *Extrait de la dépêche du Roy, du 20^e janvier 1689, reçue le 28^e.*

Quelque sujet que vous ayez de croire qu'une partie des fugitifs qui veulent rentrer dans mon Royaume ont intention d'y vivre en bons sujets et sont fort rebutez des pays estrangers, néanmoins je ne juge pas à propos dans la conjoncture présente que vous favorisiez leur retour. Et il est bon de les laisser encore cette année dans la peine et dans le regret de leur faute.

Toutefois, si l'on renonçait à faire rentrer sans retard les réfugiés, le résident de France fut exhorté à poursuivre son œuvre de surveillance, et à engager toutes les dépenses nécessaires. D'Iberville le rappelle en citant ce passage d'une lettre que le ministre lui avait envoyée à la fin de la même année : *Extrait de la lettre de M^r de Croissy au s^r d'Iberville, du 30^e septembre 1689.*

Sa Majesté approuve toutes les diligences que vous avez faites tant pour détourner les magistrats de Genève de leur [aux réfugiés] donner aucune assistance, ny faciliter leur passage, que pour estre bien adverty de leur marche, mouvemens, desseins, etc. Elle veut bien aussy que vous donniez à vos espions de petites gratifications en argent, proportionnées à l'importance des avis qu'ils vous donneront, vous permettant d'y employer ce que vous estimerez nécessaire jusqu'à la concurrence de 1000 escus. Et elle vous fera rembourser lorsque vous envoyerez le mémoire de la dépense que vous y aurez faite, etc.

En exécution de cet ordre, et pour obtenir le remboursement promis, d'Iberville présentait, au début de l'année suivante le mémoire justificatif qui suit :

Mémoire de l'argent que j'ay déboursé pour le service du Roy et par ses ordres, depuis que je suis à Genève, montant à 3942 livres. (Copie dont les originaux estoient joints à ma depesche du 6^e janvier 1690¹.)

1^o 2150 livres à divers espions que j'ay employez pour estre informé des desseins, du nombre et des mouvemens des religieux qui ont fait des mouvemens en Suisse, y compris les frais des voyages que trois desdits espions ont fait tant à Zurik et à Schafouze qu'à Milan. Desquels voyages j'ay fait mention dans mes lettres des 15 et 23 octobre, 1^{er} et 4 novembre.

2^o 300 livres que je destine, si Sa Majesté l'agrée, de partager entre deux de mesd. espions, lorsqu'ils seront de retour.

Cy 300 livres.

3^o Plus 992 livres que j'ay données à divers François réfugiés pour retourner chez eux, suivant les ordres portés par mon

1. D'Iberville a ajouté en note marginale : « Le Roy m'avait permis d'employer jusqu'à 1000 escus en gratifications, dès le 30 septembre. Cependant j'ay esté obligé de tenir quelques-uns de ces espions en campagne encore plus de deux mois aprez, et il en reste encore deux en Suisse qui ne sont pas de retour. Je sais certainement que l'un des deux est détenu prisonnier à Zurik, et comme je n'ay pas de nouvelles de l'autre, je suis persuadé qu'il est aussi en quelque endroit. Mais j'espère qu'on n'aura pas eu de preuves de leur correspondance avec moy, et qu'ils reviendront. »

instruction, révoqués par la depesche de Sa Majesté du 20^e janvier 1689, dont je joins icy les extraits, avec le mémoire des noms desd. réfugiez, et des sommes que j'ay données à chacun en particulier ¹.

Cy 992 livres.

4^o Comme je n'ay pas été content du correspondant que j'avois estably en Hollande, par ordre de Sa Majesté, et que je n'ay receu de luy que deux ou trois avis tant soit peu importants je crois qu'il ne mérite rien, si ce n'est le remboursement de ce que luy ont coûté les ports de divers gros paquets contenant des imprimés que je luy ay envoyés pour répandre. Laquelle dépense peut aller à environ 300 livres.

Cy 300 livres.

5^o Plus environ 200 livres pour la depense de quatre hommes qui ont esté avec leurs chevaux par l'espace de dix jours auprès de M. le comte de Bernex, pendant qu'il suivoit la seconde troupe des religionnaires qui ont passé en Savoye et qui venoient tour à tour m'informer de ce qui se passoit. J'en ay parlé dans mes depesches des 23 et 27 septembre.

Cy 200 livres.

Total 3 942 livres.

Une dernière note de d'Iberville nous renseigne sur le coût de son service d'espionnage pendant la première moitié de l'année 1690 :

1. Ce mémoire, qui se trouve dans le même vol., fol. 428-429, porte que les sommes ont été distribuées jusqu'à la fin de janvier 1689 (avant la réception de l'avis que l'ordre était révoqué), et qu'il a été communiqué au marquis de Croissy le 6 janvier 1690. Les allocations varient de 11 livres 3 sols à 36 livres : on relève les noms de : Abraham *Le Fèvre*, ouvrier en soye, de Tours; André *Bérard*, apothicaire, sa femme et trois enfants, de Nismes; Paul *de Combes*, bourgeois de Montauban; Isaye *Lucas*, chapelier, de Paris; Jean *de la Haye*, ouvrier en tapisseries, sa femme et quatre enfants; Pierre *Le Blanc*, tailleur de pierres, de Vitry-le-François; le s^r *de Villeneuve*, de S^t Hypolite; Jacob *de la Rive*, près de La Rochelle; Jean *Le Maire*, de Poitiers; Jérémie *de la Fond*, passementier à Paris; Paul *Noué*, près de Tours, revenant de Venise avec sa femme et trois enfans qu'il étoit venu reprendre en Suisse; Isaac *de Lorme*, boulanger, de Moissac-en-Guyenne; Jacob *de Mugiol*, tisserand, avec sa femme et trois enfans, près de Provins; le s^r *de Lauze*, de Gascogne; le s^r *de Porte*, de Languedoc; Paul *Lunel*, laboureur, de Rouergue, avec sa mère, sa femme et deux enfans; Jacques *Reboutet*, bourgeois de Die; Jean *Durand*, tailleur d'habits, de Grenoble, sa femme et un enfant; Noël *Riva*, de Nimes. La dernière allocation seule, est beaucoup plus élevée : 60 livres à la D^{lle} de *Cornon*, avec le sieur *Jacquier*, son fiancé, et un valet. D'Iberville explique : « Je ne luy aurois pas donné une si grosse somme, sans la recommandation du P^e Maynard, supérieur des Jésuites d'Ornex [Ain, à 7 kil. de Genève], qui m'avoit mesme fait espérer que cette fille me renvoyerait lad^e somme, que je n'ay pu néantmoins retirer. »

*Mémoire du S^r d'Iberville envoyé le 8^e aoust 1690 à M. l'abbé d'Arbon*¹.

Le mémoire de l'argent que j'ay déboursé en exécution des ordres de Mgr de Louvois depuis le commencement de cette année jusqu'aujourd'huy 8^e d'aoust 1690, se monte à 7 870 livres.

Il comprend le salaire des espions que je tiens en campagne depuis plus de quatre mois, dont quelques-uns ont rodé dans le pays de Wirtemberg, le comté de Bregens, dans les Grisons et dans le Milanois. J'en ay eu jusqu'à 17 en campagne en mesme temps, payez à différents prix, depuis une pistole jusqu'à quatre francs par jour, y compris ceux que je tiens ou que j'ay tenus auprès de M^{rs} Cox, Fabricius, le Prince Albert de Brandebourg, le S^r Convent, etc. C'est par ordre exprez de Mgr de Louvois que j'ay multiplié le nombre de ces gens-là autant qu'il m'a esté possible.

Dans lad^e somme sont aussy compris, les frais des deux voyages faits d'icy à Mantoue par les Grisons et par l'Estat de Venize pour porter des lettres de Mgr de Louvois à M. de Luciennes.

J'y comprends aussy les petites gratifications que j'ay eu permission de faire aux personnes qui ont utilement servy pour traverser la levée des Suisses qui se faisoit pour passer en Savoye et de là en Piedmont.

Il faut adjouster à lad. somme de 7 870 livres, celle de 340 livres, tant pour le change de l'argent que pour la perte sur les pistoles qui ne passent icy que pour 11 livres 4 sols et en Savoye que pour 10 livres 10 sols.

Cette fois, les avances de d'Iberville lui furent immédiatement réglées, comme le prouve ce mandement royal, du 21 août 1690.

Garde de mon trésor royal, M^e Jean-Baptiste Brunet, payez comptant au s^r d'Iberville, Résident pour mon service à Genève, la somme de 8 210 livres pour son remboursement de plusieurs dépenses qu'il a eu ordre de faire pour affaires concernant mon service. Et rapportant par vous la présente et quittance dudit s^r d'Iberville sur ce suffisante, lad^e somme de 8 210 livres sera passée au premier acquit de comptant qui s'expédiera par certification à vostre décharge.

Fait à Versailles, le 21^e aoust 1690.

Signé : Le Tellier.

H.-V. AUBERT.

1. Au ministère on a résumé, en note : *Genève, total 8210 livres.*

LES PRISONNIERS D'AIGUES-MORTES ET LES NOTAIRES

Documents Falgairolle (1)

21. — Renonciation de Marie Cannac

Le 9 septembre 1735 avant midi, Marie Cannac, détenue dans la Tour de Constance, est introduite par permission du Commandant de la ville, dans le château du Gouvernement (au bout du pont : c'est la maison du Gouverneur) pour y rencontrer le notaire Antoine Crouzet

1. Voir *Bulletin*, 1922, p. 228-243. Voici quelques corrections à apporter au texte des deux articles publiés sous ce titre dans le *Bulletin* de 1922. Les erreurs sont dues, pour le premier article, à la lecture un peu difficile des copies de M. Falgairolle. Celles du second article tenant à ce qu'une épreuve corrigée par nous a été égarée, nous ne relèverons que les fautes qui affectent des noms propres, ou des dates.

P. 146, l. 36, *lire* : Charles Roul; p. 147, l. 16, *lire* : Sparron; p. 148, l. 20, *lire* : Jarras.

P. 228, l. 14, *lire* : le pasteur Rudavel; l. 15, *lire* : 1678; p. 230, l. 28, *lire* : Pariot; l. 30, *lire* : Dassas; p. 230, *ajouter au bas* : « Le s^r de Sauzet avait été relégué à Pierre Seize et son fils conduit aux galères, après une Assemblée tenue par Cl. Brousson. En 1695 ils étaient revenus chez eux. Voir *Préd. Prot.* I, 402, II, 585. »

P. 233, l. 4, *lire* : après midi; l. 14, *lire* : un hameau; l. 23, *lire* : Bou-tières; p. 234, l. 11, *ajouter* : « Peut-être faut-il lire son nom : Serpuit==Ser-repuis, voir p. 242. »

P. 235, l. 18, *ajouter* : « Son mari François Comte, condamné aux galères le 22 avril 1723 était à Marseille invalide sur la galère de dépôt en 1739, il avait alors 80 ans; il mourut à l'hôpital des galères le 19 octobre 1741. »

P. 236, l. 22, *ajouter* : « Voir *Arch. Hérault*, C, 1455 »; p. 237, l. 4, *ajouter* : « voir le dossier des assemblées de fanatiques à Saint Fortunat, *Arch. Hérault*, C, 198, et Bordier, *Fr. Prot.*, IV, 91, d'après C. 424; p. 237, *modifier comme suit l'avant-dernière ligne* : « Elle accoucha d'une fille le 3 mai; l'enfant baptisée par le curé d'Aigues-Mortes le 8, reçut les noms d'Isabeau Constance; elle est dite alors fille de Jean Pierre Julien et de Suzanne Trocol. Parrain : M. Julien Montet, caissier des Grandes Voitures; marraine : Isabeau de Blanchin. La femme du Major, Jeanne Lestrade de Saint-Aulas a signé l'acte (État civil d'Aigues-Mortes). Sur l'arrestation de Suzanne Tracol, voir C 200). »

P. 238, l. 14, *lire* : Craux; l. 16, *lire* : fidéi-commissaire de Jacques Rouvier; l. 21, *lire* : Chalancon.

P. 240, l. 18, *lire* : Marcors (Marcols); p. 241, l. 21 et 26, *lire* : Guilhot; l. 25, *lire* : Maisonneuve, de Montbuzat; l. 32, *lire* : Sauzède.

P. 242, l. 10, *lire* : ménagère (?); p. 241 au bas et p. 242, l. 15, *lire* : Des-cours veuve de Barruel; *ajouter au bas de la p. 243* : « M. Aug. Le Sourd veut bien nous communiquer des notes qui mentionnent un Jean de la Roche s^r de la Chabannerye et un Jean de la Roche s^r de la Terrasse, qui semblent

Elle est a sœur de feu s^r Jean Cannat chirurgien du Roi¹. Après le décès de son frère, elle a eu connaissance de l'inventaire des biens de celui-ci et du contrat de mariage qui l'unissait à D^{lle} Geneviève Thérèse Gervais, et en conséquence elle renonce à la succession du défunt qui ne peut que lui être onéreuse. Témoins : M. Jean Vidal, chevalier de Saint-Louis, major d'Aigues-Mortes, et un chirurgien de la ville.

*
* *

Marie (ou comme on l'appelle : Marion) Cannac était née à Lacauue (Tarn). D'origine protestante elle ne devait pas à sa religion d'être emprisonnée, mais bien à son « libertinage » ; ses frères eux-mêmes l'avaient fait incarcérer au Couvent du Bon Pasteur à Montpellier. Mais elle y troubla la messe et les exercices de piété, « prononçant les paroles les plus infâmes et les jurements les plus horribles ». La Supérieure supplia l'intendant de la débarrasser de cette créature dévoyée, et peut-être malade, et l'intendant, sur un ordre du Roi, l'envoya à la Tour de Constance le 11 août 1730. Les prisonnières huguenotes d'ailleurs ne comptèrent pas la nouvelle venue comme une des leurs, et elles n'inscrivirent pas son nom, par exemple, sur les listes qu'elles dressaient pour les adresser au Comité de secours qui s'était formé à Genève. Marion Cannac devait être nourrie dans la Tour aux frais de ses parents de Lacauue; mais ceux-ci n'envoyant rien, le major qui faisait fournir « le pain du roi » aux captives se trouva embarrassé. Lorsque, en particulier Marie Cannac, eut signé la renonciation qu'on vient de voir, et cela sur la requête de sa belle-sœur qui employa l'intendant pour obtenir l'acte, la prisonnière fut totalement abandonnée. Le major écrivit fort maussade : « Je ne puis pas laisser mourir cette créature de faim, ni lui ouvrir la prison sans ordres ! » (29 novembre 1736). L'intendant dut prendre une ordonnance pour obliger la famille de la captive à payer les sommes nécessaires, mais nous ne savons comment la malheureuse fut nourrie pendant ce temps. Elle disparaît de la Tour entre 1741 et 1745 (*Arch. Héraült*, C. 1454.)

22. — Testament de Marie Vernet-Montels

Le 13 janvier 1736 après-midi, Marie Vernet, femme de Simon Pierre Montels, maréchal-ferrand de La Grange (les Granges) paroisse de Marcor,

avoir disparu vers 1700. Leurs biens paraissent être venus à notre prisonnière, mais nous ne parvenons pas à dresser une généalogie de la famille. »

1. En 1715 deux frères vivaient à Lacauue : Jean Cannac, conseiller du Roi chirurgien major des hôpitaux de Marseille et Alexandre Cannac, directeur général des hôpitaux d'Alsace (G. Dumons).

(Marcols), diocèse de Viviers, détenue dans la Tour de Constance, teste en santé « dans un membre bas » (une chambre basse) du château du Gouvernement où elle a été amenée.

Elle lègue aux pauvres de la paroisse de Marcols, 20 livres; à Constantin Vernet, son frère, tisserand de toiles de Serpied (Serrepuy), 100 livres, payables après le décès du mari de la testatrice.

Elle institue légataire universel son mari, l'héritage devant aller après le décès de celui-ci aux enfants de Jean Vernet du lieu de Craudu (?) et à ceux de feu Pierre Vernet de Serpied, ses neveux et nièces.

Témoins : Jean Théaulon, bourgeois, Jean Coconas compteur pour le Roi aux Salins de Peccais, un apothicaire, et quatre autres habitants d'Aigues-Mortes. Notaire : Antoine Crouzet.

* * *

Marie Vernet-Montels est une prisonnière dont Ch. Sagnier n'a pas connu le nom. Le commandement militaire en Vivarais, La Devèze, écrit à l'intendant de Montpellier le 23 août 1731, qu'il a eu avis d'une assemblée tenue le samedi précédent, où Pierre Durand a prêché du côté de Marcols, avec ses deux adhérents Lassagne et Faurie (Fauriel). Les soldats ont trouvé dans un pré entouré de murs, des pierres disposées comme des sièges, et un feu allumé; mais l'assemblée s'est dispersée avant que le culte ait été célébré. « J'ai profité de la marche du détachement pour faire arrêter Marie Vernet, de Marcols, qui se mêlait de faire la prophétesse, et qui est en commerce avec Durand, Lassagne et Faurie. » Elle a été conduite au château de Beauregard, mais l'interrogatoire n'a fourni aucune preuve : « Il est inutile de commencer une procédure contre elle, le parti le plus court est de la faire enfermer. » Le 11 octobre suivant, La Devèze avertissait l'intendant que le marquis de la Fare, Commandant général en Languedoc lui avait adressé de Paris trois lettres de cachet pour faire enfermer Marie Vernet, et avec elle Rissoan, riche habitant de la paroisse de Silhac près Vernoux, marié au désert, et Malègue, du hameau de Molandine (?) qui avait refusé de laisser baptiser un de ses enfants par le prêtre. Ces trois prisonniers, venant de Beauregard étaient au Pont Saint Esprit le 25 octobre. Rissoan et Malègue furent conduits au Fort de Brescou, Marie Vernet à la Tour de Constance. Rissoan était encore prisonnier en 1738 (*Bull.* XXVIII, 81) l'évêque de Viviers ayant refusé qu'il fût libéré en 1734. Marie Vernet qui teste en janvier 1736 est indiquée sur une liste officielle du 31 décembre 1736 comme « morte de cette année » (Marie Vernette). Le testament n'a pas été contrôlé. (*Arch. Hérault* C. 417; C. 1455.)

23. — Testament de Jacquette Paul

Le 5 août 1743 après-midi, Jacquette Paul, veuve de Michel Blanc facturier en bas, habitante de la ville de Nîmes « détenue prisonnière dans la Tour de Constance pour fait de religion », teste, malade, « dans la Tour de Constance, et entre les deux guichets », c'est-à-dire entre les deux portes de la Tour, devant la salle basse.

Elle institue ses héritiers universels David et Michel Blanc ses deux fils. Au cas où tous deux viendraient à décéder sans être mariés, l'héritage passera à François Pradel son neveu, fils aîné de Charles Pradel, facturier en bas de Nîmes. Témoins : Sr Jean Agoust chirurgien, un hôte, un praticien, et quatre autres habitants d'Aigues-Mortes. Notaire : Guillaume Collet, dressant l'acte pour Antoine Crouzet qui est absent. « La testatrice a dit ne pouvoir signer à cause de son indisposition. »

*
* *

Jacquette Paul, née à Nîmes le 31 octobre 1690, s'était mariée devant le prêtre le 22 mai 1715. Issue d'une vieille famille protestante de la ville, elle était la nièce du pasteur Jean Paul, qui avait servi l'Eglise d'Aigues-Mortes de 1676 à 1680. Jacquette Paul avait été arrêtée en 1730 pour avoir assisté à l'assemblée tenue au Mas des Crottes, et avait été condamnée (par un jugement de La Fare rendu à Alais sur pièces de procédure le 3 avril) à être recluse à perpétuité dans la Tour de Constance. Huit autres femmes de Nîmes étaient condamnées avec elle à la même peine. L'une Suzanne Durand-Bastide, enceinte, n'alla pas à la Tour et put se réfugier à Genève. Des sept autres, à la date du 5 août 1743 où le testament de Jacquette Paul fut dicté, deux (les sœurs Amalric) avaient été libérées en 1732, nous ne savons dans quelles conditions, quatre avaient abjuré (Anne Sabourin 1740, Elisabeth Michel-Jullian 1742, Marguerite Maury-Chabanel 1742, et Suzanne Daumazon-Mauran 1743) et avaient obtenu leur liberté, et la septième, Olympe Liron-Rigoulet était morte dans la Tour (25 février 1743). Jacquette Blanc restait donc seule alors des huit femmes écrouées ensemble. Elle mourut dans la prison entre 1745 et 1755. (Sagnier, *La Tour de Constance...* p. 47 et *Archives de l'Hérault*). Le jugement du 3 avril 1730 stipulait (Sagnier, *ibid.* p. 119) que « les biens des condamnés seraient acquis et confisqués au profit de Sa Majesté ». On peut se demander par conséquent pourquoi Jacquette Paul a fait dresser son testament ? La seule réponse est probablement que les prisonnières croyaient leur libé-

ration possible et prochaine. La France, en 1743, était en guerre avec l'Angleterre, et les protestants du Midi, nourrissant des illusions qui dataient de 1686, étaient persuadés qu'à la paix l'Angleterre obtiendrait de Louis XV que les prisons fussent ouvertes aux Religionnaires, et que l'exercice du culte réformé leur fût rendu.

24. — Testament de M^e Louis Bousanquet

Le 16 août 1749, après-midi, M^e Louis Bousanquet, avocat au Parlement, originaire du lieu de La Sale (Lasalle, Gard) diocèse d'Alais, et « prisonnier dans les prisons de la Tour appelée des Masques », teste devant le notaire Jacques Crouzet. L'acte est « écrit dans la prison appelée des Masques et récitée entre les deux guichets de ladite prison ».

Bousanquet lègue 100 livres aux pauvres de La Salle, 50 livres à ceux de Soudorgues (Gard) et 50 livres à ceux de Cognac (Gard). Aux RR. PP. Capucins d'Aigues-Mortes, 50 livres;

A D^{lle} Louise Bousanquet, sa fille naturelle, 3 000 livres, payables à sa majorité ou lors de son mariage;

Il institue son héritière universelle D^{lle} Louise Desours (des Ours) fille de défunt Noble Louis Desours (des Ours) seigneur de Calviac. Et si ladite demoiselle ne voulait ou ne pouvait être héritière, en ce cas le testateur institue héritier universel Noble Étienne de Manoël seigneur d'Algue, habitant à son château d'Algue près Lasalle.

Témoins : M^e François Daniel de Combelle, major d'Aigues-Mortes; M^e Jacques Chastel, caissier des Grandes Voitures, et cinq autres habitants d'Aigues-Mortes. Signé (entre autres) : « Bousanquet », Combelle...

* * *

L'avocat Bousanquet, notaire à Lasalle (Gard) est connu déjà. Pour avoir épousé au Désert D^{lle} Louise des Ours du Château de Calviac, il fut, à la demande de l'évêque d'Alais, conduit à Aigues-Mortes, tandis que sa femme était enfermée dans un couvent d'Anduze où elle tomba gravement malade. Bousanquet fut incarcéré dans la Tour des Masques, qui se dresse à l'angle Nord-Est des murailles d'Aigues-Mortes. La Tour avait été aménagée en 1745 pour recevoir les prisonniers protestants que l'on ne savait plus où loger dans les châteaux de la province. Elle était, surtout en été, très malsaine et inconmode. Bousanquet, qui avait 60 ans le 13 mai 1749 quand il y fut écroué, fit agir ses amis pour obtenir d'être transféré dans la citadelle de Montpellier, mais quand l'intendant Le Nain consentit à demander cette faveur à Versailles, Bousanquet était mort d'une apoplexie (25 août), neuf jours après avoir dicté son testament.

Bousanquet, dont le mariage était nul, a cependant fait héritière universelle Louise des Ours, et s'il lui substitue, en cas

d'opposition, le S^r Étienne de Manoël, c'est avec la certitude que ce dernier réussira, par des voies secrètes, à passer l'héritage à celle qui doit le recevoir. Le testament fut attaqué par des héritiers sans scrupule avec lesquels la veuve dut transiger. Toute cette histoire douloureuse a été racontée dans le *Bulletin* (XXX, p. 77, 129). Quelques détails supplémentaires peuvent être tirés des *Archives de l'Hérault*, C. 403.

25. — Quittance de Marie Verilhac-Sauzet

Le 17 mars 1735, après-midi, Marie Vereillac, veuve de Daniel Sauzet, travailleur (de terre) du lieu de Plot, paroisse de Saint-Cierge-la Serre, diocèse de Viviers « détenue dans la Tour de Constance depuis environ dix-neuf années », reconnaît avoir reçu de son frère Jean Vereillac, travailleur de terre du lieu de Plot, qui est présent, la somme de 150 livres, en paiement de tous ses droits légitimes tant paternels que maternels. L'acte est dressé dans l'étude du notaire Jacques Crouzet, en présence de deux habitants de la ville. Les parties ont dit ne savoir signer.

*
* *

Le nom de la prisonnière s'est conservé en Vivarais, sous la forme Vérilhac, et les listes diverses l'ont transcrit avec diverses erreurs d'orthographe, aggravées par les erreurs de lecture des copistes, sous les formes : Veriliat, Vesillard, Neviliad.

Le 29 décembre 1736, de Montpellier, le marquis de la Fare ordonnait que Marie Passon, de la paroisse de Pranles, diocèse de Viviers, fût arrêtée et conduite à Aigues-Mortes. Le 2 juin 1737, sur une demande de renseignements, le subdélégué Dupuy, de Villeneuve-de-Berg en Vivarais, écrivait à l'intendant de Montpellier que Marie Passon, concubine du S^r Sauzet, de Pranles, avait été conduite à la Tour de Constance par des cavaliers de la brigade de Privas, qui avaient aussi l'ordre de conduire Sauzet à Beauregard. Mais Sauzet s'étant trouvé paralytique, l'ordre n'avait pu être exécuté en ce qui le concernait. Tous deux avaient été mariés au désert « par quelque prédicant ». La femme n'avait aucun bien, mais le concubinaire en avait suffisamment pour y pourvoir, et par conséquent la prisonnière devait être nourrie à ses dépens dans la Tour. Un autre ordre de La Fare, pour arrêter Marie Vidal de Vals, qui habitait dans la paroisse de Meyras avec le nommé Durand, et Durand lui-même, son « concubinaire », avait été exécuté également; Durand avait été conduit à Beauregard, et Marie Vidal à Aigues Mortes. Les cavaliers qui avaient conduit les trois prisonniers dans leurs geôles demandaient à être payés sur les biens des sieurs Sauzet et Durand.

Marie Passon n'est autre que Marie Verilhac, et le nom de Passon provient peut-être d'une confusion entre son nom et celui du hameau dont elle était originaire, à savoir le Plot de *Chassac*, paroisse de Saint-Cierge-la-Serre. Quand elle fut arrêtée, le 28 janvier 1737, elle était mariée (devant un pasteur) avec Daniel Sauzet, du hameau de la Combe, paroisse de Pranles près Privas, elle avait 40 ans environ et était mère de trois enfants.

Les Verilhac comptaient au Plot de Chassac un certain nombre de familles vers 1739. L'arrestation de Marie, qui eut lieu sans doute à Pranles, ne ramena pas ses parents à l'Église. Le curé de Saint-Cierge écrivit sur son registre (mairie de Saint-Cierge) au 18 septembre 1739 : « Marie Verilhac, de Saint-Cierge, morte le jour d'hier dans son hérésie, âgée de 25 ans, a été enterrée dans un champ par ses voisins, son mari étant rapporteur [du fait]. »

On a remarqué que la quittance de 1755 indique depuis combien de temps la prisonnière est détenue. Cette manière de protestation n'était nullement nécessaire, et si le notaire l'a transcrite, c'est probablement qu'il s'associait lui-même aux sentiments qui l'ont dictée. A cette date, nous savons que les captives attendaient chaque jour leur délivrance. Le marquis de Paulmy d'Argenson, en 1752, avait promis de s'employer pour elles. En 1755, le prince de Conti travaillait à Paris en faveur de la tolérance. Dans le Languedoc, les geôliers d'Aigues-Mortes avaient honte des fonctions qu'ils remplissaient, et le lieutenant du roi dans la ville, Roqualte de Sorbs, notamment, était aussi bon pour les captives que le lui permettaient les exigences de sa charge.

Marie Verilhac mourut dans la Tour entre 1755 et 1758. Marie Vidal-Durand, qui avait été incarcérée en même temps qu'elle, fut libérée en 1762. Emprisonnée (comme Marie Verilhac) sur un ordre de La Fare, qui n'avait même pas sollicité de Versailles une lettre de cachet, elle vit cet ordre annulé par le duc de Fitz James qui, en qualité de commandant du Languedoc, crut pouvoir de sa propre autorité revenir sur la décision de l'un de ses prédécesseurs.

26. — Testament de Marie Robert-Frizol

Le 18 novembre 1758, avant midi, Marie Robert veuve de Frizol Jat, native de la ville d'Uzès « et prisonnière dans la Tour de Constance depuis environ trente-une années » teste en santé dans l'étude du notaire Guillaume Crouzet, où elle s'est transportée avec la permission de M. Roqualte de Sorbs, lieutenant du Roi et commandant d'Aigues-Mortes.

Elle lègue à Robert, fils d'Henry Robert travailleur de terre de Blauzac diocèse d'Uzès son petit-neveu, 450 livres, payables quand il

aura 25 ans ou lors de son mariage, et institue son héritier universel Jacques Rouvière, maçon, son neveu, habitant d'Uzès.

Témoins : un apprenti apothicaire et six autres habitants d'Aigues-Mortes. La testatrice a dit ne savoir signer.

* * *

Marie Robert veuve de Frizol Jac avait été condamnée par un jugement de l'intendant Bernage du 3 novembre 1727 à être recluse à perpétuité dans la Tour de Constance, les deux tiers de ses biens étant confisqués (*Bull.* XXXIX, 550). La même peine atteignait Jeanne Guirard-Lombard, de Saint-Césaire-les-Nîmes, la fille de cette dernière, Claudine, âgée de 16 ans, et une autre femme âgée Madeleine Chauvidan-Lombard qui ne fut pas conduite à la Tour. Elles étaient coupables d'avoir assisté à une assemblée tenue au terroi de Valdegour, sur la paroisse de Saint-Césaire. Claudine Lombard disparaît de la Tour avant 1736; Jeanne Guirard y mourut entre 1737 et 1739; Marie Robert-Frizol y vécut jusqu'en 1766 ou 1768 sans qu'on puisse savoir si elle fut alors libérée (ce qui est probable) ou si elle acheva ses jours dans la prison, ayant subi au moins 39 ans de captivité. Lors de son arrestation elle avait 35 ans, et était veuve. Son mari avait habité Saint-Césaire ¹. La prisonnière fut désignée dans la Tour sous le nom de « Frizole ». Certaines listes la nomment « Marie Roberte ». On a retrouvé une lettre du 10 septembre 1740 que, de la Tour, elle fit écrire à son fils François, alors à Saint-Césaire, pour l'exhorter « à vivre bien d'accord » avec son épouse et son beau-père (*Bull.* XXXIX, 553). Ch. Dardier qui a eu cette lettre en mains nous apprend que c'est Marie Durand qui a tenu la plume pour sa vieille compagne. Le 16 septembre 1745, les époux auxquels elle recommandait la concorde eurent un fils que baptisa Paul Rabaut. Une liste des prisonnières dressée par Marie Durand à la fin de 1754 ne parle plus de la veuve comme ayant un enfant, et une liste officielle de 1758 la dit « sans enfant ». Le testament que nous avons résumé ne mentionne en effet qu'un neveu et un petit-neveu de la captive.

Nous ne répèterons pas ici ce que nous avons dit plus haut touchant la mention, dans l'acte, du nombre d'années de détention de la testatrice.

CH. BOST.

A suivre.

1. Nous ne savons comment interpréter le nom de Jac. Un « Guillaume Jac, de Saint Christol lès Alais fut étranglé sur la roue à Nîmes le 8 novembre 1703 », et Court, qui n'a pas compris cette appellation le nomme arbitrairement Guillaume Isaac. La veuve Frizol, faisant écrire à son fils, nomme celui-ci François Jaq (v. P. Vesson). *Le Maréchal de Montrevel et les Camisards*, p. 76; *Bull.*, XXXIX, 553).

Mélanges

PERSÉCUTIONS EXERCÉES CONTRE LES FAMILLES BOURGEOISES DES ENVIRONS DE MOUCHAMPS (VENDÉE) APRÈS LA RÉVOCATION DE L'ÉDIT DE NANTES

Après la révocation de l'édit de Nantes, les persécuteurs de nos aïeux protestants essayèrent bien des moyens pour les faire rentrer dans le giron de l'Église catholique. Sachant que l'exemple des grands a souvent de l'influence sur les petits, ils employèrent des procédés spéciaux pour convertir d'abord les bourgeois, espérant qu'après les avoir gagnés ils auraient plus facilement raison des humbles.

Dans les environs de Mouchamps, les familles en vue ne furent donc point épargnées à la fin du XVII^e et au commencement du XVIII^e siècle.

Voici quelques exemples :

Vers le mois de mai 1689, *Samuel Majou*, sieur de Lousigny, qui avait fléchi devant les « cruautés incroyables » des dragons convertisseurs en 1685, mais qui, depuis, n'avait jamais assisté aux cérémonies de l'Église romaine, est emmené et emprisonné à la Bastille, où « les menaces, maux et promesses » qu'on lui fit pour le convertir furent sans succès. Il fut mis en liberté le 12 novembre 1690.

Le 19 juillet 1695, *Anne Girard*, âgée de dix-neuf ans, fille de Charles Girard, greffier de la seigneurie de Mouchamps, et d'Anne Suzenet, est emmenée au couvent à Fontenay-le-Comte, d'où elle s'échappe le 8 mai 1696. Le 26 du même mois elle part à l'île de Ré, avec l'espoir de passer en pays étranger. Parlant d'elle après son départ, son père dit : « Dieu la conserve en ses entreprises ! »

Le 19 juillet 1695, entraînent à l'Union chrétienne de Parthenay, par ordre de la Bourdonnais, intendant, les deux filles de *Daniel*

Soullard, sieur de Laufraire, précédemment docteur en médecine à Mouchamps, qui demeurait à ce moment-là en la maison des Alles, paroisse de Vendrennes. Ces demoiselles, mises en liberté quelques mois plus tard, sont de nouveau arrêtées et conduites à la Propagation de Luçon, d'où elles ne sortiront converties que le 20 mars 1700. Quatre mois après leur mise en liberté, elles épousèrent des bourgeois de la région, nouveaux convertis. Elles étaient nées du second mariage du sieur de Laufraire avec Louise Petit. L'aînée, Louise, épousa René Chappeau, sieur de Bretin; la cadette, Charlotte, épousa Louis Clemenceau, sieur de la Serrie.

Le 10 novembre 1695, le prévôt de Fontenay recevait l'ordre d'arrêter *mademoiselle Majou*, fille de feu Daniel Majou, sieur de Lansonnière et des Grois, et d'Anne Deladouespe, émigrée, pour la conduire à la Propagation de Luçon.

Dans les premiers jours de septembre 1698, Samuel Majou, sieur de Lousigny, qui, revenu non converti de la Bastille, exerçait une grande influence religieuse sur ses coreligionnaires, se vit fortement touché dans ses affections. Par ordre de l'intendant, le prévôt de Fontenay envoya chercher la seconde et la troisième de ses filles, âgées de dix-huit et vingt ans, pour les conduire à l'Union chrétienne de Fontenay.

Le 4 septembre 1700, *Charlotte Suzenet*, âgée de quarante-cinq ans environ, célibataire, fille de défunt Paul Suzenet, notaire et procureur fiscal à Mouchamps, et de défunte Anne Deladouespe, est prise et conduite au couvent à Luçon, d'où elle sortira convertie au mois de mars de l'année suivante.

Le 4 octobre 1701, les frères *Deladouespe*, de Mouchamps, Jacques, sieur du Baré, ancien sénéchal, époux de Marguerite Clemenceau, et Jean, sieur de la Jaudonnière, époux de Marguerite Majou, sont arrêtés pour cause de religion et conduits au château de Nantes, où ils restent emprisonnés pendant deux mois.

Le 29 septembre 1702, *Jacques Guyard*, sénéchal des Herbiers, avait deux filles à la Propagation de Luçon, bien sages et bien converties.

Les persécutions dirigées contre les familles bourgeoises, qui avait dû se ralentir dans les premières années du XVIII^e siècle, reprirent plus tard.

Le 26 février 1725, *Jean Deladouespe*, emprisonné avec son frère au château de Nantes en 1701, et qui demeurait en la maison des Noues de Saint-Germain de Prinçay, se vit enlever par ordre de la Gestière, prévôt de Fontenay, ses deux filles qui furent conduites à la Propagation de Luçon, d'où elles sortiront au mois d'avril 1726 pour aller demeurer à Trisay-sur-le-Lay, chez leur parent Gaully, nouveau converti.

Vers 1725, il y avait dans la paroisse de Mouchamps 1500 religieux parmi lesquels était *Jacques Deladouespe*, ancien sénéchal, que nous avons vu conduire, avec son frère, au château de Nantes en 1701. Ce protestant avait une grande influence sur ses coreligionnaires. Quand on les pressait de se convertir, ils disaient unanimement qu'ils voulaient être de la religion du sieur Deladouespe et qu'ils désiraient la suivre.

L'exemple de Deladouespe attira l'attention de ses adversaires qui obtinrent une lettre de cachet pour le mettre de nouveau à l'épreuve : le 24 avril 1725, les archers de la brigade de Chantonay vinrent, en conséquence de cette lettre, à la maison de la Bobinière, propriété de l'ancien sénéchal, chercher la plus jeune de ses filles pour la conduire à la Propagation de Fontenay. Celui-ci ne voulut pas la leur donner, mais il leur remit un billet par lequel il s'engageait à la conduire lui-même le lendemain. Elle sortit de cet établissement dès le mois de mai suivant pour aller demeurer avec ses cousines à Trisay-sur-le-Lay.

Le 25 août 1730, mourut *Daniel Majou*, sieur des Grois, laissant un fils assez jeune. Au mois d'octobre de l'année suivante, les archers vinrent prendre ce fils pour le conduire chez les Jésuites au collège de Puy-Garreau, à Poitiers.

Le 10 septembre de la même année 1730, *Marguerite Chappeau*, de Mouchamps, âgée de 23 ans, fille de feu Louis Chappeau sieur de la Saminière, et de feu Louise Butaud, qui devait aller à la Rochelle pour se marier avec un religieux, est, en conséquence d'une ordonnance de Maurepas, datée de Versailles, prise par les archers de Chantonay et emmenée à l'Union chrétienne de Luçon. Elle en sortit au mois d'août 1731 et se maria, l'année suivante, avec Gabriel Boisson, sieur des Touches, nouveau converti comme elle.¹

B. SARAZIN.

1. Testament de Samuel Majou, publié par M. Paul Marchegay ; — Arch. de la Vienne, C. 52-54 ; — Arch. de la mairie de Mouchamps ; — Arch. nationales. T T, 445, A, N° 3 ; — Notes de Ch. Girard, époux Suzenet, et Journal de son fils, Ch. Girard, époux Chappeau, communiqués par M. G. Pilastre.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

ET COMPTES RENDUS CRITIQUES

Le principe de la piété chez Luther.

Ce sujet a été traité par M. R. Will dans sa thèse intitulée *La liberté chrétienne* (Istra, à Strasbourg et Paris, 1922, xix-329 p., 14 fr.), qui forme le fascicule 4 des Études de la Faculté de Strasbourg. Après un avant-propos sur la portée et la méthode de son travail, l'auteur expose, comme première partie, les prémisses de Luther dans sa conception de la liberté chrétienne ou le principe générateur de sa piété (d'où le sous-titre du travail), tandis qu'une deuxième partie définit la liberté chrétienne, aussi bien au point de vue négatif (affranchissement) qu'au point de vue positif (souveraineté), religieux et moral. Le sujet dont il s'agit ici présente donc des faces multiples ; s'il « concerne essentiellement la vie religieuse... il n'en pose pas moins un problème théologique » et un problème psychologique. Il touche même à la philosophie et « pénètre dans le domaine de l'histoire » en jetant « un regard sur les mouvements du sentiment religieux, de la pensée théologique, de la pratique ecclésiastique qui, depuis l'Évangile de saint Paul, préparèrent ou entravèrent l'évolution de la liberté chrétienne » en recherchant « les forces diverses qui, au xvi^e siècle même, soit par leur antagonisme, soit par leurs exagérations, obligèrent le réformateur à modifier ses convictions premières » et en observant « la curieuse bifurcation de la piété protestante », qui s'oriente « d'une part vers la placide sérénité du luthéranisme, d'autre part vers l'initiative agissante des calvinistes ». L'intérêt pratique et actuel du sujet n'est pas moins évident. Car il soulève la grave question de savoir « si le protestantisme n'a pas modifié, renié même les principes directeurs de la piété des réformateurs ou du moins déplacé tout le centre de gravité de leur vie religieuse ». Aussi pouvons-nous, sans trop d'étonnement, entendre l'auteur affirmer que la pensée religieuse de Luther « a plus que jamais besoin d'être étudiée », puisque « l'émiettement du dogme chrétien, le démantèlement des positions morales les plus éprouvées, l'indi-

vidualisme effréné qui caractérisent la mentalité de notre génération » rappellent si vivement « l'époque de transition que fut le xvi^e siècle ».

Annonçant, dans son avant-propos, une analyse systématique de la pensée de Luther sur la liberté chrétienne, M. Will se demande s'il n'aurait pas mieux fait d'en décrire l'évolution historique, ce qui en aurait mieux expliqué les incohérences. Il a renoncé à cet avantage, « parce que, dans la pensée de Luther, il n'y a pas eu que des variations ». Il « est resté fidèle à lui-même sur des points nombreux et des plus importants », et cela eût obligé son commentateur à de nombreuses redites. D'ailleurs les inconséquences de Luther « ne sont pas uniquement dues à son évolution. Elles sont autant le fait de son tempérament ». Les inconvénients des deux méthodes, historique et systématique, se contrebalancent donc.

Enfin, le point de vue de M. Will « n'a été choisi encore par aucun des innombrables auteurs qui se sont occupés de la doctrine de Luther » et surtout la bibliographie de langue française n'offre rien d'approchant. Voilà donc l'utilité de cette étude bien établie ; sa réalisation est louable. Elle ouvre au lecteur français un immense domaine qu'il n'aurait pu explorer auparavant sans le secours d'ouvrages étrangers.

Mais en quoi consiste cette liberté chrétienne revendiquée par Luther ? Elle affranchit le croyant des dominations métaphysiques, à savoir de la colère de Dieu, de la Loi, du péché, de la mort, du diable et de l'enfer ; elle l'affranchit aussi des tyrannies ecclésiastiques, c'est-à-dire du sacramentarisme sacerdotal, du nomisme théocratique, du moralisme monastique, enfin des formes hiérarchiques qui sont : les rites, la constitution hiérarchique, les vœux et les œuvres pies.

Remercions l'auteur de n'avoir pas reculé devant l'aridité du sujet et de nous avoir atténué cette aridité dans la mesure où sa conscience d'écrivain le lui permettait. Sa conclusion donne un beau et clair résumé de son travail et en marque les résultats, tandis qu'un quadruple Index en facilite l'emploi et en éclaire les profondeurs.

P. xiv, l. 8 d'en bas, lire *eût* et p. xv, vers le milieu, *occupés*. P. 153, 1^{re} l. après l'alinéa, supprimer la virgule, ainsi que p. 73, 3^e l. du chapitre sur le Péché. Les règles de la ponctuation française ne sont pas toujours observées.

TH. SCH.

La jeunesse et la conversion de Calvin d'après l'abbé Cristiani

Le *Bulletin* a signalé en 1912 (p. 557) l'intéressant essai de l'abbé L. Cristiani sur Luther¹, si différent des pamphlets de Denifle et de l'abbé Paquier. A propos d'une brochure de M. E. Doumergue sur *le Caractère de Calvin*, qui n'a été envoyée ni à notre Bibliothèque, ni au *Bulletin*, M. Cristiani a étudié d'une manière non moins intéressante, **la Jeunesse, la formation intellectuelle et la date de l'apostasie de Calvin** (*La Croix* 2, 23 février, 2, 23 mars 1922). Son point de vue est caractérisé par cette déclaration préalable : Si l'Église catholique avait, ce qui est certain, besoin d'une Réforme, ce n'est celle, ni de Luther, ni de Calvin, ni de Zwingli qui était « dans le sens des volontés du Christ et des lois constitutionnelles données par lui à son Église » — ce qui signifie que le pape seul, en tant que chef de l'Église, est qualifié pour connaître « les volontés du Christ et les *lois constitutionnelles données par lui*² à cette Église ». Ceci dit, « rien n'empêche de considérer ou Luther, ou Calvin avec le regard tranquille et curieux de l'archéologue et de l'historien, je veux dire avec impartialité et désintéressement ».

Voici les conclusions de cette étude : « Jusqu'en 1528, aucune hésitation, aucun doute dans l'âme de Calvin. En 1528 une légère fêlure se produit au vase, sous le choc d'Olivétan. En 1529 la fêlure s'accroît sous l'influence de Wolmar. De 1529 à 1531, les démêlés du père Calvin avec le Chapitre répandent une certaine amertume dans l'âme de son fils. De 1531 à 1533 il est déjà au trois quarts détaché, fait de l'humanisme, parle des vœux de religion avec une nuance de dédain. En 1533 il se lie, chez de la Forge, avec Roussel et adopte à peu près son attitude, mais d'une façon assez libre. Le 1^{er} novembre 1533, le discours de Cop atteste que la fissure, longtemps invisible, a fait le tour du vase : « Il est brisé n'y touchez pas ». La persécution déchainée à la fin de 1533 et surtout à la fin de 1534 contre les dissidents, fait voler le vase en éclats ».

Dans cette phrase de la Préface au *Commentaire des Psaumes* où Calvin se remémore, en 1557, les « commencements » de sa vocation : « devant que l'an passât, tous ceux qui avoient quelque désir de la pure doctrine se rangeoient à moi pour apprendre » —, M. Cristiani voit « une allusion frappante à la démarche de Nicolas Cop, recteur temporaire (on changeait tous les trois mois) de l'université de Paris ». Il serait venu « trouver Calvin, à la fin

1. Il y a eu, paraît-il, une deuxième édition de ce livre, mais nous ne l'avons pas vue.

2. On aimerait bien savoir quelles sont ces lois, dont il n'y a pas de traces dans ce qui nous reste des paroles de Jésus-Christ.

d'octobre 1533, au temps où une grosse querelle s'agite entre Gérard Roussel et la Sorbonne, complotant avec lui de faire un discours de rentrée nettement révolutionnaire et lui demander de le rédiger pour lui ». Admettons que la phrase de Calvin fasse allusion à la démarche de Cop, qui aurait « atténué quelques passages » du fameux discours, il faut être catholique romain pour voir dans le discours lui-même un appel ou des intentions *révolutionnaires*. Il n'y est, en effet, pas question de l'Église catholique, mais de la philosophie chrétienne, de l'Évangile qui enseigne que nous sommes sauvés « par la loi de la foi sans les œuvres de la loi » et de ceux qui « souffrent persécution pour la justice ». A qui la faute, en effet, si cette exhortation à suivre l'Évangile équivalait à une révolution, si ce n'est à ceux qui lui avaient substitué un enseignement, non seulement différent mais opposé, en remplaçant l'obéissance au Christ par la soumission au pape ? Enfin, lorsque, dans la susdite Préface, Calvin écrit ensuite que son « naturel un peu honteux et sauvage » lui fit « chercher quelque cachette », M. Cristiani y voit « une façon discrète de nous faire entendre qu'il dut s'enfuir de Paris » et ajoute ce commentaire charitable : « Calvin n'a jamais aimé affronter la persécution pour lui-même ».

Dans la *Loire républicaine* M. J.-B. Galey a publié en 1921-1922 trois monographies intéressantes. Dans la première, il a réuni et confronté tous les textes ou traces relatifs au **Passage de Coligny à Saint-Étienne** et dans la seconde ce qu'on peut savoir d'une **Église huguenote à Saint-Étienne aux XVI^e et XVII^e siècles**. Si l'on retrouve un jour, dans quelque greffe, les registres tenus par les deux ou trois pasteurs qu'on sait avoir desservi cette Église au XVII^e siècle, on pourra sans doute savoir quelle en était l'importance. La troisième étude de M. J.-B. Galey, sur **Marguerite de Lupé**, la Béatrice du poète Anne d'Urfé ne nous intéresse qu'indirectement, le fief de Lupé ayant été acquis en 1734 par les descendants d'une famille huguenote, les *Majol*, dont trois figurent dans le petit groupe des fondateurs de l'Église réformée de *Bourg-Argental* (Loire) et notamment « Guillaume Majol juge de Saint-Julien Molin Molette »¹. Une autre note (p. 14) nous apprend que *Jean Durgel*, archevêque d'Aix se fit huguenot à la fin de l'année 1566 et devint un des chefs du parti dans le Midi sous le nom de *Jean de Saint-Chamond* (son frère aîné était Christophe, baron de Saint-Chamond), et *seigneur de Saint-Romain*, parce qu'il avait épousé Claude, fille de Noël de Fay, seigneur d'Estables en Vivarais, laquelle lui avait apporté ce fief. N. W.

1. A Bourg Argental (Loire), on ne connaît qu'un seul pasteur au XVII^e siècle. Cette Église éphémère se rattachait à la province ecclésiastique de la Bourgogne, et Saint-Étienne à celle du Vivarais.

CORRESPONDANCE ET NOTES DIVERSES

A propos d'Idelette de Bure, femme de Calvin

(Cf. *Bull.* 1907, 222 et 1909, 391.)

M. Arnold Rey, pasteur à Liège et secrétaire de la *Société d'Histoire du Protestantisme belge* vient de publier dans le *Bulletin* de cette Société (2^e série, 3^e livraison, Bruxelles, 1922, p. 111-120), une **Note sur l'origine liégeoise d'Idelette de Bure**. Il a retrouvé, dans divers actes, à Liège et aux environs, dès le xv^e siècle plusieurs familles de Bure ou Burre dans lesquelles se retrouve le prénom d'Idelette et, dans l'une de ces familles, au xvi^e siècle, un Lambert de Bure *l'ainé* et un Lambert de Bure *le jeune*, sans qu'on puisse savoir si l'ainé désignait le père ou un frère du jeune. — Il y eut à Liège, en 1531, une « mutinerie » dite des *Rivageois* provoquée par l'arrestation arbitraire et illégale d'un bourgeois. Les mutins furent sévèrement poursuivis et en partie exécutés, non surtout pour s'être insurgés contre un acte illégal, mais parce qu'aux yeux du clergé et de l'évêque de Liège qui était le souverain, ils passaient pour hérétiques. Dans un livre sur *l'Eglise de Liège et la Révolution* feu M. Ch. Rahlenbeck a écrit, d'après G. de Meef, le chroniqueur officiel de cette mutinerie, qu'elle fut provoquée par une famille Stordeur habitant les hauteurs de Fragnée, dont le chef s'appelait Jean. Il avait cinq enfants, Libert, Jean, Denis, Gérard et Gertrude dont trois, Libert, Gérard et Denis échappèrent à la mort en faisant amende honorable. Jean, qui paraît avoir été le second fils, s'enfuit à l'étranger avec sa femme Idelette de Bure¹.

A l'appui de sa note, M. Rey publie trois documents. Le premier est la réimpression d'un cri public ou proclamation de l'évêque Erard de la Marck, datée de Liège, 9 juin 1533. Cette proclamation qui avait été précédée de plusieurs autres², renouvelle l'interdiction de tenir « escolle d'hérésie... conventicule ni assemblée... escolle pour apprendre enffans »... de blasphémer

1. Cf. *Bull.*, 1907, p. 224-226.

2. Voy. D. Lenoir, *Histoire de la Réformation dans l'ancien pays de Liège*, 1861, p. 17 et ss.

la glorieuse Vierge Marie, les saints et saintes de paradis, de parler contre le purgatoire et ordonnances de nostre mère sainte Église — et invite ceux « entachez de ceste hérésie qui n'ont été mis par escript » à venir « vendredi prochain qui est le lendemain de Sacrement... » faire obéissance et requérir mercy », sous peine d'être « privez de leur bourgeoisie et mestier ». Elle se termine par un paragraphe qui déclare « à tousjours bannis hors de la cité et pays de Liège et de Looz et avec ce tous leurs biens confisquez au profit de la ditte cité », huit personnes, parmi lesquelles *Lambert de Burre le jeune* est l'avant-dernière.

En comparant ce dernier paragraphe avec un texte latin correspondant, de Chapeauville, l'historien des évêques de Liège, que j'ai cité (*Bull.* 1907, 227) d'après une communication de M. le professeur E. Hubert, j'ai constaté certaines différences qu'il vaut la peine de relever.

Tout d'abord le texte français donne, avant Lambert de Bure un nom, *Jean le Moine* qui manque au texte latin. Mais ce dernier paraît néanmoins plus exact. Le premier banni, que le texte français appelle Richale Hoesman, voirier, est, évidemment, une mauvaise traduction ou lecture de *Richardus Hoesma, vitrarius*, c'est-à-dire de Richard Hoesma, *vitrier*, voirier ne signifiant rien. Le second, *Carolus colcestor* est traduit par Charle le corbesier. D'après Godefroy un corbesier ou corvisier était un cordonnier, savetier. Je n'ai retrouvé le mot latin de *colcestor*, ni dans Du Cange, ni ailleurs¹. Le troisième est appelé en latin, *Johannes, faber lignarius* (et non Johannes Faber lignarius comme je l'avais imprimé). En français on l'appelle Jehan, le tourneur. Si vous ouvrez un dictionnaire, vous trouverez qu'on traduit généralement *faber lignarius* par charpentier. Or la vraie traduction serait artisan en bois, de sorte que *faber lignarius* peut très bien signifier aussi *tourneur*, nous dirions probablement ébéniste. Or, dans les registres du Conseil de Genève où nous avons retrouvé, en 1537, Jehan Tordeur ou Stordeur, premier mari d'Idelette de Bure, il est appelé tornier, prononciation genevoise pour tourneur. J'en conclus que *Jean le tourneur, banni de Liège en même temps que Lambert de Bure, le 6 juin 1533, est le même que Jean Tordeur ou Stordeur, tornier*².

1. C'est probablement une mauvaise lecture pour *calceator*, qui signifie aussi cordonnier.

2. Voici les noms qui suivent : *Sebastianus a Quercu* est traduit par Bastin de Chaisne au lieu de Bastien Du Chêne, *Petrus pistorius* par Piron, pour Pierre, le bollengier (boulangier) et *Joannes Reveri* par Johan Reneri qui est probablement une mauvaise lecture pour Reveri. — En résumé ces huit inculpés, dont quatre artisans et quatre autres sans profession apparente avaient été « mis par écrit », c'est-à-dire cités nominativement dans une sommation *antérieure* au 9 juin 1533, à laquelle ils n'avaient pas obtempéré, ce pourquoi, le 9 juin 1533, ils furent déclarés bannis à perpétuité et leurs biens confisqués.

J'ai raconté, d'après des textes contemporains, que ce Stordeur et plusieurs autres furent bannis de Genève en 1537 à cause de leurs opinions anabaptistes et se réfugièrent à Strasbourg où le mari d'Idelette de Bure mourut de la peste. En 1538, Lambert de Bure le jeune était, lui aussi, à Strasbourg, ainsi que le prouvent les deux documents que M. Rey a publiés à la suite de celui que je viens de citer. Ces deux textes sont une requête du magistrat de Strasbourg adressée à l'évêque de Liège et la réponse à cette requête. Cette dernière, du 30 octobre 1538, supplie l'évêque d'autoriser Lambert de Bure à jouir de ses biens, vu qu'il a été accusé faussement d'avoir fait partie de sectes suspectes et que pendant son long séjour à l'étranger il a vécu pieusement et honorablement du travail de ses mains. L'évêque, successeur de celui qui avait condamné l'exilé, répond qu'il a fait faire une enquête et constaté que Lambert avait été parfaitement convaincu du crime qui entraîna son bannissement, ce qu'il a d'ailleurs confirmé lui-même en s'abstenant de revenir au pays pour se justifier. Cette missive, datée du 27 novembre 1538, informe le magistrat de Strasbourg que la même réponse a été adressée à l'illustre Prince Frédéric palatin. Il résulte de ces deux textes que pour que Lambert de Bure le jeune obtint en sa faveur l'intervention du magistrat de Strasbourg et du prince Frédéric, il fallait qu'il fût considéré comme un personnage fort important.

Dans quelle relation était-il avec Idelette, la femme de son coexilé Jehan Stordeur ? J'ai constaté (*Bull.* 1907, 230) que lorsqu'elle fut devenue la femme de Calvin et que celui-ci dut se rendre à la diète de Ratisbonne, elle se réfugia, pendant la peste, chez son frère. Ce frère, c'était évidemment Lambert de Bure le jeune, puisqu'une note transmise à M. Rey nous apprend (p. 114) que Lambert de Burre l'ainé consentit à faire acte de soumission, c'est-à-dire amende honorable à la suite de la proclamation du 9 juin 1533.

Parmi les objections qu'on a faites à l'attribution du portrait de la femme de Calvin, portrait qui la représente ostensiblement, non lorsqu'elle était devenue la femme du réformateur, mais lorsqu'elle était, ou jeune fille ou nouvellement mariée à son premier époux, on a signalé sa toilette recherchée. Or ce costume convient parfaitement à la sœur d'un personnage assez considérable pour que le magistrat de Strasbourg et le prince palatin aient risqué un refus humiliant en intercédant en sa faveur.

L'Église réformée de Paris sous Louis XIII de notre collègue M. J. Pannier, lui a valu le grade de docteur en théologie de l'université de Strasbourg avec la mention « très honorable » qui

est la mention la plus élevée. — L'Académie des Sciences morales et politiques a décerné un prix de 500 francs à M. le pasteur R. Patry pour son volume sur *Le régime de la liberté des cultes dans le Calvados pendant la première Séparation de 1795 à 1802*, dont le *Bulletin* a rendu compte en 1921 (p. 186). Toutes nos félicitations.

Société huguenote des fondateurs de Manakin

Manakin est le nom, d'origine indienne, d'une colonie fondée par environ 700 huguenots qui vinrent d'Angleterre en Amérique, dans quatre navires, en 1699-1700. Cette localité, parfois aussi appelée Manakintowne, paroisse de King William, est située sur le fleuve nommé *James River*, à environ 20 kilomètres de la ville de Richmond dans l'État de Virginie. Il vient de se fonder à Vallejo (Californie), une cinquième Société huguenote¹ portant le nom de *The Huguenot Society of the Founders of Manakin in the Colony of Virginia*, se composant exclusivement des descendants authentiques de ces 700 réfugiés, et destinée à recueillir et mettre en lumière tout ce qui les concerne et en particulier les services qu'ils ont pu rendre. Un certain nombre de renseignements précis ont été tirés d'un registre (sans doute de baptêmes, mariages, etc.) de l'Église des réfugiés français de Manakin (*Register of the Church of the French Refugees of Manakin*) qui appartient à Mrs Elizabeth Brock à Richmond et dont une traduction a été déposée dans la Bibliothèque de cette ville. L'Église primitive fut brûlée et remplacée en 1776. J'ai sous les yeux une liste de 467 noms, souvent défigurés, mais dont beaucoup essentiellement français, de personnes qui s'établirent à Manakin.

Bibliotheca romanica. — C'est le nom d'une bibliothèque d'ouvrages français, italiens, espagnols et portugais publiés à Strasbourg par M. J.-H. Heitz en livraisons ou numéros petit in-16 carré, au prix de 1 fr. 50 le numéro. Les numéros 190 à 192 de la *Bibliothèque française* renferment le texte et la mélodie de cinquante **Chansons populaires des XV^e et XVI^e siècles** publiées avec une introduction, des notes et un glossaire par M. Théodore Gerold, fils du pasteur de Saint-Nicolas à Strasbourg. Dans la même Bibliothèque et du même auteur, a aussi paru, sous les n^{os} 252 à 254, avec une ample préface, des notes et un glossaire. Clément

1. Nous en connaissons quatre autres, celles de New-York, de la Caroline du Sud, de Philadelphie et celle de New Jersey, organisée le 13 avril 1922.

Marot, Psaumes avec les mélodies, c'est-à-dire les 49 psaumes mis en vers par Clément Marot et en musique par Louis Bourgeois. Ces deux volumes, au courant des dernières publications sur les sujets qu'ils traitent, seront certainement et à bon droit appréciés par les auteurs d'histoire, de littérature et de musique. Je regrette de ne pouvoir en dire autant des numéros 279-281 de la même Bibliothèque, intitulés **Œuvres de Bernard Palissy, Recepte véritable**. Le texte est celui établi par M. Audiat pour Clouzot en 1888, mais l'introduction ignore la seule biographie à peu près exacte de Bernard Palissy. C'est celle de feu Ernest Dupuy, dont il a paru une deuxième édition, déjà meilleure que la première, mais qui aurait certainement été encore complétée et rectifiée si l'auteur avait pu connaître les documents inédits et du plus haut intérêt publiés par notre *Bulletin* depuis 1912.

L'Église réformée en Russie (voy. *Bull.* 1922, p. 262). Nous avons dit que nous étions sans nouvelles de celle de **Pétrograd**. On nous communique de Copenhague ces lignes écrites par un membre de cette Église et datées de Pétrograd, 8 janvier 1923 : « Ici, nous n'avons pas de pasteur, le temple étant occupé (et protégé) par une secte russe qui se dit anabaptiste. »

Le protestantisme à Arles en 1563

D'après une lettre adressée le 19 février 1563, par de Brunet, archidiacre, vicaire, et Louys Pannier, official, au roi, il y avait, dans cette ville, environ 3 000 maisons, 15 000 personnes, 48 prêtres, 10 églises paroissiales, 6 couvents de religieux mendiants, 2 monastères de nonnains « et en iceux grand nombre de religieux ». Quant aux protestants, « n'y sçauroit au plus avoir qu'environ 25 ou 30 maisons de ceux qui se disent de la nouvelle religion, ausqueles ne sçauroit avoir plus de 80 ou 100 personnes, des noms et surnoms desquels nous a aparû et apert par suffisantes informations estans devers nous... ledit petit nombre de la nouvelle religion, soubz prétexte de vostre edict, par lequel leur est permys s'assembler et fere prescher leurs ministres hors la ville, s'efforcent journellement d'ouïr lesdits ministres en vostre ville d'Arles, que seroit chose superflue et grandement dommageable ».

Ce document contemporain de la condition des protestants d'Arles sous le régime de l'édit du 17 janvier 1562,

qui allait être modifié par l'édit d'Amboise, du 19 mars 1563, a été emprunté aux archives de la ville d'Arles par M. Destandean et publié dans le *Bulletin historique et philologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, année 1920, p. 159.

Baudouin = Bauduin et Calvin (V. *Bull.* 1922, p. 163). Notes bibliographiques. — Dans l'article Baudouin de la *France prot.*, 2^e éd. I, p. 1000, on lit, sous le n° VII, *Responsio chistianorum jurisconsultorum ad F. Duarenii commentarios de ministeriis Ecclesiae...* Argent, 1556, que Baudouin désavoua ce libelle. Sur le titre d'un exemplaire qui se trouve à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, D. 11.209 (*Argentorati excudebat Christianus Mylius*), on lit, en écriture du xvi^e siècle : *Franciscus Balduinus dum Calvinistis faveret hanc scripsit responsionem*. — Calvin répondit au traité de Cassander, attribué à Bauduin (*Du devoir*, etc., v. *Bull.* 1922, p. 164) par une *Responsio ad Versipellem...* 1561, dont un exemplaire se trouve à la Bibliothèque de notre Société, mais dont la traduction française ne se trouvait, d'après les éditeurs des *Opera*, que dans le *Recueil des opusculs de Calvin* (1566, p. 1885). Un exemplaire de la plaquette originale jusqu'ici inconnue¹ : *RESPONSE || A VN CAV || TELEUX ET RUSE || MOYENNEUR QUI souz || couleur d'appaiser les troubles || touchant le faict de la Religion, a || tenté tous moyens d'emp||cher et rompre le cours de l'Euan||gile par la France. || COLOSS, I 1. || Aduisez que nul ne vous surprenne par || philosophie et vaine deception. se-||lon les traditions des hommes, selon les || institutions du monde, et non point se-||lon Christ. || M.D.LXI. ||* (56 pages petit in-8°) — se trouve à la Bibliothèque Sainte-Geneviève D. 11.238.

N. WEISS.

1. Les éditeurs des *Opera* disent (IX, prolegomena XLV) : *Gallica versio separatim excusa nulla prodit*.

Le gérant : FISCHBACHER.

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE
du
Protestantisme Français

Reconnue d'utilité publique par Décret du 13 juillet 1870

Bulletin

PARAISSANT TOUS LES TROIS MOIS

Études, Documents, Chronique littéraire

LXXII^e ANNÉE

VINGT-ET-UNIÈME DE LA 5^e SÉRIE

2. Avril-Juin 1923



PARIS

Au Siège de la Société, 54, rue des Saints-Pères

LIBRAIRIE FISCHBACHER (Société anonyme)

33, rue de Seine, 33

1923



Avis important. — Les abonnements impayés seront *réclamés*, avec majoration de 0 fr. 50, par mandat-carte, affranchi, à remettre à la poste avec le montant.

ÉTUDES HISTORIQUES

CHARLES GARRISSON. — **Le siège de Montauban de 1621.** 65

DOCUMENTS

N. WEISS. — **Huguenots emprisonnés à la Conciergerie du Palais à Paris en mars 1569 (Jean Bodin, Toussaint Berchet, Jacques Budé etc.)** 86

MÉLANGES

PHILIPPE MIEG. — **Les de Coninck au Havre et à Rouen, 1682-1684.** 97

SÉANCE DU COMITÉ. — **14 novembre 1922.** 115

CHRONIQUE LITTÉRAIRE ET COMPTES RENDUS CRITIQUES

H. PATRY. — **Étienne de la Boétie et l'édit du 17 janvier 1562.** 117

H. DE P. — **Notice généalogique sur la famille Audruger** . . 122

TH. SCHOELL. — **Le Gallicanisme et la Réforme catholique.** . . 122

CORRESPONDANCE

N. WEISS. — **La prétendue ivrognerie de Luther.** 124

CH. BOST. — **La seconde partie de l'histoire de l'Église réformée de Dieppe** 126

N. W. — **Christ et France. — La conversion de Jeanne d'Albret et Th. de Bèze.** 126

NÉCROLOGIE

N. W. — **M. Cornélis de Witt, M. Th. Maillard** 128

RÉDACTION ET ABONNEMENTS

Tout ce qui concerne la rédaction du *Bulletin* doit être adressé à M. N. WEISS, secrétaire de la Société, 54, rue des Saints-Pères, Paris (VII^e), qui rendra compte de tout ouvrage intéressant notre histoire, dont deux exemplaires seront déposés à cette adresse. Un seul exemplaire donne droit à une annonce sur cette couverture.

Le *Bulletin* paraît tous les trois mois, en cahiers in-8° de 64 à 80 pages avec illustrations. On ne s'abonne pas pour moins d'une année. Tous les abonnements datent du 1^{er} janvier et doivent être soldés à cette époque.

Prix de l'abonnement : 15 fr. pour la France, l'Alsace et la Lorraine ; — 16 fr. 50 pour l'étranger ; — 10 fr. pour les pasteurs, instituteurs, etc., de France et des colonies françaises ; 12 fr. 50 pour les pasteurs de l'étranger. — Prix d'un numéro isolé de l'année courante et de la précédente, 3 fr. 50 et pour les autres années, selon leur rareté.

La voie la plus économique et la plus simple pour le paiement des abonnements est d'en déposer le montant dans un bureau de poste au compte-chèque n° 407.83 au nom de M. N. Weiss, secrétaire trésorier, 54, rue des Saints-Pères, Paris (VII^e), auquel doivent

Études historiques

LE SIÈGE DE MONTAUBAN DE 1621 ¹

« Les Montalbanais mal servis de leurs espions et croyant avoir encore quelques jours libres avant que voir les ennemis, se trouvèrent tout surpris lorsque le tocsin des cloches, les fit scavans des approches de l'armée. Ce fut sur les trois à quatre heures du soir qu'on aperçut cette armée triomphante s'avancer vers la corne de Monmurat ».

Ce jour fameux où commença un siège qui devait illustrer l'héroïsme de nos pères était le 17 août 1621.

C'est sur les Montalbanais, et sur les Montalbanais presque seuls que reposa la défense.

I

Le régiment d'Orval, fort de dix compagnies, la noblesse volontaire — et c'est tout, en dehors de cela il n'y a que les habitants. Ce fut bien juste assez, mais ce fut assez.

Ces habitants répartis sous trente enseignes fournirent un total de trois mille hommes à peu près — armés de mousquets et de piques, chacun fournissant ses armes. Ils étaient commandés par des enfants de Montauban, les deux Montcaus, Constans, Albouy, Dupré, France, Gardésy, Darassus, Trabuc, Vezy, Violettes, Scorbiac, Guimonet,

1. Le 300^e anniversaire de ce siège a été commémoré à Montauban en 1921 par deux conférences. Nous donnons ici la partie de celle de M. Charles Garriçon relative aux péripéties du siège. Celle de M. le professeur E. Doumergue a paru dans la Revue *Foi de vie* en 1922.

Bordes de Monclar, Peinavères de Saint-Antonin, Ferrières Portus, etc...., presque tous ces noms ont disparu aujourd'hui.

Une quarantaine de pièces d'artillerie de divers modèles défendaient les murs. canons de batteries, grosses et moyennes couleuvrines, artillerie de campagne fauconneaux.

Cinquante paysans se relayant nuit et jour fabriquaient de la poudre; des moulins, sur bateau, ramenés à l'abri du port et des moulins à bras moulaient la farine qui ne manqua jamais.

A la tête un gouverneur, de nom tout au moins, car il est suspect dès son arrivée et on lui permet peu d'agir, le duc de la Force, qui venait de rendre, — ou de vendre, disait-on, — le Béarn à Louis XIII, mais en réalité le Consulat et deux Conseils suprêmes nommés par lui.

Le Consulat est cette année composé de Jacques Dupuy, lieutenant particulier au sénéchal, qui a acheté cette charge des Brassac, éteints après avoir joué un grand rôle dans notre cité, — de Corneille Natalis, avocat —, il a laissé du siège une relation demeurée manuscrite —, de Pierre Lavergné marchand, d'Elie Gineste, notaire, de Mariet Vigueri, granier et d'un paysan, suivant la coutume immémorablement observée.

Au-dessous des Consuls, les Conseils de direction, deux — guerre et police.

Au-dessous l'assemblée des habitants, tels qu'ils étaient convoqués selon les us et coutumes. C'était le dernier et suprême pouvoir, ce qu'aujourd'hui on appellerait le referendum.

Onze pasteurs, la plupart réfugiés, encourageaient les habitants et les soldats et faisaient la prière aux quartiers. Le grand nom de Chamier domine tous les autres. Il a donné sa vie pour la ville, un de ses petits-fils devait la donner encore pour sa foi. Une avenue porte, en le perpétuant, le nom de Chamier.

La population totale, en y comprenant de très nombreux réfugiés fuyant devant l'armée royale, des bourgades

environnantes et la population presque entière de la banlieue atteignait 15.000 âmes.

Le Conseil de direction parvint assez aisément à nourrir cette multitude pendant trois mois. Les Montalbanaïns n'eurent point à souffrir de cette torture aigüe qui devait, dix ans plus tard, faire tomber les armes des mains de leurs frères les Rochelais.

II

Maintenant le terrain est déblayé, la scène est éclaircie, on peut voir à travers la plaine poussiéreuse, sous les ardeurs de l'août, les cavaliers du régiment des gardes, exaltés par la victoire qu'ils promenaient à travers toute la France, s'avancer vers la ville. Elle semble muette.

On ne laisse pas cependant l'ennemi arriver sans lutte jusqu'au pied des murs et tandis que le tocsin sonne sur la cité, que les plus vaillants sortent à la rencontre des ennemis, cannonade et mousquetade s'allument. Ce devait être pendant trois mois la musique accoutumée des assiégés.

Le lendemain de ce jour, dit le Manuscrit Rouge inédit, qui donne tant et de si précieux détails sur le siège, on sut par le moyen d'un soldat de l'armée qui se jeta dans la ville que c'était le marquis de Thémînes qui avait eu la première pointe aux approches, avec le régiment de Navarre, en lesquelles les ennemis avaient perdu 80 hommes et que le dessein de l'armée, composée de 20.000 combattants, qui devait grossir encore de beaucoup, était de ne lever le siège qu'après l'entière ruine et subversion de la ville, sur quoi levant les mains et leurs cœurs vers les cieux, remettant eux et l'espérance de leur salut en la miséricorde divine, s'assurant que Dieu, plus fort que tant de seigneurs dont cette armée était illustrée, plus puissant que les hommes conjurés à leur ruine, ne leur manquerait pas au besoin, ils ont toujours ce chant divin et ce refrain sacré en leur bouche, témoin de leur ferme confiance.

Dieu nous rendra pieux et vaillans
Encontre tous nos assaillans,
Renversant par sa vertu grande
De nos hayneux toute la bande...

Tel était l'enthousiasme des soldats, telle leur foi dans la juste et double cause qu'ils défendaient, leur religion et leur liberté.

Pendant ce temps le siège s'organisait.

Le roi, bien à l'abri des coups quant à sa personne précieuse, — le roi son père n'avait point de telles prudences et de tels ménagements — établit son quartier général à Piquecos; les hautes tours massives se dressent encore sur notre horizon et le soleil couchant les dore comme un reflet de lointaine histoire. Là sa Cour, quelques seigneurs que l'âge éloigne des coups, des musiciens, son médecin, Héroard, qui nous a conté par le menu en deux gros volumes ses repas variés... et ce qui en était la suite naturelle.

Au quartier Montmurat, sur les locaux actuels des séminaires catholiques, le connétable de Luynes a dressé son quartier; de là se fait le ravitaillement des assiégeants vers Moissac et la Garonne.

On est porté à croire que tous ces brillants seigneurs de jadis étaient de grande race, devaient leur illustration à de nobles aïeux. Il n'en est rien, comme aujourd'hui les parvenus étaient à la mode, mais ils s'affublaient de titres et de noms de fief et dans l'histoire, ainsi masqués, ils font tout autre figure que nos piétres célébrités en habit noir.

Le connétable de Luynes-d'Albert est un très mince nobliot de Provence — et son plus grand talent a été de dresser des gerfauts, c'est par là qu'il a su conquérir la faveur du roi. Une fièvre maligne l'attend l'année suivante sous les murs de Monheurt.

Et les courtisans chantent — on chante toujours dans l'ancienne France...

Si cette peste redoutable
Qui fit mourir le Connétable
Eût raccourci ses jours d'un an...
Nous serions mieux que nous ne sommes,
Car on eût sauvé 20 000 hommes
Qui sont morts devant Montauban.

Quoiqu'il en soit, Luynes a le quartier de Montmurat.

Lui non plus n'aime pas s'exposer. Les méditations d'un avocat de Montauban, une très belle pièce de vers que je crois une œuvre de jeunesse du poète Théophile, — *quantum mutatus ab illo* — que de fortes présomptions obligent à compter parmi les défenseurs de la ville assiégée, disent à son propos :

Où se cache un seigneur notable,
Assisté de ses deux germains,

(Luynes avait deux frères, qu'il avait entraînés avec lui dans sa grandeur)

Il a l'estre de connétable
Et non pas l'esprit ni les mains.
Il n'est bon qu'à remplir ses coffres,
Faire de frauduleuses offres,
Puis se dédire impunément.
Mais cela sans monter l'échelle,
Non — il se garde prudemment
Pour aller forcer La Rochelle.

En ce temps de transition où les armes défensives n'étaient pas comme aujourd'hui la terre remuée et le béton armé, mais se portaient sur le corps en bon acier trempé, les cuirasses étaient encore de mode. Tous les gentilshommes en portaient, nos Montalbanais, eux, préféraient le pourpoint de buffle — *id est* — peau de bœuf sous leur casaque blanche. Mais la cuirasse du connétable était célèbre dans l'armée assiégeante — elle sauvait essentiellement ses jours — on appelait ainsi la lunette d'approche dont il se servait très volontiers, — invention nouvelle et diabolique disaient certains, de M. M. les Hollandais.

A Villebourbon commandait Mayenne, et sous lui Villars son frère utérin.

Mayenne, fils du célèbre chef de la Ligue, plus ou moins mêlé à toute les conspirations espagnolisantes contre Henri IV.

Villars tout aussi fanatisé, et, ajoutons-le, tout aussi peu Français que lui...

Ils avaient juré de prendre la ville et se montraient les plus ardents parmi les plus ardents ennemis de Montauban.

Une égale mort les attendait tous deux. Voici comment le Manuscrit Rouge conte la mort de Villars, aux premières approches du siège. Sur la place même où s'élève aujourd'hui le temple des réformés montaient les bastions de Villebourbon ; les huguenots, tapis derrière leurs parois de terre, la plupart inhabiles aux armes, le cœur plein d'angoisse à l'idée de tout le royaume conjuré contre eux, mais inaccessibles à la crainte, attendaient. A quelques pas les vieilles bandes, les plus généreux gentilshommes de France se préparaient à l'assaut, derrière les murs de piques dressées, derrière les bombardes enflammées, tirant de tout près sur la ville.

Je cite mon chroniqueur :

La musique infernale des canons fut répandue avec une merveilleuse diligence, particulièrement à Villebourbon où la précipitation fut cause que s'étant épanché quantité de poudre par terre, le feu s'y étant mis, brûla toutes les caques et barils qui y étaient, causant un si grand embrasement que le marquis de Villars qui y était servit d'ostie à Vulcain avec plusieurs seigneurs et capitaines, non qu'il mourût sur la place, ains survivant quelques jours à demi rôti, il sentit l'horreur de mille morts jusqu'au dernier point de sa fin, ayant été réduit en tel état qu'il n'y avait moyen de lui faire rien avaler que par un tuyau d'argent qu'on lui enfonçait dans le gosier. Ainsi mourut misérable, par le feu, celui qui le huitième jour auparavant, à la même heure était dans une métairie à Corbarieu appartenant à un habitant de Montauban ; y ayant rencontré une Bible sur la table, il la prit et la déchirant, feuille à feuille, la mit au feu — de quoi étant repris par un gentilhomme présent qui lui dit pourquoi il s'en prenait ainsi à l'encre et au papier, répondit qu'il en ferait de même au maître s'il le tenait.

Heureux, les temps de foi, où de tels rapprochements sont possibles et vont frapper l'âme des hommes.

III

Mais la mort de Villars est du 1^{er} septembre et déjà quelques jours avant, les royaux se sont étendus vers le Moustier, vers les Carmes, maintenant leurs communications par un double pont de bateaux et les maréchaux Saint-Gérans, Bassompierre, qui voyaient juste, reconnaissaient la partie vraiment faible de la ville — la muraille entre les Carmes et le Moustier où la pente, la terre peu assise et la proximité du Tescou avaient empêché l'assise solide du bastion, en avant de la vieille muraille de la cité.

Du reste jusqu'à l'époque où nous arrivons, les travaux de siège se poursuivent sans trop d'encombre, malgré les tentatives de défense des assiégés.!

Les tranchées et les parallèles se creusent, les gabionnades s'entassent et se remplissent de terre et déjà les boyaux et les sapes s'avancent vers le fossé du bastion que s'essaient à combler chaque jour les canons de l'assiégeant et le pic de ses mineurs.

Rivalisant de courage et de générosité, les chefs des trois quartiers royalistes, souhaitent par-dessus tout d'attirer la victoire de leur côté, d'entrer les premiers dans la ville rebelle.

Entre tous Mayenne, se croyant encore promis aux grands destins rêvés par sa race, Mayenne, non oublieux malgré son âge mûr et la lourdeur énorme de sa personne, de la grandeur de ses aïeux et de la gloire de ces Guises qui, une heure, s'étaient crus appelés à s'asseoir sur le trône des rois, — Mayenne, poussé à la fois par sa foi religieuse, par son ambition et par son courage, devance et dépasse tous ses rivaux. Ses canons redoublent leurs batteries, ses tranchées arrivent les premières à la contrescarpe, la demi-lune qui couvre la porte est enlevée par 80 gentilshommes gascons « braves comme des lions et tout vêtus de clinquans d'or, marchant en ordre comme à un banquet », — enfin tout se prépare pour ce qui fut peut-être le plus émouvant épisode du

siège, et aussi le plus dangereux pour les assaillis — le grand assaut de Villebourbon, 5 septembre 1621.

Je laisse de nouveau la parole à un témoin oculaire, l'auteur anonyme du Manuscrit Rouge, qui est, je crois, le pasteur Gardésy :

A peine le Duc de Mayenne eut-il donné l'ordre de l'assaut qu'on vit tous ces grands héros, cette brave et généreuse noblesse, ces capitaines et soldats sautant et trépignant des piés, sur les ailes d'une nouvelle allégresse, comme les princes grecs, persuadés par Ménélas, après son festin, à la conquête de Troie.

Cependant Villebourbon bien remparé et fortifié de braves guerriers, Villebourbon cette image d'ivoire sur laquelle le Pygmalion de Lorraine devait concevoir un beau fils, un triomphe victorieux, ce petit champ de Mars, de son vrai Mars Henri le grand, fortifié de la gloire due à la renommée, enrichi des plus belles perles de ce siècle, où les comtes de Bourfranc et Vignaux paraissaient comme deux escarboucles, ce tableau raccourci où les plus belles actions et expéditions militaires ont été dépeintes au vif, ce champ de Mars, fertile d'honneur où le grand Henri sema des dents de serpens comme Jason, d'où furent produits des géants tout armés, cet abrégé de Montauban, voyant comme Atlas fondre sur soi, non la foudre de Jupiter, mais la fureur, les tempêtes, les tonnerres de ce grand Duc, baisse la tête, s'équipe, se prépare et se résout à une défense incomparable.

Ayant ployé les genoux en terre, jetté leurs mains vers les cieux, s'unissant leurs cœurs et dévotes prières, ils virent venir à eux cette armée menaçante toute mordorée, toute émaillée et éclatante, ces armets reluisants, ces armes brillantes faisant presque éclipser les rayons du soleil : Voici donc ces Hercules français, ces Hectors gascons, ces Rollands quercynois, suivi de Vulcain et de ses cyclopes portant foudres, faux et tonnerres, scopeteries et canonnades. Le ciel ne voit plus la terre, la terre est un enfer nouveau et il n'y a que le pauvre Villebourbon, ressemblant à un criminel que l'on mène au supplice.

Ainsi ces fiers rodomons, ces titans apportans, non le mont Ossa sur Pélion, ains leurs eschelles, non pour monter aux cieux, mais sur les remparts de Villebourbon, rejettent toute appréhension de danger, préférans l'honneur et la gloire qu'ils acquerront en cet exploit hasardeux, au péril de leur vie.

En cette résolution incomparable, cette brave et généreuse bande martiale vient, d'un pié dispos, armée de piques, demi-piques, pertuisanes, mousquets et pistolets, aborde la contrescarpe, d'où ceux qui y étaient en garde, à peine eurent-ils le temps de tirer leur mousquetade qu'ils se virent culbutés pêle et

mêle dans le fossé, lequel fut soudain rempli de cette troupe belliqueuse, non sans perte toutefois. Mais ces généreuses âmes faisant profession de mépriser la mort, n'arrêtrèrent pourtant leur violence, dressant trois ou quatre échelles par lesquelles à la faveur des canonnades et mousquetades amenés jusques sur le bord du fossé qui tiraient incessamment, les premiers montent jusques sur le bord du bastion.

Mais leurs échelles, ayant néanmoins cinq cannes de longueur et cinq pans de large, furent un peu courtes, ce qui les arrêta sur l'entrée du bastion, où il y eut un grand et opiniâtre combat, pendant qu'une autre partie, ayant forcé la demie lune, cognèrent les assiégés jusques dans la casemate qui est à la gauche du portail.

Mais le grand nombre des morts ralentissant peu à peu la furie des survenants, rehausse d'autre part le courage aux assiégés qui, ayant laissé passer la première impétuosité de leurs assaillans, sortent sur eux avec pareille ardeur, jonchent le fossé de leurs corps, regagnent valeureusement la demi-lune, laquelle ils couvrent de corps morts, tandis que ceux qui combattaient au haut des bastions, ayant repoussé et précipité leurs adversaires dans le fossé, le capitaine Marmonié, courageux comme un lion, s'écoule par la brèche dans le fossé, s'agraffe corps à corps avec le baron de la Ferté, un des valeureux cavaliers de France, et lui plongeant sa propre épée dans le corps, il le renversa mort, chargeant ensuite ceux qui, plus opiniâtres, faisaient les rétifs pour se retourner vers leurs tranchées.

La retraite de ces braves héros qui restèrent de cet assaut était émerveillable, car sans aucune appréhension ils marchaient deux à deux avec une telle assurance comme s'ils fussent allés à un festin nuptial.

Ce grand conflit, des plus rudes qu'on eût vu de mémoire d'homme, ne se termina pas sans pertes réciproques, ayant les ennemis perdus 500 hommes environ, mais la plupart le triage et la fleur de la noblesse, l'élite des plus braves et magnanimes cavaliers du royaume.

Les montalbanais vainqueurs ne perdirent que cinq hommes et une femme, une héroïne villebourbonnaise inconnue qui, la première armée d'une faux, coupait les doigts aux assaillants qui s'accrochaient aux gabionnades du bastion.

Ainsi parle Gardésy et le cœur de tout huguenot ne peut s'empêcher, dans ce récit un peu emphatique à la mode du temps, mais si vibrant, si coloré, si vivant, d'être touché et de frémir d'un juste orgueil.

IV

Je me suis appesanti un peu longuement sur ce que nos pères appellèrent longtemps le grand assaut de Villebourbon. Il fut décisif en effet, non par ses effets immédiats mais par le courage qu'il donna aux uns, par la foi en leur valeur propre et en la main de Dieu qui les protégeait, par une sorte de doute qui se glissa dans les cœurs si haut placés jusqu'alors de l'armée royale.

Mayenne seul, aigri encore par la mort de Villars, du jeune Thémines, de toute la noblesse qui l'avait suivi, ne se décourage pas.

Le 6 septembre il essaie, se couvrant cette fois des ombres de la nuit, un nouvel assaut contre Villebourbon. Il obtient moins de succès encore et ce sont les Montalbanais qui, ayant vaillamment repoussé l'attaque, vont mettre le feu aux gabionnades de l'assaillant et bouleversent ses travaux ; trois cents royaux restèrent sur le terrain.

L'assiégeant ne se déclare cependant pas vaincu par ces infructueuses tentatives. Des renforts lui arrivent de toutes parts, presque tout le royaume est tranquille, on peut préparer de nouvelles attaques par les effets brutaux du canon.

Heureusement l'artillerie de cette époque avec ses boulets pleins tirés de très près n'était pas l'arme formidable dont nous avons pu voir s'exercer la puissance effroyable sur notre pauvre France dans la dernière guerre des Huns, les canons bruissaient beaucoup et faisaient peu de mal.

Le 8 septembre un boulet perce la porte de Montmirat, enfile la rue, rompt la tête à un enfant, à un autre les cuisses sur une charrette où tous deux passaient le temps, bondit de là contre la croisée d'une fenêtre, en emporte la moitié, rebondit sur le toit opposé, réduit les tuiles en poussière et en éclats... Un autre porte dans la maison du receveur d'Aliès — à l'angle du quai et de

la rue Cour-de-Toulouse — mais fut plus favorable à deux de ses filles, l'une malade dans le lit, l'autre lui faisant quelque service. Le boulet rompt la grille de la fenêtre, de la chambre, jette l'un des barreaux rompus contre une des colonnes du lit qu'il met en pièces et passe à quatre doigts près le visage de celle qui servait sa sœur.

Une autre balle de canon, bruyant le long de la rue du vieux temple, emporta de son vent le chapeau d'un vieillard, tua un âne près de lui, mit en quartiers une assez grosse pierre, sans offenser aucunement deux ou trois demoiselles assises à un pas de là, vola encore jusqu'au bout de la rue, perça la fenêtre d'une maison et perdit sa violence dans le lit d'une femme blessée, sans lui faire autre mal...

Mais si les canonnades parlaient de tous les coins du ciel et parfois même, les Montalbanais le considérèrent comme un fait miraculeux, si deux boulets l'un venant du Cours, l'autre du Moustier, se rencontraient et se heurtaient sur la ville, c'est à Villebourbon que Mayenne en voulait le plus.

Persuadé que cette première place prise tout le reste suivrait, le Duc ne négligeait rien, changeait ses batteries, poussait ses tranchées, appelait de toutes ses forces le châtiment et la mort sur la ville hérétique et rebelle.

La mort c'est lui qu'elle devait aller chercher bientôt.

Le 16 septembre vers les trois heures de l'après-midi, Mayenne avec son cousin le duc de Guise, le comte de Schomberg et autres seigneurs s'en vont vers la grande batterie qui foudroyait la demi-lune et le portail et de là veulent reconnaître une batterie plus proche des assiégés. Les assiégés, comme éblouis des éclats brillants de l'or et des pierreries dont cette troupe était couverte, se montrant quelquefois dans les embrasures à découvert, se préparent à leur faire une salve de mousquetades dont une balle, passant entre deux barriques, porta dans la tête du duc de Mayenne qu'elle écrasa, faisant rejaillir et éparpiller le cerveau çà et là et en partie sur le duc de Guise, son cousin...

Ainsi les Montalbanais perdirent un de leur plus haineux, mais aussi plus vaillants, courageux et obstinés ennemis.

L'avocat de Montauban — *id est*, croyons-nous le poète Théophile — ne pouvait l'oublier dans son ardent et emporté plaidoyer *pro aris et focis*.

Grand caporal, pair cannibale
Que France n'avouait pour sien,
De qui la vaillance animale
Fit périr tant de gens de bien,
Vraiment ta barbarie insigne
T'a témoigné beaucoup plus digne
D'être en Turquie un des sanguis
Ou bien le brutal capitaine
D'une troupe de margagis
Que des guerriers de l'Aquitaine...

Pour ta couronne il te faut prendre
De ces ormeaux où tu lias
Tant d'innocents que tu fis pendre
Devant la porte d'Albias...

V

Le duc de Mayenne, dernier débris de la Ligue, disparu de la scène, le théâtre du combat se déplace à Montauban et l'intérêt principal de l'action.

Certes Villebourbon n'est point oubliée encore. Les batteries et les sapes continuent, la Haute-Tour qui défend la porte voit son faite s'incliner sous les coups, et les boulets successifs entament de trois pieds à peu près la profondeur de maçonnerie de la première arche du pont. On voile la blessure avec de grands linceuls blancs qui trompent la vue des artilleurs royaux.

Mais la partie active de l'attaque est portée au Moustier. Un traître, dit-on, et de nos environs — je ne le nomme pas — a désigné la partie faible de la ville où les bastions sont mal assis sur les terrains glissant au Tescou — déjà — c'est par le Moustier qu'on doit prendre la

ville et tout l'intérêt se transporte là, mais il ne faut pas trop montrer le jeu et laisser deviner le but.

Tandis que la partie se joue au Moustier et que par plusieurs fois la demi-lune qui couvre la porte est prise et reprise avec grande perte des assiégés, une fausse attaque se dirige à l'opposé vers Montmurat.

Le 17 septembre on donne le feu à trente quintaux de poudre qui renversent le rempart ou pour mieux dire la montagne qui était opposée au canon. Vingt-cinq pas emportés donnent une large entrée dans la corne presque de plain-pied. « Le mugissement que ce mont Gibel en s'ouvrant rendit, la poussière qu'il vomit, la fumée qu'il exhala, et la puanteur dont il infecta les rues furent les tambours qui, à ce soir, battirent l'alarme par la ville »...

Prompts à la riposte, les Montalbanaïsi accoururent au danger et là trois ou quatre cents des assiégeants restèrent au pied de la corne, pour gages de la victoire.

Le jeune Malroux — des barons de la Guépie — tomba sur le terrain de notre côté, frappé en combattant, et vivement regretté de toute la ville pour sa grande bravoure et sa fidélité.

Là aussi se signala une héroïne montalbanaise. Déjà les femmes avaient donné le signe de la plus grande valeur et du plus grand mépris de la mort, bravant tous les dangers, s'exposant sans mesure et sans répit.

Une femme, dit Joly, sortant par la brèche avec une brassée de paille, rencontre un soldat qui voulut la lui prendre et l'obliger à se tirer du danger. « Laissez-moi aller, dit-elle, la perte n'est pas grande si je meurs, vous voyez que je suis vieille — vous êtes jeune et pouvez servir longtemps, retirez-vous ». Elle alla où vont les autres et n'en revint point. Son nom était Guillemette de Gasc. Une autre jeune femme, fille d'un orfèvre, nommée Paullié, se signala aussi par son grand courage. Bien d'autres payèrent de leur personne, sans compter. Marthe de Carnus resta une héroïne légendaire, ayant tué deux hommes de commandement avec une hallebarde.

Plusieurs années après le siège on montrait à Montauban une revendeuse de la place, nommée la Salissotte, qui avait eu son heure de gloire.

Remportant du bastion vers la ville des armes prises aux ennemis, un boulet lui avait arraché le bras; dédaigneuse elle met son bras brisé dans sa devantière et, reprenant ses trophées de son bras gauche, va se faire panser et se faire guérir.

Telles étaient les femmes; que devaient être les hommes! C'est du sang français qui coule des deux parts et des deux parts d'un amour également pur et convaincu on aime également son pays... Bien plus, dans la ville assiégée, sous les canons qui la battent, aux cris de vive le Roy — du camp catholique, répondent les vive le Roy du camp réformé, cris plus sincères chez nos Montaubanais que chez les ligueurs de Mayenne.

Nous sommes mieux que vous de France.
Du sang royal la révérence
Fut toujours peinte en nos autels.
Et durant les guerres civiles
Guignard, Ravailiac ni Chastel
N'ont mangé le pain de nos villes...

Ainsi écrivaient-ils et ils avaient raison.

C'étaient les réformés qui avaient fait Henri IV — ce n'est pas ici le moment de dire le pourquoi des choses — mais ils en furent bien mal payés.

VI

J'ai hâte d'arriver, à travers octobre qui se traîne, à la grande attaque du Moustier, à l'assaut général qui devait emporter la ville et enfin aux sorties victorieuses de l'assiégeant qui forcèrent le roi « le plus mal conseillé qui fut », à lever le siège.

« Le 16 octobre nous reçumes advertisement certain de nous préparer contre un assaut général qu'au lendemain on donnerait et pourvoir soigneusement au Moustier, car là irait le plus grand effort », écrit Joly, et Gardesy : « Les Montaubanais redoublent leur courage, impatients de voir ce jour auquel ils espé-

raient donner un tel échec à leurs ennemis qu'ils les contraindraient de leur quitter le jeu. »

Cette fois tout dissentiment, toute division devait disparaître du commandement royal.

Le roi en personne et le connétable parurent sur les vieilles mesures du Moustier suivis de toute la Cour. Les cheveau-légers qui gardaient d'ordinaire Sa Majesté, mirent pied à terre, et, devant les murailles du Moustier, surplombant le précipice, mises à jour par deux mois de canonnades incessantes, où les bastions étaient nivelés, où les approches étaient si avancées que d'une tranchée à l'autre les adversaires s'arrachaient les piques avec les mains, 4 000 hommes se rangent en bataille. Peu pour aujourd'hui, beaucoup pour alors. De 200 en 200, par vagues successives et pressées, ils devaient venir à l'assaut, submerger de leur masse les bastions du Moustier et de Paillas, plateau et promenade basse actuels.

La Vieuville, comme sa charge le lui commandait, étant lieutenant du maréchal de Saint-Géran, va reconnaître. Il traverse les quelques pas de terrain bouleversé arrive au bord de la contrescarpe du fossé — il est plein de Montalbanais armés, impassibles, eux aussi attendent — non derrière les murs, mais aux pieds des murs. Nul ne tire sur le hardi éclaireur. Il revient parmi les siens.

Villebourbon, Montmurat cependant commencent le jeu, mais mollement. Les royaux de Villebourbon, qui depuis la mort de Mayenne et les hécatombes du grand assaut de la demi-lune étaient surtout des Toulousains, ne faisaient guère peur à nos soldats et ne prenaient nul plaisir à se frotter à eux. Nos soldats les appelaient les Moundis et leur firent une fort mauvaise réputation..., les accusant de fuir volontiers les coups.

Dieu participe à notre offense,
Son intérêt est au débat,
Il est aussi notre défense
Et s'arme par notre combat.
C'est sa main justement jalouse

O lâches poltrons de Thoulouze
Qui vous combattit aigrement.
En une escarmouche guerrière
Vous direz que c'est traistrement
Puisque aussi ce fut par derrière.

Montmorency, le petit-fils du Connétable, descendant de héros et héros lui-même, le futur protecteur de Théophile et qui combattait alors dans un camp différent, avait mené 8000 à 10000 hommes de Toulousains au camp du roi. Il ne tint qu'à lui qu'ils n'y fissent meilleur service.

Qu'y allait-il faire du reste?

Obéir à son prince, dira-t-on. — Oui, s'il avait eu l'âme d'un sujet — mais ce n'était point un sujet, c'était un féodal, un des derniers comme l'avaient été les siens, rêvant pour lui on ne sait quel pouvoir mal défini entre le roi et les peuples; il ne sut défendre ses idées, peut-être n'avait-il pas l'intelligence nécessaire ou les temps n'étaient-ils plus.

Réveillé trop tard, il alla mourir jeune encore dans la cour du capitole de Toulouse, sous la hache du bourreau. Dans une monarchie absolue il n'y avait pas plus de place pour une aristocratie indépendante et hautaine que pour une bourgeoisie inquiète et jalouse de sa liberté.

Voilà donc les deux attaques de Villebourbon et de Montmurat, montées à grands frais, aisément repoussées — les soldats désormais, mous à l'assaut, ne se hasar dent plus volontiers à affronter les piques des Montalbanais.

Malgré le rapport terrifiant de la Vieuville, que Joly nous raconte par à peu près, les troupes du Moustier ne renoncent pas à l'assaut, mais là aussi la belle ardeur des premiers jours n'est plus, on s'avance, on tâte mollement le terrain, on cherche à l'abri de la scopeterie intense, à s'accrocher à quelque coin de fossé ou de bastion pour s'y fortifier, — l'image des Montalbanais armés et immobiles dans leur farouche résolution, arrête les plus braves et les plus ardents, toute la fureur de l'assaut se

passé en fumée, en clameur, en bruit de canon, en avances suivies d'immédiates reculades.

Puis c'est fini, le silence se fait, le soir tombe, le soir déjà proche du 17 octobre, le roi repart malcontent pour Piquecos, le connétable le suit, le grand et triple assaut qui devait enlever la ville — *spes ultima* — s'en est allé en tapage et en fumée. Tous les ambassadeurs des princes voisins, États et Républiques que le roi avait conviés à la prise s'en retournent avec lui et plus d'un sans doute écrit le même soir à sa Puissance que Montauban ne sera jamais prise.

Pendant ce temps les réfugiés chantent à pleine voix...

Mon Dieu quelque assaut qu'on me baille
Je tiens mes yeux fichés sur toi,
Tu es mon devoir et ma foi,
Ne permets que le cœur me faille.

et se rendant au nouveau temple, pour rendre grâce,
l'assaut fini...

Comme l'oiseau du fillé se défait,
De l'oiseleur, nous sommes échappés,
Voilà comment le grand Dieu qui a fait
Et Terre et ciel, nous a développés...

De cet assaut manqué, cependant, l'armée royale avait porté durement les marques. 700 morts restaient sur le terrain, les assiégés n'avaient perdu que cinq hommes.

Ces seuls chiffres indiquent tout l'ascendant qu'ils avaient désormais sur leurs adversaires et que chaque jour accroissait encore. Il est vrai que dans ces cinq se trouvait un des hommes qui avec le lieutenant Dupuy avait été l'âme de la résistance, le pasteur héroïque Daniel Chamier. On a écrit sa vie, elle fut belle; belle aussi sa mort sur le bastion des Carmes où il s'était rendu au fort de la canonnade pour prier avec les soldats, encourager et relever les blessés. Le *Mercure de France* publia, après une assez grossière poésie, que sa mort

était décidée par Dieu puisque le boulet qui le frappa portait gravée la lettre C, comme lui étant spécialement destiné.

Gardésy, toujours grand amateur de mythologie, nous assure qu'à la suite de cette journée, l'air, la terre, les tranchées et fossés, la ville même étaient tellement empuantis et ensouffrés que pendant cette nuit et tout le lendemain cette cité et les environs ressemblaient à la fournaise des cyclopes de Vulcain.

VII

Cependant définitivement la confiance a changé de camp et l'initiative des assiégeants passe aux assiégés.

Octobre s'avance et à l'accoutumée les premiers brouillards, sans pluie encore car l'année est sèche, commencent à traîner sur les champs. Plus d'un courtisan retourne les yeux vers le Louvre abandonné si longtemps, vers le Cormier, vers la Pomme de Pin, vers la Coiffier, vers ces cabarets à la mode

Où toutes délices abondent

et où l'on boit « de l'hypocras fait avec de l'ambre ».

Les reverra-t-on désormais ces charmes de Paris, Paris que chantent ces seigneurs exilés...

Paris est sans comparaison,
Il n'est plaisirs dont il n'abonde,
Chacun y trouve sa maison,
C'est le pays de tout le monde...
J'aime Paris et cette amour
Me fait souvent verser des larmes,
On trouve en cet heureux séjour
Tout ce que la terre a de charmes...

Donc entre gens pressés de partir et gens désireux également de voir déloger leurs hôtes, on peut s'entendre.

Nos Montalbanais essaieront à leur tour de repousser par des sorties vigoureuses les assaillants loin des murailles dont deux mois d'incessants efforts, de mines,

de sapes, les avaient malgré tout approchés, surtout au Moustier.

Reynès doit commander l'avant-garde, 50 piquiers ou mousquetaires. Ce représentant d'une famille qui a eu et qui aura de tragiques destinées, désire lui aussi revoir bientôt son château aux tours rouges, bâti parmi les aulnaies du Tarn, Saint-Sébastien, Dubois, Boutaric le suivent, ils doivent, tels qu'un filet, resserrer les royaux entre Tarn et Tescou, les rejeter dans la petite rivière.

La surprise d'une attaque de nuit réussit encore une fois, les régiments de Picardie et de Navarre surpris dans leur sommeil et dormant « à la française » sont décimés et dispersés avant d'être réveillés et les gardes ne vont se reformer qu'au moulin de l'Abbadie. Avec un ample butin d'armes, de mousquets, un canon de 300 livres, les vainqueurs rentrent dans la ville. Les tranchées étaient rasées, les canons encloués, les poudres et les gabionnades enflammées sur toute la face du Moustier, 400 soldats de Picardie restèrent sur le sol dans cette surprise (28 octobre).

Ce ne fut pas la dernière ; dès que la Toussaint fut passée, par les jours tristes et gris, une nouvelle sortie s'organise. Plus puissante et mieux conçue elle fut décisive. Les royaux furent, cette fois, des Carmes au delà du Moustier, sur tout le front menacé, chassés des tranchées, avec grandes pertes, les poudres brûlées, les canons encloués ou jetés au Tescou. Le désastre fut tel qu'il apparut irréparable dès la première heure, l'assiégeant le comprit et enfin s'avoua vaincu.

Cette dernière sortie malheureusement ne fut pas sans pertes réciproques.

Les Montalbanais emportés par leur ardeur avaient franchi le Tescou, repoussé les assiégeants à travers la plaine, mis les corps de garde en feu, mais à la retraite, toujours hâtée, on manque le gué du Tescou, une barque qui servait de passage s'effondre et près de quarante hommes sont noyés, parmi lesquels le brave Boutaric

et le sieur de Paléville. La perte des royaux était bien autrement considérable, les fossés, les tranchées étaient jonchés de leurs morts.

Dans un corps de garde au-dessous du bastion, prévoyant notre sortie, 97 gentilshommes et capitaines du roi, s'étaient logés dès la veille — ils étaient renseignés comme nous, mais imparfaitement — croyant être à la première pointe. Leur courage leur fut néfaste; une mine creusée en grand secret par les assiégés éclata sous le corps de garde, écrasa sous un poids énorme de terre, ensevelit les 97 vaillants... Ils dorment encore avec leurs armes, sous les terres amoncelées de la promenade basse. — Quand les royaux, le lendemain, firent trêve et demandèrent à relever les corps, on ne put parvenir jusqu'à eux.

VIII

Le 4 novembre, dit Joly, au quartier du connétable un huguenot, de ceux qui, en l'extravagance de leur zèle, tenaient le siège contre nous, ne cessa de chanter jusques à minuit avec une musette... le psaume 68.

Que Dieu se monstre seulement
Et l'on verra soudainement
Abandonner la place...

Il y a apparence que c'est le compagnon qui de ses soupirs nous estonnait à la veille de la batterie, lequel s'était prudemment conservé et maintenant nous parfumait l'air du contentement qu'il avait de voir toutes choses se disposer au miracle que Dieu nous fit voir dès qu'il fit jour.

Ce que virent les Montalbanais debout sur leurs bastions, ce furent les tranchées accoutumées, les huttes, les corps de garde, les gabionnades, les embrasures, les chemins couverts, les mesures des faubourgs, mais tout cela vide, vide d'ennemis. Au lointain les derniers chariots s'éloignaient et seul, à Villebourbon, Thémines tenait encore ses lignes. Ne pouvait-il s'éloigner d'une ville,

jadis son asile contre la Ligue, et devant laquelle venait de tomber son fils ?

L'armée se retire. Elle a tiré en deux mois plus de 20 000 coups de canon, le compte en a été soigneusement enregistré, elle a perdu 16 000 à 18 000 hommes, tués par le glaive ou morts de maladie, elle a laissé la fleur de la noblesse de France gisant dans nos fossés, tellement, dit l'historiographe P. Mathieu, qu'il n'est famille de France qui ne soit désormais en deuil.

D'autre part, pour nos assiégés, la joie n'est pas complète, loin de là.

Ils ont l'immense allégresse du péril immédiat évité, l'orgueil du triomphe, ils ont — seuls ou presque — vaincu la France.

Mais leurs campagnes sont dévastées, leurs maisons des champs brûlées, les entours de la cité bouleversés, 600 à 700 morts, bourgeois ou forains, et la peste rôde, prête à entrer dans la ville, sur la pâture de toutes ces huttes pouilleuses, de tous ces corps morts.

Mais les Conseils, les grands, ceux qui voient de loin voient aussi, hélas ! que seuls ils ont été et seuls ils resteront. Rohan n'est plus guère qu'un chef d'aventure auquel obéissent une poignée de gentilshommes huguenots et quatre ou cinq villes, Castres, La Rochelle, Nîmes, Saint-Affrique, le pays de Foix et les Cévennes, c'est tout ; et toute la France, avide de servitude, et jalouse d'obéir au maître, est de l'autre côté... Voilà ce que regardent les clairvoyants dans la fumée des huttes qui brûlent à centaines et que le vent de la Saint-Martin fait tournoyer sur les horizons connus et bleuis par l'automne du Faur et de Saint-Martial. Ils contemplent l'avenir !

Le simple populaire, lui, n'y voit pas si loin ; il s'est bien battu et il est vainqueur, ses ministres, en qui il a foi, lui ont enseigné que Montauban était une nouvelle Sion et les royaux des Amalécites, il a sauvé Sion et vaincu les Amalécites. Pour l'avénir, Dieu y pourvoira.

Documents

HUGUENOTS EMPRISONNÉS A LA CONCIERGERIE DU PALAIS A PARIS EN MARS 1569 (Jean Bodin, Toussaint Berchet, Jacques Budé, etc.)

On sait que les archives de la Préfecture de Police à Paris renferment une série de registres d'écrou de la Conciergerie, remontant à l'année 1564. M. H. L. Bordier y avait relevé les noms de toutes les personnes poursuivies pour hérésie et écrouées dans cette prison du Palais de Justice, de 1564 à 1572. En 1901, M. Ch. Read publia ici même la première partie de ces extraits (p. 575-595) mentionnant environ 70 emprisonnements entre 1564 et 1568¹. Dans une étude sur *Les Protestants parisiens entre 1564 et 1569* (1901 p. 617-638) j'ai complété, au moyen de quelques renseignements inédits, ce que ces textes nous apprenaient sur les conditions au milieu desquelles nos coreligionnaires parisiens vivaient à cette époque troublée. J'ai ajouté à cette esquisse (p. 639-653) les extraits des registres d'écrou du 1^{er} au 19 janvier 1569, plus d'une centaine, démontrant avec quelle rigueur fut appliqué à Paris l'édit du 28 septembre 1568, interdisant l'exercice de la religion protestante sous peine de mort, enjoignant aux pasteurs de quitter la France dans

1. N'oublions pas qu'outre la Conciergerie il y avait à Paris plusieurs autres prisons dont les registres d'écrou ne remontent pas au XVI^e siècle, et rappelons que c'est dans un registre de la Conciergerie, de 1586-1589, que j'ai retrouvé, en 1912, la trace de l'emprisonnement et de la condamnation à mort de Bernard Palissy.

la quinzaine, aux fonctionnaires huguenots de se démettre de leurs offices et assujettissant les membres des parlements et des universités à prêter le serment de catholicité.

Cet édit draconien déclencha la troisième guerre de religion qui devait se terminer, en août 1570, par la paix de Saint-Germain et provoquer, grâce à l'énergie avec laquelle Coligny avait réussi à défendre la cause désespérée de ses coreligionnaires, la sanglante trahison de la Saint-Barthélemy.

On trouvera ci-après, pour faire suite à ceux publiés il y a 22 ans, les noms, qualités, etc. des personnes poursuivies pour hérésie à Paris et écrouées à la Conciergerie pendant le mois de *mars 1569* (les mentions des dix derniers jours de janvier et de tout le mois de février n'existant plus)

Parmi ces 39 victimes généralement condamnées à quitter le pays comme Jacques de Budé, ou à faire acte de catholicité, sauf toutefois trois qui furent exécutées, nous n'en relèverons qu'une seule, savoir « *Jehan Baudin soy-disant advocat en la court de Parlement, natif d'Angers et demeurant au prieuré Saint-Denis-la-Châtre¹* ». Il s'agit évidemment du célèbre *Jean Bodin* auquel M. Chauviré a naguère consacré un gros volume dont le *Bulletin* a rendu compte en 1918 (p. 232). M. Chauviré s'est demandé si Bodin n'avait pas été huguenot, vu son séjour à Genève², ses idées, ses tendances, etc. Le texte qu'on trouvera ci après démontre péremptoirement que Jean Bodin angevin et avocat au parlement de Paris fut bel et bien écroué à la Conciergerie du Palais le dimanche 6 mars 1569 *comme étant de la nouvelle opinion et à faulte d'avoir baillé caution* c'est-à-dire parcequ'il passait pour huguenot et

1. Sans doute *Saint-Denis-de-Jouhet*, dans le département de l'Indre, arrondissement de la Châtre et canton d'Aiguirande.

2. La fiche de la *France protestante* (2^e éd., II, 671) à laquelle renvoie M. Chauviré au sujet de ce séjour à Genève, mentionne un Jehan Bodin originaire de *Saint Amand, diocèse de Bourges*. Il ne peut être confondu avec Jean Bodin Angevin que si, à Genève, celui-ci s'était dit originaire (au lieu de « demeurant ») de Saint-Amand-Mont-Rond (Cher), qui est, il est vrai, dans la même région que Saint-Denis de Jouhet.

n'avait pas prêté le serment de catholicité. La note reportée plus tard, à gauche de cette inscription, nous apprend que Jean Bodin resta en prison pendant toute la durée de la troisième guerre de religion et ne fut relâché que grâce à l'édit de pacification, arraché par Coligny à Catherine de Médicis, c'est-à-dire le 22 août 1570.

N. WEISS.

Du mardy premier jour [de mars] 1569

AIMÉ MEIGRET, Seigneur de la Court neufve et du plessis Saint Anthoine, natif de ceste ville de Paris et dem. aud. lieu du plessis près Laqueue en brye¹, Estant de présent logé à Paris près Saint paoul à l'enseigne de la bastille, et JEHAN LOUVET lacquais dud. S^r. de la Court Neufve, natif de Ponthault près dud. lieu du Pl. et dem. avecq led. Meigret son maistre, amenez prisonniers par Thomas Crozier enseigne des capp. Vuillon et Claude Chamay sergent du capp. Cousturier comme estant lesd. M. et L. de la nouvelle oppinion ainsy qu'ilz on dict et confessé et à faulte d'avoir vuidé la ville et faulxb. de Paris suyvant l'eedict du Roy et arrest de la court de parlement, pour ester à droyt.

Hérésye. — Led. Meigret, eslargy à la charge de joyr de l'eedict de pacification et par arrest de la court de parlement du 24^e jour d'aoust 1570. — Ledit Louvet eslargy à la charge de vivre catholiquement suyvant l'arr. de la court de parlem^t du 3^e may 1569, prononcé par M^e Jehan Guérin.

Du mercredi 2^e jour de mars 1569

M^e JACQUES CAPPEL conseiller au parlement de Bretagne natif de ceste ville de Paris, rue des quatre filz, amené pris^r. par le cap. Chevaillier comme estant led. Cappel de la nouv. opp. et pour n'avoir obéy aux eedictz du Roy et arrestz de la cour de parl. et pour aultres causes que led. cap. dira à la court, p^r ester à droyt.

Hérésye. — Eslargy en baillant caution dedans trois jours et à la charge de se contenir modestement en sa maison suyvant l'arr. de la C. de p. du 4^e jour de mars 1569 prononcé par M^e Jehan Nepveu².

1. La Queue-en-Brie, Seine-et-Oise.

2. V. *France prot.*, 2^e éd., III, 719, où cet arrêt n'est pas mentionné.

MORICE DE LA CORDE soy disant docteur en médecine, natif de la ville de Reins et dem. à Paris rue Bourtibourg, am. pris. par Thomas Crozier... comme estant de la nouv. opp. *ainsy qu'il a dict et en veult estre et que le Roy ne luy enjoinct point de vivre selon l'Église catholique*¹. Et sy le Roy luy avoyt enjoinct, il vuideroyt plus tost du Royaulme; Et aussy à faulte d'avoir baillé caution suyv. l'eedict du R. et arr. de la C. de p., pour ester à droyt. Trouvé saisy d'une pièce de bœuf sallé, de vingt trois oeufz et de plusieurs livres et papiers de lad. n.^{ls} oppinion.

Hérésye. — Renvoyé par devant le prévost de Paris ou son lieut. crim. pour lui faire et parfaire son procès... suyv. l'arr., du? [en blanc] 1569. Et pour le ramener a esté baillé et délivré à Claude Chandelier, clerc des sergens à verge dudit Ch^{et} lequel s'en est chargé le xii^e avril 1569.

Du vendredy 4^e jour de Mars 1569

NICOLAS DUCART escuyer Seig.^r de la Roche-sonnyère en Poictou natif de Herneulx près Saint Maixant et dem. aud. lieu de la R. Somyère, estant de présent logé au logis de M^e Fiacre Baslon son [procureur?], am^e pr^r par Th. Crozier... à la clameur de plusieurs personnes qu'ils disoient led. Ducart estre de la nouv. opp. et qu'il avoyt faict amande honorable pour lad. n. opp. ainsy que depuys il a confessé. En oultre pour l'avoir trouvé vagant par la ville contre les edictz du Roy et arr. de la C. de Parl. Et aussy à faulte d'avoir vuidé la ville suyv^t l'eedict publié le 18^e janvier dernier que pour aultres causes que led. Crozier dira à la court.

Hérésye. — Eslargy et mis hors après qu'il a baillé caution suivant l'arr. de la C. de p. du 22^e mars 1569.

Du dimanche sixiesme jour de mars 1569.

M^e JEHAN BAUDIN soy disant advocat en la C. de parl., natif d'Angers et dem^t au prieuré Sainct Denys de la Chartre, amené pris^r par le capp. Pezon et aultres capp. de ceste ville de Paris, comme estant de la nouv. opp. et à faulte d'avoir baillé c^{on} suyv. l'éd... et arr..., p^r ester à d.

Hérésye. — Joyra du bénéfice de l'eedict de paciffication par arrest du 23^e jour d'aoust 1570 prononcé par M^e P. Nepveu.

1. C'est nous qui soulignons.

Du mercredi 9^e jour de mars 1569.

PIERRE SAVIGNY pédagogue, natif de... (illisible) en Beaugeollois et dem. en ceste ville de Paris, rue des Carmes à la maison rouge, et PIERRE LAMBERT DICT BONNEFOY aussy pédagogue, natif de Greynant¹ pais de Dauphiné, amenez des prisons du Chastelet par Claude Chandelier clerc des sergens à verge du Chastelet de P., comme appellant du prév. de P. ou son L^t crim. de l'amande honn. pour hérésye à eulx imposé.

Chastelet, Am. h. hérésye. — Condamnez à estre penduz et estranglez à la place Maubert de ceste ville de Paris suyv. l'arrest de la court de parl. du 10^e Nov. 1569 prononcé par M^e P. Nepveu.

JEHAN BIZET marchand drappier, natif et dem. en ceste ville de P. rue Neufve Saint Marry, am., pr. par le capp. Pezon comme estant de la nouv. opp. et pour l'avoir trouvé vagant par le palais contre l'eedict du R. et arrestz de la C. de p., p^r ester à droyt.

Hérésye. — Eslargy et mis hors à la charge de se contenir en sa maison jusques à ce qu'il ayt faict profession de sa foy et desmontranses extérieures de la persévérance de sa bonne vie et religion catholique suyv. l'arr... du 13 mars 1569 pr. par M^e Jehan Guérin.

Du jeudy 10^e jour de mars.

.

Du vendredy unzième

TOUSSAINCT BERSET², escolier estudiant en l'université de Paris, natif de Montigny-le-Roy en Bassigny³ et estant de présent logé à Paris depuis quinze jours en l'université de Paris au mont St-Hillaire à l'enseigne de Chauderon. Amené pr. par les capp. Pot et Pezon comme estant de la nouv. opp. ainsy qu'il a dict et avoir esté marié à Montevrin⁴ à lad. nou^elle opp. deux moys

1. Grenay, Isère?

2. Cette précieuse mention relative à *Toussaint Berchet* qui devint en 1577 le premier principal du collège de Sedan avait été oubliée par M. H. Bordier dont je n'ai pu collationner les copies antérieurement publiées, sur l'original, précaution nécessaire dont j'ai pu me convaincre en relevant dans les textes de cet article, passablement d'incorrections dues à la difficulté de déchiffrer de mauvaises écritures dans des conditions d'éclairage insuffisant.

3. Montigny-le-Roi, Haute-Marne.

4. Montévrain, Seine-et-Marne.

auparavant les troubles ou environ. Et à faulte d'avoir baillé caution et aussi à faulte d'avoir vuïdé la ville et faulxbourgs de Paris suiv. l'eedict publié le 22^e jour de janvier dernier, ledt berset trouvé saïsy de chair et plusieurs œufs et autres choses deffendues contre les eedictz et ordon. du Roy et arrests de la c. de p. et pour aultres causes que lesd. capp. diront à la c.

Hérésie. — Mis en la garde de M. Jehan le Caron, prévost des mareschaulx de Meaulx jusques au lendemain de Quasimodo et toutesfoys et quantes que par la court sera ordonné, suyvant l'arr. de la c. du 6 avril 1569 par M^e J. Guérin, lequel Le Caron s'en est chargé led. jour.

MARGUERITE BARIOT [Barjot], femme à Jehan Coulault natifve de P. et y dem. au mont S. Hillaire à l'enseigne du Chauderon, hostesse de TOUSSAINCT BERSEL, escollier, amenée prisonnière par les capp. Pot et Pezon, comme estant de la n. opp., que pour avoir recelé led. Bersel en sa maison sans advertir le capp. de quartier et souffert aud. Bersel manger œufz et cher contre... idem. —

Hérésie. — Condamnée en quatre l. p. envers les pauvres prisonniers de céans; arr. du 29^e Mars 1569, pr. p. M^e Jehan Nepveu.

M^e JEHAN DES LIONS, soy dist^t advocat en la c. de p. natif de Ponthoise et d^t à P. rue de Grenelle, en chambre garnie, am. pr. par le capp. Delaistre... nouv. opp., à faulte d'avoir, b. c^{on}, n'ayant faict prof. de foy contre l'ed..., led. des lions trouvé saïsy de chair sallée.

Hérésie. — Eslargy en baillant caution, arrest du 5 avril 1569.

JEHAN PETIT, soy disant secrétaire de madame de Jouarre, natif dud. lieu de Jouarre en Brye et y dem^t, de présent, logé à Paris à la Corne de cerf, amené pr. par le cap. Rousselet..... n. opp. ainsy qu'il a dict et confessé et pour l'avoir trouvé vagant par la ville contre, etc., ester à droyt.

Hérésie. — Eslargy et mis hors à la charge de vuider la ville et faulxbourgs de P. dedans 24 heures, arr. du 21 mars 1569.

Du dimanche 20^e jour de mars.

PIERRE ROU, sieur de Beauvays, natif de Scaye¹, en Loudunoyz et dem^t à Cressay en Bourgongne et estant de présent logé à Paris, rue Saint Jacques, à l'enseigne de la cloche rouge, depuys quinze jours, amené par le capp^{ns} Huve et aultres capp. comme estant

1. Saix (Vienne, arr. Loudun) ?

de la n. op. et à faulte d'avoir vuidé la v. et f. de Paris, suyvant l'eedict publié la 22^e de janvier dernier, pour ester à droyt.

Hérésye. — Eslargy à la charge de vuider le v. et f. dedans 24 h^{res}, arrest du 18^e avril 1569.

Du mardy 22^e jour de mars

M^e JEHAN PENON, advocat en la C. de P., natif de Sens et demeur^t à Monthereau et de présent logé à P. rue du Four, au logis de Pierre de Cagny, près l'enseigne du Croissant... am. par Claude Chauvay serg^t... nouv. opp. et faulte d'avoir vuidé... suyv. l'ed. du 22^e janv. dernier.

Hérésye. — Les prisons ouvertes à la charge de vivre catholicquement, arr. du 6 avril 1569.

JEHAN TURJON, soy disant controlleur du grenier à sel de Ville-mort² en Champaigne, natif de Neufville près Orleans² et demeurant ès faubxb. de S. Germ. des Prez hors la porte de Nesle, am. pr. par le cap. Pezon... — nouv. opp. et pour n'estre venu demourer en l'encloz de la ville... trouvé vagant... point baillé c^{on} et pour aultres causes que les dictz cappitaines diront à la court, pour ester à droyt.

Hérésye. — Les prisons ouvertes à la charge d'obéyr aux eed. du Roy et arr..... arr. du 6 avril 1569.

M^e CLAUDE LANGLOYS, chantre de musicque, natif d'Espernon, près Soissons³, dem. à Paris rue de Grenelle et MARYE DE LA RIVIÈRE, femme dud. Lang., natifve de Paris et dem. avec sond. mary, am. p^r par les capp. Pot et Delaistre... nouv. opp... faulte d'avoir baillé c^{on} et pour aultres causes que lesd. capp. diront à la court, pour ester à d.

Hérésye. — Lad. de la Rivière eslargie à la charge de se contenir modestement en sa maison, arr. du 6^e may 1569.

Le dict Langloys condampné à estre pendu et estranglé à la place de grève de ceste ville de P. suyv. l'arr. de la C. de p. du 10 febv. 1570, à luy prononcé en la chappelle,

par moy P. GUÉRIN.

JEHANNE GODÊT veufve de feu Anthoine Pregat, en son vivant marchand, nat. de Bloys et dem. à Paris près S. Eustace devant

1. Villemoron (H^{te}-Marne)? ¶

2. La Neuville (Loiret arr. Pithiviers ?

3. Sic, pour Épernay.

la croix neufve, am. pr. par les cap. Pot et Delaistre comme est. n. opp. f. de c^{on} et pour aultres causes. (idem).

Hérésye. — Eslargye à la charge de se contenir modestement en sa maison, arr. du 6 may 1569.

Du mercredy 23^e j^r de mars

M^e JACQUES DE LA BOULLAYE, soy disant advocat en la C. de P., natif de Bloys et dem. à Paris r. de la Parcheminerie, am. pr. par le capp^{ne} collonnel Dupérier c^{me} estant de la n. opp. ainsy que l'a dict et confessé et à faulte d'avoir b. c^{on} que pour l'avoir trouvé vagant par la ville contre les eedictz et arr..., est. à dr. Led. de la boullaye trouvé en la maison du cardinal de Chastillon avecq plus^{rs} aultres personnes de lad. n. opp.

Hérésye. — Led. de la B.^e eslargy à la caution de Simon Benoist bourg. de Paris et Jacq. Rousselet chevaulcheur d'escurie du Roy, à la charge de le représenter toutes fois et quantes qu'il sera ordonné arr. du 29 juillet 1569.

MARYE DUBOYS, femme de Jacques Coste peintre, native de Paris, rue des Arcys, am. pr. par le cap. col. Dupérier... n. opp. ainsy qu'elle a confessé et à f. d'av. b. c^{on}, trouvée en la maison du Card. de Chastillon, assemblez en grand nombre, et tous de lad. nouv. opp.; Laquelle gouvernoit ung enfant de la consierge dud. logis, de l'aage de troys sepmaines, sans avoir esté baptizé et pour aultres causes que led. Duperier dira à la Court, p. ester à droyt¹.

Hérésye. — Condamnée en quatre livres par. envers les pauvres prisonn. et oultre, à la charge de bailler caution. arr. du 5 Avril 1569.

MATHIEU GUYNET poullaillier, natif de Paris, dem. rue des Bons enfans, am. pr. des prisons de l'host. de ville par Jehan Popineau sergent de l'host. de v. de l'ord^{re} de m m. les prév. des marchans et esch., p^r ester à droyt.

Hérésye. — Renvoyé par devant le prév. de Paris, pour estre par luy procédé et ordonné comme de raison. arr. du 5^{er} Avril.

Et pour le ramener a esté baillé à Jeh. Caupin sergent à verge aud. Chastelet lequel s'en est chargé le 16^e j^r d'Avril 1569.

(Signé) : AMPAING.

1. La demeure parisienne du cardinal de Chatillon était donc, à cette époque, le quartier général des huguenots et sans doute y tenaient-ils des réunions religieuses.

Du jeudy 24^e j^r de mars 1569. Alibi du vendredy 25^e j. de mars.

JEAN FUEILLET sg^r (*sic*) de la Chastelnie, fermier du domaine du duché d'Allençon et du Perche, natif de Mortaigne et de présent logé à P. sur le quay des Augustins, au logis du procureur de monsieur le Duc, am. p. par les capp. Pezon et Delaistre... nouv. opp., faulte d'avoir vuidé la ville, et pour aultres causes que les d. capp. diront à la c., led. Feuillet trouvé saisy d'une valize en laquelle il y a plusieurs papiers avecq une bible corrigée par ceulx pretendus ministres de Genevfe.

Hérésye. — Led. F. mis en la charge et garde de M^e Marin Habert huissier en la C. de p. par requeste présentée à la C. signée de Thou; leq. s'en est chargé le 9^e j. d'Avril 1569.

MERLIN DE VILLIERS, advocat au gr^t Conseil, natif de Perault en Viveroys et dem. à Paris, rue de la Harpe à l'enseigne des quatre fils Edmond ¹... capp. Pezon et Delaistre... n. opp., ainsy qu'il a dict et confessé tacitement et pour aultres causes que les d. c. diront.

Hérésye. — Eslargy à la charge de vivre catholicquement. arr. du 5 May 1569.

MARIE PASSART, femme de Pierre Feret marchand, natifve de Paris et y dem. rue S^t. Denys à l'enseigne de la Corne de cerf, am. pr. par Thomas Rozier... nouv. opp. faulte de caution, et aultres causes que les d: capp. diront.

Hérésye. — Mise en la charge et garde de l'un de ses parens qui se chargera de la représenter toutesfoys après qu'elle a payé la somme de deux cens l. p. damende...

BENOIST FLEUROT, natif du villaige de Montcombrun ² en Bourbonnoys et dem. à Lion, estant de prés. logé à Paris rue de la Vieille monnoye à l'enseigne de l'imaige N. D^{me}, am. p. par le capp. Delaistre, nouv opp. et faulte d'av. vuidé la ville.

Hérésye. — Eslargy à la charge de vuider la ville dedans les 24 heures... arr. du 6 avril 1569.

Du Samedy 26^e j. de mars 1569.

JACQUES HINSELIN, m^e tapissier, natif de P. et dem. r. Garnier S^t Ladre ³, am. par le capp. Chartier comme estant de la n. opp.

1. Aymon.

2. Montcombroux (Allier)

3. Grenier-S^t-Ladre.

et pour les causes contenues au procès verbal dud. chartier, le tout pour ester à droyt.

Hérésye. — Eslargy en baillant caution et pour la contravention faicte par led. Hinsselin aux eed. et arr. de la Court de p. condamné en 4^l p. d'am. envers le Roy, arr. du 25 may 1569... Mis hors après qu'il a baillé caution et payé lad. somme comme appert par quictance et descharge de pepin Charles, du 17 juin 1569.

SIMON LE CONTE, serviteur de Jehan Rouillier marchand drappier dem. à Paris, natif de Lion et dem. à P. avecq le d. Rouillier, am. par le capp. Delaistre et Rousselet... nouv. opp. faulte de c^{on} et aut. causes que diront.

Hérésye. — Eslargy et mis hors suyvant l'arr. de la c... du

JACQUES BUDÉ¹, escuyer seigneur du Petit deranssy, en France², natif de ceste v. de P. et dem. aud Ranssy, am. pr. par Thomas Crozier enseigne du capp. Vuillon, capp. Chavart et aultres capp. de ceste v. de P. comme estant le d. Budé de la n. opp. ainsy qu'il a dict et confessé. Trouvé saisy de deux pistollets chargés et bandées lesquelles estoient cachées entre deux thuilles avecq ung pistollet aussy bandé, chargé et esmorché, Leq. Budé a dict qui luy avoyt esté osté pour deux cens escuz de livres diffamez et sensurez lesquelz il avoyt faict sceller en plastre par ung masson, qui les avoyt enseignez à ceulx qui les ont prins à la clameur du peuple, tant de Nostre dame des Vertus que d'aultres villaiges circonvoisins dud. deranssy. —

Hérésye. — Eslargy à la charge de vuider la ville et fauxbourgs de Paris dedans les 24 heures. arr. du 23 Avril 1569. —

Du lundy 28^e j^r de Mars

ESTIENNE DE LA BOULLAYE, Secrétaire de mons^r le duc d Uzays, natif de Blois et dem. à P. au logis dud^t seig^r d'Uzays rue S^e Avoye, p. Thomas Crozier nouv. opp. et f^{te} de caution.

Hérésye. — Eslargy à la charge de bailler caution (arr^t. du 6 avril 1569).

CLAUDE DE GRENESYE, escuyer et gentil^he servant de la maison de Madame sœur du Roy, natif du Plessis lez Bloys et y dem^t et de présent logé à Paris au port Saint Landry, à l'enseigne de l'imaige N. D^{me}, Et FRANÇOYS THUAULT, tailleur d'habitz et serviteur dud. Grenesye, dem^t avec led. G., am. pr^{ts} par les capp. Pezon

1. Fils de Jean et de Marie de Jouan. *Fr. prot.*, 2 éd., III, 376.

2. Drancy (Grand et Petit, Seine arr. S^t Denis).

et Delaistre, nouv. opp. et à faulte d'avoir vuidé la ville suyv. l'ed.... à droyt.

Hérésye. — Led. Grenesye eslargy en baillant par luy caution (arr. du 1^{er} avril 1569). Led. Thuault eslargy et mis hors suyv. l'arr. du iiij^e j^r d'apvril 1569.

CLAUDE THREBOURT, femme de Noel Pluy, mercier, natifve de ceste V. de P. et dem. rue de la Licorne près l'enseigne du barde, am... nouv. opp. faulte de caution, vagant par la ville.

Hérésye. — Aucune annotation.

Liste de galériens au nombre de 29 remis au capitaine de galères Cornillio de Fiascque. — Un feuillet *recto* et *verso*.

JEHANNE DE LIGNY, femme de Jacques Haye, solliciteur au palais, natifve de S^t. Arnoul près Chartres, dem. à Paris rue S^{te} Avoye, am. p^r p. Th. Crozier. — nouv. opp. faulte de caution. Et aussi pour avoir gardé son enfant l'espace de troys sepmaines sans estre baptisé, pour ester à droyt.

Hérésye. — Eslargye à la charge de vivre catholicquement après qu'elle a baillé caution. Arrêt du 16 avril 1569.

THOMAS CHARPENTIER, guesnier et à présent soldat soubz la charge du capp. Leboys, nat. de ceste v. de P. et dem. rue de la coustellierie, à l'enseigne de l'asne couronné, am. des prisons de l'Hotel de ville par Jehan Popineau, pour ester à droyt.

El... catholicquement, arr. du 27 may 1569.

Du mardy xxix^e j^r de mars

M^e NICOLLE DE LA CROIX, abbé d'Orbays, ¹ conseiller et aulmosnier ordinaire du Roy, natif de ceste v. de P. et demeur^t près N^o D^e, ledict de La Croix vestu d'un reiste noir, ung collet de cuyr, ung chapeau, des chausses à la guerguesse de velours noir et mulles de velours noir.

Hérésye. — Mis hort par arrest de la C. de P. du 1^{er} Avril 1569.

JEHAN BIZET, serviteur dud. de la Croix natif de Savoye et dem. avecq led. de la C. et JEHAN DELLES aussy serviteur dud. de la C. dem. avecq led. de la C., am. p^r p. Th. Crozier... et Claude Chaumay... comme estans suspectz de la nouv. opp. et à la requeste de la plus grande et saine partie des collonnels et capp. de ceste v. de P. et pour aultres causes que lesd. capp. diront à la Court, pour ester à droyt.

1. Orbec (Calvados) ?

POLLICARPE MARTIN, orphèvre, natif de c. v. de P. et dem. rue S. Jacques, amené p^r p. Jehan Anjou sergent de la ci^o du capp. Joseph... nouv. opp. ainsy qu'il a conf., faulte de caution... et trouvé vagant...

Hérésye. — Mis en la charge et garde de son père à la charge de vivre catholicq^t, arr. du 23 avril 1569...

Mercredy 30^e jr de mars

JEHAN SAULNIER, myrotier, nat. de ceste v. de P. et dem. rue Grenier S. Ladre, par le capp. Chartier comme estant de la nouv. opp. et pour les causes contenues au procès verbal dud. Chartier duquel il fera aparoir à la Court, pour ester à droyt.

Hérésye. — Eslargy à la charge de vivre catholicquement, arr. du 12 may 1569.

Mélanges

LES DE CONINCK AU HAVRE ET A ROUEN

La famille de Coninck conserve précieusement de génération en génération une correspondance de famille fort complète, dont l'origine remonte à l'année 1676, et qui se poursuit durant plus d'un siècle et demi. Ces lettres, au nombre de plus de 1500, sont d'un prix inestimable pour l'histoire des de Coninck, et nous paraissent aussi devoir intéresser, au moins partiellement, tous les protestants français épris de leur passé.

Aussi avons-nous entrepris d'en publier quelques fragments, grâce aux conseils et à l'appui de M. le pasteur N. Weiss. Ces extraits embrassent l'époque de la Révocation, qui est sans conteste la partie la plus attachante de cette correspondance.

Nous commencerons par donner quelques précisions sur les divers correspondants.

François de Coninck,) né à Anvers le 3 janvier 1621, était fils de Hans de Coninck(† 1673) et de Marie de Bükere († 1671), tous deux issus de notables familles flamandes. Il s'établit à Rouen vers 1630, et y fonda un comptoir de commerce qu'il sut faire prospérer habilement. Le 19 avril 1634, au temple de Quevilly, il épousait une huguenote, Catherine Crommelin, et embrassait à cette occasion la religion réformée. Sa jeune femme était née à Saint-Quentin, le 20 juin 1632, d'une riche famille de manufacturiers, d'origine flamande eux aussi. Son grand-père Jean Crommelin, seigneur de Camas, fondait en 1593 à Saint-Quentin l'industrie des toiles batistes, qu'il avait importée de Belgique. Il épousa Marie de Semery, d'une famille noble picarde. Jean Crommelin (1603-1639) son fils, lui succéda comme manufacturier et eut pour femme Rachel Taquelet (1609-1686) qui lui donna 13 enfants, dont Catherine était le cinquième. De son union avec François de Coninck, cette dernière eut cinq enfants, tous baptisés au temple de Quevilly (Rouen), dont quatre parvinrent à l'âge adulte :

1. *Catherine de Coninck*, née fin janvier 1633, baptisée le 7 février, morte en 1746 à la Haye, épousa à Quevilly, le 23 avril 1679, Jean Camin, négociant à Rouen, puis à Rotterdam. Baptisé à Quevilly le 29 septembre 1633, il était fils de Jean Camin et de Suzanne Le Roy, et mourut à Rotterdam vers 1703. Sept enfants naquirent de cette union.

2. *Jean de Coninck*, baptisé le 1^{er} février 1636, mort le 4 septembre 1661 à Rouen.

3. *François de Coninck*, baptisé le 1^{er} novembre 1637, mort célibataire en février 1693, à Rouen; après avoir abjuré.

4. *Frédéric de Coninck*, né à Rouen le 22 octobre 1660, baptisé le 30 du mois. Après divers séjours en Hollande, en Allemagne et en Angleterre, il s'établit comme tanneur à Schiedam (Hollande), où il mourut le 27 mars 1722. Il

avait épousé à Londres, le 7 novembre 1686, Marie Camin, née à Abbeville le 14 novembre 1659, fille de Louis Camin et d'Anne Santerre; elle mourut à Schiedam le 16 avril 1724 après lui avoir donné 8 enfants. Comme elle s'enfuyait de France, en 1685, pour rejoindre son fiancé en Angleterre, elle fut capturée et enfermée durant de longs mois dans un couvent près de Dieppe, ayant refusé d'abjurer. Ce n'est qu'un an après qu'elle parvint à fuir et qu'elle put enfin se marier. Cette dramatique histoire forme une grande partie de nos extraits.

5. *Jean de Coninck*, fils posthume, baptisé à Quevilly le 24 septembre 1662, mort tragiquement à Rotterdam en août 1690. Trompé par l'obscurité il tomba dans un canal et s'y noya. De sa femme Marthe Duval (1654-1687), qu'il avait épousée en 1684, il laissa deux filles.

Quelques mois avant la naissance de son dernier enfant, le 8 avril 1662, François de Coninck décédait en son domicile, rue du Vieux-Palais, à Rouen.

Après un veuvage de trois ans et demi, Catherine Crommelin se remariait à Quevilly, le 15 novembre 1665, à *Robert Oursel*, baptisé à Sanvic (Le Havre) le 27 janvier 1634, fils de Robert Oursel (1607-1686) et d'Ester La Canne. De cette union naquirent encore quatre enfants, tous baptisés à Quevilly :

1. *Robert Oursel*, baptisé le 17 octobre 1666, mort lors d'une épidémie à la Jamaïque, en 1693, où il avait suivi son oncle Daniel Crommelin.

2. *Marie Oursel*, baptisée le 12 août 1668, morte célibataire vers 1744, à Berlin.

3. *Rachel Oursel*, baptisée le 20 novembre 1670, morte en Hollande en 1742. Elle y avait épousé, vers 1716, Abraham Bilbaut, pasteur à Dordrecht, puis à Middelbourg, mort le 28 février 1750, et n'en eut point d'enfants.

4. *Ester Oursel*, baptisée le 2 juillet 1673, morte à Amsterdam en 1738. Elle avait épousé vers 1698, Philippe Meusnier, négociant à Amsterdam, † en 1744, qui n'en eut point d'enfants.

Robert Oursel, issu d'une ancienne famille havraise encore représentée aujourd'hui, fut négociant et armateur. D'abord établi à Rouen, il se fixa à nouveau au Havre vers 1675, où il paraît être décédé vers 1708. Il habitait rue d'Estimauville, peut-être au n° 35 actuel, qui fut longtemps propriété de la famille Oursel. Sa femme le précéda dans la tombe dès le 19 décembre 1694.

Nos extraits commencent en 1682. A cette époque, Frédéric de Coninck partait pour Hambourg, accompagné de son jeune frère Robert Oursel. Il espérait s'y faire une situation, pressentant déjà les persécutions qui allaient être déchaînées en France contre les protestants. En passant, il s'arrêtait à Anvers.

PHILIPPE MIEG.

*Catherine Crommelin à son fils Frédéric de Coninck*¹

Au Havre ce 30 may 1682.

... J'espère que celle cy te trouvera à Anvers, fais bien mes baise main à ton oncle et tantes, ta tante beguine² ne manquera pas de te parler de religion, mais mon cher fils, priez dieu qu'il vous fortifie, priez civilement vostre tante de ne vous rien dire, et que vous n'este pas en doute de vostre salut, et que nous croions tous en un mesme Jésus Christ, et n'entrée pas sur toute en dispute, de peur de l'irriter, mon cher enfant...

Au Havre ce 4 juillet 1682.

... Tu n'as plus trouvé la tante béguine, elle vous a fait bien riche et elle c'est fort efforcée de vous avoir laissé à vous 4, f. 4 000, ayant tout donné aux autres nepveu et niepce, et aux prétraille rien que f. 70 000, elle en répondra devant Dieu d'avoir exclus ces véritables héritiers. Il ne restera pas grand choses à ton oncle, ce qui le mest en colaïre; sy elle l'a donné à ces enfans, cette bien à luy puis que nous ne faisons que pour nos enfans, Jean-François³ est exécuteur du testament, elle le récompence pas mal, luy donnant une terre qui est près de la ville...

1. Comme de coutume, nous suppléons les accents et la ponctuation (Réd.).

2. Anne de Coninck, sœur de François, † à Anvers le 26 mai 1682.

3. Jean-François de Coninck, prêtre, neveu de François de Coninck.

Au Hâvre ce 16 septembre 1682.

... On est icy rigoureux contre ceux de la religion et on fait tous sortir ceux qui ne sont pas de la ville, homme et femme, et nous n'avons plus qu'un pasteur qui est M^r Gerard¹; M^r Pégrier² ne prêchera plus.

Au Hâvre ce 21 septembre 1682.

... Je me souhaite auprès de toy, on est persécuté icy...

A Rouen ce 22 octobre 1682.

... Touchant mon Robert, j'ay un grand ennuie qu'il demeure ainsy vagabond, mais il n'y a point de lieu de le faire revenir icy, s'il y estoit je serois en peine de le faire sortir, la persécution règne trop contre nous. Est-il possible que ce pauvre garçon ne peut trouver personne sans caution? Qu'il ce mette dans une boutique, car il coûte trop chez M^r Bohme; M^r Pierre Haranc³ a envoyé son fils Abraham à Altona proche de Hambourg, où on va au temple, chez une personne qui prend des pensionnaires où ils aprennent à escrire l'arithmétique, où ils sont très bien, il ne donne que 180 marcs par an, je voudrois que vostre frère Robert y fut...

1. Nicolas Guérard, nommé pasteur à Sanvic en 1664, était de famille normande, peut-être havraise. Il résidait à Harfleur, et avait épousé Marie Petit. Actif et dévoué, il exerça son ministère à Sanvic jusqu'en 1685. Le 14 avril 1685, il fut arrêté pour avoir accueilli dans son temple des huguenots qui avaient abjuré, et condamné à cent livres d'amende, et à se retirer à plus de 20 lieues de son temple. Il put cependant continuer ses fonctions en attendant que le parlement de Rouen eût confirmé la sentence, ce qui fut fait en date du 13 août 1685. Nicolas Guérard, malade, resta encore jusqu'à la Révocation, puis dut se réfugier en Hollande. En 1686, il assistait au synode wallon de Rotterdam, et il se trouve ensuite sur la liste des prédicateurs qui devaient prêcher en 1688 dans le Roosestradt (*Bull. du Prot. fr.*, 1857, p. 372 et 1858, p. 430).

2. César de Pégrier, de Roujan dans le Languedoc, fit ses études de théologie à Genève où il se trouve inscrit sur le Livre du Recteur en date du 4 juillet 1666. Nommé pasteur à Sénitot (Harfleur) en 1677, il y exerça très honorablement son ministère. A la fermeture du temple de Sénitot, en 1681, il fut adjoint à M. Guérard à Sanvic, mais dut, comme nous le voyons s'exiler dès 1682. Il se réfugia en Angleterre où on le trouve pasteur à St Jean Spitalfields en 1689, à l'Artillerie en 1691, à Leicesterfields en 1701 et où il mourut en 1724. Un de ses descendants, « Daniel-César de Pégrier, de Londres », se trouve inscrit en 1714 comme étudiant à l'Académie de Genève.

3. Pierre Harang, marchand, marié à Suzanne Mel, fille de Michel Mel écuyer, s^r d'Estrimont. A la Révocation, Suzanne Mel ayant tenté de s'enfuir, fut rasée et mise dans un couvent d'où elle parvint à s'échapper (Lesens, *La Révoc. à Rouen*, p. 41).

Frédéric de Coninck à son beau-père Robert Oursel, au Havre

A Hambourg ce 23 octobre/29 novembre 1682.

... Ma mère m'écrit de mettre Robert à Altona où est le petit Harang, quy paye 180 marcs par an. Je vous diray qu'il n'y a que des petits enfans qu'on mette là, du reste je ne crois pas qu'on le prenne à ce prix là. Sy vous le souhaitez, il louera une chambre auprès de la mienne, et je l'employeray autant qu'il me sera possible. Il ira manger en ville, comme tout le monde le fait icy, et comme je le fais aussy, et pour peu qu'il soit économe, il s'en-tretiendra d'habits et de tout ce quy luy sera nécessaire moyen-nant 350 marcs par an.....

Frédéric de Coninck à son frère Jean de Coninck, à Rouen

A Hambourg ce 27 octobre/5 novembre 1682.

... Je regrette présentement le bon tems que j'ay passé à Rouen; il n'y a icy aucun divertissement : c'est le plus misérable et le plus sot pays quy soit sous le ciel; les gens sont grossiers, brutaux, avaricieux, et n'ont aucune société les uns avec les autres, et je crois que je mourrois d'ennuy, s'il n'y avoit icy quelques françois avec quy je passe le tems; il faut pourtant prendre patience, et il faut pastir pour gagner sa pauvre vie...

Catherine Crommelin à son fils Frédéric de Coninck

A Rouen, ce 16 décembre 1682.

Mon cher fils, j'ay receu ta lettre du 30 passé, ayant esté au Hàvre et revenue icy, où je suis arrivée le 11 courant, vostre frère Jean ayant le plaisir de mon voiage pour faire oposition à son mariage avec Mademoiselle Du Val¹. Ce coquin me vient voir au Hàvre pour me faire cette belle proposition. Je lui deffend; cependant au lieu de revenir à Rouen, il ce rend chez Du Val à la campagne, et signe un contract de mariage. La fille a 8 an de plus que luy, avec presque rien de bien, encore en fonds, vois si ce n'est pas là le grand chemin de l'hospital. Je luy ay fait deffence par justice de passer à son mariage, ainsy il faut qu'il attende qu'il ay 25 an, il aprendra entre ce tems à gagner la vie à une famille...

1. Marthe Duval, née en 1654.

... Il ne faut pas tant se délicater, ne faisant rien il faut estre menagée; tu joues quy sera ta ruine sy tu ne t'en retires, à quoy donc employer l'argent qu'on te doit remettre; fuyez toute compagnie quy te peut perdre...

... Je suis fâchée de la manière de vivre que tu fais en changeant de maison et vous mettre en auberge, mettez vous en une pension modique, sy M^r Vincent Bohme te vouloit pour 300 marcs, il vaudrait mieux vous y mettre...

Jean de Coninck à son frère Frédéric de Coninck, à Hambourg

Rouen, le 26 decembre 1682.

... Comme vous le ditte fort bien, il faut un peu pastir pour gaigner sa vie en ce bas territoire. Je vous diray que depuis que vous este party de Rouen, il s'est bien passé des affaires. Je ne doute pas que n'en soys instruit et que mon frère ne vous aye fait le détail de tout; vous comprenez facilement par là que c'est de mon mariage. Je croy que vous m'excuserez sy je ne vous en ay pas rien escrit jusqu'à présent, quand vous scaurez que toutes les oppositions qu'on y a faitte m'ont causé tant de chagrin que je n'ay pas esté maistre de moy, mais il vaut mieux tard que jamais pour vous prier de vouloir un peu entrer dans mes intérêts. M^r Oursel s'y oppose fortement dans la crainte qu'il a que je ne le pousse un peu trop vigoureusement sur mes comptes¹, ayant de l'appuy pour cela dans la famille où j'aspire d'entrer. Je ne vous dis rien de la personne dont j'ay fait choix, il est tel qu'on n'ose m'en faire aucun reproche, je croy que quand je vous nommeray Mademoiselle Du Val que vous ne la connoissez nullement. Je vous prie, mon frère, de vouloir toutefois applaudir à mon choix sy vous voulez me témoigner l'amitié que vous avez pour moy, et au nom de Dieu que rien ne nous puisse jamais désunir. Cela vous semble peu estre estrange que sy jeune je songe à me marier, mais si vous connoissiez la personne que j'ayme, et sy jamais vous avez sceu ce que c'est que d'aimer, vous devez savoir combien il est rude d'estre troublé et traversé dans son amour...

Frédéric de Coninck à son frère Jean de Coninck, à Rouen

A Hambourg, le 29 decembre 1682/8 janvier 1683.

Mon cher frère. J'ay receu vostre lettre du 26 décembre où je vois que vous estes résolu de vous marier avec Mad^{lle} Du Val :

1. Son beau-père Oursel avait la gérance de sa fortune comme tuteur.

je n'ay pas le bonheur de la connoître particulièrement, mais je ne doute pas qu'elle ait bien du mérite, et qu'elle ne soit douée des plus belles qualités. Ma mère m'en a escrit, mais à ce que je vois par sa lettre, elle n'a pas beaucoup d'inclination pour cette alliance parceque la demoiselle n'a point de bien; au reste il me semble que vous devriez considérer qu'elle est beaucoup plus aagée que vous, et que sy peu qu'elle ait du bien, il est en terres. Vous ne songez pas non plus que nous sommes persécutés en France, et peut-estre serez-vous obligés de quitter le royaume, et vous aurez de la peine à vous défaire de vostre bien. Ces considérations devraient vous faire penser à vous-mesme, mais, comme on dit, l'amour est aveugle.

Je sçais qu'il est bien rude, quand on est dans le fort de son amour, de se voir traversé; cela est assurément bien sensible. Pour ce quy est de moy, je n'y mettrai aucun empeschement: au contraire je voudrais que tous les amis fussent comme moy, et vous auriez bientost tout ce que vous souhaitez: j'y consens donc volontiers, pourvu que mon frère et quelques autres amis y consentent; je passeray par tout ce qu'ils font...

Frédéric de Coninck à sa mère Catherine Crommelin, au Havre.

Hambourg le 29 décembre 1682, 8 janvier 1683.

... J'ay receu lundy dernier une lettre du frère Jean, où il me prie instamment de vouloir consentir à son mariage, je luy répons aujourd'huy que je consentiray pourvu que les amis y consentent; vous m'escrirez, s'il vous plaist, quelle suite cela aura...

... Vous me parlez de demeurer chez le sieur Bohm, mais, en vérité, croyez-vous qu'il me voulust prendre pour 300 marcs: il m'en demanderoit pour le moins 5 ou 600; mais je vous assure que, quand bien mesme il me voudroit nourrir pour rien, je ne voudrois pas demeurer chez luy; il est fort mal logé, ce sont des gens quy sont fort malpropres et quy vivent comme des cochons. Leur maison est toujours pleine de gens de guerre quy y demeurent. Je vais manger en auberge, c'est icy la mode, et tous les honnestes gens le font.

Catherine Crommelin à son fils Frédéric de Coninck, à Hambourg.

Du Hàvre, ce 3 février 1683.

... Ton frère Jean est venu icy depuis mon retour de Rouen pour me solliciter de consentir à son mariage, je luy promis que

je ne ferois plus aucune suite contre luy. Pour y parvenir, il faut qu'il obtienne un arrest de la Cour, ce pauvre garçon c'est entesté de cette fille comme une beste, sans considération sy cette son bien, et s'il peut nourrir une famille sans ce qu'une femme luy donneroit, ou sy il y trouveroit son establicement, mais icy cette tout le contraire, il n'y a aucun avancement pour luy, le père Du Val luy a promis seulement 150 livres par an pour tout bien, ne sera-t-il pas bien gras, ne faut-il pas estre foux ; pas de supports de sa famille, ils sont tous avocats, quy ne scave ce que cette du négoce, enfin, mon fils, j'ay bien du desplaisir...

... Je tacheray par M^r Camin¹ de te faire tenir une lettre pour M^r de la Conseiller², pasteur à l'église françoise à Hambourg, son frère a espousé une des filles de M^r Beuselin à Rouen, il fait bien d'estre connu de ces messieurs...

... Tâche de te mettre en bonne réputation, afin que sy Dieu t'a destiné pour demeure à Hambourg, que tu y puisse trouver une femme de bonne famille quelque jour, et où tu y puisse trouver un asile assuré, et trouver à te mettre en compagnie. Il ne faut plus songer à ce pays, je voudrois estre avec toy, avec tes 3 sœurs, et que j'y puisse gagner ma vie...

Frédéric de Coninck a Abraham Lucas, à Amsterdam.

Hambourg, le 30 janvier/2 février 1683.

... Vos livres sont enfin arrivés, mais j'y ay trouvé du changement, car au lieu d'un Tacite, vous m'avez envoyé « l'État de France » ; j'aurois mieux aimé le premier. Il manque aussy un Boileau ; vous auriez pu en mettre un en blanc, je l'aurois fait relier icy. J'ay à me plaindre de vous, de ce que vous les avez gardés si longtems ; vous auriez pu me les avoir envoyés plus tost...

Catherine Crommelin à son fils Frédéric de Coninck, a Hambourg

Au Hâvre, ce 24 février 1683.

... Mon très cher fils. Je vous ay écrit et à ton frère Robert soub ta couverte le 3 du courant que j'espère te sera bien par-

1. Jean Camin, gendre de Catherine Crommelin.

2. Pierre Emérence de la Conseillère, ancien pasteur d'Alençon, prêche à Hambourg pour la première fois le 9 juillet 1682. Son frère Louis, sieur de la Conseillère, avocat au parlement de Rouen, avait épousé Catherine Beuselin, fille de Benjamin, de Rouen.

venue; je n'ay du depuis receu aucune des tiene, la présante n'estant que pour t'aviser que ta sœur Camin fait travailler à force à ton ameublement. Elle me mande qu'il sera fort jolly, et que M^r Leloup accomode deux chaires de repos à la mode, et des carreaux pour mettre sur les autres, elle fait faire 3 paires de draps d'une bonne toille. Je n'ay point ordonné pour un lict de plume. Ce seroit envoyer l'eau à sa source, car les plumes sont à Hambourg meilleur marché qu'en France; quant tu aura toute ton équipage, tu en acheptera un, il te faut prier quelque femme quy cy cognoisse pour aller avec vous, et en achepter un bon chez quelque fripier, là ou on en trouve de rencontre assez bons et à bon marche, il faut aussy le traverssin parreil au lict. Ne fais point la despence d'en faire faire un neuf, car un lict coute beaucoup et il vous faut espargner. On te fait un bon matelas, je n'ay point non plus ordonné de table, je crois que tu en trouvera comme en Hollande qui sont de bois de sape paint, quy sera a juste prix. Le tout sera prest pour charger dans le premier vaisseau pour Hambourg, et moy je me despaiche à broder une toille pour t'envoyer avec, et pour Robert quelque linge.

Je crois que M^r Oursel a ordonné pour luy faire des chemises, il n'en faut faire que 6 en attendant autre nouvelle; tu le diera à Robert afin qu'il le die à M^r Bohme. Ton frère François a esté icy depuis peu de jours. Je luy ay parlé de ton argenterie, que tu la voudrois tenir, il me dit qu'il ne say par quel moyen te l'envoyer, à moins de payer les droits de sortie, quy sont grand; et les risquer à un maître de navire, comme ils sont visité sur la rivière et estant trouvé, tout seroit confisqué et entièrement perdu. Faut encor un peu attendre, et sy on ne trouve occasion, on la vendra et ton frère te rëmettra l'argent, car, mon cher fils. il faut pensser à t'establir où tu est et penser à vous de près. Je te le dis sérieusement, que le plaisir de vostre jeunesse soit passée, intriguez-vous à chercher où il y auroit à gagner en quelque manufacture de France. Tu vera quand ton meuble sera arrivée, à la tenture de la chambre, et à la tenture du lict. on faict à Elbœuf, pour tendre des chambres, d'une sorte de tapisserie comme sy elle estoit faite à l'esguille. il y a de 50 livres jusques à 3^l l'aune en carrée, il s'en fait d'autre à juste prix, la tiene te pourra règler, il pouroit y avoir à gagner aux papiers. Estudy toy mon cher enfant, à travailler, ne regrette point les oignons d'Esgipte, comporté-vous honestement et craigné Dieu, souviens-toy de ce que ta tante bégueine t'a écrit¹, et ne fais point

1. En date du 15 mars 1682, elle lui écrivait : « Il me semble que vous feriez mieux d'aller demeurer encore avec un marchand avant de hasarder votre capital, et de demeurer quelque part où il y a des filles avec lesquelles vous pourriez après faire, par votre bon comportement, un bon mariage, et entrer dans le négoce du père ».

comme ton frère Jean, qu'y^a ce veut mettre dans une famille là ou il n'aura ny suport ny apuie. Pour moy, je ne vous suis plus en suport en rien, Dieu m'en a otté les force, implorée le secours de l'Éternel. et il ne vous abandonnera point. J'ay bien de la douleur pour Robert demeurant oisif, je te prie, mande-moy son estat; je te le recommande. Ton frère Jean, à ce qu'on m'a dit, travaille à force à son compte pour ce marier après. Je t'ay mandé par ma dernière que je voudrois bien voir 2 pièces de 6 aunes de ces toilles de Silésie, pour voir sy elle sont comme nos batiste d'icy; envoie m'en 2 pièces, adresse les à M^r Camin. Ton frère m'a appris que ton gros cousin Daniel de la Chambre¹ est party pour aller où il a toujours dit...

Jean de Coninck à son frère Frédéric de Coninck.

Rouen le 23^e de févr 1683.

Monsieur mon frère,

Par la vôtre du 29 X^{b^{re}}/8 jan^r dernier, j'ai veu la bonne volonté que vous avez pour moy, de vouloir bien consentir à mon mariage avec Mademoiselle Du Val; malgré tout le dégoust qu'on a pu vous en donner, alléguant pour ce faire mille impertinentes raisons, et fausses. Celle-cy est pour vous en marquer ma reconnaissance; toutefois, en passant, je vous diray que votre consentement n'estoit que conditionnel, et avec un « pourvu que mon frère y veille bien signer », ce qui estoit proprement ne me rien dire puisque vous deviez bien sçavoir qu'il estoit de ceux qui s'y oppoient. Mais il n'est plus question à présent de tout cela, j'ay changé de dessein, et ne me veux plus marier sy tost, ny auparavant que mes affaires ne soyent en meilleur état et que je n'aye vidué avec Oursel, lequel est un vray fripon, et un malhoneste homme, lequel l'autre jour eut assez d'effronterie que de me menacer qu'il ne me donneroit pas un sou que je ne feusse vidué avec luy, mais il n'a qu'à charier droit, car il a affaire à un homme qui ne luy donnera guère de cartier...

J'ay à vous apprendre pour autre nouvelle que notre frère² est fortement amoureux de Mademoiselle Camin³, et qu'il porte là ses pretentions, et qu'ainsy vous avez deux frères qui voudroient vous donner une belle sœur...

1. Daniel de la Chambre, baptisé le 11 mars 1649 à Quevilly, fils de Daniel de la Chambre et de Marie Crommelin, et par suite neveu de Catherine Crommelin.

2. François de Coninck.

3. Il s'agit sans doute de Marie Camin, la future fiancée de Frédéric de Coninck.

Frédéric de Coninck à sa mère Catherine Crommelin.

Hambourg, le 9 février/1^{er} mars 1683.

...Sy j'avois 3 ou 400 V¹ en mains, je pourrois faire quelque chose, car lorsque j'auroy encore envoyé à Rouen quelque marchandise, je n'auray plus d'argent, et il faudra que j'attende 8 ou 10 mois auparavant que les dettes soient rentrées ; on ne vend à Rouen qu'à terme, et au contraire on n'achepte icy qu'en payant comptant en banque. J'ay fait icy quelques bons amis, et, entre autres, un quy me met en réputation, et sous le nom duquel je fais mon petit négoce, car on ne sçaurait négocier icy qu'en s'accordant avec la ville et en payant tous les ans une somme d'argent que les Messieurs de ville vous imposent, pour avoir permission de négocier, il faut aussy payer d'abord 500 livres pour avoir un compte en banque, ce que je ne feray qu'à la dernière rigueur et que je ne sois découvert. Je ne fais rien du tout pour aucune personne. Le sieur Pierre Godefroy le jeune m'a escrit depuis peu en termes fort civils ; il m'a fait l'offre de ses services, c'est un bon garçon quy entend les affaires, et quy le fait exactement. Je luy ay envoyé pour mon compte pour plus de 1000 marcs de cuivre en planches, il m'a fait espérer que je pourrois gagner environ 8 pour cent...

Catherine Crommelin à son fils Frédéric de Coninck

Au Hâvre, ce 16 mars 1683.

... Je vois que vostre oncle ne vous veut rien remettre que n'ayez 25 ans, pour moy je ne puis rien en cela envers luy, et je n'oserois luy écrire, mais il ne vous peut refuser de vous payer tous les ans l'interest, quy te serviroit ailleur. Mon pauvre fils, je voudrois te pouvoir donné bien de l'avance pour te mettre à faire grand commerce, mais il est bon de ne pas trop embrasser d'abord, vaut mieux de commencer peu à peu, et principalement en ce tems fâcheux, où on ne say pas à quy ce fier, car on entend que faillite de tout costé. Pierre Godefroy est un bon garçon et bien diligent, et quy fait de bonnes affaires, ce jeune homme fera une bonne maison, il travaille et il est fort honnest, pleut à Dieu que tu eusse un sy bon commencement que luy. Quant à la commission que tu me donne², en vérité, il n'est pas encor tems, il faut batir ta cuisine auparavant, il n'y a personne icy...

1. Écus.

2. De lui chercher une femme.

Au Hâvre, ce 19 may 1683.

... J'ay du desplaisir de voir que tu n'ayme pas le pays, tu en disois de mesme quand tu estois en Hollande¹, que les gens sont brutau; mon cher enfant, par toutes sortes des pays il y a des gens mal sivilisée, mais on trouve aussy des honneste gens avec quy on fait societtée; je te prie, ne te desplais point...

Jean n'est plus sy pressé pour ce marier...

Au Hâvre, ce 7 juillet 1683.

... Je suis fort en peine, ton frère Robert n'est pas encor arrivé, le vent a esté contraire; depuis 2 jour il paroît propre, j'espère que dieu l'a préservé et qu'il arrivera en bref. J'ay vendu les 4 morceaux de toille Silésie par le prix de £ 21 : 2^s, ces sorte de toille ne sont pas propre pour ce lieu, il n'y auroit cependant à prendre sy les messieurs de la romaine ne prenoit de sy grand droicts, ils ont fait payer à vostre frère à Rouen comme cy sceut esté de belles toilles, ainsi sans conter le frait au maître de navire, ne voilà que ce qu'ils ont cousté, et j'ay eu bien de la peine à m'en deffaire, ainsy il y a à perdre. J'ay envoyé à ta sœur à Rouen de la dentelle pour £ 23 : 10^s, le surplus je te le donne avec un bonnest brodée, que j'ay prié M^r Camin de le donner à un bon maitre de navire pour te le porter. Les dentelles sonte à présant au plus chere de l'année à cause qu'elle sont plus demandé, aussy sont-elle plus blanche, elle seront à meilleur marché dans hivert...

... Mon fils, dans l'incertitude où tu est, il ne falloît pas demander des meubles, ny faire faire un lict, car quant il faut vendre on perd gros, et de transporter il coûte beaucoup, il ne vous faut pas dire ce que votre chambre a couté, car sy tu la voulois vendre, on la demanderoit fort au dessous.

Ton cousin François de la Chambre² est de retour à Rouen de Saint Quentin, où il a esté menée sa sœur à la nopce de ta cousine Jeanne Crommelin, la dernière fille de feux mon frère Louis, quy est mariée à M^r Gilot³ d'Alençon, où ma sœur sa mère est allée mener à son ménage avec ta cousine de la Chambre⁴, quy se proumène bien. Elle est cause que ta sœur ne m'est pas

1. Avant d'aller à Hambourg, Frédéric de Coninck avait séjourné à Amsterdam de 1676 à 1679.

2. François de la Chambre, baptisé à Quevilly le 1^{er} juillet 1653, était fils de Daniel de la Chambre et de Marie Crommelin, et par suite neveu de Catherine Crommelin.

3. Abraham Gillot.

4. Marie de la Chambre, baptisée à Quevilly le 1^{er} mai 1647, sœur de François. Elle épousa par la suite M. de Vasony, gentilhomme normand, et mourut peu après.

encor venue voir, elle y veut venir. Si tu say quelque bon gros bourgmestre, tu fera bien de luy envoyer. Tu aura appris par la gazette le grand houragan quy est arrivé le 25 du passée sur toute la ville de Rouen et à une lieu à la ronde, cette orage a fait un tel ravage qu'en un quart d'heure de tems elle a endaumagé toutes les églises en général : le beau portail de Nostre Dame abatus, les orgues perdu, le clocher St André abatu, celluy de St Michel transporté de l'autre costé de la rue et tombé sur des maison quy en a fait abatre le comble. C'estoit une chose terrible, toute les vitres de toute les maison presque toute cassée, et les couverture, mais le plus grand mal a tombées sur les église, la flèche de Nostre Dame panche de 18 pouce, celle de St Martin est aussy penchée, il y a un désordre terrible. Sy cette orage eut du ré une heure, on dit que la ville eut submergé, la grelle tomboit grosse comme des œuf. Cette un effect du juste couroux de Dieu, il nous a épargné afin que nous retournions à luy. Entre autres, on m'a dit que Mr Morin avocat est noyé, il se baignoit et n'a sceu se sauver, d'autre quy se sont sauvé tout nud, leur abit perdu, et leur corp tout meurtrie de grelle; de vivant d'homme on a veu tel chose...

Au Hâvre, ce 24 juillet 1683.

... Pour ce quy est de venir icy, ne le fais point, tu en aurois du regret, car tu aurois grand peine pour sortir du pays, on observe de rigueur. Ton frère n'est point encor party, encor 8 ou 9 mois apprendra bien des choses, on scaura quel résolution prendra vostre frère et alors vous vous resolverez ensemble, car de revenir, il n'est nulement conseillable. Jean est encor de mesme, il travaille à son compte...

Frédéric de Coninck à sa mère Catherine Crommelin

Hambourg, le 20/30 juillet 1683.

... Comme je vous l'ay toujours dit, je ne feray jamais rien sans vostre consentement, et sy je n'avois craint de vous désobliger, je n'aurois pas demeuré huit jours dans Hambourg; j'ay dépensé depuis que je suis icy près de 3 800 marcs, et cependant je vis comme un misérable; j'en suis moy-mesme confus quand j'y songe. Je ne me soucie pas où demeurer, pourvu que je m'y puisse mieux accoutumer qu'icy, et que j'y puisse mieux trouver mon compte et faire moins de dépense. Car icy, quand mesme j'aurois tout mon capital entre les mains, et encore une fois autant, tout ce que je pourrois faire seroit de gagner ma dépense; car, pour ce quy est des manufactures françois, ce n'est point

mon affaire, et il y a icy trop de gens quy s'en meslent. Il ne reste donc que les marchandises qu'on peut envoyer d'icy à Rouen, quy pour la plupart consistent en fer, en cuivre, etc. C'est le plus pauvre négoce du monde et on n'en retire pas l'intérêt de son argent, de sorte qu'il n'y a rien à faire icy pour moy...

Catherine Crommelin à son fils Frédéric de Coninck

Au Hâvre, ce 7 aoust 1683.

... Ta sœur Camin est party le 3 courant et est bien arrivée chez elle avec son fils¹ quy est gentis et Ester Torin², et ta sœur Terotte³ qu'elle a menée à Rouen pour apprendre le catéchisme...

... Mon cher fils, faut avoir patience, toute chose ne nous reüsis pas comme nous voudrions. Ton frère François est party hier de Rouen pour Anvers, on a peine à quitter ces affaires, estant à presant fort attaché, et autant il a fait le garçon, plus il est retiré, il est métamorphosé...

... J'ay pris la liberté d'écrire à M^r Marcq Peter, autre fois sy amis à vostre cher père, après l'avoir leu, cachette la et la porte et luy fais mes baise main. Robert m'a dit qu'il a 2 belles filles, sy ce M^r vouloit, il te pouroit ayder de son avis, fais luy visite souvent. Je croiois que François de la Chambre feroit merveille avec toy, il me semble qu'il couche en joue une demoiselle Martel⁴ à Londres...

Frédéric de Coninck à sa mère Catherine Crommelin

Hambourg, le 10/20 aoust 1683.

Ma chère mère, j'ay bien receu celles dont il vous a plu de m'honorer, l'une du 24 passé, et l'autre du 7 courant. Vous m'écrivez de travailler avec ce que mon oncle a à moy entre ses mains; ce seroit bon s'il vouloit me le remettre; c'est avec bien de la peine qu'il me remit, il y a un an, 3 000 marcs lesquels sont présentement dépensés; il m'a écrit qu'il n'y a rien à espérer que je n'aye 25 ans. Je ne scais pourquoy vous voulez absolument que je reste icy, je voudrois vous pouvoir obéir en cela, mais c'est

1. Jean Camin, baptisé à Quevilly le 21 janv. 1680.

2. Ester Torin, née en 1666, fille de Jean Torin et d'Ester Crommelin, et par suite nièce de Catherine Crommelin.

3. Ester Oursel, née en 1673.

4. Sans doute une sœur d'Élisabeth Martel, femme de son frère Jean de la Chambre.

une chose que je ne pourray jamais faire, car, quand je serois certain de faire icy ma fortune, je n'y voudrois pas demeurer. Le séjour de Hambourg m'est trop odieux, et la nation trop insupportable, il faut que j'en sorte cette année quoy qu'il en coûte. Enfin, je m'estime le plus malheureux des hommes, je voudrois estre un simple gentilhomme, et n'avoir que cinq sols; je chercherois ma fortune à l'armée, et sy présentement j'en estois capables, je m'envolerais dès demain. Je ne sçais de quel bois faire flèche. J'irois aux Grandes Indes sy je pouvois y avoir quelque employ; pourtant j'aimerois encor mieux aller demeurer en Amérique, soit en terre ferme, soit aux Iles, je voudrois y avoir une bonne habitation, il me semble que j'y vivrois fort content. Je serois bien aise d'y faire un voyage, pour reconnoistre les lieux avant de m'y établir. Je vous prie de vous enquérir quand il partira un vaisseau, et de me le mander, je partirois aussitost pour m'y embarquer; c'est à quoy je vous prie de songer. J'ay délivré vostre lettre a M^r Marc Peter, quy m'a fort bien receu; il vous baise les mains...

Catherine Crommelin à son fils Frédéric de Coninck

Au Hâvre ce premier septembre 1683.

... Cette guerre nous va encor troubler, et on ne laisse pas que de nous persécuter. Je suis bien aise que M^r Peter t'a fait bon accueil, va le voir souvent, et tu vaira s'il te parle en bons amis, et luy pourriez mander son avis. Mon pauvre cher enfant, je ne say que te dire d'avantage, je voudrois sçavoir quelque lieu pour pouvoir gagner quelque chose, et nous nous mettrions ensemble, mais il faut demeurer icy tant qu'il plaira à Dieu me tirer d'opresse...

Au Hâvre, ce 7 novembre 1683.

Mon très cher fils, j'espère ton arrivé à Rouen¹ en bonne santé et qu'auré trouvé tous nos amis de mesme. Je croiois, au retour du temple, trouver les nouvelle de ton arrivé, je n'en ay point, ce quy me mest en peine. J'espère que notre Seigneur t'a préservé de mauvais accidents. Tu n'aura point manqué d'envoyer à la charette demander vostre malle et le paquet de ta robe de chambre à quoy j'avois liez tes botte rouge et tes soulier, mais mal accomodé à cause que l'heure me pressoit fort. Tu say que le port en estoit acquitté icy. Je ne crois pas qu'ayé soupée à Lille-

1. Frédéric de Coninck ayant quitté Hambourg dans les premiers jours d'octobre, arrivait sain et sauf au Hâvre à la fin du mois. De là il repartait au bout de quelques jours pour Rouen.

bonne avec la compagnie de la charette, ayant appris qu'il y avoit 2 capucins, sy ce n'est que Madame Coquemier¹ l'ay joint pour les quitter. J'ay appris aujourd'hui qu'elle est allée au mariage de M^r Vereulle², son frère. Mande-moy la résolution que prendrez et ce que fait ton frère Jean.

Durant les mois suivants, Frédéric de Coninck, réside à Rouen chez Monsieur Dumesnil, rue S^r Etienne, et s'occupe surtout à terminer ses comptes avec son beau-père Oursel, qui avait géré sa fortune jusqu'à présent. C'est vers cette époque qu'il fait la connaissance de Mad^{lle} Mayon Camin³, cousine-germaine de son beau-frère et orpheline de père et de mère. Le 31 mars 1684, au temple de Quevilly ils présentent tous deux au baptême Catherine Camin, nièce de Frédéric de Coninck. Puis, c'est la liquidation des comptes avec M. Oursel, et Jean de Coninck en profite pour se marier à Marthe Duval, après plus d'un an de fiançailles. Le 8 octobre, Frédéric de Coninck, s'embarque sans difficulté à Quillebeuf, et, après 8 jours de mer et 8 jours de rivière, il arrive à Hambourg le 23 du mois. Il ne s'agit plus de faire de nouvelles affaires, mais de terminer au plus vite les anciennes, et de ramener ses effets personnels.

Catherine Crommelin à son fils Frédéric de Coninck, à Rouen

Au Havre, ce 8 novembre 1684.

... Pour nouvelle, le dit S^r Hervost a esté dimanche dernier en cette ville venant quérir M^r P. Godin⁴ pour s'accorder avec sa fille quy est à Rouen chez sa sœur, il a tant cherché qu'à la fin il a trouvé, ce seront deux moiens sains ensemble. M^r Vanderhult⁵

1. Parmi les nouveaux convertis, au Havre (1689) se trouvaient plusieurs Cocquemier (Amphoux, *Hist. du Prot. au Havre*, p. 408 et 409).

2. Le nom Vereul se retrouve fréquemment dans les registres de Quevilly.

3. Marie Camin, née à Abbeville le 14 novembre 1659, était fille de Louis Camin et d'Anne Santerre.

4. Parmi les « nouveaux convertis » du Havre, en 1689, se trouvent : « Pierre Godin, sa belle-mère, 5 enfants dont 1 garçon âgé. Un autre en Hollande ». Il habitait rue Semaufville (la rue d'Estimaufville actuelle), non loin des Oursel. (Amphoux, *Hist. du Prot. au Havre*, p. 409).

5. Parmi les protestants restés à Rouen en 1689, on trouve « le sieur Vanderhult, marchand, hollandais de nation, bon négociant, duquel M. Louvois

a aussi accordé sa fille aînée à M^r Geudeville de Dieppe, on dit que M^r Vanderhult a promis 20 000 livres, cela est beau...

Frédéric de Coninck à sa mère Catherine Crommelin, au Hâvre.

Hambourg, le 12/22 décembre 1684.

Ma chère mère, j'ay bien reçu celle qu'il vous a plu de m'écrire le 8 du mois passé, j'ay depuis appris la perte du navire « l'Espérance » ce dont j'ay bien du chagrin. Dieu soit loué que les marchandises et les ustensiles aient été sauvés. Ma sœur m'a écrit que M^r Oursel avoit acheté un autre navire, je souhaite de tout mon cœur qu'il ait meilleure fortune...

Comme vous estes tout mon support et mon appuy, je ne peux m'adresser à un autre qu'à vous pour vous découvrir ce que j'ay sur le cœur; je vous diray donc qu'il y a 3 ou 4 mois que je suis accordé de paroles avec Mad^{le} Mayon Camin, ma commère. C'est une personne quy a infiniment de l'esprit et de la conduite, et avec laquelle je ne doute pas que je sois heureux. Nous nous sommes jurés un amour inviolable, et nous nous écrivons toutes les semaines deux fois. Je vous prie, au nom de Dieu, d'approuver mon choix puisque je n'en peux faire un meilleur, et d'y donner les mains. Puisque c'est vous mesme quy avez pris la peine d'en faire la demande pour moy, donnez-y, je vous prie, vostre consentement, je vous en prie par toute l'amitié et toute la tendresse que j'ay pour vous, et par tout ce que nous craignons et révérons le plus. Si cela ne réussissoit pas, il n'y auroit pas de mort que je n'aimasse mieux supporter; je serois incapable de jamais rien faire, et ce seroit infailliblement ma perte. Sy, au contraire, cela réussit comme je l'espère, je songeray effectivement à un établissement solide, et je crois qu'avec l'aide de Dieu, je feray quelque chose...

Frédéric de Coninck à sa sœur Catherine Camin, à Rouen.

Hambourg, le 15/25 décembre 1684.

... Il faut espérer que Dieu aura pitié de nous, et qu'il fera cesser la persécution; il y a tant de milliers de personnes quy demeurent en France et quy s'y établissent tous les jours, pourquoy ne pourrois-je pas y demeurer aussy bien qu'elles?...

se sert très souvent, il ne se trouve à aucune assemblée, est le solliciteur de ceux de la religion qui ont des affaires ». M. Lesens ajoute : « Antoine Vanderhulst, fils d'Antoine Vanderhulst et de Madeleine Everast, de la Haye en Hollande, marié, le 9 juillet 1622, à Sara Vanderschalque (5 enfants) ».

Frédéric de Coninck à sa mère Catherine Crommelin, au Havre.

Hambourg, le 3/19 janvier 1685.

Ma chère mère, votre lettre du 3 de ce mois m'a mis dans un mortel chagrin, j'attendois plus de consolation de vous dans l'ennuy ou je me trouve. Je croyois m'estre étendu assez sur ce que je vous ay écrit touchant l'état ou je suis avec Mad^{lle} Mayon : ma mère, je veux bien vous dire que c'est une chose faite et quy se fera ; quand je devrois mourir de mille morts, il faut qu'elle se fasse ; je l'épouseray dussé-je épouser avec elle dix fois plus de procès qu'elle n'en a...

(*A suivre.*)

SÉANCES DU COMITÉ

14 novembre 1922

Assistent à la séance, sous la présidence de M. John Viénot, MM. R. Garreta, R. Puaux, E. Rott, R. Reuss, M. Vernes et N. Weiss. MM. R. Allier, Cornélis de Witt, J. Fabre et J. Pannier se font excuser.

Après la lecture et l'adoption du procès-verbal de la dernière séance, M. Maurice Vernes prend la parole à propos d'une communication, faite par M. le pasteur D. Bourchenin, d'une lettre d'Auguste Comte où il se déclare l'élève de Daniel Encontre et reconnaît que c'est à lui qu'il doit « le premier éveil de sa vocation intellectuelle et même sociale » (1922, 183). M. Maurice Vernes se demande comment, après avoir reconnu tout ce qu'il devait à ce professeur protestant, Auguste Comte en est arrivé à parler du protestantisme dans les termes les plus malveillants. Le positivisme s'est approprié cette attitude à notre égard et aujourd'hui, par exemple, M. Pierre Lasserre, qui est le représentant de la doctrine positiviste, est très favorable au catholicisme et ne manque pas une occasion d'attaquer le protestantisme.

M. le président informe le Comité que le 7 novembre était le 25^e anniversaire pastoral de M. Staehelin qui est à la tête de l'Église de Fredericia en Danemark, laquelle a célébré en 1919 le

deuxième centenaire de sa fondation par des réfugiés français. Informé par M. le pasteur Nicolet de Copenhague, M. Viénot a envoyé au nom de notre Société une lettre de félicitations à M. Staehelin. Il profite de cette occasion pour adresser, également au nom de notre Société, ses félicitations à notre vice-président M. Édouard Rott, à l'occasion de sa nomination de commandeur de la Légion d'honneur et de docteur ès lettres *honoris causâ*, de l'Université de Neuchâtel. M. Rott remercie le président et le Comité des paroles aimables qu'il a bien voulu lui adresser.

Le président entretient ensuite le Comité de l'assemblée générale de notre Société que, lors de notre dernière séance, on espérait pouvoir tenir à Mazamet. Il n'a pas été possible de donner suite à ce projet qui aurait dû être connu et pouvoir être préparé dans la région longtemps à l'avance. Il propose que, si possible, cette assemblée se tienne à Paris, soit encore avant Noël, soit plus tard.

M. René Puaux informe le Comité qu'il a pu faire représenter dans le Comité qui s'est organisé en faveur des réfugiés d'Asie Mineure, le protestantisme qui depuis si longtemps et presque seul s'est intéressé tout particulièrement aux Arméniens et aux chrétiens persécutés en Orient. Il se propose aussi de faire une communication sur un galérien nommé Gargasse qui correspondait avec Benjamin Franklin.

Bibliothèque. — Le secrétaire a obtenu des héritiers de M. Engel-Gros, un très beau volume, non mis dans le commerce, sur le château de *Ripaille*, ancienne abbaye près de Thonon qui fut au xvi^e siècle administré, pendant quelques années, par un frère de Farel, — et de M. de Quatrefages de Bréau, un registre de consistoire en très mauvais état, mais qui se trouve être celui de l'Église de *Sauve*, antérieur à celui qui a été mentionné dans un précédent procès-verbal.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

ET COMPTES RENDUS CRITIQUES

Étienne de La Boétie et l'édit du 17 janvier 1562

La bibliographie des travaux imprimés et des sources encore inédites qui concernent les débuts des Guerres de religion en Guienne a été esquissée dans le récent travail de M. Lucien

Romier, *Le Royaume de Catherine de Médicis. La France à la veille des guerres de religion*¹, au chapitre où cet historien dresse l'état des forces protestantes aux environs des années 1560-1562. Elle est donnée plus complète, avec un récit des événements, dans les ouvrages déjà anciens de Gaullieur, *Histoire de la Réformation à Bordeaux*² et du baron de Ruble, *Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret*, t. II³, et *Jeanne d'Albret et la guerre civile*, t. I⁴, et surtout dans l'important travail de M. Paul Courteault, *Blaise de Monluc historien*⁵. C'est là qu'il faut chercher actuellement l'histoire la plus détaillée et la plus impartiale des commencements des « troubles » dans le pays de Guienne.

A qui voudrait pourtant reprendre cette importante question, il faut indiquer un *Mémoire touchant l'Édit de janvier 1562* dû à la plume de l'illustre ami de Montaigne, le conseiller au Parlement de Bordeaux, Étienne de La Boétie. Quand celui-ci mourut, le 18 août 1563, peut-être de la peste, à Germignan, à quelques kilomètres de Bordeaux, au moment où il se préparait à gagner les propriétés de sa femme, situées dans le Médoc, Michel de Montaigne, présent à son lit de mort, recueillit cet opuscule avec d'autres papiers et sa bibliothèque. Il le signale dans ses *Essais* quand, après avoir parlé du *Discours de la Servitude volontaire*, écrit « par manière d'essay en sa première jeunesse, à l'honneur de la liberté contre les tyrans », il cite encore comme étant du même La Boétie « quelques mémoires sur cet édict de janvier, fameux par nos guerres civiles ». Et il annonce l'intention de les publier quelque jour. Mais il n'en fit rien. Le mémoire demeura longtemps inédit et ce n'est que ces années dernières que M. Paul Bonnefon, l'érudit conservateur à la Bibliothèque de l'Arsenal, en découvrit une copie aux folios 131 à 164 d'un recueil factice portant le n° 410 des Manuscrits de la Bibliothèque Méjanès à Aix.

M. Paul Bonnefon, mort l'an dernier, longtemps secrétaire de la *Revue d'Histoire littéraire de la France* s'était pour ainsi dire, fait une spécialité de tout ce qui se rapportait à la Boétie. Né à Sauveterre-de-Guienne, il était presque le compatriote du conseiller au Parlement et il avait donné en 1892 une édition de ses *Œuvres Complètes*, à laquelle est jointe une foule de commentaires et de notes⁶.

1. Paris, Perrin, 1923, 2 vol, in-8°.

2. Bordeaux, 1884.

3. Paris, 1887.

4. Paris, 1897.

5. Paris, Picard, 1908. — Depuis, ce même historien a fait paraître deux volumes d'une savante édition des *Commentaires* de Blaise de Monluc (Paris, chez Picard). Le premier a paru en 1911. Le troisième et dernier volume paraîtra avant la fin de l'année.

6. *Œuvres complètes d'Estienne de La Boétie* publiées... par Paul Bonnefon, bibliothécaire à l'Arsenal. Bordeaux-Paris, 1892, in-8°. — M. Bonnefon

Le *Mémoire sur l'Édit de janvier* fut publié par lui dans les deux premiers fascicules de l'année 1917 de la *Revue d'Histoire littéraire de la France*. Il a été depuis l'objet d'une réimpression dans un volume de la Collection des chefs-d'œuvre méconnus, à la suite du *Discours de la servitude volontaire*¹.

La publication est précédée d'une courte introduction où M. Bonnefon rapporte d'abord les circonstances qui ont amené la découverte de l'ouvrage; il donne ensuite les raisons qui permettent de l'attribuer à Étienne de La Boétie, en faisant valoir le rôle important que celui-ci a joué avant les premiers « troubles », quand il accompagne Charles de Coucis, seigneur de Burie, lieutenant du roi de Navarre, chargé au mois de septembre et octobre 1561 d'une mission de pacification dans le pays d'Agenais. Il essaie également de déterminer la date de la composition de l'ouvrage et, non sans quelque hésitation, il la place au milieu de l'année 1562.

Une rapide analyse du mémoire termine cette introduction.

Bien que les « *Mémoires sur l'Édit de janvier 1562* » soient à mettre parmi les sources de l'histoire des débuts des guerres religieuses en Guienne, tant en raison de la personnalité de son auteur que des motifs qui ont amené sa composition, il serait vain de vouloir y chercher des précisions sur les événements de cette province à la suite de l'application de cet édit. La Boétie n'y fait que de rares allusions à ce qui se passa en Guienne, « notre Guienne ».

Il se place, à peu près constamment, au point de vue le plus général, « le sujet de sa délibération étant la pacification des troubles ». Ayant noté la cause du mal en « la diversité de religion », il en cherche l'origine et la trouve, non point dans l'action de tel ou tel grand personnage, comme Luther, Zwingli ou autre, mais dans l'état même de l'Église Romaine : « l'origine de cette calamité, dit-il, est l'abus des ecclésiastiques et la mauvaise vie et insuffisance des pasteurs, qui était si grande et si notoire qu'elle a ému cette querelle et a servi d'un argument invincible à leurs adversaires; et de cela en est un témoignage certain si on veut se resouvenir où se prit premièrement le feu. Ce fut, je

avait également publié dans les *Archives historiques de la Gironde*, t. XXVIII, p. 121-143, vingt-deux arrêts du Parlement de Bordeaux, rendus au rapport d'Étienne de La Boétie.

1. La Boétie, *Discours de la Servitude volontaire* suivi du *Mémoire touchant l'Édit de janvier 1562*. Introduction et notes de Paul Bonnefon. Paris, Bossard, 1922. (Collection des Chefs-d'œuvre méconnus).

trois, aux indulgences l'an 1517, pour ce que de ce côté là sans doute, l'Église était si tarée, qu'il était impossible de couvrir cette difformité sans trop grande imprudence. Or le mal a toujours crû et cela pour autant qu'au lieu que le chef de l'Église devait avoir connu le vice et s'aviser de rabiller promptement ce défaut, ils firent tout le rebours, et au contraire de ceux qui, voyant la flamme allumée, abattent ce qui est près, même s'il est de bois et sujet à brûler. Car, en lieu d'être avertis par ce commencement des abus qui était parmi eux, d'ôter celui-là où l'hérésie s'était attaquée et encore les autres, afin de ne lui donner prise sur eux, ils s'opiniâtèrent sans cause à maintenir ceux-là, attisant le feu par ce moyen et lui donnant alimentation et nourriture; de sorte que depuis, s'étant embrasé vivement, il a consommé non seulement ce qui était de ce bâtiment gâté et vicieux, mais encore de celui-là même qui était bon, et solide, et bien fondé...

« On a fait encore pis, quand on a voulu maintenant non seulement maintenir les bonnes opinions, mais encore souvent des observances, ou indifférentes, ou par aventure abusives, avec le glaive et le feu. Car il n'est rien si dangereux en un état, l'orsqu'on veut garder qu'une opinion de la religion qui trouble la chose publique ne s'augmente, que de contraindre ceux qui la tiennent à l'approuver par leur mort... »

La politique de répression et de violence de François I^{er} et d'Henri II n'a fait que fortifier la religion naissante; après eux la politique de tolérance n'a pas remédié à l'état des choses : on a laissé s'établir deux « corps » d'églises en face l'un de l'autre : « Tout le désordre, déclare l'auteur, ne vient d'ailleurs, ... car ça été rompre l'union du corps de cette monarchie et bander entre eux mêmes les sujets du roi. Depuis en ça on n'a cessé de voir misérables meurtres, pilleries, boute-feux, saccagemens, assemblées en armes, forces publiques et une infinité de piteux spectacles inconnus à nos pères et non accoutumés en un état paisible et florissant..... En cela ne fallait-il point épargner à toute heure le glaive punissant et exercer la rigueur de la sévérité, *non pas comme au commencement gêner les esprits des hommes et vouloir se faire maître de leurs pensées et opinions* ».

A présent il n'y a plus que deux solutions à adopter pour sortir de cet état de choses : « ou confirmer la religion de nos prédécesseurs ou entretenir celle-là et la nouvelle et toutes les deux ensemble ».

Mais La Boétie ne peut « goûter cet entre-deux » d'où d'après lui on ne peut rien attendre qu'« une manifeste ruine ». Tout d'abord de deux opinions si contraires, l'une doit être manifestement fausse : le roi dont le devoir est de veiller au salut de ses sujets ne saurait souffrir qu'une des deux parties de son royaume

fasse ouvertement profession d'une fausse opinion, ce qui peut avoir les plus graves conséquences. En outre l'étranger pourrait profiter de cette division du royaume pour commencer la guerre et l'on sait que « ville divisée est à moitié prise » ; en tout cas il aurait un motif de craindre que la doctrine défendue sur son territoire, et autorisée sur le nôtre par contagion ne pénétre chez lui. Enfin autoriser cet intérim serait propager la guerre civile : « nulle dissension », en effet, « n'est si grande ni si dangereuse que celle qui vient pour la religion : elle sépare les citoyens, les voisins, les amis, les parents, les frères, le père et les enfants, le mari et la femme ; elle rompt les alliances, les parentés, les mariages, les droits inviolables de nature, et pénétre jusques au fond des cœurs pour extirper les amitiés et enraciner des haines irréconciliables ». L'expérience faite en ces dernières années a prouvé que ce système au lieu de procurer l'apaisement n'a fait au contraire que favoriser ce déchirement dans l'État : « C'est une vaine fantaisie et vraiment un songe d'espérer concorde et amitié entre ceux qui tout fraîchement ne viennent que de se tirer et se départir sur cette querelle, que l'une estime l'autre infidèle et idolâtre. C'est une noise qui se réveille toujours... »

Ainsi on ne saurait souffrir l'exercice simultané des deux religions opposées. Quel remède emploiera-t-on ? « Mon avis est de commencer par la punition des insolences advenues à cause de la religion, et après ne laisser comment que ce soit une église et que ce soit l'ancienne ; mais qu'on réforme tellement celle-là qu'elle soit en apparence toute nouvelle et en mœurs toute autre ; et en ce faisant user de telle modération qu'en tout ce que la doctrine de l'Église pourra souffrir on s'accorde aux protestants pour les ranger tous en un troupeau, faire revenir ceux qui ne seront trop délicats et leur donner moyen de se réunir sans offenser leur conscience et non pas déchirer la part de Jésus-Christ en deux bandes, chose détestable devant Dieu, et certaine révélation de son ire ; et indubitable présage de l'entière ruine de ce royaume ».

Pour châtier les excès, La Boétie préconise la convocation dans chaque ressort de Parlement de *Grands Jours* qui puniront les délits et les crimes sans s'occuper des opinions religieuses.

Pour réformer l'Église et la mettre au goût des nouveaux réformés, il propose de supprimer le culte des images et celui des reliques. On conservera l'administration des sacrements, mais en la réformant de telle sorte que les protestants en usent sans en être choqués ; enfin que « rien ne se fasse en l'église, je ne dis pas à prix d'argent, mais du tout où il y intervienne aucune mention de marché ou don ni accord volontaire ».

Telles sont les principales idées émises par La Boétie au cours

de son long mémoire. Les citations que nous faisons de cet opuscule donneront peut-être au lecteur la pensée de reprendre l'étude des débuts des guerres de religion en Guienne, en mettant en œuvre les nombreux documents inutilisés encore sur cette question qui existent à la Bibliothèque Nationale ou dans les Archives départementales et communales, ou encore, ce que nous ne souhaitons à personne, de s'engager dans la controverse qui s'est élevée à propos de la paternité du *Discours de la Servitude volontaire* entre MM. Armaingaud, Strowski, Villey et Bonnefon ou plus simplement enfin de relire, dans les *Essais*, le chapitre que Montaigne, à propos de la mort de La Boétie, écrivit sur l'amitié.

H. PATRY.

PAUL CHRÉTIEN-AUDRUGER. — **Notice généalogique sur la famille Audruger et sa parenté.** Laval, 1922, 144 p.

Cet ouvrage, véritable travail de bénédictin, contient une généalogie très complète des familles de Vitré et de Laval apparentées aux Audruger, dont plusieurs intéressent l'histoire du protestantisme.

C'est ainsi qu'une des branches de la famille Audruger elle-même se convertit et émigra : ses descendants seraient encore répartis en divers pays.

A propos de la famille de Cahideuc qui était calviniste, M. Chrétien-Audruger cite un assez grand nombre de gentilshommes protestants, et notamment Paul de Paindeblé qui par son second mariage avec Judith de Ravenel se trouve être l'arrière-grand-oncle de Chateaubriand tandis qu'une fille de son premier mariage, Jeanne, avait épousé un apothicaire de Nantes, Pierre de Larroque, oncle de Daniel de Larroque.

Le mariage d'Antoine Aubert de la Mineraie avec Jeanne de Pestere, arrière-petite-fille de Martin de Pestere, recteur de l'académie calviniste de Gand qui mourut pasteur de l'église de Vitré, fournit à l'auteur l'occasion de décrire la descendance du fils aîné de Martin, Jean, qui lui avait succédé comme pasteur de Vitré et avait eu dix enfants de son mariage avec Jacqueline du Tertre.

Il est à remarquer que M. Chrétien-Audruger adopte pour cette famille l'orthographe Peyster qui est celle d'une autre famille protestante et gantoise avec laquelle il la confond, et dont il donne également une rapide esquisse.

H. DE P.

Le Gallicanisme et la Réforme catholique.

Tel est le titre donné par M. Victor Martin, docteur ès-lettres et en droit canonique, à son *Essai historique* (c'est son sous-titre) *sur l'Introduction en France des décrets du Concile de Trente (1563-1615)*¹. L'élément le plus important de son information réside dans les manuscrits des Archives secrètes du Saint-Siège, élément complété, interprété, voire corrigé par d'autres sources. Le point de vue particulier de l'auteur se manifeste dans ces lignes de l'Introduction : « Ce n'était pas une Réforme que les soi-disant Réformateurs d'Allemagne ou de Genève avaient faite ; c'était une révolution. La réforme, empoisonnée au Concile de Bâle par les passions anti-papales faiblement tentée au 5^e Concile de Latran, la véritable réforme catholique, déjà réclamée au Concile de Vienne en 1311, ne fut œuvre accomplie qu'en 1563. »

Il reconnaît d'ailleurs « le grand abus... installé dans les affaires bénéficiales, où la simonie, le cumul effronté, le népotisme et la complaisance changeaient... la maison de Dieu en un lieu de trafic... et l'Église devait rougir de voir des biens, laissés pour l'entretien des œuvres pies, servir à la débauche et même au crime ». Il reconnaît « les scandaleux excès d'un Innocent VIII ou d'un Alexandre VI, les raffinements somptueux et le dilettantisme à demi païen d'un Léon X », mais il proclame, non moins haut, « que, dans le bilan des causes de la Révolution, l'une des plus profondes a été la résistance de l'autorité royale à la disposition fondamentale du Concile de Trente : qu'il devait exister un juste équilibre entre les bénéfices et les charges ». Car « l'œuvre disciplinaire du Concile, accueillie avec enthousiasme par la plupart des États catholiques, n'a jamais joui en France de la reconnaissance officielle de l'autorité civile ». Et c'est précisément, affirme hardiment M. Martin « cet esprit de défiance à l'égard de l'ingérence ultramontaine, ce souci de maintenir tous les privilèges et toutes les coutumes nationales, qui constitue le fond du gallicanisme ». C'est le parti des *Politiques* qui est « responsable de l'échec officiel du Concile en France ». Et c'est cette « opposition du gallicanisme à la nouvelle discipline » qui constitue le fond même du sujet traité ici. Aux archives du Vatican, qu'il a fréquentées pendant plusieurs années, l'auteur a « pu suivre, comme pas à pas, ces longues et laborieuses négociations changeant d'allure suivant la main qui les conduisait..., mêlées étroitement aux événements contemporains, dont le contre-coup les ralentit, les accélère ou les interrompt... plusieurs fois sur le

1. Picard, 1919. In-8° de xxvii-415 p. Prix : 20 francs.

point d'aboutir, mais finissant toujours par échouer devant la même opposition ». Et le soutien principal de cette irréductible opposition, M. Martin le trouve dans le Parlement (p. 398); il arrive ainsi à cette conclusion paradoxale que « depuis la Révolution seulement, aucun obstacle intérieur ne s'oppose plus, dans l'Église de France, à la pratique intégrale des vertus chrétiennes dont le Concile de Trente a voulu promouvoir l'efflorescence. » (p. 402). Il ne croit d'ailleurs pas à la possibilité d'une « résurrection du gallicanisme ; la nature des relations de l'Église de France avec l'autorité civile le rendra désormais impossible » (p. 403, note 2).

D'autre part, il consacre plusieurs pages à la Saint-Barthélemy (p. 405 et suiv.). D'après lui, elle ne fut pas la conséquence du coup manqué de Maurevel, comme la correspondance de la nunciature permet de le prouver : « Que la boucherie eût été moins épouvantable, c'est possible ; mais avant l'attentat du 22 août, un grand coup avait été décidé, où de nombreuses victimes devaient périr... Quant à la cour de Rome, elle ignore tout du projet jusqu'après sa réalisation. Mais quelle fut l'attitude du Pape devant le fait accompli ? Pour l'apprécier équitablement, il faut se mettre dans l'état d'esprit des contemporains... Ce que Grégoire XIII vit dans cet événement, c'est le retour de la France à l'unité religieuse » et « il en accueille la nouvelle comme un témoignage singulier de la miséricorde de Dieu... En revanche, il n'envoya pas spécialement une solennelle ambassade porter au roi très chrétien ses félicitations... la légation était décidée bien avant ». Mais « s'il n'avait point conseillé l'assassinat des protestants¹, il voulut toutefois en tirer tout le bénéfice possible pour la religion catholique ».

Toutes ces citations montrent que nous sommes en présence d'une véritable œuvre historique, dont on peut discuter les jugements et les conclusions. Mais (p. 402, l. 6) Cavour étant mort en 1861 n'a pu confisquer des biens ecclésiastiques en 1886 ; c'est sans doute 1856 qu'il faut lire.

TH. SCH.

1. Comme le fit Pie V en 1569 (*Réd.*).

CORRESPONDANCE

La prétendue ivrognerie de Luther

Dans le *Luther et le Luthéranisme* du P. Henri Denifle, traduit et complété par l'abbé J. Paquier, on lit cette phrase (I, 180) « Luther suivait les usages et les coutumes de son pays : « Dieu « notre maître, disait-il un jour, doit nous compter l'abus de la « boisson parmi les petits péchés quotidiens, *car nous ne pouvons « y renoncer...* Boire un bon coup est tolérable, mais non s'enivrer, se griser ». Luther semble donc confesser que, suivant les usages de son pays, il *était incapable de renoncer à l'abus de la boisson*.

Est-ce bien là ce que Luther a voulu dire ? Voyons le texte intégral de la citation dont le P. Denifle ne nous a donné qu'une partie¹. Luther parle de son peuple, des Allemands : « Notre Seigneur doit nous compter l'ivrognerie comme un péché véniel², car nous ne pouvons y renoncer *que malaisément, et c'est pourtant une plaie honteuse qui fait beaucoup de mal aux biens, au corps et à l'âme*. J'ai souvent dit au nobles : Avant le repas, vous devriez vous exercer au jeu de la palestre ou à quelque autre jeu honnête du même genre, après quoi je vous accorderais volontiers un bon coup ; cela est tolérable mais non l'ivresse ».

On saisit ici sur le vif le procédé du P. Denifle. Sa citation est exacte, mais, en supprimant une partie des paroles du réformateur, il lui fait dire qu'il est incapable de renoncer à l'ivrognerie, alors qu'en réalité Luther déplore qu'on puisse à bon droit reprocher ce vice aux Allemands, c'est-à-dire surtout à la noblesse allemande, car le peuple n'avait guère le moyen d'absorber du

1. Mathesius, *Annecta Lutherana* n° 100, *De ebrietate*. — D. Dixit : « Unser Herr Gott muss uns die Trunkenheit für eine tegliche sundt achten ; denn mir (wir) konnens nicht wol lossen, unndt ist doch eine schendtliche plage, das sie gut, leib unndt seele weh Thut. Ego sæpe dixi ad nobiles : Vos a cœna deberetis vos exercere in palestra aut tali quodam honesto ludo. Darnach wolt ich euch einen guten thrunk erlauben ; nam ebrietas est ferenda, non ebriositas ».

2. *Tägliche Sünde* signifie en latin *peccatum veniale*.

vin en grande quantité. C'est le même procédé que celui employé à propos d'une autre boutade de Luther, le *pecca fortiter* qui se trouve dans une lettre à Mélanchthon et que M. Welschinger appelait « la maxime cynique de Bismarck et de Luther » (*Bull.*, 1918, 79).

En fait le réformateur et ses collègues¹, si, occasionnellement, ils aimaient bien « boire un bon coup », réprouvaient le vice national. Le P. Denifle lui-même est obligé de reconnaître que le fameux dicton — « *Wer nicht liebt Wein, Weib unb Gesang Der bleibt ein Narr sein Lebenlang*, celui qui n'aime ni le vin, ni la femme, ni le chant, ne sera jamais qu'un fou » — a été *seulement attribué* à Luther ; mais il laisse charitablement entendre qu'en joyeuse compagnie, surtout à Cobourg où le vieux vin lui occasionna des maux de tête, et le jour de sa mort, le réformateur dépassa la mesure (I, 184) : « *On rapporte qu'il buvait chaque jour, à midi et le soir, un setier de vin doux* », ce qui justifie, n'est-ce pas, et au delà, la fameuse phrase du *Catéchisme de Persévérance* : « Luther mourut en sortant d'un repas où il s'était, *suivant sa coutume*, gorgé de vin et de viandes ».

Or il se trouve qu'on peut savoir exactement combien Luther consommait de vin en une année. Voici comment : A Wittenberg c'était la ville qui achetait en gros le vin et la bière et les revendait en détail aux bourgeois. Les comptes de la ville remontant au xv^e siècle ont été conservés. On a pu ainsi calculer qu'en 1525, par exemple, Luther consumma environ 245 litres de vin².

Le réformateur était non seulement désintéressé — il ne retira, ainsi que Calvin, aucun profit personnel de l'énorme vente de ses livres — mais aussi très hospitalier. Outre les hôtes de passage qui restaient parfois plusieurs jours, il hébergeait plusieurs pensionnaires, grâce auxquels ses « propos de table » ont pu être transcrits et transmis à la postérité. On conviendra donc que pour une table aussi garnie, une consommation d'environ *une bouteille de vin par jour* n'aurait pas permis au réformateur de boire « *chaque jour à midi et le soir un setier de vin doux* », que par conséquent l'ivrognerie habituelle de Luther, n'est qu'une misérable calomnie. — Parions que ceux qui la propagent ne tiendront aucun compte de cette mise au point.

N. WEISS

1. Voy., par exemple, la plaquette suivante : *Ein kurtze und nützliche Warnung des gewlichen Lasters des zutrinckens. Durch Herrn Veyten Nuber Prediger zu Schwandorff, gestellet*, MDXLV.

2. On trouvera le détail de ce calcul dans un petit volume paru avant la guerre, de CORNELIUS GURLITT, *Die Luther-stadt Wittenberg*, 2^e fascicule de *Die Kunst*, herausgegeben von Richard Multher. Julius Bard, Berlin, s. d. p-29-30.

La seconde partie de l'Histoire de l'Église Réformée de Dieppe

M. R. Garreta a publié en 1902 pour la *Société Rouennaise de Bibliophiles* un manuscrit retrouvé en Angleterre chez les descendants du réfugié Dieppois Périgal. Il l'a considéré comme une suite de l'*Histoire de l'Église Réformée de Dieppe* due à Guillaume et Jean Daval, que M. E. Lesens, en 1878, avait éditée pour la même Société de Bibliophiles. Les deux volumes de M. Lesens se trouvent assez aisément, car des exemplaires en ont été mis dans le commerce. Les deux volumes de M. Garreta, au contraire, ont été malheureusement et peut-être à dessein réservés aux seuls membres de la Société des Bibliophiles. Ayant eu récemment l'occasion de les lire avec minutie, nous sommes arrivés à une conclusion qui a son intérêt, et qui n'est nulle part formulée par M. Garreta, à savoir que le premier volume de cette seconde partie, qui commence en 1660, et s'achève par l'exil des pasteurs, est due à la plume du pasteur dieppois Jacob Asselin. On notera, en effet, que les premières pages, après avoir raconté l'émeute des écoliers de l'Oratoire contre le temple (1660), passent aussitôt à des événements de 1674, et à la nomination à Dieppe, comme pasteurs, des proposants De Caux et Asselin (1675-1676). Les détails les plus curieux du livre et les plus émouvants, c'est-à-dire ceux qui concernent le procès fait au temple, et les divers voyages des pasteurs à Paris, Fontainebleau ou Rouen (1685) nous montrent toujours Asselin sur la scène. Des conversations nous sont rapportées qu'il a été le seul à pouvoir reproduire. Enfin tandis qu'il est parlé à plusieurs reprises des « talents » de certains pasteurs de Dieppe, le nom d'Asselin est mentionné sans qu'aucune épithète louangeuse l'accompagne. Par cette modestie l'auteur s'est désigné à nous sans le vouloir.

CH. BOST.

Christ et France. — Nos lecteurs se rappellent que ce volume du regretté pasteur G. Granier renferme, outre quatre « prédications historiques », sérieusement documentées, sur *Coligny*, *Jeanne d'Albret*, *Duplessis-Mosnay* et *Paul Rabaut*, une conférence sur la *Révocation* et des fragments inédits de sermons de Paul Rabaut. Les deux premières éditions étant épuisées, M^{me} G. Granier vient d'en faire paraître une 3^e qu'elle cèdera, au prix minime de trois francs aux personnes qui s'adresseront directement à elle (à Cardet, Gard).

N. W.

La conversion de Jeanne d'Albret et Th. de Bèze. — Dans le *Protestant Béarnais* du 31 mars 1923, M. G. Cadier conteste que Th. de Bèze soit pour quelque chose dans la conversion de Jeanne d'Albret. Interprétant le récit de cette conversion tel que le donne l'*Histoire ecclésiastique* de 1580 (I, 325 ss.) M. Cadier. écrit : « Du témoignage donc de Th. de Bèze (auteur de L'*Histoire*), nous osons dire, du témoignage de Jeanne d'Albret¹, ce n'est, ni le réformateur de Genève, ni son lieutenant qui ont converti Jeanne d'Albret, ce ne sont pas même ces deux fidèles ministres de la parole de Dieu dont le nom est associé à cet événement, mais qui n'ont fait que l'encourager. Abandonnée de tous, Jeanne d'Albret a été touchée au vif de l'amour de Dieu, elle a eu recours à lui et a vu ses prières exaucées ».

Si l'*Histoire ecclésiastique* n'attribue pas expressément à Th. de Bèze l'acte décisif par lequel Jeanne d'Albret se rattacha à l'Église réformée, cela tient à ce que d'une manière générale Th. de Bèze évite de s'y mettre personnellement en scène et aussi à ce qu'il ne mentionne qu'en passant son séjour à Nérac. Or il ne faut pas oublier que ce séjour dura près de trois mois, que Th. de Bèze sûrement ne négligea rien pour décider ses hôtes à prendre un parti définitif, qu'Antoine de Bourbon fut toujours le jouet de ses passions et de ses ambitions politiques et que la situation de Jeanne entre ce mari inconstant et la perspective d'une vie de luttes, de déboires et de sacrifices si elle passait au Protestantisme, était fort difficile. Si finalement elle choisit la voie étroite ce ne put être sans tenir compte et des souvenirs que lui avait laissés sa pieuse mère et des exhortations de Th. de Bèze qui devint dès lors son confident, ainsi que des « encouragements » de ses fidèles ministres. Soutenir le contraire, c'est faire abstraction de faits dûment constatés sans lesquels il n'y a plus d'histoire.

N. W.

1. Ce témoignage, M. Cadier prétend le trouver dans le récit de l'*Histoire ecclésiastique* où il voit le reflet d'une lettre de Jeanne d'Albret à Th. de Bèze racontant sa conversion. Mais les termes de cette lettre qui n'a pas été retrouvée, sont simplement ceux qu'imagine M. Cadier.

NÉCROLOGIE

M. Cornélis de Witt, M. Th. Maillard

Il s'est éteint à Menton, au début d'avril, à l'âge de 70 ans. Il portait dignement, mais fort discrètement, un nom intimément associé, par son grand-père Guizot, à la fondation de notre Société d'Histoire. L'Académie française remarqua et couronna un livre qu'il avait intitulé *En pensant au pays*, et dans lequel il avait réuni sur nos paysans du *Sud-Ouest*, une série d'articles remplis d'observations judicieuses. Il venait de publier ses *Souvenirs* de 1848 à 1889 dans un fort intéressant volume — *Ma famille* — lorsqu'il entra dans le Comité de notre Société (28 mai 1918). Il était alors absorbé par l'*Entr'Aide* à laquelle il consacra avec un dévouement sans réserve, ses dernières forces. C'est lui qui rédigea et fit imprimer à ses frais, les huit fascicules (*Où nous en sommes*) rendant compte de cette œuvre d'assistance mutuelle. Ceux qui ont été témoins des services rendus, grâce à son activité et à ses relations, à nos coreligionnaires des régions envahies, garderont sa mémoire et prononceront toujours son nom avec gratitude.

Un des plus anciens et plus fidèles amis de notre œuvre, M. le pasteur Théophile Maillard, retiré depuis quelques années à Pons, a été enlevé brusquement le 19 juin, après quelques jours de maladie. Je venais de répondre à une lettre dans laquelle il m'adressait de touchantes paroles au sujet de ma prochaine retraite et me proposait une dernière étude pour le *Bulletin*, lorsque j'ai appris la triste nouvelle. Lui seul connaissait bien l'histoire protestante du Poitou dont il a publié ici même plusieurs épisodes. Mais il était surtout modeste, dévoué sans réserve à notre cause et à son passé. Notre Bibliothèque s'est enrichie, grâce à sa libéralité, de manuscrits et de livres précieux. Nous nous joignons de tout cœur aux siens et à tous ceux qui déposent sur sa tombe l'expression de leurs regrets et de leur affection.

N. W.

Le Gérant : FISCHEBACHER.

En faisant suite à ses traditions de travail et d'épargne, notre pays évitera, dans l'avenir comme dans le passé, les crises financières et économiques dont souffrent les peuples imprévoyants. Le meilleur moyen d'affirmer sa confiance dans les destinées nationales consiste à souscrire sans relâche aux émissions du Trésor. Placer toutes ses économies en *Bons de la Défense Nationale* est, d'ailleurs, le meilleur moyen de les mettre à l'abri de tous les risques et de contribuer à l'assainissement des finances publiques. En échangeant des billets de banque improductifs contre des valeurs aussi bien garanties que celles de l'Etat, on perçoit d'avance des intérêts exonérés de l'impôt et on conserve son capital intact.

CRÉDIT NATIONAL

pour faciliter la Réparation
des dommages causés par la Guerre

Emission de francs 2 milliards en

BONS à LOTS de 500 fr. à 6 o/o

PRIX D'ÉMISSION : 490 francs

PAYABLE EN SOUSCRIVANT

INTERÊT ANNUEL : 30 fr.

payable par semestre les 15 avril et 15 octobre.

Le 1^{er} coupon de 15 fr. étant payable le 15 octobre 1923

Les bons participeront chaque année, à partir du 1^{er} oct. 1923 à un tirage de lots par trimestre dont l'ensemble comprendra annuellement

4.800 lots, savoir :

4 lots de	500.000 fr.
12 —	100.000 —
12 —	50.000 —
32 —	10.000 —
128 —	5.000 —
4.612 —	1.000 —

Remboursement à 500 francs
le 15 avril 1949 au plus tard, des bons
non sortis au tirages

COUPONS, LOTS et PRIME
de REMBOURSEMENT

nets d'impôts français présents ou futurs

Souscription ouverte le 15 juin
et close le 13 JUILLET au plus tard

Intérêts, primes et remboursement
GARANTIS par L'ÉTAT FRANÇAIS

ON SOUSCRIT Chez les Percepteurs, Bureaux de
Poste, Banquiers, Notaires, etc.

HUILERIE - SAVONNERIE

ALBERT ENGUEL, SALON (Provence)

*Recherche partout représentants pour
visiter la clientèle corréligionnaire*

5 o/o de remise sur les prix du tarif, à tout client se recommandant de cette revue

Expéditions franco d'HUILES à partir de 5 litres
et de SAVONS à partir de 10 kilos

— Demander nos tarifs —

Pour la confection de vos matelas

Écrivez à la Maison

V^{ie} Alfred MARTIN-ESTRABAUD

- LAINES -

à MAZAMET (Tarn)

Marchandise avantagée comme prix et qualité.

Envoi gratuit d'échantillons sur demande.

Représentants actifs accueillis — Bonnes conditions

Train spécial à prix réduits pour Fontainebleau et Moret

Pour favoriser les excursions dans la région Fontainebleau, la Compagnie des Chemins Paris-Lyon-Méditerranée mettra en marche les dimanches, du 3 juin au 9 septembre 1923, un train spécial à prix réduits, 2^e et 3^e classe Paris à Fontainebleau et Moret.

Aller. — Paris, dép. 7 h. 38 ; Fontainebleau 8 h. 38 ; Moret, arr. 8 h. 52.

Retour. — Par tous les trains du même jour dans les conditions prévues pour les voyageurs ordinaires.

Prix des Billets (aller et retour). — Paris à Fontainebleau, 2^e classe, 10 fr. ; 3^e classe, 6 fr. ; Moret, 2^e classe, 11 fr. ; 3^e classe, 6 fr. 50.

Le nombre des places est limité.

Le train spécial donnera, à la Gare de Fontainebleau, la correspondance avec le Service Automobile P.-L.-M. d'excursions en forêt.

L'Heure du R



A 10 h. du soir, prenez un verre d'URODO

JUBOL

*Régulateur de l'Intestin
fixe une heure constante
aux Jubolisés.*

**Constipation
Entérites
Migraines**

4^e Chateaufort, 2^e r. Valenciennes
Paris — 1^{er} 6^h 50, les 3^{es} 18 fr.





Avis important. — Les abonnements impayés seront *réclamés*, avec majoration de 0 fr. 50, par mandat-carte, affranchi, à remettre à la poste avec le montant.

N. W. — Pour la Fête de la Réformation.	129
ÉTUDES HISTORIQUES	

H. LEHR. — Églises d'Allones, de Bazoches-en-Dunois et de Dangeau, d'après des documents inédits	131
--	-----

DOCUMENTS

N. W. — Nouveaux convertis arrêtés et mis à la Bastille à Paris en 1700.	141
CH. BOST. — Les prisonniers d'Aigues-Mortes et les notaires (Documents Falgairolle). Testaments de Marie Durand et d'Anne Durand, etc.	143
N. WEISS. — A propos du centenaire de Jenner, ceux qu'on oublie : Fabre d'Olivet et la guérison de la surdité	149

MÉLANGES

PH. MIEG. — Les de Coninck au Havre et à Rouen de 1682 à 1691. 9 avril 1685-20 février 1686.	154
--	-----

CHRONIQUE LITTÉRAIRE ET COMPTES RENDUS CRITIQUES

TH. SCHOELL. — Un apologiste de la Saint Barthélemy, Guy du Faur de Pibrac. — Le fondateur du Méthodisme, par MM. Lelièvre. — Histoire générale du mouvement janséniste depuis ses origines jusqu'à nos jours, par A. Gazier.	175
CH. BOST. — Note bibliographique sur le Récit des souffrances de David Lamy de Dieppe (1685-1686).	180

CORRESPONDANCE

N. WEISS. — Commémorations : 1) Du martyre de Henri Voes et Jean van Esschen, 1 ^{er} juillet 1523 ; 2) Du supplice de Jean Hus, 6 juillet 1413.	183
G. TOURNIER. — Cérémonie en l'honneur de David Martin et de Pierre Roques.	187
N. W. — La conversion du Chablais, par François de Sales. — Orbays. — Parpaillots. — Notes biographiques, Giolitti, Johannot, Littré. — Assemblée du Musée du Désert. — Vaudois et Hussites.	188

NÉCROLOGIE

M. Maurice Vernes, M. Hippolyte Aubert.	191
---	-----

RÉDACTION ET ABONNEMENTS

Tout ce qui concerne la rédaction du *Bulletin* doit être adressé à M. J. PANNIER, secrétaire de la Société, 54, rue des Saints-Pères, Paris (VII^e), qui rendra compte de tout ouvrage intéressant notre histoire, dont deux exemplaires seront déposés à cette adresse. Un seul exemplaire donne droit à une annonce sur cette couverture.

Le *Bulletin* paraît tous les trois mois, en cahiers in-8° de 64 à 80 pages avec illustrations. On ne s'abonne pas pour moins d'une année. Tous les abonnements datent du 1^{er} janvier et doivent être soldés à cette époque.

Prix de l'abonnement : 15 fr. pour la France, l'Alsace et la Lorraine ; — 16 fr. 50 pour l'étranger ; — 10 fr. pour les pasteurs, instituteurs, etc., de France et des colonies françaises ; 12 fr. 50 pour les pasteurs de l'étranger. — Prix d'un numéro isolé de l'année courante et de la précédente, 3 fr. 50 et pour les autres années, selon leur rareté.

La voie la plus économique et la plus simple pour le paiement des abonnements est d'en déposer le montant dans un bureau de poste au compte-chèque n° 407.83 au nom de M. N. WEISS, secrétaire trésorier, 54, rue des Saints-Pères, Paris (VII^e), auquel doivent aussi être adressés par la même voie les dons et collectes.

Nous ne saurions trop engager nos lecteurs à éviter tout intermédiaire, même celui des libraires.

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DU PROTESTANTISME FRANÇAIS

Pour la Fête de la Réformation

C'est la dernière fois qu'à l'occasion de cette fête, je prends la plume en qualité de secrétaire de la Société de l'Histoire du Protestantisme français pour prier nos Églises de ne pas oublier ce qu'elles doivent au passé que ce *Bulletin* et notre Bibliothèque ont été destinés à leur rappeler.

C'est en 1877 que mon nom a paru pour la première fois dans ce recueil et c'est en 1879 que j'y publiai un premier article. Les livres et papiers abrités primitivement dans une pièce de l'hôtel du président, 17, place Vendôme, venaient d'être installés dans un rez-de-chaussée qu'il avait loué au fond d'une cour du n° 16 de la même place. Ce n'était encore qu'un embryon de bibliothèque, composée en majeure partie des collections Athanase Coquerel fils et Frédéric Monod. M. William Martin venait de classer et de faire relier par Bradel tous les papiers Rabaut qui, avec quelques volumes achetés à la vente Sainte-Beuve et ailleurs formaient toute la section des manuscrits.

Tour à tour, l'un ou l'autre des membres du Comité se tenait, les lundi et jeudi après-midi, de une heure à cinq heures, à la disposition des travailleurs. Ils ne tardèrent pas à trouver la corvée assujettissante. M. de Schickler pria M. le professeur Fr. Lichtenberger de lui indiquer un de ses élèves et c'est grâce à cet ancien maître, dont j'étais devenu le collaborateur à l'*Encyclopédie des sciences religieuses*, qu'en mai 1879, j'occupai la place des bibliothécaires bénévoles.

Lorsqu'en juillet 1885, M. Jules Bonnet refusa de se charger du *Bulletin* qui devait commémorer le bicentenaire de la Révo-

ne servira que d'un mesme ; à Emanville, le 29 mars 1665. Benoist, Jean ».

Ainsi, pendant quatre mois et demi, l'Eglise avait été desservie par le pasteur Jean Benoist, et le culte avait lieu dans le château d'Emanville (commune d'Allonnes), où habitait le seigneur.

Benoist eut pour successeur Scoffier, qui resta en fonctions jusqu'à la fin. Jusqu'à la fin, c'est-à-dire plus longtemps qu'on ne le pensait. L'Eglise, avons-nous dit, avait été supprimée le 23 mai 1672. Ne pouvant plus s'assembler à Allonnes, elle s'assemble à Chavernay ¹. Elle a un peu de peine à vivre, les contributions rentrent mal, mais elles rentrent. M^{me} de Villereau « donne gratuitement » 50 livres par an pour l'entretien de l'Eglise, en 1673, en 1674, en 1675 ; en sus de ce don, Scoffier en reçoit d'autres ; c'est, le 2 février 1676, 66 livres qu'une « personne charitable » lui a remises « pour estre employés aux besoins de ladite Eglise ». Les chefs de famille, assemblés ce jour-là, remettent 18 livres à Scoffier « pour partie des frais » qu'il a faits, en août 1675, au synode de Châtillon-sur-Loire, le reste desdits frais devant lui être payés par l'Eglise de Mer, qui lui avait adressé un appel.

Scoffier n'eut pas de successeur. Le 29 février 1676, on lui remet le surplus des 66 livres. « L'Eglise réformée qui se recueille à Chavernay, paroisse de Montinville en Beauce » avait vécu.

A l'autre bout du registre de l'Eglise d'Allonnes, sont inscrits, à partir de 1645, les comptes deniers levés pour les pauvres et pour l'académie. D'une note de 1646, il résulte que l'Eglise d'Allonnes devait donner 30 livres par an pour l'Académie, contribution un peu forte, et qui semble n'avoir pas été intégralement payée. Les règlements de compte se faisant à des intervalles variables, il est assez difficile de calculer le chiffre moyen des recettes annuelles. Je relève au hasard la mention

1. Dès 1662, le consistoire s'y assemblait quelquefois.

suivante : du 27 avril 1647 à juin 1649, la recette est de 26 livres 2 sols, dont 16 livres pour le quint et 10 livres 2 sols pour les pauvres.

Il est impossible, en raison de l'extrême discrétion du compte, de deviner l'organisation de l'assistance dans la petite Église d'Allonnes. Nous savons seulement ce qu'elle donnait aux passants (quelques sous « à une fille de Beleme », ou « à deux jeunes hommes de l'Eglise de Saint-Romain », ou « à un passant qui avoit atestation »), ce quelle dépensait en menus frais (5^s à un homme de plume, 20 sous pour « porter une lettre au Consistoire de Chasteaudun pour avoir M. Morin ¹ », et d'autres sommes encore pour le même objet), ou pour envoyer Lenfant au Synode national de Loudun. La dernière mention du registre est celle-ci : « Le 8 mai 1666, baillé à un homme que M. Lenfant envoya porter la lettre de convocation du sinode, baillé audit porteur 10s. » Lenfant était alors pasteur à Bazoches-en-Dunois.

La deuxième liasse est un recueil disparate de pièces d'un intérêt inégal. Voici d'abord le *Registre des baptêmes, mariages et sépultures de la Religion prétendue réformée de la paroisse de Bazoches-en-Dunois pour servir en l'année 1679*, contenant vingt-quatre feuillets par premier et dernier.

Par nous, Jacques Belot escuier sieur de Mouline con^{er} du Roy en ses conseils Lieutenant général des bailliages et Gouvernement de Blois.

Le 28 décembre 1678.

Ce registre, suite de celui qui est conservé au greffe du tribunal de Châteaudun, nous conduit jusqu'à la suppression de l'Eglise. Le dernier acte est du 22 octobre 1684. Jusque vers son abjuration en 1682, c'est Jérémie Perrot qui signe comme pasteur ; il est cependant remplacé quelquefois par des collègues du dehors : ainsi, le 30 novembre 1679 un mariage est béni par

1. Le 26 septembre 1664 ; il semble que Lenfant se soit fait remplacer à partir de ce moment.

Lenfant, ministre de l'Eglise réformée de Châtillon, alors que le 25 juin, un autre avait été béni par « M. Demaix, ministre de l'Eglise réformée de Brionne » ; le 4 novembre, à Bourneville « M. Marin Groteste, ministre à Orléans » célèbre un baptême ; il signe : *de Mahis*. Il fera, au surplus, un autre baptême l'année suivante ; et en 1680, on trouve encore des mariages bénis, l'un par Humbert¹, l'autre par Barbin² ; ils viendront encore à Bazoches l'année suivante, et, le 13 novembre 1681, on trouve pour la première fois la signature de Boudet, le successeur de Perrot. Boudet est resté en fonctions jusqu'à la fin.

Le registre contient les actes suivants :

1679 . . .	10	baptêmes,	6	mariages,	7	inhumations
1680 . . .	9	—	4	—	1	—
1681 . . .	11	—	2	—	1	—
1682 . . .	16	—	3	—	1	—
1683 . . .	17	—	6	—	6	—
1684 . . .	11	—	1	—	»	—
Totaux .	74	baptêmes,	22	mariages,	16	inhumations

Passons sur le chiffre des inhumations ; suivant la coutume huguenote, on négligeait assez généralement de les inscrire, comme ne donnant lieu à aucune cérémonie religieuse. L'inscription a souvent pour but de noter quelque particularité, par exemple le transport d'un corps de Patay ou de tout autre lieu dépourvu de cimetière huguenot, à Bazoches qui en possédait un. Quant aux baptêmes, ils donnent sensiblement la même moyenne annuelle que les quatre dernières années du registre précédent. Le nombre des mariages est identique dans les deux, pour une même période de six années. Les noms, soit des gens de qualité, soit des humbles, sont les mêmes dans les deux registres, et, pour les labou-

1. Peut-être David Humbert, pasteur de Laon.

2. D'après la *France Protestante*, 2^e édit., Jean Barbin était pasteur à Marchenoir. Réfugié plus tard en Hollande, il y publia un livre sur *Les devoirs des fidèles réfugiés* Amsterdam, 1688.

reurs et gens de métier, sont ceux mêmes des protestants actuels de la région.

Trois baptêmes (un en 1683, deux en 1684) ont été célébrés avec l'autorisation spéciale soit du bailli ou du procureur fiscal de Dangeau, soit du bailli de Châteaudun. Voici l'autorisation donnée pour le premier de ces baptêmes, qui eut lieu à Dangeau le 6 septembre 1683 :

« Nous soubsigné François Lochon, avocat au Parlement, bailly de la chastellenie de Dangeau, avons permis à Marie Pellet, femme du sieur Gaubert demeurant audit Dangeau, de la religion prétendue réformée de faire baptiser un enfant masle dont ladite Pellet est accouchée cette nuit dernière entre le quatre et cinq du présent mois, sans néanmoins aucune assemblée de parents ou autres personnes, attendu l'interdiction du temple qu'il y a eu cy-devant audit Dangeau. Faict ce 5^e jour de septembre mil six cent quatre vingt trois, sans néanmoins que ces présentes puissent tirer à conséquence pour l'advenir. »

Une parenthèse encore. Quel était le degré d'instruction des protestants de Bazoches et de ses environs (car la paroisse était assez vaste)? Il paraît avoir été fort variable. Aux mariages, il arrive souvent que tout le monde sait signer, ou tous les témoins sauf un; mais parfois aussi, c'est l'inverse; un seul témoin a pu signer, ou même pas un. En somme, il y avait au plus une moitié d'illettrés; pour l'époque, cela n'a rien d'excessif.

Après le registre de l'Église de Bazoches, notre liasse contient une série d'*Extraits des Registres et actes en feuille concernant la haute, moyenne et basse justice de Bazoches-en-Dunois*. Ce sont des actes notariés, datant de 1545 à 1682; on y trouve beaucoup de noms huguenots, ainsi celui du notaire Eléazard Roullon¹, de Varize, qui a « représenté » ces actes; mais les transactions dont ils nous entretiennent sont d'un intérêt médiocre.

1. En 1650, il est reçu greffier de bailliage.

Vient ensuite un *Conte de l'Église de Bazoches avec M. Lenfant*. Nous apprenons qu'à Noël 1664, il lui restait dû 26 livres 9 sols, et que de ce jour à Noël 1665, on devait lui fournir 650 livres, « tant pour sa pension que pour son logement ». Sur ce total, auquel s'ajoutait le quartier échéant à Pâques, il finit par toucher 836 livres 15 sous, au lieu de 838 livres, 19 sous. L'acte est signé : Lenfant; Fricheteau, Thomas Couvert, de Gallot, Laroche, Gaudart, ce qui nous donne la composition du Consistoire.

Nous avons vu que, le 29 mars 1665, Jean Benoist avait touché un quartier et demi pour la desserte de l'Église d'Allonnes; et voici que sur le dernier trimestre de 1664, l'Église de Bazoches se trouvait redevoir une certaine somme à Lenfant. C'est donc bien vers novembre 1664 que l'Église d'Allonnes cessa définitivement d'être une annexe de Bazoches, comme l'avait prescrit une ordonnance de 1643.

La dernière pièce du dossier nous permettra-t-elle d'identifier un assez mystérieux personnage? Dans la liste des chefs de famille de l'Église de Dangeau pour 1659, figure un M. de Grimaldy, qui habitait le « quartier du Perche et de Brou ». Nous savons qu'il abjura en 1684 et qu'il commandait vers cette époque une compagnie du régiment de Saint-Laurent, et c'est tout. Impossible de le situer dans les généalogies de la maison de Grimaldi, telles qu'elles figurent dans Métivier (*Monaco et ses princes*, La Flèche 1662), ou dans l'*Alsace noble* d'Ernest Lehr.

Or, le 17 novembre 1689, « Damoiselle Debaltot (?) v^e de défunt noble homme Jossias (*sic*) de Grimaldy demeurant ordinairement au chasteau de Dangeau... mère... de Daniel Jossias de Grimaldy » loue à prix d'argent le « bien terre et mestairie de Guilbaudière¹ » où elle retient pour elle « la chambre haulte dudit lieu en laquelle elle pourra sortir quand elle viendra voir ladite

1. Commune de Mottereau, à deux lieues au nord de Brou.

terre soit pour y faire des réparations ou autrement ». Le loyer, soit dit en passant, est de 200 livres par an, 20 livres de beurre « frais et net », 24 fromages, 6 chapons et 6 poulets, 3 cordes de bois long », etc.

Ainsi, Grimaldi s'appelait Josias, et il était mort dès 1689, peut-être à la tête de sa compagnie, car le régiment de Saint-Laurent prit part, cette année-là, à la guerre de Flandres. Et M^{me} de Grimaldi habitait généralement le château de Dangeau, depuis que les demoiselles de Courcillon avaient émigré en Angleterre. Est-il téméraire de supposer que Josias de Grimaldi était entré dans cette illustre maison par la porte de gauche? Est-il fils du prince Honoré II, mort en 1662, qui eut de nombreux enfants de sa femme légitime Hippolyte Trivulce, et qui peut-être courtisa une personne touchant de près au fameux marquis de Dangeau? Hypothèse hasardée peut-être, indiscrète sûrement. Mais l'Histoire est-elle tenue à la discrétion?

La dernière liasse ne contient que deux pièces, constituant tout le dossier d'une affaire d'argent.

Le 16 janvier 1664, devant M^e Perrier, notaire à Dangeau, M. et M^{me} de la Perrine, membres notables de l'Église de Châteaudun, avaient souscrit une obligation de 400 livres au profit du sieur Testart, pasteur de la R. P. R. à Dangeau.

Après mûre réflexion, l'Hôtel-Dieu de Dangeau, héritier des biens du Consistoire, estima que cette somme devait lui appartenir; et le 3 avril 1696, Simon Dupré, administrateur de l'établissement, « donataire de deffunct M^e Paul Testard, docteur en théologie », citait à comparaître devant le bailli de Dangeau « damoiselle Charlotte du Plessis de la Perrine, demeurant à Dangeau, comme fille et héritière de Louis Duplessis, seigneur de La Perrine et de Suzanne de Courcillon, pour s'entendre condamner à payer à l'Hôtel-Dieu de Dangeau la somme de 400 livres due à Testart par l'obligation du 30 janvier 1664, plus les intérêts ».

Mais la damoiselle Charlotte du Plessis de la Perrine

ne s'entendit pas condamner à payer, ni les intérêts, ni le principal, et les méditations de Simon Dupré reprirent de plus belle. Elles durèrent exactement sept ans, après quoi il s'avisa de consulter un homme de loi de Brou. Ce praticien lui envoya le 9 avril 1703, « gratis au profit des pauvres », un avis nettement défavorable et longuement motivé. « De quelque manière que l'on considère Led. brevet d'obligat^{on}, la personne du débiteur et du créancier, il est difficile de donner un avis avantageux à l'hostel Dieu de Dangeau, parce que, supposé que cette somme appartint au Consistoire ou comm^{té} des gens de la Relligion prétendue Réformée, et que depuis la Révocation de l'Edit de Nantes toutes ces sortes de biens ayant esté remis aux Hostel Dieu des lieux dans lesquels il y avoit avant ladite Révocation une Exercice de Laditte Relligion prétendue Réformée, néantmoins, à prendre droit par la Lecture dud. Brevet d'oblig^{on}. Il n'y est parlé en aucune façon de la Relligion prétendue Réformée, Il n'est pas mesme dit que ledit sieur Testart au proffit duquel est conclue lad. obligat^{on} fust pasteur de ladite Relligion prétendue Réformée aud. lieu de Dangeau, et il seroit nécessaire que l'on fist voir par quelque compte ou autres pièces si réellement l'intérêt était payé à l'Église pour ses pauvres ou le traitement de son pasteur, ou ses autres dépenses, etc. etc. ; sans parler de la difficulté pratique de se faire payer.

L'Hôtel-Dieu de Dangeau n'insista pas.

Les documents que nous venons d'analyser précisent et corrigent, sur certains points, ce que nous avons dit des Eglises d'Allonnes et de Bazoches-en-Dunois dans notre livre sur la *Réforme en Eure-et-Loir*. Il y a lieu, en particulier, de modifier comme suit la liste des pasteurs (p. 572 et 573) : pour l'Église d'Allonnes, remplacer les deux dernières lignes par la mention suivante .

Paul Lenfant, 1645-1664 ; Jean Benoist, 1664-1665 ; Louis Scoffier, 1665-1676.

Pour l'Église de *Bazoches-en-Dunois*, substituer à la dernière ligne les suivantes :

Jérémie Perrot, 1671-1681 ; N. Boudet, 1681-1684.

On possède aujourd'hui les registres, plus ou moins complets, de sept des anciennes Églises d'Eure-et-Loir. Ce sont :

Allonnes (archives départementales).

Authon (greffe du tribunal de Nogent-le-Rotrou).

Bazoches-en-Dunois (greffe de Châteaudun et archives départementales).

Châteaudun (greffe du tribunal).

Chartres (bibliothèque municipale et archives départementales).

Dangeau (archives départementales).

Fontaine-sous-Prémont (archives départementales).

Les papiers du bailliage de Dreux, dont le classement n'est pas terminé, nous réservent-ils des surprises ? Espérons-le, sans y trop compter.

HENRY LEHR.

Documents

NOUVEAUX CONVERTIS ARRÊTÉS

ET MIS A LA BASTILLE A PARIS EN 1700

C'est une note de police que j'ai copiée dans le Fonds français de la Bibliothèque nationale (nouvelles acquisitions 22151, f^o 83), donnant les noms de sept personnes mal converties, mises à la Bastille en l'année 1700, donc quinze ans après la Révocation. Quatre de ces noms figurent dans la *Révocation à Paris* de M. O. Douen et confirment par conséquent ses renseignements. Les trois autres ne figurant pas dans cet ouvrage, je publie néan-

moins toute la liste parce que deux des trois noms inédits concernent, le premier *une institutrice qui enseignait secrètement les enfants* des nouveaux convertis et le second un tailleur d'habits qui prêtait sa *maison de la rue Dauphine* pour des *assemblées religieuses clandestines*. La note mentionnant seulement l'emprisonnement, nous ne savons ce que devinrent plus tard les personnes arrêtées. Peut-être quelque autre document nous l'apprendra-t-il un jour.

N. W.

Année 1700

Lettres et mémoires sur le sieur *Guenon de Saint-Hilaire*¹ de la R. P. R., arrêté comme suspect le 6 mars 1700, mis à la Bastille, sorti le 17 avril 1701.

Le sieur *de Garsault*² de la R. P. R. mis à la Bastille le 17 juin 1700, mis en liberté en août audit an.

Le nommé *Dargent*³, marchand de vin protestant mal converti mis à la Bastille le 20 juin 1700, mis en liberté au mois d'août suivant.

La femme de Tertulien *Scheult*⁴ de la R. P. R., sorti du royaume, est arrêtée à Valenciennes le 20 juin 1700 et mise à la Bastille (ce dossier ne contient que des mémoires (*sic*)).

La nommée *Robert*, maîtresse d'école protestante, accusée d'enseigner et instruire les enfans dans la même religion, amenée à la Bastille le 31 août 1700 (il n'y a que la cote du dossier (*sic*) et *Hector Poupardin*⁵, huguenot, cy-devant garçon de cabaret qui veut passer dans les païs étrangers, mis aussi à la Bastille, 23 août 1700 (le dossier ne contient que mémoires).

Le nommé *Lafeuille*, tailleur d'habits, de la R. P. R., tenoit des assemblées dans sa maison, rue Dauphine, mis à la Bastille le 22 octobre 1700. Il n'y a que la cote du dossier (*sic*).

1. O Douen, *la Révocation à Paris*, III, 146.

2. *Ibid.*, 139.

3. *Ibid.*, 192.

4. Il faut sans doute lire Scheult.

5. Douen, III, 255. Les Poupardin étaient de Sancerre.

LES PRISONNIERS D'AIGUES-MORTES ET LES NOTAIRES

*Documents Falgairolle (1)***27. — Testaments de Marie Durand et d'Anne Durand ¹**

Nous n'avons pas à résumer ici tout ce que l'on sait de Marie Durand ni du rôle qu'elle a joué dans la Tour de Constance comme secrétaire des captives. Du moins noterons-nous dans ce *Bulletin* un fait curieux, que Daniel Benoît a révélé en 1914 (Journal l'*Évangéliste*, du 22 mai) d'après les notes de G. Dumons, prises aux *Archives de l'Hérault* C. 413, à savoir que Marie Durand, lors de son arrestation, était mariée avec Matthieu Serres, du lieu de Poux, paroisse de Saint-Pierreville (*Bull.* XXVIII, 81 où Serres est nommé Serret, par une erreur de lecture, et Daniel par suite d'une autre erreur). Le marquis de la Fare ne fit arrêter Marie Durand, sœur du pasteur du Vivarais, que parce qu'il sut qu'elle avait été mariée à la huguenote par celui-ci, et l'officier qui procéda à la capture trouva les époux couchés ensemble. « Le prétendu mari », et la jeune femme qui n'avait pas encore 16 ans furent envoyés l'un à Brescou, l'autre à la Tour de Constance pour « désabuser les Religionnaires de faire de pareils mariages ». Une autre pièce nous permettra d'expliquer l'attitude que garda dans la suite Marie Durand à l'égard de son « fiancé ». Le 21 mai 1730, un mois avant la double arrestation, le pasteur Durand écrivit à Antoine Court, alors à Lausanne une lettre dont l'original est perdu. Court en a résumé le contenu, et on lit dans ses papiers (n° I, LAC, vol. VI^e 359) : « Durand père, au Fort de Brescou. *Durand sœur, s'est mariée contre le conseil du frère* ».

Mathieu Serres, conduit à Brescou, essaya, pour obtenir sa libération, de se donner simplement comme le fiancé de Marie Durand, et prétendit que seuls ses ennemis l'accusaient d'être « tout à fait marié ». Quand il écrivit à Marie Durand, s'il l'appella « sa très chère mie », il ne mentionna Durand père que comme « son cher beau-père *prétendu* ». Marie Durand usa du même subterfuge et traita de fausseté l'imputation que Mathieu Serres et elles eussent été « épousés par le ministre Durand » (*Bull.* XXVIII, 82). Une liste officielle du 20 janvier 1741 (*Arch. Hérault*, C 1459) porte en face du nom de Marie Durand les motifs de sa condamnation : les mots : « pour avoir été épousée du

1. Voy. plus haut, p. 44-51.

ministre » ont été rayés, et remplacés par ceux-ci : « à cause du ministère de son frère ». Cette dernière expression était la seule que voulût transcrire, ou laisser transcrire, la prisonnière. S'il est vrai, comme l'a noté A. Court, que son mariage ait déplu à son frère, elle a dû éprouver de vifs remords dès qu'elle est entrée à la Tour, et quand le pasteur du Désert, en 1732, est devenu un martyr dont la mémoire a été sa force et son honneur, elle a probablement voulu effacer le souvenir de cette union qu'elle regrettait. Nulle part, en effet, nous ne trouvons sous sa plume le nom de Mathieu Serres, qu'elle paraît avoir totalement oublié. En 1746, Serres obtint de l'intendant Le Nain qu'il sollicitât à Versailles sa libération (Durand père était sorti de Brescou en 1743). Saint Florentin répondit :

Quoique le nommé Serres se trouve dans le cas de beaucoup d'autres protestants, cependant l'indulgence dont on userait actuellement à son égard pourrait justifier leur secte dans l'idée de tolérance dont on ne l'a que trop imbue. Il serait d'ailleurs de l'équité de rendre en même temps la liberté à sa prétendue femme, ce qui tirerait encore plus à conséquence. (*Arch. Nationales O¹ 442, f^o 203, 12 octobre.*)

Cependant en 1750 le ministre rendit Serres à la liberté (D. Benoît, p. 64). Il sortit le 30 mai, signant un acte par lequel il s'engageait à sortir du Languedoc pour n'y plus jamais rentrer ; il est dit « brassier » (?) de profession. En 1745 il s'était donné 60 ans, il en aurait donc eu 45 au moment de son mariage, et l'on s'explique que le pasteur Durand ait déconseillé à sa jeune sœur une union si disproportionnée.

Saint Florentin, en libérant Serres, se garda d'accorder la même grâce à Marie Durand. On voulait conserver alors, dans les prisons, des « otages » ; les femmes de la Tour de Constance, et parmi elles la sœur d'un pasteur du Désert étaient désignées pour ce rôle.

On sait que Marie Durand, de sa prison, s'attacha étroitement à l'enfant de son frère, Anne Durand, qui vivait à Genève depuis que sa mère était morte à Lausanne. On a conservé les lettres écrites à la jeune fille depuis la Tour de Constance, qui nous permettent de pénétrer dans la sombre bâtisse et de partager la vie monotone des captives. Marie Durand, en 1755, se persuada que les eaux de Balaruc (près Cette) seraient excellentes pour la santé de sa nièce, et dès lors elle la pressa de venir en France, lui assurant qu'elle y pourrait vivre en liberté, lui annonçant même qu'elle l'attendait à Aigues-Mortes, et en 1759 Anne Durand passa un mois avec sa tante, sans que nous puissions dire si elle « logea » dans la Tour, ou si, installée dans la ville, elle consacra ses journées à la prisonnière (D. Benoît, p. 264). Marie Durand

espérait toujours que les portes s'ouvriraient un jour devant ses pauvres compagnes et elle-même et elle avait promis à sa nièce qu'elles iraient vivre ensemble dans le Vivarais. Anne Durand, en quittant Aigues-Mortes, partit donc pour les montagnes où elle était née. Elle retrouva autour du hameau de Craux, où avait habité sa grand'mère Rouvier, une partie de son bien maternel. Le peu d'argent qu'elle en tira allait lui permettre de dégager les biens de Marie Durand des mains de « cruels parents » de celle-ci, qui s'en étaient emparés ¹. Pour reconnaître ce service et l'en dédommager, et pour lier étroitement son sort à sa nièce, Marie Durand, en 1760, profita d'un nouveau séjour qu'Anne Durand fit à Aigues-Mortes, pour dicter son testament, et faire enregistrer le testament de la jeune fille. Nous donnerons en son entier la première pièce.

L'an 1760 et le 23^e jour du mois d'octobre après-midi, à Aigues-Mortes, par devant nous... a été en personne D^{lle} Marie Durand native du lieu du Bouchet, paroisse de Pralles (Pranles) diocèse de Viviers, détenue prisonnière dans la Tour de Constance de la présente ville depuis l'année mil sept cent trente.

Laquelle étant en parfaite santé, ses bons sens, mémoire et entendement et jugement de raison, a fait son testament nuncupatif comme s'ensuit :

En premier lieu elle a recommandé son âme à Dieu le priant par sa divine bonté lui faire miséricorde de ses péchés et lorsque son âme sera séparée de son corps vouloir la recevoir dans son royaume de paradis.

Et venant à la disposition de ses biens ladite D^{lle} Durand testatrice donne et lègue aux pauvres de la paroisse de Pralles deux salmées seigle, pour lui être distribuées dans l'année de son décès par son héritier bas nommé au devant de la porte de sa maison, pouvant être de valeur, lesdites deux salmées seigle, de la somme de quarante livres.

Plus, donne et lègue ladite D^{lle} Durand testatrice, à Catherine Goutès du lieu de Bréau paroisse d'Aulas, la somme de cinq cents livres, ladite somme payable six années après le décès de ladite D^{lle} Durand testatrice, sans intérêts jusqu'audit temps.

Et en tous et chacuns ses autres biens, meubles, immeubles, noms, voix, droits et actions présents et à venir, en quoi qu'ils consistent, ladite D^{lle} Durand a fait, institué, et de sa propre bouche nommé, son héritière universelle et générale D^{lle} Anne Durand sa nièce, fille, native de la paroisse de Saint-Cierge en Vivarais [née le 15 août 1729. Benoit, p. 68, 71], résidant à Cros (Craux) en Vivarais paroisse de Saint Etienne de Serres, pour faire et disposer de son entier héritage à ses plaisirs et volontés tant en vie qu'en la mort.

1. Benoit, p. 279 (voir p. 207, 210). Corriger la donnée de la p. 275. La régienne n'avait pas pris possession des biens de Marie Durand puisque celle-ci n'avait été enfermée qu'en vertu d'une lettre de cachet.

Déclarant ladite D^{lle} Durand que c'est ici son dernier testament... Fait, récité et lu dans l'étude de nous notaire, présents S^{rs} Pierre Richaud négociant, Arnaud Vigne marchand épiciier, Etienne Boulary boulanger¹, Jean Riey patron de boulier², Jacques Servel mangonnier, et Maurice Girard archer de police, habitants dudit Aigues Mortes, signés avec ladite D^{lle} Durand et nous Jacques Crouzet notaire royal dudit Aigues Mortes, de ce requis (Signé) : Marie Durand. Richaud, Boulary, Riey, Servel, Girard, Crouzet notaire.

Le même jour, devant le même notaire et les mêmes témoins (l'archer de police a ici comme prénom : Gilles), Anne Durand institue sa légataire universelle Marie Durand « détenue prisonnière dans la Tour de Constance de cette ville », et signe l'acte.

Catherine Goutès, à qui Marie Durand léguait 500 livres, était une jeune fille qui avait grandi dans la Tour de Constance, et dont la mère y était encore prisonnière. Cette dernière, Anne Falguière, épouse d'André Goutès, tisserand de Bréau, avait été condamnée à la prison perpétuelle pour avoir assisté à une assemblée aux environs de Bréau, tandis que son mari allait aux galères. Elle était entrée à la Tour en juin 1742, ayant sur les bras une enfant de six mois. L'enfant, nommée Catherine, était demeurée dans la prison jusqu'en 1758 environ; Marie Durand, intimement unie à la mère, qui dans la Tour « mangeait avec elle », s'était particulièrement souciée de l'éducation de la jeune fille, et il est touchant de penser qu'elle lui fit une place dans son testament. On notera qu'elle renvoie à six ans après son décès la délivrance des 500 livres qu'elle lui lègue, et ce fait montre comment, lors de la rédaction de l'acte, les affaires de la pauvre prisonnière étaient encore embarrassées dans le Vivarais. Quand le testament fut passé, la mère de Catherine Goutès, avons-nous dit, vivait encore dans la Tour, et elle y mourut dans les trois mois qui suivirent.

Les destinées des deux légataires de Marie Durand furent singulièrement opposées. D. Benoît a raconté (p. 220) comment Catherine Goutès, mariée plus tard à un négociant de Ganges (Hérault) montra pendant la Terreur blanche une décision et un courage dignes de sa foi³. Anne Durand retourna dans le Vivarais. Sa tante, qui ne rentra en possession de ses biens qu'en mars 1762, et qui depuis vingt mois avait dû la nourrir et l'entretenir (Benoît, p. 280) eut alors l'amertume de la voir passer au catholicisme,

1. C'était le boulanger Boulary qui fournissait aux captives « le pain du roi ».

2. Propriétaire d'un jeu de boules.

3. Un acte notarié du 3 avril 1772 relatif à Catherine Goutès parle de ses biens paternels et maternels dont elle n'a pu (en raison d'une double condamnation) obtenir qu'un tiers, et de 1200 livres « de libéralité et gratification qu'elle a reçues de ses parents et d'autres personnes » (Cl. Ribard : *Journal Eglise Libre*, 26 juillet 1895).

pour épouser quelques jours plus tard (8 juin 1765) un habitant de Pranles qui l'avait séduite¹. Quand Marie Durand, libérée enfin après trente-six ans de captivité, sortit de la Tour le 14 avril 1768 et put rentrer au Bouchet de Pranles, elle se trouva réduite à une extrême misère. « Elle comptait sur un bien dont en effet elle fut mise en possession », mais en 1772 son ingrate nièce le lui contesta, et elle se vit dans la nécessité ou d'abandonner ce qui lui appartenait, ou de soutenir un procès ruineux (D. Benoît, p. 316). Le Consistoire d'Amsterdam, comme on sait, lui accorda alors une rente viagère de 200 livres tournois. Elle mourut à la fin de l'été 1776. Anne Durand avait fort préoccupé à Genève, par sa légèreté et sa paresse, les personnes qui avaient veillé sur elle, mais on n'avait pas osé penser qu'elle ferait tache dans une famille de confesseurs et de martyrs.

28. — Quittance de Françoise Barre-Anton

Voici la dernière pièce que nous ayons à résumer, elle contient une formule, au début, qui est vraiment extraordinaire. Le notaire semble avoir reculé devant la réalité, et ne pas avoir osé marquer crûment sur son acte que la ville où il instrumentait était un lieu de détention pour des femmes religieuses.

Le 29 juillet 1763 après midi. Françoise Barre veuve de Jean Garagnon, fabricant en cadis, native de Rouzan (Rozans. Hautes-Alpes). diocèse de Gap en Dauphiné, et *résidante dans la Tour de Constance de cette ville en qualité de prisonnière*, reçoit de son fils Pierre Garagnon, de Rozans qui est présent, 75 livres, provenant d'une vente que le fils a faite pour la mère. Fait dans l'étude du notaire Jacques Crouzet, en présence d'un tailleur et d'un boulanger d'Aigues-Mortes : ladite Barre a dit ne savoir signer.

1. D. Benoît, p. 300. Voici les extraits des registres curiaux de Pranles (Ardèche), auxquels renvoie D. Benoît. « Le 2 juin 1765 D^{elle} Anne Durand est baptisée dans l'Eglise Romaine sous condition, ayant comme parrain et marraine lesneveu et nièce du curé de Pranles, Esclozas. Elle a 35 ans, 9 mois et 15 jours. » « Le 8 juin 1765 le même curé marie S^t Jean Claude Cazeneuve. âgé de 36 ans du lieu de Saint Jean paroisse de Pranles avec D^{elle} Anne Durand. Les époux ont obtenu la dispense de la publication des deux derniers bans. » L'acte qui suit explique pourquoi cette dispense avait été demandée : « Le 20 juin 1765, Marianne Cazeneuve fille de S^t Jean Claude Cazeneuve et de D^{elle} Anne Durand, née le 18 juin, est baptisée dans l'église de Pranles ». L'enfant mourut peu après, comme il est dit en marge de l'acte. Un autre enfant, Philippe, naquit aux époux le 11 janvier 1767 et eut pour parrain Charles Philippe Klick, officier major de la légion de Soubise en garnison à Privas. Jean Claude Cazeneuve mourut à 63 ans, le 18 mars 1776.

* * *

Françoise Barre, âgée de 57 ans, fut arrêtée le 22 novembre 1750 au vallon de Fonlèze près Uzès où se tenait ordinairement le culte dominical, en même temps qu'un gros de protestants qui montait à plus de 80 personnes. On donna la liberté aux enfants, aux infirmes, aux femmes enceintes, aux nourrices, à ceux encore qui purent payer les soldats. Parmi les pauvres qui restèrent emprisonnés, l'intendant désigna cinq hommes qui partirent pour les galères, et deux femmes qu'il envoya à la Tour de Constance (*Arch. Hérault*, C, 229). Les deux femmes, Françoise Barre et Clarisse Domergue-Martin avaient déclaré « qu'elles assistaient aux assemblées autant qu'elles pouvaient ».

Françoise Barre était alors mariée à François Anton originaire de Condorcet (Drôme), âgé de soixante ans, travailleur de terre, résidant à Saint Médiars (Montaren, Gard). Anton comme il le déclara, avait épousé « au désert » étant veuf, Françoise Barre, qui était veuvée également comme nous l'apprend l'acte qui précède. De son premier mariage avec le Jean Garagnon qu'elle nomme, elle avait eu, non seulement le fils Pierre qui lui apporte 75 livres, mais un autre encore dont nous ignorons le nom, et un troisième : Jean Garagnon, de Rozans, cardeur de laine, qui en 1750 avait trente-sept ans et habitait Montaren. Jean Garagnon, arrêté en même temps que François Anton, fut envoyé aux galères avec lui, par le même jugement qui enfermait sa mère à la Tour. Anton « apostasia » aux galères en l'année 1751, et y mourut probablement à cette date : en 1754 sa femme dans la Tour est dite « veuve ». Jean Garagnon vivait encore à Toulon en 1763 « ferme dans la foi ».

Françoise Barre disparaît de la Tour de Constance entre 1766 et 1768, sans que nous sachions si elle a été libérée, ou si elle est morte pendant la lutte de deux ans que le Prince de Beauvau, pour obtenir la grâce des dernières prisonnières, dut soutenir contre les bureaux de Saint-Florentin. Clarisse Domergue, la chose est certaine, mourut dans la prison, en 1768, quelques mois avant que la terrible Tour ne fût définitivement fermée.

Charles Bosr.

A PROPOS DU CENTENAIRE DE JENNER
CEUX QU'ON OUBLIE
FABRE D'OLIVET ET LA GUÉRISON DE LA SURDITÉ

Un des devoirs de notre Société d'Histoire consiste à rappeler le souvenir et à mettre en lumière les services rendus par l'un des nôtres, services d'autant plus aisément oubliés que parfois ceux-là mêmes qui en recueillirent la gloire et le profit, négligèrent de les rappeler.

Notre collègue et ami, M. Armand Lods a ainsi été amené naguère à écrire au *Figaro* (février), qui annonçait la commémoration du centenaire de Jenner, que quatorze ans avant la publication de son mémoire sur la vaccine (1798) la découverte qui lui valut une gratification de 500 000 livres anglaises, avait été faite, ou du moins pressentie, à Montpellier, en 1784, par Rabaut-Pomier, le modeste frère de l'illustre Rabaut-Saint-Etienne. Il a cité la lettre qu'il avait publiée dans ce *Bulletin* en 1893 (p. 171) par laquelle, en 1811, M. James Ireland reconnaissait qu'en 1784, Rabaut-Pomier avait communiqué le résultat de ses observations sur la picote au Dr Pugh alors aussi à Montpellier, observations que celui-ci s'était empressé de transmettre à ses confrères, dès son retour à Londres. M. James Ireland ajoutait, il est vrai, dans sa lettre, qu'en Angleterre, même avant 1784, on avait remarqué que les filles soignant les vaches atteintes de la picote, ne prenaient pas la petite vérole. Mais il se gardait bien de rappeler que Rabaut-Pomier avait eu l'idée de la possibilité d'inoculer à l'homme la matière éruptive des vaches, idée sur laquelle, à son tour, en 1810, le comité central de la vaccine chargé d'une enquête, n'insista pas, comme il aurait dû le faire, peut-être parce qu'elle émanait d'un pasteur protestant.

Ce qui est arrivé et arrive encore à Rabaut-Pomier,

caractérise assez bien la différence entre la mentalité protestante et celle des grands corps officiels, imbus de l'esprit routinier, conservateur à outrance, du catholicisme. Observer directement les faits, sans tenir compte des notions ou traditions officiellement reçues, chercher, dans cette observation, la solution de phénomènes angoissants comme l'étaient jadis les fréquentes et meurtrières épidémies de variole, c'était agir en protestant, ne pas se contenter du fatalisme des solutions traditionnelles, excluant toute recherche indépendante et traitant de révolutionnaires ceux qui ne pouvaient s'y résigner.

* * *

Pareille aventure arriva, il y a environ un siècle à un autre protestant, tout aussi peu connu, même de ses coreligionnaires, que Rabaut-Pomier, à *Antoine Fabre d'Olivet* (1767-1825). Si vous ouvrez la 2^e édition de la *France protestante* (VI, 204) vous trouverez une courte notice consacrée à ce parent du célèbre *Jean Fabre* surnommé *l'honnête criminel*¹. « Ses ouvrages, écrivaient les frères Haag, ne sont plus lus aujourd'hui, mais leur nombre prouve au moins que leur auteur a joui, de son vivant, de quelque réputation ». — Ce jugement, un peu sommaire, prouve simplement que des historiens aussi scrupuleux que les frères Haag, ont pu, eux aussi, se tromper, car les ouvrages de Fabre d'Olivet sont aujourd'hui très recherchés et on les traduit même en anglais². L'un d'entre eux, l'*Histoire philosophique du genre humain*, paru en deux volumes en 1822, a même été réimprimé en 1845 et cette réimpression est aussi introuvable que l'édition originale.

Un autre de ses ouvrages est intitulé : *Notions sur le sens de l'ouïe en général et en particulier sur le dévelop-*

1. D'après une notice de la fille aînée d'Antoine Fabre, Jean Fabre et lui avaient le même ancêtre Fabre dit de Brissac dont le fils aîné fut le grand-père de l'honnête criminel et dont le second fut le grand-père d'Antoine.

2. *The Works of Fabre d'Olivet*, G. P. Putnam's Sons, New-York et London.

pement de ce sens opéré chez Rodolphe Grivel et chez plusieurs autres enfants sourds-muets de naissance. Paris 1811. in-8, 2^e édit. augmentée de pièces justificatives, Montpellier, 1829. Voici la note qu'y ajoutèrent les frères Haag. « L'abbé Sicard et de Prony présentèrent sur ce mémoire un rapport défavorable au Ministre de l'Intérieur. » L'auteur, selon M. Fayolle (*Biog. univ.*) prétendait avoir trouvé le moyen de restituer l'ouïe aux sourds-muets de naissance, d'après une méthode pratiquée par les prêtres égyptiens. » — Autant dire que Fabre d'Olivet passait pour un charlatan.

Or, ainsi que va le confirmer une lettre inédite que l'on va lire, Fabre d'Olivet ne prétendait pas seulement mais réussit à rendre l'ouïe et par suite la parole, non pas à un mais à plusieurs sourds-muets. Ce n'est pas ici le lieu de raconter comment il en eut l'idée et parvint à la réaliser, le dossier de cette découverte ne pouvant être reconstitué que difficilement. La seule prétention de l'auteur, de guérir une infirmité officiellement déclarée incurable fit se dresser contre lui la toute puissance des préjugés et des prétendues compétences, et l'obligea finalement à renoncer à des expériences qui avaient provoqué un rapport officiel « défavorable ».

Je ne veux aujourd'hui, pour prendre date, que joindre à quelques pièces, encore inédites, que nous remit jadis la fille aînée de Fabre d'Olivet, la copie d'une lettre également inédite, appartenant à M. Pinasseau, un de ceux qui font grand cas du signataire de cette lettre. Elle intéressera sûrement ceux, si nombreux, hélas! qui suivent les essais, tentés ces derniers temps, pour rendre, soit l'ouïe, soit même la vue, à tant d'être humains qui en sont ou en ont été privés.

*Copie d'une lettre autographe de Fabre d'Olivet
appartenant à M. Pinasseau*

Monsieur,

C'est au sein des montagnes des Cévennes et dans la patrie des troubadours que j'ai reçu l'aimable lettre que vous m'avez adres-

sée le 14 juillet. Je suis bien fâché de ne m'être pas trouvé à Paris au moment où M. Divaloufat y a séjourné. C'eût été avec le plus grand plaisir que j'aurais fait la connaissance d'un littérateur provençal auquel vous accordez une estime aussi particulière. Le motif qui m'a fait entreprendre mon voyage dans ces contrées a été de mettre la dernière main à l'ouvrage que j'ai entrepris sur l'ancienne langue d'Oc et dont je crois vous avoir remis l'avant-propos. Le Ministre de l'Intérieur qui a su que mon intention était de venir recueillir sur les lieux mêmes les renseignements et les documens nécessaires, m'a remis à cet égard une lettre aussi honorable que flatteuse, afin de faciliter mes recherches. Mais, voyez, monsieur, combien est vrai le proverbe qui dit que c'est Dieu qui dispose des événemens que l'homme ne fait que proposer. Venu dans ce pays pour atteindre un but purement littéraire, il s'est trouvé que, par occasion, j'en ai rempli un tout différent. Comme il s'agit d'une chose fort importante et que vous aurez quelque plaisir à apprendre, je vais vous la dire en peu de mots.

Tandis que j'étais à Paris, un Pair de France, distingué par ses lumières, m'adressa, comme un savant, curieux de s'instruire dans le sens intime de la langue hébraïque¹, M. Tromparèn, pasteur et président du Consistoire du département de l'Ardèche². Ce pasteur, après nos premiers entretiens, voyant que j'étais sur le point d'entreprendre un voyage vers les contrées méridionales, s'offrit d'être mon compagnon de route, et me pressa d'accepter sa maison de Privas, pour y mettre en ordre mes matériaux. L'offre était trop agréable pour être refusée. Je l'acceptai. En arrivant chez lui je m'aperçus bientôt qu'un autre motif que celui d'étudier l'hébreu l'avait guidé dans sa démarche. Motif très louable sans doute et qu'il serait difficile de blâmer. La nature l'avait affligé d'une jeune enfant sourde-muette dès sa naissance. Il m'engagea avec de vives instances à lui donner le sens de l'ouïe, comme je l'avais donné, il y avait sept ans à Rodolphe Grivel d'Aubonne. Je résistai assez longtemps, me souvenant des persécutions ridicules dont j'aurais³ été l'objet sous le règne de Napoléon; mais enfin, vaincu par les larmes d'une mère au désespoir, je fis ce qu'on exigeait de moi; et Nina Tromparèn, âgée de cinq ans, sourde-muette de naissance, acquit la faculté auditive qu'elle n'avait jamais eue, et entendit pour la première fois le 14 juillet, le jour même où, me croyant à Paris, vous m'écriviez la lettre que j'ai sous les yeux.

1. Fabre d'Olivet est l'auteur d'un ouvrage considérable sur la *Cosmogonie de Moïse*.

2. M. P. Tromparent était déjà pasteur à Privas en 1807. Il mourut en 1825.

3. Sic, peut-être pour j'avais.

Cet événement extraordinaire ayant été connu, malgré le secret que j'avais imposé aux parents de l'enfant, je me suis vu assailli par une foule de sourds et de sourdes. Antoine Besson, de Ganges, âgé de 22 ans, est le quatrième auquel j'ai donné le sens de l'ouïe. Tout cela, comme vous le pensez fort bien, m'a fait négliger mes travaux sur la langue d'Oc. J'ai été même obligé de prolonger mon séjour dans ce pays bien au delà du terme que j'y avais d'abord fixé.

Je compte ne retourner à Paris que vers le commencement du printemps prochain. Si j'ai le bonheur de vous y voir à cette époque, je vous donnerai le renseignement que vous me demandez. Si M. Gottis avait eu plus de mémoire il vous aurait dit que, par une bizarrerie remarquable, ce renseignement ne peut vous être donné par moi que de vive voix. Je passai le lendemain même du jour où je vous vis chez lui, pour lui faire part de cette circonstance; et moi-même je mis une carte chez votre portier. Je ne sais ce qui empêcha que je n'eusse le plaisir de vous revoir.

Agréez, monsieur, l'assurance des sentimens distingués d'estime et de considération de votre tout dévoué serviteur.

FABRE D'OLIVET,
Chez M. Deshons, propriétaire foncier
Ganges (Hérault).

25 septembre 1818.

Au dos :

Monsieur
Monsieur le ch^{er} fs Devilleneuve
à Bargemont

Par Draguignan
(Var).

Les détails si précis que renferme cette lettre permettront peut-être à l'un ou l'autre de nos lecteurs de retrouver, à Privas ou ailleurs, soit un écho, soit une trace des faits racontés par Fabre d'Olivet, et de compléter ainsi l'enquête que nous ouvrons en publiant ce document.

N. WEISS.

Mélanges

LES DE CONINCK AU HAVRE ET A ROUEN DE 1682 A 1691¹

Le 22 janvier 1685, Frédéric de Coninck quitte définitivement Hambourg, avec quelques amis, emmenant toutes ses affaires. Il passe par Anvers pour y terminer le règlement de sa situation. En effet, son oncle Jean de Coninck, qui avait la garde des sommes léguées à Fréd. de C. par son grand-père paternel et par sa tante Anne, est mort le 20 novembre 1684 et sa veuve et ses fils ne demandent qu'à liquider au plus tôt ces questions financières.

Puis nous le retrouvons à Rouen, le 4 avril suivant.

Catherine Crommelin à son fils Frédéric de Coninck à Rouen

Au Havre, ce 9 avril 1685.

... Mon cher enfant, ne soyez pas sy pressée de faire les présent à vostre maitresse, il faut premièrement vous accorder, quy est de passer un traitté, apres vous ferez vos présent ; tu luy en a desja faits...

... Mon pauvre fils, ne fais pas grand despence pour tes présent, le collier d'Ester Torin est jolly pour son prix, il vous y faut mettre le double. Mad^{le} Mayon, quy est fort prudente, elle ne vous portra point à la despence, encor dans un tems de calamité et elle m'obligera...

... On est icy fort rigoureux envers les pauvre huguenost...

1. Voy. plus haut, p. 97 à 115.

Au Hâvre, ce 20 avril 1685.

Mon très cher fils, je suis fort surprise du comte rendu à Mad^{lle} Mayon Camin par Madame sa tante, par lequel elle la rends presque redevable, ce qui m'estonne extrêmement, et pour les biens en terre qu'elle peut espérer, qui peut aller à £ 2700 au conte de M^r Lelarge. Ainsy vous voila bien gras pour vouloir donner un collier de 420^{fr}, elle a bien raison de ne pas vouloir de bague. Non, mon fils, je ne veut pas que fassiez sy grand frais, un collier de 200^{fr} est assez, et je vous deffend de rien achepter que les affaires de Mad^{lle} Mayon ne soit voidé, il ne faut pas aller sy vitte, considérez le tems où nous sommes...

... Mon fils, j'ay des mortels ennuie de tous costé de voir ma famille sy mal establee, vous devez bien vous repentir d'avoir despensé vostre argent mal à propos à Hambourg et au dernier voiage, et vostre frère aynée m'accable, que pense-t-il faire à tout vendre; s'il veut aller en Engleterre, qu'il fasse semblant de vendre sa couche et armoire, table à un maître de navire anglois pour le transporter...

... Sy Mad^{lle} Mayon vous parle du collier de 420^{fr} dite luy que je ne veux pas que passiez 200^{fr} et que sy elle me veut obliger, qu'elle cy contentera...

Rachel Tacquelet à son petit-fils Frédéric de Coninck, à Rouen

A Saint-Quentin, ce 5 may 1685.

... Cher fils, comme ta tante Du Chemin¹ est venu faire ses devosion à Charenton et a esté 4 jour avec moy, nous avons parlez ensemble des desseins que vous aviez de vous marier. Je luy ay donné charge vous donner pour moy dix louis d'or pour vous avoir un couple de flambeau comme say de coutume de donner à tous mes enfans quy ce marit pour leur estrene : vous l'emploirez à ce que voudrez pour souvenanse de vostre grand mère, aiez ce petit présen pour agréable...

Catherine Crommelin à son fils Frédéric de Coninck, à Rouen

Au Hâvre, ce 10 may 1685.

... Grande mère t'a fait le presant ordinaire qui est d'un couple de flambeau, mais comme tu en as, il faut garder l'argent qui servira à autre choses. Je suis fort satisfaite du choix que tu

1. Ester Crommelin, veuve de Jean Torin, s'était remariée à Pierre Duchemin.

fais que ma mère approuve et qu'elle en paroît contente, comme Mad^{lle} Mayon est bonne, chacun l'aymera. Tu luy a fait un présent d'un collier de 100 escu, je lui en souhaite joye et qu'elle la puis mettre cent an en santé.

... Je voudrois bien vous servir, la forcen'y est plus, et vostre frère me tue, sy le cabaret n'avoit pas son argent, il ne me traitteront pas sy rudement...

Fréd. de C. est encore à Rouen en juin, mais la persécution se fait de plus en plus violente, et dès les derniers jours de juillet, il quitte Rouen pour Londres sans prendre congé de sa mère, dans la crainte de ne plus pouvoir s'enfuir dans la suite. Nous le trouvons à Londres le 13 où il attend sa fiancée avec impatience.

Rachel Tacquelet à son petit-fils Frédéric de Coninck à Londres

A Saint-Quentin, ce 24 aoust 1685,

Mon très cher fils, je viens de recevoir vostre lettre escrite de Londres du 6/16. Je vous croiois en Holande, ma chère fille vostre bonne mère me l'ayant mandez. A la bonne heure que tu y atends ta maîtresse, pour ensuite vous marier. J'auray de la joie lors que j'apprendray quel soit près de vous, car je crain qu'il y ait du risque au passage.

Je prie l'éternel de l'accompagner de son bon ange, qu'il répande ses précieuse benediction sur vostre Saint mariage, le faisant réusir à sa gloire à vostre salut et contentement pour vivre en sa crainte dans la ferme que me dict assez prise à l'imitation de ton oncle Daniel¹...

Il y a lontems que ma fille, ta mère, m'a mandez que ta maîtresse estoit à Dieppe pour faire partage avec sa tante...

Catherine Crommelin à son fils Frédéric de Coninck à Londres

Au Havre, ce 31 aoust 1685,

Mon cher fils, j'ay reçu la vostre du 20 courant. J'ay été fort surprise du prompt départ de vostre voiage. J'attendois du moins que m'eussiez venu dire adieu, car nous ne scavons pas sy jamais j'auray la joye de vous revoir, qu'y m'a fait bien jeter des larmes et fait encor présentement...

...J'ay du regret que tu ne m'a pas venu voir avec Mad^{lle} Mayon, j'aurois volontier payé vostre voiage.

1. Daniel Crommelin.

*Frédéric de Coninck à sa fiancée Marie Camin,
chez Mad^{ame} Allard, rue des patisseries à Dieppe*

Londres, le 10/20 septembre 1685.

Il n'est que trop vrai, ma très chère maitresse, ce que craignois est arrivé, vous êtes prisonniere et peut estre mal traitée¹. J'ay tout sceu par une demoiselle qui heureusement a échappé la barbarie des tirans. Plût a Dieu que je fusse avec vous et que je pusse partager votre souffrance, j'en aurois une joye inexprimable...

Vous avez très mal fait d'avoir attendu jusqu'a l'extrémité, vous avez esté très mal conseillée de vous estre embarquée avec tant de monde, je prie Dieu qu'il ne permette pas que vous soyez persécutée jusqu'au point qu'on dit icy, je le prie qu'il veille au contraire vous donner une bonne et pronte issue. Si cela réussit, comme il faut l'espérer, partez aussitost pour Rouen ou plustost pour Abbeville, où vous prendrez un bon paysan qui soit fidele avec lequel vous vous mettrez en chemin déguisée en paysanne. Vous prendrez la route d'Arras, de Tournay ou pour quelque autre ville éloignée, pour de là venir a Nieuport ou j'yray vous attendre ou à Douvre, taschez d'éviter de passer par des villes de peur d'estre reconnus. Surtout, jouez bien vostre personnage, vous ne vous chargerez que de ce dont vous aurez besoin, laissez ce que vous aurez de plus prétieux entre les mains de quelque amy quy aura soin de me l'envoyer icy, autrement vous pourriez estre volée en chemin. Vous pouvez aussi aller par Saint-Quentin où vous ne manquerez pas d'amis...

... Ma chère maitresse, partez pour Abbeville aussitost la present receue si vous êtes en liberté et me mandez vostre dernière résolution. Écrivez-moy ce qu'il faut que je fasse et où j'yray vous attendre, je n'auray point de repos que je n'aye réponse, écrivez moy tout ce qu'on vous fera.

Adieu, mon cher cœur, je vay prier Dieu pour vous, aimons-

1. Voici en quels termes Philippe Legendre, dans son « *Histoire de la persécution à Rouen*, page 80, parle de la capture de Marie Camin : « La Dame Gontier et sa fille aînée, les Dames Elisabeth et Marie Vandale. Les deux filles du sieur Cardel, Ancien. Les Dames le Cornu mère et fille. La 2^e fille du sieur Gontier et une demoiselle Camin prises dans un yact à Dieppe comme elles passaient en Angleterre, et d'autres encore dont les noms ne sont pas venus jusqu'à nous tombèrent en divers tems et par divers accidens entre les mains de nos ennemis. Dieu les en a tirées la plus part sans avoir plié. Elles en sont toutes sorties, les unes plutôt, les autres plus tard... » M. Lesens, dans une note, spécifie qu'il s'agit de Rachel Camin, fille de Noé, drapier à Elbeuf, et de Rachel Lecointe. On voit qu'il fait erreur.

nous, chère Amante, et souvenez-vous de votre cher et fidèle Amant qui participe à votre douleur.

Marie Camin à son fiancé Frédéric de Coninck, à Londres

Dieppe, septembre 1685.

L'affliction et le chagrin que j'éprouve, mon très cher amant, ne me permet pas de te dire mon malheur. Tu pouras t'informer au capitaine Coolle de ce qui m'est arrivé qui me met dans un état pitoiable. La pensée que je fais à nostre séparation me tue et si la peine que j'ay eue m'y causait la mort, j'en rendrois grâces à Dieu. Mais, mon cher cœur, il faut se remettre à sa sainte providence; s'il n'est point sa volonté que nous soions pour vivre ensemble, sa volonté soit faite. Mais sois toujours persuadé de ma foy qui sera inviolage et que je t'aimeray jusque au dernier soupir de ma vie; je te seray toujours fidelle, quand mesme nous serions assés malheureux pour ne nous revoir jamais; mon amitié ne diminuera jamais, jamais autre que toy ne me posédera. Dans mon malheur, j'ay du bonheur d'avoir des amis comme ceux qui s'employe pour moy, je ne pouray jamais assés reconnoître leurs services, et suis heureuse que l'on ne m'a pas mis prisonnière comme les autre. On a accepté 2 caution pour me représenter, c'est une affaire qui me coûtera beaucoup, et je crois qui ne faut pas faire fôn sur le bien que j'ay, ce qui me désole. Écris à ton frère afin qu'il aille te trouver pour te tenir compagnie. Quand tu m'éciras, ne me parle point du tout de tés affaire ny ce que tu fais, car je crains que tes lettres soit ouverte. Adresse les sous une enveloppe à M^r Le Large et n'écis point mon nom sur le couvert de la lettre que tu m'écira. Tu mandera seulement a M^r Le Large de l'écrire afin que l'on ne remarque point qu'elle vient de Londres, mais d'Abeville; change aucy quelque fois de sire et de cachet. Je suis restée sans abis, sans linge et sans rien; tu auras soin de retirer du hiac (yacht) ce qui est marqué dans le mémoire. Ce billet de Madame Le Jeune te servira pour parler au capitaine du hiac qui s'apelle Coolle. Le paquet de lettre que je marque avoir baillé au maître, se sont tes lettre et tous mes autres papiers. Sans doute que cette affaire te va causer un chagrin mortel, mais il n'y a plus de remèdes. C'est une chose qui n'est jamais arrivé et que je crois causera du bruit. Le bon dieu veille avoir pitié de nous tous et de moy en particulier. Grâce à dieu, je me porte assez bien veu l'état ou je suis; pour toy, mon bien cher amant, de l'humeur que je te connois, tu vas te laisser accabler au chagrin, mais aye de la confiance, je t'en prie, et prent quelqu'un pour demeurer avec toy.

Quand tu m'écriras, ne me dis point ta demeure ny ce que tu fais ; j'adresserai toutes tes lettres à mon cousin Durand¹. Mon cher cœur, espérons toujours malgré nos traverse, le bon dieu le veut ainsy, et c'est à nous à nous soumettre à sa volonté, il est bon et miséricordieux, c'est luy qui nous afflige, mais c'est luy aucy qui nous consolera, et soions assuré que tout tourne en bien à ceux qu'il aime. Prion-le instament qu'il luy plaise nous envoyer ce qu'il trouve expédien pour sa paix et nostre salut, qu'il nous face la grâce de ne pas murmurer et de prendre en patience les afflictions qu'il luy plait nous envoyer. Meton le doi sur la bouche et disons « c'est toy, seigneur, qu'il la fait ».

Frédéric de Coninck à sa fiancée Marie Camin, à Dieppe

Londres, 14/24 septembre 1685.

Ma très chere Amante, je suis si accablé et si rempli de douleur que je ne scay par quel bout commencer pour me plaindre. J'ay souhaitté la mort bien des fois, mais c'est à present que je la souhaite plus que jamais. Mon Dieu, mon Dieu, retire moy de ce monde ou prens pitié de moy. Cependant ta volonté soit faite. Ta lettre, ma chère Amante, m'a mis dans une si grande amertume que je ne scay que devenir, je ne dors point la nuit, et le jour, je le passe en langueur, la plupart du tems dans ma chambre, seul, ou je suis comme immobile a force de rêver au malheur qui vous est arrivé, mais tout cela n'est rien encore au prix de ce que je viens d'apprendre, qui est que vous avez été jugées à estre renfermées dans un couvent, dont il y avoit appel. Non, la mort avec tout ce qu'elle a de plus affreux ne m'auroit pas tant épouvané que cette nouvelle ; j'en ay frémi d'horreur...

...Baisons la main qui nous frappe, c'est sans doute pour nos péchés que Dieu nous châtie, repentons-nous sincèrement de l'avoir offensé et il nous pardonnera. Pour toy, mon cher cœur, tire toy de quelque maniere que ce soit de là où tu es, mais surtout n'offense point Dieu, ne souhaite plus la mort, vis plustost et te conserve pour l'amour de moy...

...Aussitost que j'eus receu ta lettre, je fus a 5 miles d'icy où demeurent tous les gens de mer pour scavoir où étoient tes hardes, mais le yac étoit reparti pour Dieppe. Je parlay à la femme du capitaine qui me dit qu'elle croyait avoir la bourse où sont tes joyaux, je fus aussi chez trois ou quatre autres, les unes m'ont dit qu'elles avoient quelque chose, mais qu'elles ont ordre de ne rien rendre que leurs maris ne soient de retour, les autres m'ont dit qu'elles n'avoient rien, et les autres que leurs maris

1. Un des fils de Jacques Durand de Rouen, était établi à Londres.

avoient reporté ce qu'ils avoient. Je vois par ton mémoire que tu as donné à garder au maistre un paquet, tu scauras qu'il a icy fort mauvaise réputation et qu'il a été démis de sa charge; j'ay été chez luy, il fit dire qu'il n'étoit pas au logis quoyque je fusse certain qu'il y étoit, de sorte que je crains que ce qu'il a ne soit perdu...

... Je peux me deffaire de nostre marché¹ moyennant £ 55, c'est bien de l'argent, mais que veux-tu que j'y fasse, nous avons fait une folie, il vaut mieux s'en deffaire plus tost que plus tard...

... On est icy dans une grande tristesse d'apprendre le dégât que les dragons font en France, des provinces entières se sont révoltées de crainte et d'effroi. Pour toy, prie Dieu, que ta foy ne succombe point. Mon cher cœur, ton affliction m'a si fort touché que je ne peux t'en exprimer le déplaisir que j'en ay, je suis plus mort que vif, je n'ay jamais eu un si grand dégout pour la vie...

Jean de Coninck à son frère Frédéric de Coninck, à Londres

A Rouen, ce septembre 1685.

Monsieur mon frère, comme on dit que les mauvaises nouvelles ne viennent que trop tost, ainsy je ne doute pas que le malheur de Mad^{lle} Mayon ne soit sceu de vous, avec toutes les particularités de sa prise, et de plusieurs autres demoiselles qui estoient dans le même yact à Dieppe, où elles sont prisonnières; le juge du lieu avoit ordonné qu'elles seroient mises dans un couvent, sur quoy on a présenté requeste à la cour pour demeurer où elles sont, ce qui leur a esté accordé, et enjoint au juge de Dieppe d'informer de toute cette affaire incessamment et d'envoyer ses informations au parlement; c'est ce que nous sommes attendant pour voir de quelle manière tout cela tournera, Dieu veille que nous en ayons une bonne issue. Je vous assure que cela me donne extrêmement du chagrin; encor sy on les avoit transferé icy, nous tacherions de l'aller consoler, mais on n'oze escrire. Cependant soyez persuadé que je n'épargneray point de tout ce qui dépend de moy pour contribuer à la tirer de cette affaire malheureuse. Son cousin², et toute la suite, n'est plus icy, ayant esté pressé de se tirer, ce qui est facheux, car il pourroit en cela plus que moy; toutefois il vous faut prendre passiance et remettre tout en dieu et croire que tout ira bien par sa grâce...

... Mon épouse, bien fachée de tous ces malheurs, vous salue:

1. Frédédéric de Coninck et sa fiancée avaient loué une grande ferme près de Londres qu'ils comptaient exploiter.

2. Jean Camin, sa femme Catherine de Coninck, et leurs enfants.

nous ne scavons quand nous nous en irons; le bon dieu veille avoir pitié de nous; nous vivons tant que nous pouvons de ménage...

Frédéric de Coninck à sa fiancée Marie Camin, à Dieppe

Londres, le 21 septembre, 1^{er} octobre 1685.

... J'ay écrit à ma mère qu'elle t'écrive et qu'elle te console, et à mon frère qu'il te voye et te tienne compagnie, en cas qu'on te mène à Rouen; mais n'y vas point sans nécessité, vas plustost à Abbeville ou à Amiens et fais ce que je t'ay dit s'il n'y a point de danger, déguise toy bien et sois hardie; le bon Dieu veille t'accompagner et te conduire en tout ce que tu fairas. J'ay receu un petit paquet pour toy consistant en 6 cuillers et 6 fourchettes avec un invention à pendre des clefs. Le cousin Cabinet pouvoit envoyer tout ce qu'il a, il ne falloit pas négliger une si belle occasion, fais-luy en parler par mon frère, car si les dragons vont à Rouen, tout sera perdu... J'aurois été voir aujourd'hui Mad^{lle} Gontier¹, mais elle demeure si loin, et les souliers neufs que j'étrenne m'ont fait remettre la partie à demain...

... Il y a de belles terres à louer proche M. Crommelin, mais je ne veux rien faire sans ton avis, mon dit oncle nous a promis sa belle chambre en attendant que nous soyons à nous, hâte toy de peur que le frère Jean ne soit icy avant toy...

Catherine Crommelin à son fils Frédéric de Coninck, à Londres

Au Havre ce premier octobre 1685,

Mon cher fils, j'ay receu la lettre que m'avez écrit sous couverte de Mad^{lle} Mayon estant à Abbeville. Je vous ay aussytost fait reponce et mis la vostre soub sa couverte pour la faire acheminer ne scachant pas ton adresse. Mais du depuis estant venu à Dieppe, pour vuider ces affaire avec son oncle Locquin, voilà bien du changement. Ma pauvre chère Mayon, que je te plain, sans pouvoir la consoler, ny paroître en rien pour la pouvoir tirer, quoy que je ne doute que les amis comme M^r Le Vasseur et autres semblable ne travaille pour elle...

... Sy cela se pouvoit, je voudrois estre près de toy pour te soulager, je m'y souhaite avec tes trois sœurs, car tout va de mal en pis; mais il y a des terribles arrest qui font trembler...

1. Sans doute une sœur de la compagne d'infortune de Marie Camin.

Frédéric de Coninck à sa fiancée Marie Camin à Dieppe

Londres le 4 octobre 1685.

... Si tu ne m'avois jamais connu, sans doute que tu aurois voulu éviter la persécution, mais tu aurois choisi pour ta retraite un autre pays que celui-cy ou il y auroit eu moins de danger à venir. Ce n'est donc que pour moy que tu t'es ainsi exposée...

... Si je n'avois pas la crainte de Dieu et qu'il n'y eut pas de péché, je te dirois : Change, fais la dévotte et joue bien ton rôle afin de te tirer de ce méchant pas, mais à Dieu ne plaise que jamais une telle pensée me vienne en l'esprit ; que sais-tu si Dieu te feroit la grâce de te repentir, et si dès le mesme moment il ne te redemanderoit pas ton âme pour te faire rendre conte de tes actions...

... Je viens de recevoir une lettre de ma sœur ¹ écrite d'Anvers, il y avoit quelques jours qu'elle y étoit arrivée avec son mary, ses deux petites filles et Mad^{lle} Torin ², elle ne fait aucune mention de sa belle-mère ; je dois luy écrire demain afin de scavoir quelle route ils ont pris pour ensuite te le mander, afin de t'en servir si tu le trouve à propos et si Dieu permet que tu sorte de là où tu es, mais sur tout, mon cher cœur, prend mieux tes mesures si cela arrive ; souffre que je te dise que c'est la plus grand'faute que tu aye fait de ta vie, tout le monde en a murmuré icy et s'est étonné qu'une douzaine de personnes ayent entrepris de s'embarquer ensemble dans le port le plus dangereux de toute la France. Nous fîmes coucher avant hier où demeure le Cap^{ne} Coole, j'ay retiré ce qu'il avoit à toy, scavoir ta bourse dans laquelle tout s'est trouvé à la reserve d'un louis d'or qui y manquoit...

... Je suis bien malheureux de ce qu'il ne s'est pas trouvé un peintre à Rouen assez scavant pour faire ton portrait, ce me seroit une grande consolation si je l'avois présentement : mande moy si tu as encore le mien. Je n'ay point encore de réponce de mon mylord, je tombe fort dans ton sentiment, ma chère maitresse, de prendre un bien plus petit que celui que nous avions...

Catherine Crommelin à son fils Frédéric de Coninck, à Londres

Au Havre ce 4 octobre 1685.

Mon cher fils, j'ay hier receu ta lettre du 27 passé, quy me désole de voir ton affliction, mais en toute nos affaire, il faut ce

1. Catherine de Coninck, épouse de Jean Camin.

2. Ester Torin.

reposer et ce remettre du tout à la providence de dieu. Rien n'arrive à l'aventure, sy nostre pauvre Mayon souffre, cette pour glorifier le nom de Jésus Christ, puisque cette par croix et tribulation qu'il faut parvenir au royaume des cieux. Ce bon dieu ne l'abandonnera point ains la fortifiera de plus en plus pour sa gloire, cette une marque de son ellection de souffrir pour son nom. Mon cher fils, ne t'afflige point tant, il la délivrera. Elle a compagnie, estant 10 filles; cette un grand malheur, ils étoient trop dans le hiac...

J'ay receu une lettre de nostre chère Mayon avant hier, je luy ay repondu aussy tost, Manon luy a escrit aussy. J'en ay eu bien de la joye, car je ne scavois savoir de son estat au certain, elle étoit encore au chasteau : je ne say sy elle y est encore. Elle m'a donnée adresse pour luy écrire. Quant bien elle seroit contrainte d'aller dans un couvent, dieu la préservera en quelque lieu qu'elle aille, il ne l'abandonnera pas...

... Tu me donne bien de l'ennuie, et j'irois volontier faire ton ménage s'il étoit possible, mais il faut crever et mourir icy, il y a des arrest terrible pour ceux quy sortent, et aussy il faut tout abandonner et nous en aller sans rien du tout, car quoy que le navire soit arrivé bien chargé, on n'a pas vendu les huilles sy chers à cause du tems; les fanons sont au-dessous de 30^e à long termes...

... Tu aura appris que M^r Du Chemin¹ a obtenu un pas port. Rouen est perdu, j'ay hatte que vos frères en soit hors. On a hier a Rouen fait grand bruit au Sacrifice d'Abraham où est logé M^{rs} Le Page² et Cartau³, ministre de Dieppe, pour les prendre prisonnier, les accusant d'avoir fait assembler chez M^r Amsineq⁴ ce quy est faux...⁵

1. Pierre Duchemin, beau-frère de Catherine Crommelin, était né à Rotterdam et citoyen hollandais, ce qui lui permit de quitter facilement la France.

2. Antoine Le Page, fils de Siméon, orfèvre à Rouen et de Marie de Tocqueville, pasteur à Dieppe depuis 1678, se retira en Hollande à la Révocation et y devint, en 1695, pasteur de l'Eglise wallonne de Rotterdam qu'il desservit jusqu'à sa mort en 1702.

3. Moïse Cartaut, fils de Moïse pasteur à Dieppe († 1631) fit ses études à Montauban. Nommé à Dieppe en 1653, il y exerça son ministère jusqu'à la Révocation. Il abjura pour rester en France.

4. André Amsing, hambourgeois naturalisé, sucrier à Rouen, époux de Marie Dierquens. Il abjura pour ménager sa fuite et se réfugia à Hambourg. Sa femme ayant refusé fut jetée dans un couvent. (Bianquis, *La Révocation à Rouen*, p. 3.)

5. Voir les détails de cette affaire dans la 2^e partie de *l'Histoire de l'Eglise réformée de Dieppe*, I, p. 148.

Frédéric de Coninck à sa fiancée Marie Camin

Londres, le 8 octobre 1685.

... Je t'écrivis l'ordinaire passé et je t'ay mandé que j'avois receu tes hardes, le mémoire que Mad^{lle} Gontier m'a rendu marque qu'il y avoit plusieurs chemises, cependant je n'en ay receu qu'une, mande moy ce qui en est...

Londres le 11 octobre 1685.

... Veille, o mon Dieu, soutenir ta servante, donne luy ton bon esprit qui la fortifie, qu'y luy fasse professer hardiment ta vérité jusqu'à la mort, que rien ne soit capable de la détourner de la fidélité qu'elle te doit, fais qu'elle confesse icy-bas ton fils Jésus, nostre rédempteur, afin que luy mesme la confesse devant toy...

... Je te recommande d'aimer Dieu, de le craindre, de luy estre fidèle jusqu'au dernier soupir; je ne t'en diray pas davantage là dessus, tu es trop bien instruite; tes lettres me sont d'une grande édification, il n'y a rien au monde de mieux dit ny de si consolant; je les ay toutes, j'en auray soin et les conserveray précieusement¹...

Catherine Crommelin à son fils Frédéric de Coninck, à Londres

Au Havre, ce 15 octobre 1685.

... Puisqu'il plaist à dieu vous tenir séparé de ce que tu ayme, je considère que tu ne peut pas tenir menage seul, consulte vos amis; tu peux penser combien j'ay de chagrin. J'ay receu une lettre de nostre pauvre Mayon du 6 du courant écrite du couvent des Ursulines de Dieppe, ils ont fait grande résistance pour entrer dans ce misérable lieu; ils y sont toute. Je n'ay point eu de nouvelle d'elle du depuis, je luy ay écrit aussy tost, mais les nouvelles du peuple est que l'on prendt les juges du lieu à party, disant qu'ils n'avoit pas les ordre pour faire mettre ces pauvres filles dans le couvent. Dieu viendra à leurs secours et les délivrera, prions dieu incessamment pour elles qu'il ne les abandonne point et que leur foy ne deffaille point, car il auront sans doute grand combat a soutenir; mais courage, ils sortiront victorieuse par Jésus Christ. Ne t'afflige point, mon pauvre fils, car tout tourne en bien à ceux qui craigne dieu, car c'est par ce chemin épineux que nous parviendrons au royaume des cieux. Comme

1. Malheureusement ces lettres n'ont pas été retrouvées.

tu ne commence que de scavoir ce que cette du monde, cela te semble rude; mais, mon cher enfant, il faut tout recevoir de la main de dieu avec patience...

... On a des nouvelle que toute l'église de Loudun est changé, cela est terrible, les médecins et apotticaire, chirurgiens ont leur boutique fermée, on croit que cela ira à tous les mettiers. Rouen est désolée; on nous menace fort des dragons, d'autres disent qu'il n'en viendra point, mais que nous aurons aussy pire; dieu nous veille assister. M^r Oursel est encor à Rouen, je l'atend icy en bref. Je suis fachée que tu n'a pas laissée à quelqu'un une quittance général, car il est à craindre que l'on n'arreste tous les effect de ceux quy ont quitté, assure toy que nous ferons ce que pourons pour mettre les uns et les autres à couvert. Ne signe point vos lettre, datte les de Paris.

Frédéric de Coninck à sa fiancée Marie Camin, à Dieppe

Londres, le 18 octobre 1685.

... Mande moy comment tu es traitée, si on te donne quelque liberté, comme de pouvoir te promener dans le jardin, si on te voit et si on te peut parler. Dis moy si on travaille à ton procès et quand tu espère qu'il sera vidé, mande moy enfin bien d'autres choses que je voudrais scavoir. Ne me dis plus que tu crois estre toute ta vie dans ce maudit lieu...

... Ma sœur me raconte qu'il est arivé où elle est deux petites filles qui ont été longtems dans un couvent, elles se sont sauvées adroitement en fichant des petits bâtons dans la muraille, sur lesquels elles ont monté et ont ensuite sauté dessus. Hélas! cher cœur, quand même tu serois assez heureuse pour obtenir ta liberté, je ne scay en quel tems je te pourois avoir auprès de moy, car les passages sont étroitement gardés; on a arrêté à Lille en Flandres les 3 enfans de la servante de M^r Willet...

... Je ne scay pourquoy tu ne veux rien prendre de moy puisque ce qui m'appartient est à toy; je ne scaurois te déguiser que ces fassons me fachent et me déplaisent. Je crois avoir receu toute tes lettres, ta dern^{re} est du 10^e, continue à m'écrire, je serois dans la dern^{re} désolation si j'étois un ordinaire sans recevoir de tes nouvelles. Je suis chagrin de ce qu'on retient mes lettres et qu'on te les délivre si tard...

Londres, le 22 octobre 1685.

... Te voilà donc, cher cœur, dans cet abominable lieu, pour lequel j'avois tant de peur. Dis moy m'aimeras tu toujours autant que je t'aime? Je te jure un amour inviolable qui durera

autant que ma vie ; ouy mon très cher cœur, je te jure encore une fois que je n'aimeray jamais que toy...

... Quoy qu'il arrive, soit que je ne puisse te revoir, ou que Dieu disposât de toy, je te promets que je vivray dans un continuel veuvage et je te jure une fidélité éternelle...

... Si la Religion Romaine n'étoit pas si éloignée du culte qu'on doit rendre au vray Dieu et qu'on ne te fit point faire d'abjuration, je te dirois de te tirer adroitement de ce méchant pas ; sans doute que Dieu te pardonneroit. Mais mon cœur, je ne te donneray point de conseil là-dessus, je prieray plutôt Dieu qu'il te donne une constance et une fermeté qui fasse honte à tant de misérables qui abandonnent tous les jours si lâchement la vérité...

... On m'a dit que ce n'étoit que par provision que tu étois dans le couvent, dis m'en ton sentiment...

... Dis moy en quel endroit est placé le couvent, si je t'y pourrais parler, s'il n'y a pas moyen de gagner l'abbesse ou quelque autre religieuse, dis moy si tu pourras supporter la fatigue du cheval en nous sauvant par la poste ; envoie moy ta mesure et je te feray faire un habit d'homme...

... Je suis dans des allarmes continuelles, car je crains qu'on ne te maltraite à la fin et qu'on ne vienne à la dernière rigueur. Au nom de Dieu, écris moy souvent, tu adresseras tes lettres chez M^r Jean de la Chambre ¹, tu auras soin de mettre un f au coin...

Londres, le 29 octobre 1685.

... Je te diray mieux quand tu seras avec moy les motifs qui m'ont porté à t'aimer ; il est vray que ton aimable personne me toucha d'abord, mais les vertus que je remarquay en toy dans la suite me touchèrent infiniment d'avantage...

... Si l'espérance que j'ay encore de te revoir un jour ne me soutenoit, je succomberois infailliblement et je chercherois la mort à quelque prix que ce soit. Mais, mon cher cœur, prie Dieu pour moy qu'il veille me pardonner, car assurément je l'ay offensé en murmurant contre sa sainte providence et en ne recevant pas comme je devois les châtimens dont il luy a plu de nous affliger ; prie le pour moy qu'il me fasse supporter à l'avenir ta captivité avec plus de patience...

... Heureux sera le jour auquel je te verray, je crois que j'en mourray de joye. Tu as fort bien fait de ne point prendre d'argent de mon frère, oblige moy de me dire les raisons pour quoy tu ne luy as pas voulu écrire ; il m'a renvoyé la lettre que je t'avois écrite sous son couvert je ne scay point pourquoi...

1. Fils de Daniel de la Chambre et de Marie Crommelin, et cousin-germain de Frédéric de Coninck.

... J'ai délivré à M^r Cook la bague de Mad^{lle} de Caux '...

... Aye soin de faire payer le port jusqu'à Paris, donne tes lettres à des gens fidèles et ne te fie à la demoiselle Angloise que de bonne sorte... On s'est trompé quand on t'a dit que je me plaignois de ne pas recevoir de tes lettres, car j'ay receu toute celles que tu m'as écrites. Il est faux que le prince d'Orange soit papiste, au moins je n'en ay point entendu parler, et il y a peu de grands qui ayent changé; il y en a quelques-uns qui l'ont fait, mais ils sont en petit nombre et de peu de considération. J'ay été chez Mad^e Gaillard et chez M^r Chardin lequel n'étoit point au logis de sorte que je ne scay si Catherine recevra ta lettre...

... A ce que je vois, tu es seule dans le couvent ou tu es, tu es encor bien heureuse dans ton malheur de ce qu'on te laisse un peu de relâche...

Londres, le 8 novembre 1685.

... Non, mon très cher cœur, n'abandonne point ce grand Dieu et il ne t'abandonnera point, il te soutiendra dans tes combats, il te fera souffrir avec joye et avec patience les maux où tu es appelée; que ta fermeté serve d'exemple à tant de malheureux qui vont se précipiter et se rendre en foule avant même avoir combattu. Tu soutiens une bonne cause, celle du sauveur du monde...

... Tes lettres me sont d'une si grande consolation que je ne peux me lasser de les lire; rien n'est au monde de mieux dit ny de si scavant; j'ay un soin tout particulier de les garder, afin que la postérité scache tes vertus...

... Prie Dieu qu'il me retire à luy et qu'il abrège mes misérables jours; toute la grâce que je te demande est que tu m'envoie ton cher portrait, afin qu'en le voyant et l'arrosant souvent de mes larmes, je puisse finir ma vie avec quelque espèce de satisfaction.

... Tu fais fort bien de dire que tu n'as point de bien, c'est là le seul moyen de te mettre dehors. Le frère Jean et sa famille est présentement en Hollande...

... Cette lettre est la dernière que je t'écriray de cette ville, je pars après demain avant le jour pour la campagne...

Catherine Crommelin à son fils Frédéric de Coninck, à Londres

Au Havre, ce 12 novembre 1685.

J'ay receu vos deux dernier et délivré l'incluse, auxquels je ne puis presque répondre dans la dernier affliction où nous

1. Sans doute une des compagnes de captivité de Marie Camin, peut-être fille du pasteur de Dieppe Thomas de Caux.

sommes. Ce corps mortel nous arrive soudainement et je ne vous en puis dire beaucoup sur ce sujet. Dieu est nostre forteresse et nostre espérance, dieu me fera la grâce de persévérer. Vous scavez ce que ceux de Rouen ont fait, la plupart sont des lâches et il y en a peu qui persévèrent, ceux de Dieppe sont resolu d'attendre tout. Il est venu 2 ou 3 compagnies à Harfleur et Montiviller, l'espouvante est sy grande qu'ils court comme des fous signer sans qu'on leur fasse de tord, il y a des vaisseau qui croise jusqu'à Callais, et des barques au long des coste. Je me meurs; priez Dieu ardamment pour qu'il tance les vents et calme l'orage. J'ay bien du combat pour vous, mais nostre Seigneur nous dit qu'il faut tout perdre pour le suivre. A mon avis, sy j'étois à vostre place, j'aymerois mieux de ne rien entreprendre cette année et voir comme toute chose se tourneront; on dit qu'il y a desja du bruit où vous este. Je n'entend rien de la pauvre Mayon; Mon cher, nous attendons la grâce de Dieu, on n'a pas à faire de nous envoyer des dragon, il y en a assée en cette ville. Tout le monde este dans un mortel effroi en tous lieux. Paris aussy,...

*Jean de Coninck à son frère Frédéric de Coninck,
à Greenwaycourt*

Rotterdam, ce 4^e décembre 1685.

Monsieur mon frère, je viens de recevoir la vôtre du 18/28 novembre par laquelle je voy que scavez la grâce que Dieu nous a faitte de permettre que nous nous soyons tirés de la persécution d'Egipte, à la réserve de notre petite ¹ qui est restée, ayant esté trahis par une misérable à qui nous l'avions confiée pour nous l'emmener. Ce qui me console en quelque maniere dans cette extrémité est que des amis papiste l'ont recueillie chez eux et l'ont mise en lieu de seurté, avec promesse de me la faire tenir sy tost que l'hiver sera passé, ce que je prie Dieu de permettre. Notre misérable frère ² qui a voulu prestér pour abandonner la vérité, dont à ce que j'ay ouï dire il en est comme au désespoir; Dieu luy veille faire miséricorde ainsy qu'a notre mere de laquelle je viens de recevoir lettre où elle mande qu'elle a esté forcé d'en faire autant³. Nous ne pouvons que nous ne

1. Catherine de Coninck, baptisée à Quevilly, le 4 février 1685.

2. François de Coninck.

3. C'est dans les derniers jours de nov. 1685 que les protestants du Havre, terrorisés par l'arrivée imminente des dragons, signèrent une abjuration collective.

rendions mille fois grâce à ce Grand Dieu qui nous a fait ce bien insigne que de nous avoir tirés de ce misérable pays ; comme ce n'est rien d'avoir commencé qui ne persévère, nous devons continuellement le prier qu'il luy plaise nous accorder sa protection jusqu'à la fin, afin que nous luy soyons fidèle jusqu'à la mort. Je n'ay nulle nouvelle de Mad^{lle} Mayon ; elle n'a pas daigné m'honorer d'aucune de ses lettres pour me solliciter de faire quelque démarche en sa faveur ; ce n'est pas que je n'aye esté voir quelques personnes pour tascher d'avoir un jugement modéré, mais on n'en peut avoir sur cette matière en France où le Diable est déchainé. Dieu veille la fortifier de plus en plus, et la donner en exemple de constance et de persévérance, comme elle a fait jusqu'icy...

... A l'égard de la proposition que vous me faite d'association dans le louage de la ferme que vous me marquez estre proche de mon oncle, ce me seroit bien de la satisfaction de l'avoir pour voisin ; mais tous nos amis d'icy ne me conseillent point de passer sy tost en Angleterre, mais de passer l'hiver icy pour voir comme quoy les affaire de ce pays iront, car franchement il ne seroit point plaisant, estant sorty d'un gouffre, de me replonger dans un autre...

A Rotterdam ce 3^e janvier 1686.

Monsieur mon cher frère, il y a environ 3 semaines que je me suis donné le bien de vous escrire en responce de la votre de Greenwaycourt du 18/28 9^{bre} 85. Depuis, je n'ay receu que de très meschantes nouvelles de France. Je ne doutte pas que ne sachiez que votre pauvre maistresse est dans un cachot. Armée de son admirable constance, Dieu veille par sans bonté, ayant aussy égard à sa persévérance, la tirer de ce misérable estat. *Elle seule persiste* ; notre malheureux frère, non content d'avoir abandonné la vérité, est assez méchant que d'aspirer à la confiscation de notre bien. Cependant, quant à moy, je ne croy pas qu'il y réussisse, m'estant accomodé avec M^r Oursel ; mais comme je croy qu'il vous est deu encor, aussy bien qu'à M^r Camin, nous avons mandé qu'on eust à luy empescher toute connoissance de cela, et à s'opposer fortement à ses desseins, ce à quoy je croy que M^r Oursel s'employera. Je ne scay quand nous irons vers vous à cause de la Pâpauté qu'on y establit : et les vaisseaux de France qui croisent dans ces mers visitans indifféremment tous les vaisseaux qui passent pour voir s'il n'y a point de françois réfugiés dedans, ce qui à vous dire vray n'est pas plaisant ; ce qui pourtant me donne bien du chagrin, veu que j'avois toujours compté là-dessus...

*Catherine Crommelin à son fils Frédéric de Coninck
à Greenwaycourt*

Au Havre ce 7 janvier 1686.

Mon cher fils, il y a bien longtemps que je ne vous ay écrit. J'ay receu vostre dernière que vous avez escrit à M^r Oursel que je luy ay envoyé, estant a Rouen pour lors. Il a ordonné d'aquitter la lettre de 1500th et il vous a fait écrire de la maniere qu'il vous faut comporter pour le reste, car autrement tout le reste court risque d'estre perdu, ou tousjour la moitié, suivant l'arrest du roy. Je ne say pas sy vous avez donné ordre à vostre frere de faire ce qu'il a fait, j'en ay esté fort estonné quant je l'ay sceu, vous avez quelque chose à luy, il ne faut dire mot dans le tems ou nous sommes. Je suis toujours la même et le seray, et personne n'en doit douter. J'ay de l'affliction à crever et ce bon dieu ne me tire point à luy, et il nous laisse vivre dans l'opression peut-aitre pour voir sa délivrance pour luy rendre nos action de grâce. Vien, Seigneur Jesus, vien à nostre secours, nous avons le courage abattue et ne savons que faire. Tu est en peine de scavoir mon estat, mais hélas il est pitoiable puisqu'il a fallu subir, priez dieu pour nous. A Rouen tous sont renverceez, et ceux quy ont voulu soutenir à la fin ont subi; enfin, cette une chose pitoiable, ce n'est plus Rouen, toute est perdu, nonobstan les rigueur chacun déserte et on abandonne tout. Je suis bien fachez de ne pouvoir aprendre des nouvelles de Mayon, on m'a dit qu'on les a transporté au Neufchatel, entre Amiens et Abbeville; dieu leur donne patience...

Au Havre ce 4 février 1686.

... Que te diray-je de ma faiblesse, je n'ay point été des premières mais des dernières, et sy il y eut eu lieu de demeurer debout, je l'aurois fait. Quoy que les dragons n'ait pas entré en cette ville, ils n'en étoit pas loin, Harfleur, Montivillier et Boulebecq en sont fort gourmandé et font des peine au nouveau catholique, les faisant aller à la messe contre leur volonté, car quoy qu'on les maltraite, ils sont plus ferme que jamais. Jusque à presant, nous avons été doucement icy, on nous menace assée. Nous avons eu des Jésuitte quy nous ont prêché rien que pour nous autres; on s'en moquoit, ils s'en sont retourné, mais il en viendra d'autres pour ce caresme. Des plus, on tient conférence et on nous y fait aller pour être instruit, mais, dieu soit loué, cela nous instruite assurément, mais ce n'est pas comme ils pensent, car nostre bon dieu plein de compassion et qu'il ne veut pas perdre ces enfans nous fortifie de plus en plus. Manon s'y est tellement

fait cognoître que tout les gens d'esprit en font cas, tant de l'un costé que de l'autre ; la vérité de l'écriture s'accomplie que Dieu parle par la bouche des enfans¹ ; elle a de la mémoire et elle say fort bien sa croiance. Mon cher, sy il y eut moyen d'eschapper, je l'aurois fait, et de grand cœur j'aurois tout abandonnée, mais vos interest à tous sont des racine qui m'ont arresté, car sy il n'y avoit que moy et ceux quy sont avec moy quy souffrit, rien ne m'eut arresté. J'espère que j'aurois trouvé à servir et eux aussy pour avoir du pain, car mieux vaut estre portier de la maison de Dieu que d'avoir une maison pleine d'abondance et avoir faim du pain celeste...

... Cependant, sy je trouvois occasion, je ferois comme ma sœur Jacob² ; qu'elle est heureuse : mais il faut avoir du contant, ce que je n'ay point, quy est mon malheur...

... Nous avons plusieurs fregatte du roy quy croise jusque devant Callais, il y en a aussy de Dunquerque quy font la mesme chose. Il s'en échappe pourtant tousjour, et par terre et par mer...

... Touchant nostre chère Mayon, tu peut estre persuadé que je l'aime plus que jamais. Comme j'estois en peine d'elle, je luy ay écrit un billet à tout hasard, ne croiant pourtant pas qu'elle fut encor au dit lieu³. Elle m'a fait reponce et qu'elle étoit aussy en peine de moy, écrite du 28 du passé. Elle se porte bien, et qu'elle a le bonheur d'estre aymée comme elle vous a mandé...

... Je ne vous diray rien de vostre grand mère, elle est encor au mesme lieu⁴ que la personne quy est près de vous say bien, Cautan Taquelet est tousjour avec elle...

Marie Oursel à Marie Camin, sa future belle-sœur, à Dieppe

Au Havre, le 20 febvrier 1686.

Vous me faite trop d'honneur, ma chère Demoiselle, de vous souvenir de moy ; ce ne peut estre qu'un effet de votre bonté après avoir esté sy lasche que d'abandonner sy légèrement la verité de l'Evangile pour laquelle vous souffrez. Je ne prétends point m'excuser, car quand je le voudrois, ma conscience rend tesmoignagne contre moy mesme, et je say qu'il n'y a aucune considération mondaine, sy grande qu'elle puisse estre qui nous doive empescher de combattre pour Jésus Christ ; c'est l'Esprit

1. Marie Oursel était alors âgée de 17 ans.

2. Elisabeth Testart, femme de Jacob Crommelin, s'était enfuie en s'embarquant à La Rochelle (*Bull. du Prot. fr.*, 1858, p. 490).

3. Dieppe.

4. Saint-Quentin.

de l'évangile d'estre persécuté. « Qui veut venir apres moy, dit J. C., qu'il renonce à soy mesme, qu'il charge sur soy sa croix et me suive ». Il faut tout abandonner pour le suivre, père. mère, femme, enfans, terres et possessions; « quiconque voudra vivre selon pieté en J. C. souffrira persécution », dit S^t Paul. Nous avons, ma chère Demoiselle, un excelent modèle de persévérance en vous que Dieu a choisie pour faire paroistre sa force et sa vertu; on peut dire qu'il nous a laissé ce thresor en des vaisseaux de terre, puisque ceux qui sembloient estres les pillers de ce grand Edifice de la Maison de Dieu sont ceux qui ont les premiers tourné le dos au jour de la bataille et qu'au contraire ceux qu'on eust creu estre les premiers¹ sont ceux qui résistent encore; je ne dis pas à votre esgard, car vous avez tousjours paru ce que vous este véritablement, c'est à dire trop pieuse et trop chrestienne pour suivre ces demois. volage qui ont aimé ce présent siècle. Dieu qui a commencé en vous cette bonne œuvre la parfera jusqu'à la journée de Christ et vous rendra en cette journée-là la Couronne de Justice qu'il a promise à ceux qui persevereront en son nom. Ces cachots d'Aumalle me font peur, et j'appréhende fort qu'on ne vous y mette; on y a mené 6 prisonniers de cette ville, il y en a encore autant qui ne font qu'attendre qu'on les enlève aussy. Dieu face à tous la grâce de résister à de sy dures espreuves, car c'est comme on les depeint quelque chose d'affreux, on dit qu'il y a 80 ou 100 degrez à descendre. Mon pauvre F.² est fort à plaindre, il meurt mille fois le jour en vivant, et moy qui y prend extrêmement de la part, nous ne cessons de prier Dieu pour vous tous les jours qu'il luy plaise vous tirer victorieuse de la captivité où vous este, afin que nous nous puissions voir tous ensemble en pleine liberté d'invoquer le S^t nom de Dieu; je ne vois pas d'aparence que ce puisse estre encore sy tost; pour moy, je souhaiterais que ce fust aujourd'huy plus tost que demain. L'assurance que j'ay que Dieu n'abandonne jamais les siens me fait resoudre à tout; quand je devrois estre chambrière pour gagner ma vie, je m'estimerois heureuse puisque du moins j'aurois la conscience libre: il vaut mieux estre serf des hommes que du Dieu. Touchant l'entretien que j'ay eu avec M^r l'abbé Pilon, il faut croire que j'ay bien des amis qui prennent bien de la peine d'emplifier sy bien les choses à mon avantage. Sy vous m'aviez fait la grace de me mander qui c'est, je me donnerois l'honneur de les remercier, car j'ay assurément bien de l'obligation à ses personnes-la d'estendre sy loin ma reputation et de me donner des louanges que je ne meritte pas. Il est vray que

1. Lisez *deniers*.

2. Frédéric de Coninck.

je me suis trouvée quelque fois chez M^r l'Intendant de la marine ou Mons^r le Coadjuteur faisoit faire 4 fois la semaine des instructions de conférences pour les nouveaux catholiques par son abbé, mais comme d'environ 2 heures que nous estions là lequel abbé parloit une heure 1/2 sans vouloir permettre de l'interrompre, je priay Mons^r le Coadjuteur de nous en donner la liberté quand il diroit quelque chose où nous trouverions de la difficulté parcequ'il nous estoit impossible de nous pouvoir souvenir de tout, ce qu'il m'accorda et ce que nous fîmes les jours suivants.

Mais quand à moy, je ne mérite pas d'estre mise en conte, car je ne dis rien que ce que le plus ignorant de notre Religion auroit fort bien peu dire; sy on me laissa quelquefois soustenir seule la conference, on en doit attribuer la cause à l'honesteté de la compagnie qui eust cette déférence pour moy. J'aurois de la peine à vous mander tout ce qui y fut dit, parce que j'ay la mémoire sy malheureuse que ne m'en souvien pas, mais en substance, sur le fait de la Transubstantiation, il usa d'un plaisant tour de chicane. « Vous demandez, nous dit-il, que l'on vous donne la parole de Dieu, je vous la vay donner » Il nous demanda sy J.C. estoit menteur. Je dis que sy nous commettions un tel blasphème, que nous passerions condamnation sur nous et qu'il n'y a suplice sy cruel que nous ne meritassions. « J. C., nous dit-il, a-t-il beu du calice de la Cène quand il la distribua à ses disciples? » Je luy dis que sy il avoit mangé du pain, sans doute il avoit beu du calice. « Vous dite donc qu'il a beu, S^t Luc nous dit que quand il donna la coupe de la pasque, il dit qu'il ne boiroit plus de fruit de vigne; cependant il a communiqué avec ses disciples, et vous dites que c'est du vin qui y estoit et non du sang; il est donc menteur! » Je luy dis que Dieu qui nous a laissé sa parole pour règle de notre foy a permis que les Escrivains sacrez, pour plus claire intelligence, ce soien exprimez diversement et que les uns ayent mis avant ce que les autres ont mis apres et que nous demandions l'explication de la parole de Dieu par la parole de Dieu mesme, S^t Mathieu et S^t Marc. Il me dit qu'il faisoient allusion à la coupe de la pasque comme au 3 de S^t Luc il est parlé que S^t Jean Baptiste fut mis en prison par Hérode, et après est dit « or ce Jean est celuy qui avoit batisé J. C. » comme S^t Mathieu dit « or je vous dis que je ne boiray plus du fruit de la vigne ».

Quand je vis sa subtilité, je luy dis qu'il estoit honteux qu'un homme de son aage et de son caractere demande instruction de ceux qu'il doit instruire et que ce n'estoit pas à moy à luy apprendre son catéchisme, qu'il le devoit savoir. Que c'estoit à luy de prouver avant qu'on le creust comme J. C. avoit communiqué avec ses disciples, que pour nous, nous ne l'inferions que

de là, mais puisqu'il faut entendre cela d'une autre manière, qu'il nous le faloit montrer. Il demeura un peu décontenancé et chercha comme ces oiseaux qu'on chasse, une autre branche pour azile, que J. C. avoit dit « cecy est mon corps », qu'il le faloit croire, enfin des raisons à faire pitié. Il condamnoit entièrement les sens, ne voulant pas qu'ils fussent juges de ce que nous voyons et touchons et goustons. « Quoy, dit-il, ces Mess^{rs} qui veulent absolument la parole de Dieu s'attachent à leur sens ? » Je luy dis que le jugement des sens estoit recevable pourveu qu'il fût conforme à la parole de Dieu et que J. C. n'a pas condamné les sens, puis qu'après la Résurrection, quand il se manifesta au milieu de ses diciples, il leur dit : « Voyez moi, touchez moy, mettez vos doigts dans mes playes, car un Esprit n'a ny chair ny os comme vous voyez que j'ay » ; que les apostres estoient sy éloignez de croire la transubstantiation qu'au Concile tenu à Jerusalem au sujet des gentils nouveaux convertis qu'on vouloit obliger de ce circoncir, les apostres leur envoyèrent Paul et Barnabas, leur commandant de leur dire qu'il a semblé bon au S^t Esprit et à nous que vous vous absteniez des choses sacrifiez aux idoles et des choses etouffez et du sang. Il me dit que c'estoit du boudin dont ils entendoient qu'ils s'abstinssent ; mais s'ils leur deffendoient de manger du sang cuict, à plus forte raison du cru.

Je n'ay jamais veu raisonner de la sorte que font ces Mess^{rs}. Je dis en sortant, c'est que pour conclusion quiconque est dépourveu de sens est aujourd'huy fort bon catholique. Sur cela M^r l'Intendant me dit que j'estois un petit docteur et qu'il me faloit donner le chapeau de Cardinal. Je luy dis que sy j'estois quelque jour Cardinale, j'espérois devenir Papesse Marie. Voilà, ma chere demoiselle, ce qui se passa à peu pres ; j'ay honte de vous mander sy peu de chose dont on fait tant de bruit ; mais vous auriez peut-être creu que je n'aurois pas voulu m'en donner la peine ; mais je vous prie de croire qu'il n'y a rien que je ne face pour votre service et que sy mon sang vous pouvoit tirer de captivité, je le consacrerai avec plaisir ; je vous prie d'en estre persuadée et croyez que je suis celle qui sans vanité vous estime le plus.

CH. BOST.

(A suivre.)

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

ET COMPTES RENDUS CRITIQUES

Un apologiste de la Saint-Barthélemy

Cet apologiste, hâtons-nous de le dire, est un apologiste de commande, peu convaincu lui-même, appartenant d'ailleurs, par son caractère autant que par ses relations, au parti des Politiques et ayant même un frère dans le camp huguenot. Un beau volume ¹ vient de lui être consacré par M. l'abbé Alban Cabos, professeur à l'École secondaire Saint-Nicolas de Gimont, qui se distingue fort avantageusement de la plupart des historiens catholiques par sa sereine impartialité, son absence de parti pris et de passion en face des hérétiques.

Comment Pibrac devint-il apologiste officiel de la Saint-Barthélemy ? C'est comme chancelier de l'éphémère roi de Pologne, le futur Henri III. La nouvelle du massacre produisit un si mauvais effet à l'étranger et spécialement en Pologne, où le parti protestant était alors très puissant, qu'on jugea indispensable au maintien du trône chancelant du duc d'Anjou l'essai d'arranger les événements et de leur enlever, par cet arrangement, ce qu'ils pouvaient avoir de trop odieux pour la royauté. Pibrac avait un beau talent littéraire, il ne refusa pas de le mettre, en cette occasion, tout au service de ses maîtres et écrivit sa *Lettre à Elvidius* adressée à un noble polonais imaginaire. Voici comment M. Cabos la juge, après en avoir développé le plan détaillé (p. 201). « Il est peu d'œuvres qui aient également nui à leurs auteurs. Celle-ci pèse lourdement sur la mémoire de Pibrac et peu s'en faut que l'habileté du diplomate, le talent du latiniste, l'estime due à l'orateur et au poète ne s'effacent devant l'horreur qu'inspire à tous l'apologie d'un des plus horribles massacres de notre histoire ». Ces quelques lignes ne caractérisent pas seulement Pibrac et son œuvre, elles caractérisent de façon non moins fort honorable, son biographe. La presse et même l'histo-

1. *Guy du Faur de Pibrac, un magistrat poète au XVI^e siècle (1529-1584)*. Paris, Champion et Auch, Cocharaux, 1922, 500 p. Avec le portrait de Pibrac, en tête du volume et (p. 308) la vue de son château.

riographie catholique ne nous a pas habitués à tant de franchise et de respect de la vérité. S'il essaie ensuite d'excuser Pibrac, c'est encore avec beaucoup de tact et de discrétion (p. 205) : « Comment échapper à l'ambiance ? Le pouvait-on à moins d'être sincèrement et intimement pénétré des principes d'abnégation, de charité qu'enseigne le christianisme ? à moins de ne voir dans les adeptes de l'autre religion que des frères, égarés sans doute, mais membres de la même famille et qu'il fallait aimer ? à moins de mettre au-dessus de toutes ces querelles de parti se couvrant du manteau de la religion l'intérêt supérieur et vrai de la religion elle-même et du pays ? Encore fallait-il voir où était vraiment cet intérêt, chose peu facile à une époque si tumultueuse ! » Ah, si tous les écrivains catholiques de notre pays tenaient un langage aussi noble et élevé, comme la situation serait différente !

Discutant ensuite avec minutie le récit de Pibrac, l'auteur conclut à son inexactitude complète. Son propre portrait de la reine-mère est supérieurement tracé. En ce qui concerne Coligny, l'auteur ne fait d'autre concession que de blâmer Coligny du fameux traité d'Hampton-Court, qui livra Dieppe et le Havre aux Anglais (p. 239). Il prouve enfin l'insincérité de Pibrac, en rappelant toute son attitude passée qui démentait absolument les affirmations de la *Lettre à Elvidius*. Un tel homme ne pouvait approuver les massacres du 24 août, même s'ils eussent été un acte de légitime défense. Il avait montré au concile de Trente¹ qu'il partageait les idées de l'Hospital² ; il estimait, comme le chancelier, que, les abus de l'Église étant la cause initiale du mouvement protestant, il fallait de toute nécessité, si l'on voulait avoir raison de ce mouvement, que l'Église commencât par se réformer. » (p. 243).

Pibrac fut ensuite chancelier de Marguerite de Navarre, servit souvent d'intermédiaire entre elle, son mari et sa mère, s'attacha à elle au point d'être accusé de l'aimer et finit par être honteusement disgracié par elle pour des motifs qui semblent moins entacher son honneur à lui que manifester sa mobilité à elle. Dans une des lettres justificatives qu'il lui adressa, en vain d'ailleurs, nous relevons cette phrase qui ne manque pas d'actualité. « Nostre façon d'escrire aujourd'huy en France est pleine d'excès et de toute extrémité ; nul n'use plus simplement de ces mots *aimer* et *servir* ; on y adjoste toujours *extrêmement*, *infiniment*, *passionnément*, *esperduement* et choses semblables jusqu'à donner de la divinité aux choses qui sont moins qu'humaines »

1. Où il fut, comme ambassadeur de Catherine, le porte-parole dugallicanisme, le 26 mai 1562.

2. Dont il était l'am. intime et dont il faillit devenir le gendre, dont d'ailleurs un petit-fils épousa sa fille (voir p. 457).

(p. 311). Son *Discours de « l'Ire »* prononcé à l'Académie de Baïf renferme aussi des réflexions et jugements intéressants (p. 417).

Il finit comme chancelier de l'autre duc d'Anjou, qui alors était engagé dans son aventure des Pays-Bas, assez semblable à celle de Pologne. Il avait succédé dans ce poste à son ami, le président de Thou (il fut lié aussi avec l'historien de Thou. Voir p. 460).

Concluons. Cette biographie fait grand honneur à son auteur et le révèle comme historien averti, consciencieux et probe, cherchant uniquement et sincèrement la vérité. Voici son jugement final. « Une volonté plus ferme et plus persévérante, voilà ce qui a manqué à Pibrac pour obtenir, aux yeux de la postérité, le premier rang parmi ces hommes, nombreux au xvi^e siècle, hommes d'actions et lettrés tout à la fois, en qui la culture antique s'alliait à un amour passionné de la patrie et qui, à l'exemple des vieux Romains, considéraient le culte des lettres comme le plus noble délasement du souci des affaires publiques » (p. 481).

TH. SCH.

Le fondateur du Méthodisme, par M. Math. Lelièvre

La Conférence méthodiste française de 1867 ouvrit un concours pour la meilleure vie populaire de John Wesley. Ce fut le manuscrit de M. le pasteur Mathieu Lelièvre qui fut couronné. Son ouvrage fut traduit d'abord en anglais, puis en italien, en allemand, en tamoul, en bulgare, et fut réimprimé en 1883, presque doublé. Une troisième édition parut pour le centenaire de la mort de Wesley (3 mars 1891), et c'est la quatrième que nous annonçons ici : *John Wesley, sa vie et son œuvre* (Paris, au Dépôt, Chapelle Malesherbes, 4, rue Roquépine, 1922, xi-519 p. Avec 7 portraits et 1 gravure). C'est « une revision radicale et une refonte totale » de l'ouvrage, qui n'avait d'abord que 300 pages. Sa préface fut écrite le 25 juillet 1922, 60^e anniversaire du mariage de l'auteur, qui est, depuis 1885, docteur *honoris causa* de l'Université wesleyenne de l'Ohio.

C'est un livre très bien composé, d'une lecture facile et attrayante, écrit avec verve et abondance, d'un style aisé et élégant, et qui renseigne admirablement sur les origines si humbles de ce gigantesque mouvement religieux, auquel sont ralliés aujourd'hui 55 651 ministres et 10 153 821 membres, répartis en 27 groupements : 1 502 membres avec 28 pasteurs en France, 483 763 et 2 520 en Angleterre, 4373 988 et 20 439 dans l'Église méthodiste épiscopale des États-Unis, etc.

Après une excellente Introduction qui nous oriente fort habi-

lement sur l'état religieux de l'Angleterre et des autres pays protestants au début du XVIII^e siècle (ses trois dernières pages sont consacrées fort à propos aux Frères Moraves, qui ont exercé une puissante influence sur le méthodisme naissant), la vaste matière (car Wesley qui a vécu quatre-vingt-huit ans a agi jusqu'à son dernier jour) est divisée en 5 livres et 27 chapitres : La préparation (1703-1738), les débuts de l'œuvre jusqu'en 1744, ses progrès jusqu'en 1770, le soir de la vie, enfin les Conclusions sur le caractère, la théologie, la prédication, le style, le génie organisateur de Wesley et la prodigieuse transformation de l'Angleterre à la suite de son œuvre. Six appendices donnent la statistique actuelle du méthodisme, 17 jugements d'écrivains connus sur Wesley, une lettre de l'auteur à Victor Hugo (1881), qui, dans son poème *Religion et Religions*, mettait sur la même ligne Wesley et Loyola, etc.

Qu'on nous permette de signaler quelques passages qui nous ont particulièrement frappé. D'abord quelques pièces inédites, surtout les sermons prononcés par Wesley devant l'Université d'Oxford (dont il était *fellow*), le 11 juin 1738 (p. 89 et suiv.) et le 24 août 1744 (p. 182); puis la notice sur l'Alsacien Molther, précepteur du fils de Zinzendorf et prédicateur des Moraves londoniens en 1740 (p. 124); le chapitre sur l'Irlande (p. 209), dont quelques remarques ont un vivant intérêt d'actualité; l'habitude de Wesley de prêcher tous les matins à cinq heures (!) « en toute saison » (fin de la p. 248); sa conduite admirable envers les prisonniers français (p. 258); l'extraordinaire verdeur de sa longue vieillesse (p. 321) et ses interminables chevauchées, son attitude incroyable devant les outrages (*passim*); la conclusion à tirer du succès de sa prédication : « Pour qu'une nourriture aussi forte ait pu convenir à ce peuple, il fallait qu'il fût bien différent de celui qui entourait, à cette même époque, les abbés mondains de Versailles » (p. 453); l'influence exercée sur Wesley par Pascal (p. 461), le marquis de Renty (un des fondateurs de la Compagnie du Saint-Sacrement), Pierre Poiret, le pasteur de Hanau qui édita M^{me} Guyon et Antoinette Bourignon, et dont M. Stræhlin dit qu'« il fut le seul théologien mystique qu'ait peut-être possédé l'Église Réformée française »; et cette observation si suggestive de la page 471 : « Le méthodisme prit le contre-pied des autres Églises. Tandis qu'elles cherchent à sauvegarder leur vie spirituelle par leur orthodoxie, il a sauvegardé son orthodoxie par sa vie spirituelle » etc. (toute la page est à méditer!); la statistique du méthodisme à la mort de Wesley (p. 476); 134 599 membres avec 540 prédicateurs itinérants; l'évangélisation des Iles de la Manche (p. 489) et les essais en Normandie, dont l'auteur a retracé l'émouvante histoire dans trois autres écrits.

Nous espérons en avoir dit assez pour éveiller le désir de lire cet important ouvrage, qui suggère bien des réflexions sur la psychologie religieuse et même sur la psychologie tout court, sur le caractère anglais, la philosophie de l'histoire, etc.

Très peu d'*erratus*; Whitefield n'a pu s'embarquer pour la Géorgie en septembre 1738 (p. 100) et être à Londres le 1^{er} janvier suivant (p. 103). Page 184, livre 8, lire 24 août, et l'expulsion des 2000 ministres eut lieu en 1662 (v. p. 32); il n'y avait donc pas un siècle en 1744. La bataille de Fontenoy eut lieu le 11 mai (p. 193), et le débarquement du Prétendant en 1746 (p. 194). Page 190, livre 10, lire : *Chester-Street*. Enfin les mots *antino-miens* et *antinomianisme* devraient être expliqués dans une œuvre de vulgarisation qui ne suppose pas la connaissance du grec.

TH. SCH.

Histoire générale du mouvement janséniste depuis ses origines jusqu'à nos jours¹

Une note de l'éditeur nous apprend que ce bel ouvrage est posthume. Après avoir remis son manuscrit à l'impression en octobre 1921, l'auteur est mort le 20 mars suivant, sans avoir pu corriger les épreuves du t. II, ni assister à l'apparition de son œuvre, « qu'il considérait comme la synthèse des études d'histoire religieuse auxquelles il avait consacré une grande partie de sa vie ». Il possédait, en effet, admirablement son sujet, auquel il avait su donner des proportions tout à fait inattendues. Le titre déjà l'indique : que le mouvement janséniste ait duré « jusqu'à nos jours » semble bien paradoxal. Et pourtant, voyez le sommaire du dernier chapitre : « Après le Concile du Vatican, Affaire de Port-Royal; M^{sr} Maret, l'abbé Fuzet, le Père Hyacinthe. Travaux et publications relatifs à Port-Royal, depuis 1870. Fin des Sœurs Sainte-Marthe et des Frères Saint-Antoine. L'avenir du jansénisme ». N'est-ce pas une sorte de gageure, d'oser parler de l'avenir du Jansénisme? Et, en effet, avouons que c'est un peu jouer sur les mots. Les jansénistes actuels sont... les propriétaires et amis de Port-Royal, qui « ont fini par constituer une petite association déclarée qui présente quelques analogies avec les Sociétés des amis du Louvre et des amis de Versailles ». Ils ont même fait « des découvertes qui eussent vivement intéressé Cousin et Sainte-Beuve ». Voilà qui est bien anodin et incapable d'inquiéter Rome. Malgré cela, l'auteur sent

1. Par M. Augustin Gazier. Champion, 1922. 2 vol. de ix-342 et 376 p. Prix : 30 fr.

le besoin de proclamer avec force que « les vrais disciples de Port-Royal ont par-dessus toute chose la passion de l'orthodoxie et l'horreur du schisme. Ils croient de bouche et de cœur tout ce que l'Eglise croit, et ils sont prêts à réciter sans en modifier une ligne, les symboles des Apôtres, de Nicée, de Saint-Athanase », etc. Cela nous suffit, et nous sommes pleinement rassurés. Mais, bien qu'il n'y ait à craindre de leur part aucun « acte de révolte quelconque... », il peut être permis à des catholiques de gémir sur les maux de l'Eglise actuelle, que le molinisme et le liguorisme triomphants semblent mener aux abîmes ». Et rappelons-nous que c'est un professeur honoraire à la Sorbonne qui parle.

La thèse, formulée dans un avant-propos, est celle-ci : il n'y a jamais eu de jansénistes, « puisque le premier soin de tous ceux que l'on appelle ainsi est de flétrir avec énergie la doctrine des cinq propositions dites de Jansénius... ils se tiennent en garde contre tout ce qui peut avoir un air de nouveauté... Et comme les Jésuites sont à leurs yeux les novateurs par excellence, ils combattent le jésuitisme, le molinisme, le laxisme... » Mais, s'il n'y a pas eu de jansénistes véritables, il y a eu des hommes « qui entendaient ne pas suivre en aveugles le grand courant des idées religieuses modernes ; il y a eu, il y a peut-être encore un état d'âme que l'on peut appeler janséniste .. Il est des hommes qui ont une façon particulière de concevoir la dogmatique, la morale et l'histoire religieuse... Adversaires déclarés du protestantisme sous toutes ses formes, ils ne sont pas moins ennemis du néocatholicisme exclusivement romain et des doctrines évolutionnistes en matière de dogmes ». Le cardinal Bona les a définis « des catholiques fervents qui n'aiment pas les Jésuites ».

C'est cet état d'âme janséniste que l'auteur poursuit pendant quatre siècles et retrouve encore vivant aujourd'hui.

Trois appendices et une table alphabétique des matières et des personnes complètent cet intéressant ouvrage, où l'on trouvera beaucoup de détails nouveaux et plus encore de faits connus, mais présentés sous un jour nouveau et vus sous un angle nouveau, sans doute aussi des faits et débats qui ne méritent guère de ressusciter.

TH. SCH.

Note bibliographique sur le Récit des souffrances de David Lamy de Dieppe (1685-1686).

M. R. Garreta, à la suite de l'*Histoire de l'église Réformée de Dieppe* (1660-1685) que nous avons attribuée au pasteur Asselin (voir plus haut, p. 126) a publié la *Relation de ce qui est arrivé à*

Jean Périgal... de Dieppe... (1685-1688). Cette Relation était transcrite à la suite du manuscrit d'Asselin, et elle constitue tout le second volume édité par M. Garreta. Elle raconte l'emprisonnement à Dieppe, puis à Aumale, d'un certain nombre de protestants obstinés que Louis XIV, de guerre lasse, fit expulser du royaume par Dieppe, et conduire en Angleterre. Ces pages admirables, qu'il y aurait lieu de réimprimer en un volume qu'on pût se procurer, sont authentifiées dans beaucoup de leurs détails par une autre Relation que M. Garreta a donnée en note (II, 155) et dont nous avons trouvé l'auteur.

Cette dernière Relation a paru d'abord dans le *Bulletin de l'Histoire des Eglises Wallonnes* (IV, 1890, p. 72). Notre *Bulletin* s'en est déjà occupé (XXXVIII, 1889, pp. 54 et 108). L'original appartenait en 1890 à la famille Delprat de Rotterdam. Ecrit en une très mauvaise orthographe, il contient certains mots qui ont trompé les premiers transcripteurs, et que M. Garreta a corrigés. (« La geritte » n'est autre chose que « la guérite » du château de Dieppe, aménagée en cellule pour les religionnaires ; « Marillac » n'est pas un nom de lieu, mais désigne l'intendant de Rouen, qui a dirigé les dragonnades à Dieppe). Il suffit de rapprocher le récit de ce prisonnier de Dieppe avec la *Relation de Périgal*, et avec le *Journal de Jacob Lamy* paru dans le *Bulletin Wallon* en 1890, pour se convaincre qu'il se rapporte au jeune David Lamy de Dieppe, frère de Jacob, issu comme lui de Jean Lamy et de Marie Sochon.

Jean Lamy, négociant considérable de Dieppe, habitait la Grand'rue. En 1686 il était encore dans la ville, ayant abjuré, et on note que parmi ses enfants deux sont hors du royaume (Jacob et Jean) et qu'un autre (David) est dans les cachots.

Notre auteur (Garreta, II, 157) se donne comme « enfant de famille », et nous venons de dire la place que Jean Lamy le père tenait dans la cité. Il marque qu'il avait « 16 ans et 9 mois » quand il fut victime de la persécution. Les dragons entrèrent dans Dieppe le 9 ou le 12 novembre 1685, et notre auteur fut emprisonné au Château de Dieppe le 13 décembre. Le *Journal de Jacob Lamy*, qui contient la généalogie de toute la famille fait naître David Lamy le 23 mars 1669, ce qui correspond exactement à l'âge indiqué.

Le lendemain de son incarcération, on vient annoncer à notre auteur que « son oncle et son frère » ont abjuré. David Lamy avait à Dieppe au moins trois onclès maternels. Nous ne savons s'ils ont été emprisonnés, mais son frère Jacob dit de lui-même qu'après avoir souffert quelque temps dans les cachots du château il en sortit « à sa confusion », c'est-à-dire en abjurant. Il ne devait quitter la ville pour gagner la Hollande qu'en mars 1686.

Périgal est à Aumale, dans « les prisons de la Ville », le 11 avril 1686, quand on y amène cinq protestants qu'on fait sortir des cachots du château d'Aumale (II, 58). Dans le nombre il mentionne le Dieppois « Lami ». Or notre auteur rapporte qu'il a été enfermé dans un des cachots les plus profonds du château d'Aumale le 10 février 1686, et qu'il en est sorti deux mois plus tard pour être conduit aux prisons de la ville.

Cinq semaines après, le 4 juin, notre auteur est reconduit dans les caves du château. Périgal rapporte le même fait (II, 60) ; il nous dit qu'on ramena d'abord au château quatre prisonniers qui y avaient déjà souffert (dont Lami). Ceux-là « eurent le choix de se loger dans les cachots les moins profonds ». Et notre auteur écrit en effet (II, 161) : « Comme j'avais fait habitude avec le geôlier (du château) et qu'il était assez porté pour moi, il me mit dans un cachot sous sa chambre »...

Lorsque Périgal, le 14 octobre 1686, sort de sa cave profonde pour revenir aux prisons de la ville, il n'y trouve plus Lamy, qui, dit-il, avait été délivré « par caution » quelques mois auparavant. Notre auteur ne nous apprend rien sur sa libération, car son récit malheureusement s'arrête à la date de sa seconde incarcération dans le château.

Mais Jacob Lamy va nous fournir un dernier détail qui nous ramènera à son frère David. Jacob s'est établi à Hoorn en Hollande le 8 mars 1687, et le 27 juin 1688 il y est rejoint par son frère David qui vient de Londres. Or le manuscrit de notre auteur porte dans ses dernières pages quelques comptes, qui le montrent établi à Hoorn en 1688.

Enfin Jacob Lamy, transcrivant à la date du 27 juin 1688 la mention de l'arrivée de son frère, écrit : « Comme il est un des confesseurs, il est juste que je donne un petit abrégé de son histoire. » Cet abrégé manque totalement dans le journal. Mais cette indication — et cette lacune — laissent supposer que David Lamy fut prié de rédiger une Relation de ses souffrances que son frère pensait insérer dans le manuscrit qu'il a laissé. C'est cette Relation qui a été retrouvée — isolée — à Rotterdam.

Jacob Lamy nous apprend que David épousa le 2 septembre 1698 à Amsterdam M^{lle} Judith de Caux (de Dieppe) sa cousine. Judith de Caux était fille de Richard de Caux et de Judith Fumechon et cette dernière était la tante de la mère de David Lamy. Le ministre de Dieppe, Thomas de Caux réfugié à Amsterdam était fils également de Richard de Caux. David Lamy en devenant le beau frère du pasteur de Caux s'unissait une fois de plus à un homme dont il était déjà le cousin.

CORRESPONDANCE

Commémorations : 1) Du martyre de Henri Voes
et Jean van Esschen, 1^{er} juillet 1523 ;

2) Du supplice de Jean Hus, 6 juillet 1415

Dans le *Bulletin* de 1917 (p. 214-223) j'ai essayé d'esquisser l'histoire émouvante des commencements de la Réforme aux Pays-Bas, c'est-à-dire, en grande partie, dans la Belgique actuelle. C'est, d'une part, dans les couvents d'Augustins de Dordrecht et d'Anvers que se révélèrent, dès 1518, quelques-uns des disciples les plus déterminés de Luther — et, d'autre part, c'est l'université de Louvain qui n'attendit même pas l'excommunication officielle du moine saxon, pour condamner ses écrits et les livrer au feu (7-8 novembre 1519).

Une lutte ardente, inexorable se livra, de 1518 à 1523 entre les premiers adeptes de l'Évangile et leur ennemi le plus acharné, le nonce Aléandre, légat du pape qui poursuivait sans relâche et obtint à Worms (8 mai 1521) la condamnation définitive de Luther, aussitôt publiée, sous forme de placard, en Belgique. Il semble que le dépit qu'Aléandre dut éprouver de voir son adversaire lui échapper, grâce à la protection du prince électeur Frédéric le Sage, l'ait excité à se venger sur les amis et sectateurs du chevalier de la Wartbourg, là où il pouvait le plus facilement les atteindre, c'est-à-dire aux Pays-Bas dont Charles-Quint qui avait présidé la diète de Worms, était le souverain. Il fit investir du titre d'inquisiteur et de pouvoirs discrétionnaires, le conseiller de Brabant, François van der Hulst, qui devait deux ans plus tard être destitué pour faux en écritures publiques. Les premiers témoins du pur évangile, Jacques Prevost, prieur du couvent d'Anvers et son ami Cornelius Grapheus, secrétaire de la ville furent contraints de faire amende honorable sans toutefois renier leur foi du fond de leur cœur. Après la dispersion des moines du couvent de Dordrecht, ceux d'Anvers furent emprisonnés dans la forteresse de Vilvorde, leur couvent rasé le 16 janvier 1523 et un grand nombre de suspects de Leide. Haarlem, Amsterdam et Delft, emprisonnés à La Haye.

Jacques Prevost et son successeur Henri de Zutphen qui, le 20 décembre 1520, avait assisté à Wittenberg, à l'incinération de

la bulle d'excommunication du pape contre Luther, réussirent à échapper à leurs geôliers et à s'enfuir en Allemagne. L'inquisiteur et la gouvernante des Pays-Bas qui y représentait l'empereur, crurent avoir extirpé la racine de l'hérésie par la suppression du couvent d'Anvers et l'expulsion des moines prisonniers à Vilvorde. Mais trois d'entre eux-ci, Lambert van Thoren, qui avait pris la place de Henri de Zutphen, Henri Voes et Jan van den Esschen¹ refusèrent de partir « avant d'avoir été informés des raisons pour lesquelles on les avait traités ignominieusement comme des voleurs² ».

Cette prétention de ne céder que si on leur démontrait qu'ils avaient commis un crime, détermina, à vues humaines, leur perte, mais contribua finalement au triomphe de leur cause. Le 1^{er} juillet 1523, sur la grand'place de Bruxelles, Henri Voes et Jean van Esschen refusèrent définitivement de renier leur foi évangélique : « Nous croyons en Dieu et à l'Église catholique, dirent-ils, mais nous ne croyons pas à votre Église ». Après l'interminable et humiliante cérémonie de la dégradation qui fit dire au plus jeune, Henri Voes, encore imberbe, qu'il voulait être obéissant jusqu'à la mort, ils subirent, celui-ci revêtu d'une robe jaune, l'autre d'une robe noire, avec un simple et noble courage, le supplice du feu. Lambert van Thoren ayant, au dernier moment, demandé à réfléchir, fut condamné à la prison perpétuelle, au pain et à l'eau; après cinq ans il expira sans avoir consenti à se rétracter et fut enfoui, le 15 septembre 1528 sous le gibet du Flotzenbergh à Forest.

Luther fut si ému par les nouvelles de Bruxelles qu'il consacra à ces martyrs sa première poésie, dont l'avant-dernière strophe retentit comme un prophétique chant de triomphe :

Leurs cendres ne cesseront
De voler par tous pays
Qu'on les enterre ou qu'on les jette à l'eau
Elles couvriront l'ennemi de honte.
Ceux que, pleins de vie, il a égorgés
Pour les contraindre au silence,
Il faudra bien que partout
Par toute voix et en toute langue
Il laisse chanter leur gloire !

1. C'est ainsi qu'il est appelé dans les premiers documents contemporains. Esschen est un village des environs d'Anvers, près de la frontière hollandaise. Henri Voes était de Bois-le-Duc.

2. Pars (dicantur) sua sponte remansisse, nec velle dimitti, donec doceantur quare tam turpissime tanquam latrones sint deducti », lit-on dans une lettre, du 29 novembre 1522, de H. de Zulphen à J. Prévost (P. Frédéricq, *Corpus documentorum Inquisitionis... neerlandicae*, IV, n° 110).

On le vit bien, à Bruxelles, le 1^{er} juillet 1923. Le comité de la Société de l'Histoire du Protestantisme belge, fondée en 1904, à l'instar de la nôtre, avait résolu de faire coïncider sa treizième assemblée générale avec la date de ce quatrième centenaire. Les deux principales Églises protestantes du pays, l'Union des Églises protestantes évangéliques de Belgique (unie à l'État) et l'Église missionnaire belge avaient décidé de tenir leur synode annuel à Bruxelles à la même date. Un cortège, composé de tous les pasteurs belges et délégués devait se rendre processionnellement de l'église protestante évangélique du Musée, ancienne chapelle royale, à la place de l'Hôtel-de-Ville dans la salle d'honneur duquel le célèbre bourgmestre Max avait consenti à les recevoir solennellement. Le même cortège devait se rendre ensuite au Palais des Académies dans la grande salle duquel devait se tenir l'assemblée de la Société d'Histoire.

C'était la première fois que le protestantisme belge, petite minorité dans un pays où le catholicisme a la prétention de régner comme au temps de Charles-Quint et Philippe II, allait sortir de sa réserve pour s'affirmer au grand jour et l'on se demandait comment il répondrait à cette invitation. A la grande surprise, même des plus optimistes, il répondit en masse, avec la même décision, sans forfanterie, le même entrain silencieux, mais résolu qui nous a tous tant frappé en 1914. De tous les coins du pays on était accouru à Bruxelles et lorsque le corps des pasteurs et délégués¹ en robe ou costume officiel — environ une soixantaine — précédé du chef de la police municipale, quitta la cour du Musée, une foule de plus de deux mille personnes le suivit jusqu'à la place de l'Hôtel-de-Ville dont les vieilles façades, si pittoresques, si expressives, contemplèrent il y a 400 ans le bûcher de Henri Voes et Jean van Esschen et entendirent monter du milieu des flammes le *Te Deum* qu'ils entonnèrent avant de mourir.

Dans la salle d'honneur de l'Hôtel de Ville le bourgmestre, en simple costume civil, serra la main de chacun des délégués et écouta avec déférence l'adresse que lui présenta M. le pasteur Rochedieu, président de la Société d'Histoire. Celui-ci le remercia « pour la liberté et la protection qui sont assurées aux Églises protestantes par la loi » et lui promit, en souvenir de cet anniversaire, un vitrail destiné à perpétuer la mémoire des martyrs de la liberté religieuse, du 1^{er} juillet 1523. Le bourgmestre répondit avec simplicité et une noble dignité : « Votre geste honore l'administration communale de Bruxelles et éclaire celui

1. La France était représentée, outre le soussigné délégué de notre Société d'Histoire, par MM. les pasteurs L. Appia et P. Beuzart, J. Durand et le professeur Ph. de Félice.

qui la personnifie devant vous sur les devoirs de sa charge ».

Puis le même cortège redescendit l'escalier d'honneur et remonta vers le Palais des Académies, suivi de la même foule. En passant devant le Palais royal les sentinelles portèrent les armes; le public qui assistait, silencieux et impressionné, à cette muette procession, fut contenu dans les limites de la chaussée par des jeunes gens des Unions chrétiennes.

La grande salle des Académies qui peut contenir un millier d'auditeurs et où se trouvaient, entre autres, M. le ministre d'État Goblet d'Alviella et M. l'ancien ministre Leclère, procureur de l'Université de Bruxelles¹, fut aussitôt envahie, des centaines de personnes se tenant debout dans tous les passages ou tentant vainement d'y pénétrer. Deux chorales, l'une française, l'autre flamande, massées derrière l'estrade, exécutèrent, entre autres, le Psaume 103 et l'admirable chanson des Gueux. M. Rochedieu relut l'adresse au bourgmestre; notre savant collègue Jean Meyhoffer raconta le drame du 1^{er} juillet 1523², MM. A. Robin, avocat libre-penseur et L. Willems, membre de l'Académie flamande, glorifièrent les martyrs de la liberté de conscience. Le sénateur Henri La Fontaine montra par des faits l'appauvrissement économique et intellectuel causé par la persécution et l'exode des protestants et comment ceux-ci enrichirent la Hollande, l'Angleterre, l'Écosse et l'Allemagne où ils se réfugièrent. Enfin M. Rey, pasteur à Liège et secrétaire de la Société d'Histoire, caractérisa la valeur de l'idée protestante. Après le chant du *Te Deum*, la foule se retira lentement. On la sentait heureuse d'avoir pu, par son attitude et ses applaudissements, montrer qu'elle était de cœur et d'âme avec ceux qui n'entendaient pas laisser s'oblitérer ou se déformer la mémoire des deux jeunes gens qui, en 1523, montrèrent le chemin où, après eux, devaient passer des milliers de gueux ou de huguenots.

Nos coreligionnaires français savent-ils que, six semaines après le martyre du 1^{er} juillet 1523, le 8 août, le premier martyr français, Jehan Vallière, aussi augustin, et, qui sait, peut-être un des fugitifs de Vilvorde, fut brûlé à Paris, dans son habit de moine, au marché aux pourceaux, devant l'ancienne porte Saint-Honoré?

Le 6 juillet, jour anniversaire du martyre de Jean Hus à Constance en 1415, a été célébré dans toute la Bohême avec un grand enthousiasme. La maison dans laquelle Hus était descendu lorsqu'il fut emprisonné malgré le sauf-conduit, traité par

1. M. Devèze, ministre de la défense nationale et M. E. Hubert, ancien ministre des Sciences et des Arts s'étaient fait excuser.

2. On en trouvera le texte dans le *Chrétien belge* du 1^{er} juin 1923.

l'empereur Sigismond comme un moderne chiffon de papier, a été achetée par un consortium de banquiers pour être offerte à la Société du Musée de Jean Hus à Prague. C'est sur cette maison qu'on avait apposé, en 1878, un bas-relief représentant le portrait du martyr dont jadis j'ai pu, non sans peine, me procurer une photographie reproduite dans le *Bulletin* de 1914-1915 ainsi que la vue du bâtiment où se tinrent les séances du concile de Constance.

N. W.

Cérémonie en l'honneur de David Martin et de Pierre Roques

La petite Église de Lacaune (Tarn) s'honore de ces deux grands noms du Refuge. Le premier, David Martin, y exerça son ministère pendant les quinze années qui ont précédé la Révocation; on sait qu'il est l'auteur d'une traduction de la Bible très estimée au XVIII^e siècle.

Le second, Pierre Roques, né à Lacaune, dut en partir en bas âge et exerça son ministère en Suisse, uniquement au sein de l'Église française de Bâle qu'il édifia pendant de longues années, laissant un précieux souvenir au sein de sa génération; ses fils desservirent l'Église de Friederichsdorf, et ses descendants, aujourd'hui anoblis, existent encore en Allemagne.

Deux plaques de marbre noir, portant l'inscription ci-dessous ont été placées dans le temple de Lacaune par les soins de M. Gaston Tournier, de Mazamet, qui, le jour de l'inauguration, a rappelé la carrière de ces deux éminents pasteurs dans une conférence qui fut écoutée avec beaucoup d'intérêt, le 22 juillet dernier.

A LA MÉMOIRE DE
DAVID MARTIN
NÉ A REVEL LE 7 SEPTEMBRE 1639
NOMMÉ PASTEUR DE L'ÉGLISE DE LACAUNE EN 1670
EXILÉ DE FRANCE EN 1685
NOMMÉ PASTEUR DE L'ÉGLISE FRANÇAISE D'UTRECHT
LE 11 MARS 1686
DÉCÉDÉ A UTRECHT LE 7 DÉCEMBRE 1721
PASTEUR FIDÈLE, SAVANT THÉOLOGIEEN,
TRADUCTEUR DE LA BIBLE

A LA MÉMOIRE DE
PIERRE ROQUES
 NÉ A CARAUSSE PRÈS LACAUNE LE 22 JUILLET 1685
 ÉTUDIANT A GENÈVE ET A LAUSANNE
 NOMMÉ PASTEUR DE L'ÉGLISE FRANÇAISE DE BALE
 LE 21 AOÛT 1710
 DÉCÉDÉ A BALE APRÈS UN LONG MINISTÈRE
 LE 13 AVRIL 1748
 PASTEUR CHÉRI DE SON TROUPEAU
 ÉCRIVAIN ESTIMÉ DE TOUS SES CONTEMPORAINS

G. TOURNIER.

La conversion du Chablais par François de Sales. — J'ai terminé l'article consacré à ce sujet (*Bull.*, 1923, p. 11) en citant le chiffre de 2 321 personnes figurant sur des listes conservées au Vatican. Ces listes ont été reproduites d'après le manuscrit 5503 de la Bibliothèque vaticane, dans le 2^e volume de l'*Académie salésienne* et dans une brochure extraite de ce volume et dont voici le titre : *Tableau par paroisses des chefs de famille qui ont abjuré l'hérésie à Thonon en 1598*, Annecy, J. Niérat, 1880, 23 p. in-8. M. Mercier, curé qui a publié ce *Tableau* veut nous faire croire « qu'on vit des populations entières, converties par le zèle apostolique de saint François de Sales et de quelques religieux, accourir à Thonon, y abjurer l'hérésie entre les mains du cardinal de Médicis, de l'évêque de Genève et de l'Apôtre du Chablais et rentrer en foule dans le sein de l'Église catholique. Monseigneur Claude de Granier avait désigné douze ecclésiastiques pour recueillir les noms des nouveaux convertis; et l'encombrement fut tel, aux célèbres quarante heures de Thonon, qu'on ne put guère inscrire que les chefs de famille, tant hommes que femmes, épouses ou veuves... Un des douze, Révérend Nicolas, curé de Saint-Félix, avait fait un tableau des 2324 noms recueillis à Thonon et ce tableau fut envoyé à Rome ».

J'ai montré, avec preuves à l'appui, extraites de l'*Histoire de François de Sales* par son neveu, ce qu'il faut entendre par le zèle apostolique des convertisseurs et pourquoi, sous la menace des soldats de Martinengo, les malheureux Savoyards « rentrèrent en foule dans le sein de l'Église catholique ». Lorsqu'on examine de près les listes reproduites d'après le manuscrit, on constate qu'elles comprennent les convertis de 48 paroisses du

Chablais et de 14 du bailliage de Ternier, soit en tout 62 (ou, d'après la récapitulation à la fin de la brochure, 61) paroisses et non 70 comme je l'ai imprimé. Le total des noms est de 2338 (au lieu de 2321) et ne comprend pas seulement les *chefs de famille* mais souvent les enfants ou d'autres membres de la même famille. Toutes ces conversions eurent lieu *du 21 septembre au 9 novembre 1598*, c'est-à-dire dans l'espace de *six semaines*. Donc aucune conversion n'est mentionnée pour la période du 10 septembre 1594, commencement de la mission de François de Sales au 21 septembre 1598. Ce fait à lui seul prouve qu'un ensemble de circonstances exceptionnelles, sévices, menaces d'expulsion et de confiscation, en un mot la terreur que François de Sales préconisait dès 1596, détermina ses ouailles à renier leur foi. Ce que ces listes ne disent pas c'est si toutes ces personnes persévérèrent dans la religion qui leur fut ainsi imposée. On peut en douter.

N. W.

Orbays (voy. plus haut, p. 96). — Parmi les nombreux prisonniers de la conciergerie du Palais, à Paris, incarcérés pour hérésie, j'ai relevé, dans la dernière livraison, en tête de ceux du 29 mars 1569, « M^e NICOLLE DE LA CROIX, abbé d'Orbays, *conseiller et aulmosnier ordinaire du roi* » (Charles IX) dont le greffier du livre d'écrou nous décrit le vêtement. N'ayant pas trouvé la localité d'Orbays j'ai suggéré que le scribe avait écrit Orbays au lieu d'Orbec qui se prononce presque de la même manière. Or un de nos abonnés et fidèles lecteurs, M. Daullé, pasteur à Brest, veut bien me faire remarquer qu'il existe un Orbais dans la Marne, arrondissement d'Épernay, non loin de Montmort et que dans un vieux Dictionnaire, il a lu « *Orbais*, bourg et abbaye d'hommes de l'ordre de saint Benoît, au diocèse de Soissons ». C'est évidemment l'abbé de ce monastère de Bénédictins qui était devenu aumônier ordinaire de Charles IX, ou inversement, et était — comme beaucoup d'autres moines — suspect d'hérésie.

N. W.

Parpaillots. — La plupart de nos journaux religieux reproduisent une note du *Journal de Genève* du 18 mai 1923, qui prétend que l'origine de ce sobriquet donné aux huguenots vient d'un Perrinet Parpaille. Cet ancien professeur de droit à Avignon contribua à déterminer les habitants d'Orange à embrasser la Réforme, ce qui provoqua l'intervention de Fabrice Serbelloni, cousin du pape et gouverneur d'Avignon. Ses troupes s'emparèrent d'Orange, massacrèrent tous les habitants protestants le

6 juin 1562 et Parpaille fut décapité le 9 septembre. Or il y a plus de soixante ans que l'origine de ce sobriquet a été discutée dans ce *Bulletin* (IX, 20 ss., 209 ss.; X, 11 ss., 109 ss., 206 ss.; XI, 328 ss.) et qu'on a remarqué que le terme de *parpaillot* se trouve déjà dans Rabelais en 1535.

N. W.

Notes biographiques. — Giolitti. — Johannot. — Littré. —

Dans un intéressant article de *l'Écho des Vallées* (vaudoises du Piémont, 27 avril 1923) notre collègue et confrère le professeur Jean Jalla démontre, avec texte à l'appui que, du côté paternel et maternel, l'ex-premier ministre du royaume d'Italie, Giolitti descendait de Vaudois dont les premiers connus furent Ludovico et Lorenzo Giolitti qui prêchèrent l'Évangile en 1504 à Acceglio dans le marquisat de Saluces.

Dans un livre sur *la Révolution à Saint-Étienne* M. J.-B. Galley raconte qu'un huguenot du Vivarais, J.-B. Johannot, sans doute de la même famille que les artistes de ce nom, crut devoir faire baptiser sa fille Sophie en l'église Notre-Dame-de-Saint-Étienne. Il devint maire en l'an II (1793-1794) et fut assassiné l'année suivante. Sa fille Sophie devint la mère de Littré.

N. W.

Assemblée du Musée du Désert

Le 12 août, malgré la chaleur accablante (38°), un millier de personnes se sont réunies, cette année encore, au Mas Soubeyran. Le matin déjà beaucoup ont assisté à un service religieux dans les nouvelles salles dédiées à la mémoire des forçats pour la foi. Sur une chaire du Désert est déposée la Bible de Roland. Le fondateur et conservateur du Musée, M. Edm. Hugues, toujours inlassable malgré ses 78 ans, prononce quelques paroles; M. Cadix préside un service de Sainte Cène; les coupes sont celles qui servaient aux assemblées du Désert. On visite la maison natale de Roland (propriété de notre Société), on déjeune. A 2 h. 1/2 réunion sous les grands châtaigniers, présidée par M. Ch. Cazalet, président de la Fédération nationale des Sociétés de gymnastique, récemment promu grand-officier de la Légion d'honneur. Quelques gendarmes sont présents pour maintenir éventuellement l'ordre (ce fut bien inutile) autour de l'assemblée que la maréchaussée au XVIII^e eût si violemment dispersée. Ce président, ces gardiens, quel contraste avec le passé! «C'est Dieu qui change les temps», disait le prophète. En paroles ardentes, le colonel Cazalet glorifie la puissance de la foi qui fut celle de

nos pères. Après quelques mots de M. J. Pannier, représentant avec M. R. Puaux, le Comité de notre Société, le pasteur B. de Perrot prononce un sermon d'une austère puissance, sur un texte qu'affectionnait Brousson : « On ne trouvait point de forgeron dans tout le pays d'Israël » (1 Sam. xiii, 19). M. Villaret, d'Anduze, termina par la prière cette belle réunion.

Vaudois et Hussites. — D'un article paru dans le *Bulletin de la Société d'Histoire vaudoise* n° 44 (décembre 1922, p. 110) il résulte que des Vaudois autrichiens et bavaïois se réfugièrent vers 1340 dans le sud-est de la Bohême à Jindrichuv Hradec, en allemand Neuhaus. C'est tout près de là, à Kozi Hradec que Jean Hus, exilé de Prague, se réfugia et après sa mort ses partisans parmi lesquels les Vaudois, se concentrèrent dans cette région en réorganisant la forteresse de Hradissé qu'ils surnommèrent Tabor, en 1420. Après la chute de cette forteresse (1462) les descendants directs des Vaudois et les Taborites dispersés se réunirent à l'Unité des frères fondée dans la Bohême occidentale en 1467. — Celle-ci plus connue sous le nom de *Frères moraves*, a donc recueilli l'héritage spirituel et religieux, à la fois des Vaudois et des Hussites.

NÉCROLOGIE

M. Maurice Vernes. M. Hippolyte Aubert.

M. Maurice Vernes avait été nommé membre de notre Comité le 9 décembre 1919. Né le 25 septembre 1845, alors que son père, futur président du Consistoire de l'Église réformée de Paris, était pasteur à Nauroy, il fut un des derniers élèves de la Faculté française de théologie de Strasbourg où il conquist en 1871 le grade de licencié en théologie qu'il devait compléter en 1874 à Montauban par celui de docteur. Nommé maître de conférences, lors du transfert de la Faculté de théologie de Strasbourg à Paris (1877), il fut, en 1880, candidat à la chaire d'Histoire des religions au Collège de France, fonda à la même époque la *Revue de l'Histoire des religions* et devint plus tard président à l'École pratique des Hautes études de la Sorbonne, section des sciences religieuses, fonctions qu'il a remplies jusqu'à sa mort, survenue le 29 juillet dernier. On trouvera dans l'*Encyclopédie des sciences religieuses* à laquelle il a collaboré, ainsi qu'à un grand nombre

d'autres périodiques, une longue liste, néanmoins fort incomplète de ses nombreuses publications. Il était, avec son frère, le pasteur Charles Vernes, un des derniers survivants de la Faculté de théologie de Strasbourg d'avant 1870, dont il a toujours continué, avec honneur, les traditions de travail, de loyauté et de liberté. Le soussigné qui l'a connu à Strasbourg avant de le retrouver à Paris, regrette vivement de devoir inscrire ici un nom qu'il espérait pouvoir, au moins pendant quelques années encore, compter au nombre de nos collaborateurs.

Quelques jours après le décès de M. Maurice Vernes, j'ai eu le chagrin d'apprendre indirectement la mort de notre collègue **Hippolyte-Victor Aubert**. Il succomba après de très vives souffrances, dans sa propriété de La Tour, à Crassier, à une maladie qui depuis plusieurs années l'avait peu à peu privé de l'ouïe, puis de l'usage de ses jambes. Huitième enfant d'Édouard Aubert, président de la Cour de Justice de Genève et de Caroline de la Rüe, Hippolyte Aubert était né à Vermont près de Genève, le 31 mai 1865. Licencié ès lettres (Genève 1885), archiviste-paléographe diplômé de l'École des Chartes (Paris 1889), il entra en 1892 à la Bibliothèque publique de Genève et y remplaça M. Théophile Dufour de 1900 à 1906. Il était membre de notre Comité depuis le 14 mai 1912. Bien que très exigeant en matière d'histoire ainsi qu'en témoignent les trop rares articles qu'il donna à notre *Bulletin*, il était le plus obligeant et surtout le plus modeste des collègues. Tant que ses forces le lui permirent, il assista à nos séances et travailla, sans jamais se plaindre, soit à Genève, soit à Paris, où il passait l'hiver. Il a ainsi recueilli et annoté la correspondance si abondante et si dispersée de Théodore de Bèze dont il devait publier les lettres françaises. Ses copies se trouvent au Musée de la Réformation à Genève. Il a déposé à notre Bibliothèque la copie des lettres du Réformateur à Henri IV et à Catherine de Bourbon, ainsi qu'une collection de fiches rangées par ordre alphabétique sur les *Églises et les pasteurs de France pendant la deuxième moitié du XVI^e siècle*. Il a aussi consacré à sa famille un beau volume, fruit de longues recherches, modestement intitulé : *Notes sur la famille Aubert de Genève, originaire de Crest en Dauphiné, 1530-1908*. C'est avec une grande tristesse que je redis à M^{me} Aubert et à tous les siens mon affectueuse sympathie.

N. WEISS.

Le Gérant : FISCHBACHER,

Le meilleur moyen de mettre ses billets de banque en sécurité consiste à souscrire aux *Bons de la Défense Nationale* qu'il est si aisé de se procurer aux guichets de toutes les caisses publiques, de tous les bureaux de poste, de toutes les agences des principales sociétés de crédit. C'est surtout pendant la période des vacances qu'on ne doit conserver que l'argent strictement nécessaire et placer celui dont on peut se passer en valeur du Trésor à courte échéance. De la sorte, on retrouve à la date qu'on a choisie, des billets de banque qui seraient restés improductifs ou qu'on aurait pu être tenté de dépenser inutilement. Epargner sans relâche est le premier devoir de tous les Français. Placer ses économies en *Bons de la Défense Nationale*, c'est accroître son capital sans courir le moindre risque, faire une œuvre de sage prévoyance et s'assurer pour l'avenir des disponibilités précieuses.

LE SURMENAGE DE L'ESTOMAC

Pour éviter le surmenage de l'estomac, régulariser les fonctions digestives et éviter la constipation, il est indispensable de prendre avant le repas du soir un **GRAIN DE VALS**, laxatif, dépuratif. C'est le traitement le plus efficace.

JUBOL

Régulateur de l'Intestin
fixe une heure constante
aux Jubolisés.

**Constipation
Entérites
Migraines**

E^e Chatelain, 2, r. Valenciennes
Paris — 1^{er} 6150, les 3^{es} 181r.



Rééduque l'Intestin

BUVEZ
EVIAN
SOURCE
CACHAT
EAU DE TABLE PARFAITE

La Compagnie P.-L.-M. vient de publier un nouveau dépliant-carte de ses Services Automobiles de la Route des Alpes et du Jura.

Présenté sous une couverture rehaussée de deux aquarelles, ce dépliant comporte :

Au recto, une carte en couleurs au 400.00 avec tracé en rouge des Services;

Au verso, le profil de la route avec le kilométrage dans les deux sens et deux panoramas.

Une plaquette donnant la description du parcours est annexée à la carte.

Prix de vente : 4 fr. dans les Agences P.-L.-M. les Bibliothèques et Bureaux de renseignements du Réseau, les Bureaux de correspondance des Services Automobiles, etc. Envoi par poste recommandé, sur demande adressée à Paris, l'Agence P.-L.-M., 88, rue St-Lazare ou au Service de la Publicité de la Compagnie P.-L.-M. 20, boulevard Diderot, et accompagnée de somme de 1 fr. 55 pour la France, et 1 fr. pour l'Etranger.

Il est rappelé que la Compagnie P.-L.-M. met également en vente des cartes en 5 couleurs au 80.000^e et au 100.000^e, des Services Automobiles de la Route des Alpes. L'ensemble des parcours, de Nice à Evian, comprend 6 cartes correspondant chacune à une étape de la Route.

- 1^o Nice-Barcelonnette
- 2^o Barcelonnette-Briançon
- 3^o Briançon-Grenoble
- 4^o Grenoble-Annecy
- 5^o Annecy-Chamonix
- 6^o Chamonix-Evian.

Chaque carte comporte, en outre du kilométrage dans les deux sens et du profil de la route, l'indication des points caractéristiques : cols, sommets, glaciers, etc., repérés par des flèches de direction, de façon que le voyageur puisse se rendre facilement compte de leur situation.

Prix : 2^{fr} la carte; 10^{fr} la pochette de 6 cartes.

Envoi par poste, recommandé, sur demande accompagnée de 2 fr. 40 (2 fr. 70 étranger) pour une carte et de 10 fr. 85 (11 fr. 30 étranger) pour une pochette de 6 cartes.

GLOBÉOL

fortifie

**Anémie
Croissance
Tuberculose
Neurasthénie
Convalescence**

Le Flac.: 7 fr.
Les 3 19^{fr} 50.



Globéol
permet le maximum d'effort.

A 10 h. du soir, prenez un verre d'URODONAL

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE
du
Protestantisme Français

Reconnue d'utilité publique par Décret du 13 juillet 1870

Bulletin

PARAISANT TOUS LES TROIS MOIS

Études, Documents, Chronique littéraire

LXXII^e ANNÉE

VINGT-ET-UNIÈME DE LA 5^e SÉRIE

4. Octobre-Décembre 1923.



PARIS

Au Siège de la Société, 54, rue des Saints-Pères

LIBRAIRIE FISCHBACHER (Société anonyme)

33, rue de Seine, 33

1923

Avis important. — Les abonnements impayés seront réclamés, avec majoration de 0 fr. 50, par mandat-carte, affranchi, à remettre à la poste avec le montant.

SOMMAIRE

JOHN VIÉNOT. — Retraite de M. N. Weiss	193
JACQUES PANNIER. — Les espérances du nouveau secrétaire. . .	193
CINQUANTE-HUITIÈME ASSEMBLÉE GÉNÉRALE	
Discours du président, M. le professeur J. Viénot.	196
Allocution de M. le pasteur Jacques Pannier, secrétaire et bibliothécaire de la société.	207
Allocution de M. le pasteur Freddy Dürleman, directeur de la « Cause ».	217
SÉANCES DU COMITÉ	223
ÉTUDES HISTORIQUES	
J. LE COULTRE. — Le miroir de la Jeunesse, par Maturin Cordier.	229
H. DE PEYSTER. — Lieven de Key, architecte gantois	244
DOCUMENTS	
Vente des coupes et bassins servant à la Sainte-Cène dans l'Eglise réformée de Rouen (Quevilly) jusqu'à la Révocation	251
MÉLANGES	
PII. MIEG. — Les De Coninck au Havre et à Rouen de 1682 à 1691.	252
CHRONIQUE LITTÉRAIRE ET COMPTES RENDUS CRITIQUES	
EMILE-G. LÉONARD. — La Révocation de l'édit de Nantes et le protestantisme en Bas-Poitou au XVII ^e siècle, par François Baudry. — TH. SCH. La prétendue glorification de Bellarmin. — J. P. A travers la Presse. — Notes bibliographiques.	268
VARIÉTÉS	
H. STROHL, E. DOUMERGUE, J. PANNIER, Six Centenaires	280
CORRESPONDANCE	
CH. BOST. — Pour un nouveau Manuel de l'Histoire du Protestantisme.	291
NÉCROLOGIE	
M. H. Gelin. — M. Théophile Dufour	294
RECETTES.	295
OUVRAGES DÉPOSÉS. — Cartes postales. — Prochains numéros	297

RÉDACTION ET ABONNEMENTS

Tout ce qui concerne la rédaction du *Bulletin* doit être adressé à M. J. PANNIER, secrétaire de la Société, 54, rue des Saints-Pères, Paris (VII^e), qui rendra compte de tout ouvrage intéressant notre histoire, dont deux exemplaires seront déposés à cette adresse. Un seul exemplaire donne droit à une annonce sur cette couverture.

Le *Bulletin* paraît tous les trois mois, en cahiers in-8° de 64 à 80 pages avec illustrations. On ne s'abonne pas pour moins d'une année. Tous les abonnements datent du 1^{er} janvier et doivent être soldés à cette époque.

Prix de l'abonnement : 15 fr. pour la France ; — 16 fr. 50 pour l'étranger ; — 10 fr. pour les pasteurs, instituteurs, etc., de France et des colonies françaises ; 12 fr. 50 pour les pasteurs de l'étranger.

Prix d'un numéro isolé de l'année courante et de la précédente, 3 fr. 50, et pour les autres années, selon leur rareté.

La voie la plus économique et la plus simple pour le paiement des abonnements est d'en déposer le montant dans un bureau de poste au compte-chèque n° 407.83 Société d'histoire du protestantisme, 54, rue des Saints-Pères, Paris (VII^e) ; trésorier M. de Peyster, auquel doivent aussi être adressés par la même voie les dons et collectes.

Nous ne saurions trop engager nos lecteurs à éviter tout intermédiaire, même celui des libraires.

Les banquiers de la Société sont MM. Vernes, 29, rue Taitbout, Paris.

AUX LECTEURS DU BULLETIN

Retraite de M. N. Weiss

Après avoir été pendant quarante-quatre ans bibliothécaire, puis secrétaire de la Société d'histoire, et lui avoir rendu des services qui ne sont pas près d'être oubliés, M. le pasteur N. Weiss a pris sa retraite, à partir du 1^{er} octobre 1923. Le Comité tient à lui exprimer ses remerciements et sa reconnaissance, notamment pour les travaux si nombreux et si variés qu'il a publiés dans notre *Bulletin*.

Le Comité a appelé à la succession de M. Weiss le pasteur Jacques Pannier, docteur ès lettres et docteur en théologie. M. Jacques Pannier a donné au *Bulletin*, depuis de longues années déjà, de nombreuses communications. Il a publié sur *l'Église réformée de Paris sous Henri IV et Louis XIII* des travaux qui font autorité. Il est donc remarquablement qualifié pour continuer l'œuvre scientifique de notre Société et pour renouer avec nos Églises des liens que les circonstances et la guerre surtout avaient quelque peu distendus. Nous lui souhaitons ici la bienvenue en l'assurant de la sympathie et du concours du Comité tout entier.

Le Président : JOHN VIÉNOT.

Les espérances du nouveau Secrétaire

« Aime la vérité, recherche la vérité, défends la vérité ! » Ces nobles paroles de Jean Hus caractérisent parfaitement la tâche que notre Société a poursuivie depuis ses origines ; elles caractérisent parfaitement le programme que se propose de suivre le nouveau secrétaire. Pleinement conscient de son insuffisance pour succéder au grand savant qu'est M. N. Weiss, il est aussi pleinement persuadé de la grandeur de la « cause » qu'il est appelé à servir, et qui stimulera ses forces.

La Société a un double but, que définit l'art. 1^{er} des statuts : « Rechercher et recueillir, pour les étudier et les faire connaître, tous les documents qui intéressent l'histoire des Églises protestantes de langue française. » Pour accumuler et pour mettre en valeur ces documents, la Société dispose de deux instruments : le *Bulletin* et la *Bibliothèque*. Le nouveau secrétaire s'efforcera de faire servir toujours davantage ces instruments à la recherche et à la propagation de la vérité.

Le *Bulletin*, depuis la guerre, a dû paraître moins souvent, faute de ressources pour payer l'imprimeur, non faute d'articles à imprimer : nos cartons en sont garnis ; les auteurs qui aideront à les garnir encore seront les bienvenus ; mais les souscripteurs

qui aideront à les *dégarnir*, c'est-à-dire à publier des fascicules plus épais, plus fréquents, seront également bienvenus. *Il faut doubler le nombre des abonnés.* Que les amis de notre histoire s'abonnent personnellement; que les conseils presbytéraux abonnent leurs Églises; que les administrations départementales et étrangères abonnent leurs bibliothèques! Chacune devrait renfermer la collection du *Bulletin*. L'histoire du protestantisme fait partie intégrante de l'histoire de France, comme nous le répétait dernièrement un membre de l'Académie française, catholique, qui apprécie hautement le *Bulletin* et la *Bibliothèque*.

Car la *Bibliothèque*, avec ses milliers de volumes et de manuscrits, est une des plus réputées en dehors des grands établissements nationaux de Paris. Les érudits en savent le chemin. Les protestants en général l'ignorent trop. Elle a été cependant appelée *Bibliothèque du protestantisme français*, « pour attester, dit le Comité en 1869, que si elle est la propriété particulière de la Société, elle est aussi *la propriété morale des protestants de France, appelés à l'accroître par leurs dons généreux et à en tirer profit pour leur histoire* ». « Dons généreux », la société en a reçu beaucoup dans le passé; pour se développer, *elle en a besoin dans le présent, simplement pour pouvoir vivre!*

Fréquentée par les historiens, la *Bibliothèque* doit être largement ouverte aux membres de nos Églises, qui ignorent trop l'existence de son *Musée*. Tant d'objets intéressants (gravures, autographes, meubles, instruments de torture) sont là pour « faire connaître » aux protestants la vie publique et privée de leurs ancêtres. Le nouveau bibliothécaire recevra volontiers tous les visiteurs et visiteuses, notamment les moniteurs, monitrices, élèves des Écoles du dimanche, catéchumènes, anciens catéchumènes, membres d'Unions chrétiennes et d'autres sociétés, *le jeudi de préférence*, de 1 heure à 5 heures, les lundis, mardis, et mercredis restent réservés aux travailleurs pour consulter livres et manuscrits.

Enfin je me tiens à la disposition des Églises et associations désirant une prédication ou une conférence sur l'histoire protestante. Je suis aussi prêt à renseigner les correspondants non seulement protestants, mais non-protestants, les Français et aussi les étrangers descendants de réfugiés ou autres, tous ceux auxquels nous sommes fiers de rappeler que les huguenots furent, suivant le mot du duc d'Aumale, la substance morale de la France. Puissent les membres de notre société, et beaucoup d'autres protestants, suivre ainsi le programme de Jean Hus : *Aimer, rechercher, défendre la vérité*; puissent-ils réaliser ainsi le but de notre œuvre : « *étudier et faire connaître* » l'histoire du protestantisme français.

JACQUES PANNIER.

CINQUANTE-HUITIÈME ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

Paris, 1923

L'assemblée annuelle a eu lieu le dimanche 9 décembre à 5 heures, dans le temple de l'Oratoire, sous la présidence de M. le professeur John Viénot, président. A ses côtés avaient pris place MM. Gruner, président de la Fédération protestante de France; Paul Fuzier, Conseiller d'État, président du Comité protestant français; le révérend Cochrane, pasteur de l'Église américaine de Paris; le Dr Bysshe, de l'Église méthodiste épiscopale; la plupart des membres du Comité : MM. Ed. Rott, correspondant de l'Institut, vice-président; N. Weiss, secrétaire honoraire; J. Pannier, secrétaire; H. de Peyster, inspecteur des finances, trésorier; Sarrut, premier président de la Cour de cassation; Allier, doyen de la Faculté de théologie protestante; Fabre, maire du X^e arrondissement; Chatoney, etc.

Une très nombreuse assemblée remplissait l'église.

Le programme avait été ainsi établi :

Prière par M. le pasteur Wautier d'Aygalliers.

Psaume 36, chanté par l'assemblée et le chœur de l'Oratoire, sous la direction de M. Vernaelde, professeur au Conservatoire.

Discours du Président, M. le professeur John Viénot : *La Société d'histoire, son but, son activité.*

Psaume 65, par le chœur (mélodie au ténor, harmonie de Goudimel, paroles de Th. de Bèze).

Causerie du secrétaire, M. le pasteur J. Pannier : *III^e Centenaire du 2^e lieu de culte de l'Église de Paris; le Temple construit à Charenton en 1623.*

Psaume 118, par l'assemblée (mouvement rapide).

Allocution de M. le pasteur F. Dürrelema, directeur de la « Cause » (Union pour l'action missionnaire en France) : *Le rôle de l'histoire dans le réveil de l'Église.*

Psaume 66 par le chœur (harmonie de Goudimel).

Prière par M. le pasteur Kreyts.

On trouvera ci-après le texte *in extenso* des discours.

Discours du Président M. le professeur J. Viénot

LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DU PROTESTANTISME FRANÇAIS SON BUT, SON ACTIVITÉ

La *Société de l'histoire du Protestantisme français* vit, en 1923, sa soixante et onzième année. Quand une société est parvenue à un âge aussi respectable, il est prudent pour elle de rappeler son existence, de dire aux générations nouvelles, qui ignorent le passé récent : « Je suis toujours là, je n'ai pas achevé ma tâche. » Cette tâche, au contraire, reste aujourd'hui plus grande et plus urgente que jamais. Ne pas le voir, ne pas le comprendre, c'est tout ignorer de la marche des idées et des faits dans notre patrie et dans le monde.

En ces matières graves, qui touchent aux intérêts vitaux de la société française, il faut voir net, ou bien de pas s'en mêler.

Notre Société d'histoire a été fondée en 1852. Cette date même est significative. On peut en juger par le seul fait suivant.

Un projet de Guizot

Le 9 mai 1852, les protestants, en face des menaces du présent et de l'avenir, avaient résolu de fonder à Paris un gymnase protestant — c'est-à-dire un lycée protestant — et une faculté de théologie protestante. Voici ce que dit de ce projet un excellent protestant d'Alsace devenu célèbre, Grucker : « La situation actuelle de l'enseignement universitaire, la nécessité pour les protestants de s'unir, de se concentrer, de s'organiser en face du clergé, dont la puissance et les prétentions grandissent chaque jour, rendent la création d'un grand établissement utile et nécessaire et lui promettent du succès et de l'avenir. C'est une société de capitalistes protestants qui forment le comité à la tête duquel est placé M. Guizot. Bartholmess, m'a-t-on dit, doit s'occuper spécialement de cet établissement ¹. »

Le projet de fonder une Faculté de théologie protestante à Paris échoua — malgré M. Guizot qui, pourtant, voyait juste. — Mais la *Société d'histoire du protestantisme français* fut fondée.

Et là se retrouvent les noms des protestants éminents et avisés qui jugeaient nécessaire aux protestants, à Paris, une représentation scientifique quelconque : Guizot, Bartholmess, Ch. Read...

1. *Annales de l'Est*, 1904, p. 519.

But et caractère à la fois religieux et scientifique de la Société d'histoire

Car la Société d'histoire est une société scientifique. Elle n'a pas pour but de faire toujours, et quand même, l'apologie des protestants du passé. Elle étudie leur histoire honnêtement, avec conscience et scrupule. Elle amasse des documents, des livres, des souvenirs et, inlassablement, elle les publie dans son *Bulletin*.

Les protestants français représentent — cela est incontestable aujourd'hui — un côté de l'âme française. Faguet, Brunetière lui-même, et Maurice Barrès plus récemment, l'ont dit et constaté. Rien de plus français que le protestantisme français. Eh bien, c'est l'histoire de cette partie de l'âme française que nous voulons faire connaître, car nous croyons, avec Michelet, que « l'histoire est celle de l'âme, et de la pensée originale, de l'initiative féconde, de l'héroïsme, héroïsme d'action, héroïsme de création ».

À notre sens, un homme qui ignore l'histoire de sa famille, de sa patrie ou de son groupe religieux, se manque à lui-même, manque à sa patrie, à son groupe. Un jeune docteur en théologie de notre Faculté de Paris, dans une thèse récente, fait une remarque qui s'impose à tous ceux qui ont un peu vécu : « On est quelquefois surpris de voir combien des hommes, d'ailleurs intelligents, peuvent manquer d'un jugement sain dans l'appréciation des mouvements et des faits contemporains. Quand on en cherche la raison, presque toujours, on remarque qu'elle est dans une ignorance totale ou partielle de l'histoire¹. » Il ajoute que l'histoire est une morale, que l'histoire est un amour. Rien de plus juste. L'histoire est une morale : car — impérieusement — une leçon ressort des faits. L'histoire est un amour : oui, car comment le cœur ne battrait-il pas devant le courage, le désintéressement, l'héroïsme, les longues épreuves de ceux qui ont vécu et souffert avant nous ?

C'est dans ces sentiments, mesdames et messieurs, que notre Société étudie l'histoire du protestantisme français, qui présente des ombres sans doute, mais dont Michelet a pu dire avec une liberté d'esprit aujourd'hui partiellement voilée : « C'est beau, c'est beau comme la Bible ! »

Et si quelqu'un d'entre nous doutait de la nécessité de continuer et d'étendre notre œuvre, je lui dirais simplement :

1. Wautier d'Aygalliers, *Ruysbroeck l'Admirable*, Paris, 1923.

Regardez ce qui se publie dans le domaine historique seulement, et jugez de l'esprit ou de l'ignorance de notre temps à ce fait qu'un écrivain habile, M. Louis Bertrand, vient de faire accepter du public la plus audacieuse des apologies, celle de Louis XIV, celle d'un règne qui commence dans l'orgueil et l'ostentation, se continue dans les erreurs et les fautes, et se termine dans la ruine totale au milieu de l'exécration populaire !

Mon devoir maintenant, mesdames et messieurs, est de supposer vos sympathies acquises et de vous faire pénétrer dans notre vie intérieure.

Renouvellement du bureau

C'est un bureau renouvelé qui se présente devant vous. Le 27 juin 1922, j'ai été appelé à succéder comme Président de la Société à mon éminent et grand ami M. Frank Puaux. Certes, j'ai considéré la confiance unanime de mes collègues comme le plus grand honneur qui me puisse échoir. Mais j'y ai vu aussi un devoir, une tâche à remplir. J'en vois la responsabilité, mais, ce qui m'a permis de l'accepter, c'est qu'elle est, qu'elle sera de plus en plus, partagée par un Comité directeur dans lequel vous pouvez avoir toute confiance.

L'année 1923 marquera dans nos annales la fin du secrétariat de M. le pasteur N. Weiss. Tout ce qui finit s'accompagne de tristesse. Ce n'est pas sans regrets que nous avons accepté la démission de M. N. Weiss. Il a été pendant quarante-quatre ans la cheville ouvrière de la Société et il a marqué fortement de son empreinte les publications de notre compagnie. Son œuvre est double ou triple : d'une part il a été le savant auteur de travaux nouveaux et précis dont aucun historien du xvi^e siècle ne pourra plus se passer, il a été l'éditeur infatigable d'une quantité de textes inédits ; et, d'autre part, il a fait entrer dans notre bibliothèque, par une activité avisée et inlassable, un nombre énorme de livres rares, de documents inédits qui sont mis, chez nous, à la disposition des savants de toute catégorie et de toute religion. Il a droit à toute notre reconnaissance ; qu'il en reçoive ici l'expression publique et sincère.

Mais nous sommes tous les victimes successives du temps. L'âge de la retraite avait sonné. Ce qui peut nous consoler du départ de M. Weiss, c'est l'entrée dans notre Comité, en qualité de Secrétaire Bibliothécaire, de M. le pasteur Jacques Pannier.

M. Jacques Pannier n'est inconnu de personne parmi ceux qui s'occupent d'histoire. Il a déjà publié dans le *Bulletin* quantité de travaux appréciés. Il a conquis le double grade de docteur ès lettres et de docteur en théologie par des thèses remarquées

sur l'Église réformée de Paris sous Henri IV et sous Louis XIII. A l'heure précise où il est devenu nécessaire de renforcer l'activité de la Société d'histoire, d'en étendre l'action, d'en rappeler l'existence et le but à ceux-là mêmes qui, parmi nous, risquaient de l'oublier, nous n'aurions pas pu facilement trouver ni un meilleur avocat de notre cause, — qui est toujours la Cause, — ni un meilleur secrétaire-bibliothécaire. Notre Comité lui fait pleine confiance et nous sommes sûrs, tous, qu'il la justifiera.

Ce sont là, mesdames et messieurs, des changements, non des pertes. Mais me voici devant un devoir plus douloureux, celui de saluer la mémoire de tous les membres de notre Comité que nous avons perdus depuis notre dernière assemblée générale.

Nos deuils

Nous avons perdu d'abord notre Président, M. Frank Puaux.

M. Frank Puaux avait été appelé à reprendre la direction de notre Comité des mains défaillantes d'un homme dont on ne dira jamais assez ce qu'il a fait pour la Société d'histoire, le baron Fernand de Schickler. M. Frank Puaux n'était déjà plus jeune. Il nous arrivait comme chargé de tout ce qu'il avait fait déjà pour le Protestantisme et pour la France. J'ai souvent pensé que son rôle à Paris rappelait celui qu'y jouait Court de Gébelin à la fin du XVIII^e siècle. Il était notre avocat compétent et autorisé, un avocat qui choisit ses causes et ne les plaide que quand il les juge bonnes en conscience. Par son père, par son admirable sœur M^{me} Jules Siegfried, par son beau-frère le pasteur Decoppet, par ses souvenirs ancestraux, par le contact amical avec un maître incomparable, Auguste Sabatier, par ses études et sa pensée, Frank Puaux tenait au protestantisme, à sa vie religieuse et culturelle, à son esprit de tolérance et de liberté.

Dans le cercle de Jules Siegfried, il communiait avec tout ce que la politique française comptait d'éléments nobles, sages, prudents et hardis à la fois. Il ne concevait pas de politique hors du progrès moral et social. Par ses études historiques, il savait tout ce que les Valois et les Guises, les Bourbons et leurs flatteurs avaient fait perdre à la France, aux heures des bûchers et des persécutions. Il unissait ainsi l'expérience de l'histoire à celle des hommes, et, tout ce qu'il avait acquis, il le mettait au service des deux grands intérêts de sa vie : la France et le protestantisme. Ses œuvres, ses écrits seront rappelés dans la notice spéciale à laquelle il a droit. Je ne peux ici qu'évoquer son image, celle du Cévenol évolué, Français de cette race hardie du Vivarais, fils et frère de ces hommes qui n'ont jamais eu les genoux écorchés par la servitude. Protestant de race, attaché d'instinct

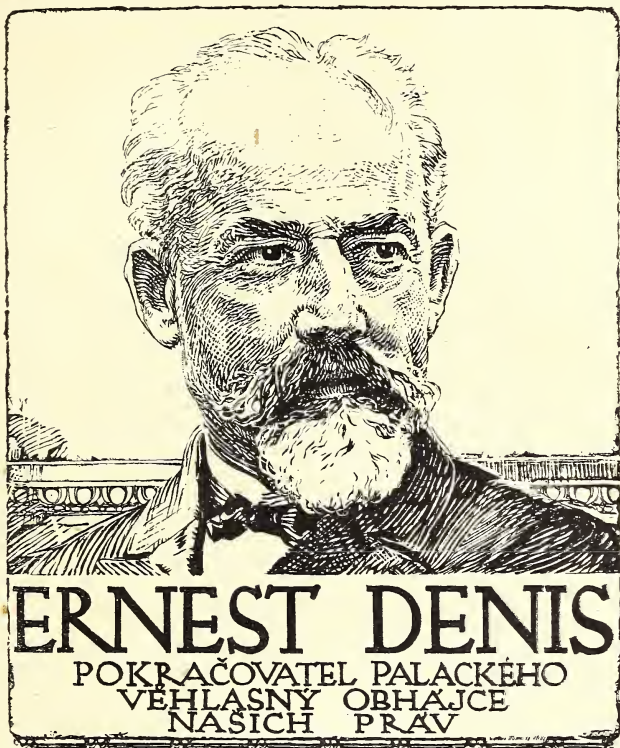
à tout ce qui est libre et fier, il est resté fidèle jusqu'à la fin à son triple amour : « l'Évangile », la France et la liberté.

Les ombres de l'oubli tombent vite sur le sillon du travailleur disparu. La génération du jour ignore l'effort d'hier. Mais notre rôle à nous est d'évoquer les morts et leurs exemples. Frank Puaux en a donné d'excellents. A la Société des Missions, à l'Alliance française, au Conseil supérieur des colonies, il a servi la France du dehors. Par ses études sur le *xvii^e siècle protestant*, continuées jusqu'aux derniers mois de sa vie, il a évoqué les grandes figures des *Précurseurs de la Tolérance*, il a rendu une voix aux *Plaintes des Protestants* de Claude, victimes dolentes d'abord, puis bientôt indignées, des Dragonnades. Plus récemment, il rappelait dans une étude sobre et ferme Jurieu exposant pour la première fois en leur entier les principes du droit populaire. Enfin, au soir de sa vie, *Cavalier* et ses *Mémoires* le ramenaient à ses Cévennes aimées.

A côté de ces travaux historiques, Frank Puaux trouva du temps pour essayer de faire vivre un journal sans attaches financières, le *Signal*. Et qu'un journal comme celui-là n'ait pas pu vivre est un fait qui jette un jour assez triste sur la moralité générale. En 1889, Frank Puaux exposait dans un beau livre les *Œuvres du protestantisme en France*. Nous le voyons, en outre, reprendre des mains d'Edmond de Pressensé la direction de la *Revue chrétienne*. Ce fut donc une belle vie que celle de notre ancien président : vie de fidélité, de courage et de travail devant laquelle nous nous inclinons avec émotion et respect.

M. Ernest Denis n'a pas siégé longtemps parmi nous ; assez cependant, pour que nous puissions apprécier la hauteur de son caractère, la largeur de son esprit. Auteur du meilleur livre peut-être que nous ayons sur la dernière guerre, Ernest Denis a vécu assez pour voir libérer enfin ses chers Tchèques, les fils spirituels de Jean Huss. La France, — et la France protestante elle-même, — a-t-elle rendu toute justice à cet homme de bien dont les travaux brillants et consciencieux, dont l'attitude morale, ont su faire des amis à la France jusque dans la dernière des chaumières tchécoslovaques ? Il faut faire du bruit pour réussir chez nous, il faut trouver moyen d'agiter les grelots de la presse. Ernest Denis n'en avait cure. Il a vécu et travaillé, simple et fier. Il est vrai qu'il est mort dans une sorte d'apothéose, au milieu d'un peuple soulevé d'enthousiasme au seul prononcé de son nom, mais l'écho des fêtes de Prague célébrant Ernest Denis et la France libératrice est venu mourir au seuil de nos journaux, trop occupés des bruits des luttes sportives pour faire une place au slaviste éminent, au courageux citoyen de la *Ligue civique*.

On ne s'étonnera pas que **M. Cornélis de Witt** ait fait partie de notre Comité. Il y avait tous les droits. Petit-fils de notre ancien président d'honneur, l'historien Guizot, fils d'une mère qui savait admirablement, et savait tout aussi bien raconter notre



ERNEST DENIS

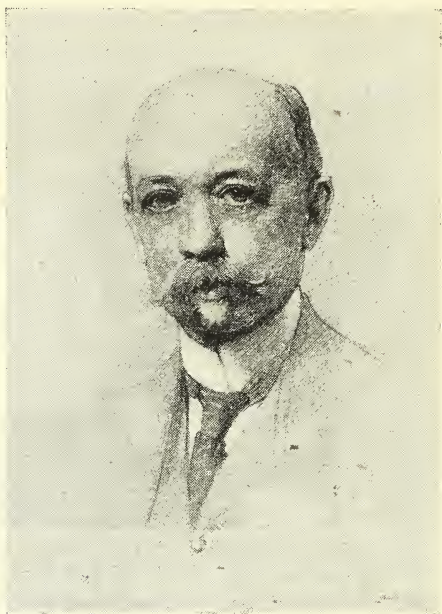
membre du Comité

Légende tchèque : « Le successeur de Palacky, le célèbre défenseur de nos libertés »

(cliché prêté par la colonie tchécoslovaque de France).

histoire huguenote, **M. Cornélis de Witt**, porteur d'un nom illustre, était lui-même un huguenot fidèle. On le vit bien quand il s'agit de relever nos temples détruits par la guerre. Il fut l'âme du Comité de reconstruction. Certes, il fut aidé par des dévouements égaux au sien, mais cela ne diminue en rien la reconnaissance qui lui est personnellement due. Nous avons voulu honorer avec lui le *Comité d'entr'aide* et en lui aussi l'écrivain protes-

tant, l'auteur de *Mes souvenirs* et de *Au service de la Cause*. Sa place un beau jour resta vide parmi nous. Il alla demander un peu de repos à la terre aimée que chantait son roman historique. C'est près de là qu'il s'est endormi pour toujours. Mais le petit-fils avait les convictions de l'aïeul qui décrivait à M^{me} de Liéven en



CORNÉLIS DE WITT

(cliché prêté par l'*Almanach des Églises réformées évangéliques*).

de si belles paroles sa foi en l'immortalité, et rappeler des morts chrétiennes c'est semer l'espérance au lieu du découragement.

M. Maurice Vernes, président de section à l'École des Hautes-études à la Sorbonne, représentait parmi nous une liberté scientifique et des traditions qui nous sont chères. Il avait consacré sa vie à l'étude de l'histoire des religions. Je l'ai eu moi-même comme maître à la Faculté de théologie de Paris. Quand je le retrouvai, au soir de sa vie laborieuse, j'eus la satisfaction de trouver que, partis de points de vue fort différents, nous avons fini par nous rencontrer dans une foi éprouvée aux destinées du christianisme et du protestantisme lui-même. Maurice Vernes n'avait rien du sectaire. Il aurait eu plutôt la coquetterie de la

justice rendue aux opinions les plus opposées aux siennes. Mais après avoir varié, comme il arrive aux esprits à la fois hardis et sincères, il était parvenu à des convictions qui lui ouvraient chez nous une place que nous fûmes heureux de lui offrir. Doué dès sa jeunesse d'une rare facilité de travail, Maurice Vernes laisse derrière lui une œuvre considérable. Ses vues ont été souvent contestées. Mais c'est cela même qui fait penser et progresser. Je salue avec respect la mémoire de mon vieux maître que nous ne devons plus revoir après la séparation des vacances.

Quand M. Hippolyte Aubert de la Rüe prit place dans notre Comité, il était depuis longtemps étroitement lié à nous par la nature même de ses travaux. Né à Genève en 1865, licencié ès lettres, élève de l'École des Chartes, marié à une Française, tout rapprochait de nous ce Suisse dont les origines lointaines étaient françaises. Sa thèse de l'École des Chartes portait sur *les Négociations des ambassadeurs de France en Suisse pendant le règne de Henri III (1574-1586)*. Il préludait ainsi à une activité scientifique qu'il consacra presque exclusivement au xvi^e siècle. Conservateur (1892), puis directeur (1900) de la Bibliothèque publique de Genève, il s'y montra un administrateur aimable et avisé. Démissionnaire par raison de santé en 1906, il continua ses études genevoises et sa collaboration au *Bulletin*. Plus tard, il partagea sa vie entre Paris et son domaine de La Tour à Crassier-sur-Nyon. Nous aimions à profiter de lui et de son labeur pendant ses séjours parisiens. Son œuvre maîtresse restera la copie de la *Correspondance de Théodore de Bèze* qu'il se proposait de publier en son entier. Il a légué cette correspondance, transcrite en partie avec son ami le professeur Eugène Choisy, au Musée de la Réformation à Genève. Nous espérons que cette vaste entreprise pourra être continuée dans des temps meilleurs. Rien ne contribuera mieux à faire connaître Théodore de Bèze et toute son époque. Ce sera l'honneur d'Hippolyte Aubert que de l'avoir voulue et préparée, ce sera l'honneur de la Genève protestante de la réaliser.

Hippolyte Aubert s'est éteint le 2 août 1923 dans son domaine de la Tour. Nous aimions à le voir à notre Comité où il apportait le concours d'une science à la fois aimable et solide. Nous aimions à le voir ici à l'Oratoire, tant que sa santé le lui permit. Il est de ceux que nous n'oublierons pas. Nos cœurs avaient naturalisé ce descendant genevois des Aubert de Crest en Dauphiné.

La reprise de nos travaux

Ces deuils nous attristent. Ils ne doivent pas nous décourager. Nous avons, certes, une lourde tâche. Notre Société a souffert, comme tout ce qui est français, des conséquences de la guerre. Au point de vue matériel, des réparations s'imposent dans l'immeuble que nous devons à la générosité du baron Fernand de Schickler, mais le prix de la vie nous fait reculer devant les devis imposants qui nous sont présentés. Nous sommes contraints d'être à la fois très prudents dans l'usage de nos ressources et très zélés à les augmenter. Nous ne pouvions mieux faire que de confier nos finances... à un inspecteur des Finances, M. Henri de Peyster qui est en même temps un historien.

Quant à l'œuvre scientifique et spirituelle que poursuit notre Comité, nous n'avons qu'à continuer le travail commencé, en nous inspirant de l'esprit de ceux qui ont su faire vivre en plein Paris cet *Institut de libres études historiques* que doit être la *Société de l'histoire du Protestantisme français*. Avec le temps, les traditions les meilleures s'émoussent ou s'oublient. La crise des événements impose aussi parfois de mauvaises habitudes. Notre vif désir est de rendre vie aux diverses commissions instituées par notre règlement, de faire de notre Comité non seulement un témoin, mais un agent actif, un directeur réel des travaux entrepris. La guerre est finie : il faut continuer l'œuvre de notre *Bulletin*, en lui laissant son caractère scientifique, mais en l'adaptant aussi aux besoins nouveaux qui ont surgi. Il est nécessaire d'étendre son influence par des abonnements nouveaux. La guerre est finie : il nous faut reprendre contact avec nos Églises que nous voulons servir.

M. Jacques Pannier est à l'œuvre depuis le 1^{er} octobre. M. H. de Peyster prendra la totalité de ses fonctions au 1^{er} janvier 1924. Notre Comité devra compenser ses pertes en faisant appel à de nouveaux membres. Nous n'avons que l'embarras du choix. En attendant, le Comité actuel se réunit régulièrement et ses séances sont plus fréquentées qu'en des temps que j'ai connus. Il renferme déjà des éléments jeunes sur lesquels nous pouvons compter pour travailler et produire.

Ils n'auront d'ailleurs qu'à suivre l'exemple donné par d'éminents prédécesseurs.

Hommage à trois membres du Comité

Notre vice-président, M. Édouard Rott, a été fait récemment commandeur de la Légion d'honneur. Cher ami Rott, voilà une distinction qui tombe bien sur l'ami de la France que vous avez

été toujours ! mais, pour nous, elle vient couronner aussi l'auteur de ce monument historique, de ce trésor de renseignements et de faits auxquels nous allons tous puiser et qui s'appelle l'*Histoire de la représentation diplomatique de la France en Suisse*.

En demandant à M. le Premier Président de la Cour de Cassation de faire partie de notre Comité, nous pensions bien honorer en lui le haut magistrat dont la science, le caractère et l'indépendance sont bien connus. Mais nous avions aussi une autre raison. Nous considérons comme une des revanches mystérieuses de l'histoire que le petit-fils d'une prisonnière de la Tour de Constance soit devenu la tête de la magistrature française. En juillet dernier, notre collègue M. Louis Sarrut recevait la cravate de commandeur de la Légion d'honneur. Nous nous réjouissons de voir sa belle carrière couronnée de cette distinction. Elle nous fournit l'occasion de dire à notre collègue la haute estime dans laquelle nous le tenons tous.

Mesdames et Messieurs, depuis le 23 février 1923, on peut lire sur une plaque apposée dans une salle de la Bibliothèque de Strasbourg l'inscription suivante :

*A l'historien
de l'Alsace et de Strasbourg
Rodolphe Reuss
Correspondant de l'Institut
Directeur à l'École pratique des Hautes Études
Professeur honoraire à l'Université de Strasbourg.
La Bibliothèque de la ville
détruite en 1870
par les projectiles allemands
fut par lui reconstituée.
Ses trois fils,
au cours de la grande guerre,
sont morts pour la France.*

Cette plaque fut inaugurée en présence du Commissaire général de la République, de l'éminent Recteur de l'Université de Strasbourg, M. Charléty, des autorités municipales, ... sans que nous le sachions, tant notre collègue, M. Rodolphe Reuss, est modeste et peu soucieux de lui-même !

Mais ici nous prendrons notre revanche et nous saisissons cette occasion de nous unir aux amis de M. Rodolphe Reuss, à ses anciens élèves, dans l'hommage qui a été rendu « au probe et continu labeur du maître, à son érudition, à son œuvre, à la dignité de sa vie, à la grandeur de ses sacrifices ».

Puisse notre collègue sentir dans ce simple rappel la profondeur de notre respect et de notre affection !

Les noms que j'ai dû prononcer, mesdames et messieurs, ceux des morts et des vivants, vous montreront peut-être que notre Société ne dégénère pas depuis le temps des Guizot, des Read, des Henri Bordier. Je dirai tout ce que je pense. Si l'on savait bien tout ce que notre Société fait et pourrait faire... il n'y a pas un protestant, pas un Français digne de ce nom qui nous refuserait sa sympathie et son appui.

La Société d'histoire fait œuvre de vie

Tout ce que la Réforme française a fait et tenté pour le bien de la patrie, malgré des fautes individuelles et passagères ; tout ce que le protestantisme pourrait faire encore dans l'œuvre commune de la réfection morale et spirituelle de la France nouvelle ; l'erreur immense de ceux qui ont tout tenté pour éliminer cette force et qui ont réussi à en faire passer une partie à l'étranger, voilà ce qui ressort des travaux de notre Société. Nous ne faisons pas des collections de choses mortes, nous ne recueillons pas des plantes desséchées, nous faisons par la science et la conscience unies dans nos labeurs *une œuvre de vie*.

Et ici je me rappelle les paroles enflammées que Michelet, dans la crise française de 1849, faisait entendre aux puissances du jour. Il était inquiet de voir le peuple sans bergers... « Marchez devant le peuple, disait-il aux poètes, aux artistes, aux historiens, donnez-lui l'enseignement souverain qu'il réclame. » Il est là encore, notre peuple, qui crie à l'artiste, au poète, à l'historien : « Ne nous dites pas, ne nous montrez pas toujours des choses qui flattent ou qui corrompent ! Au théâtre et ailleurs dites-nous des paroles humaines, dites-nous quelque chose de nos pères, des actes immortels qu'ils ont faits pour nous ! »

De ces propos immortels, de ces actes immortels de sacrifice et de dévouement pour la vérité et la liberté, nous en avons un inépuisable dépôt, et notre devoir à tous est de nous en enquérir, de les recueillir patiemment et pieusement, pour les jeter, comme des semences de vie, dans la grande bataille éternelle pour la vérité humaine et divine ¹.

1. On peut collaborer à notre œuvre :

En devenant *Membre associé* par le versement unique de 300 francs ;

En s'abonnant au *Bulletin historique et littéraire* (15 fr. par an ; 10 fr. pour les pasteurs) ;

En recueillant pour nous des livres et des papiers relatifs au protestantisme français. Depuis 1852, ces dons nous ont remarquablement enrichis.

S'adresser pour le tout à M. le pasteur Jacques Pannier, secrétaire-bibliothécaire, 54, rue des Saints-Pères, Paris.

La Bibliothèque est ouverte au public. Ce n'est pas la Bibliothèque d'un comité, c'est celle du *Protestantisme français tout entier*.

**Allocution de M. le pasteur Jacques Pannier
secrétaire et bibliothécaire de la Société**

**TROISIÈME CENTENAIRE DE LA CONSTRUCTION
DU TEMPLE DE CHARENTON (1623)**

Lors du centenaire de Breguet, dont un pasteur de l'Oratoire présida les funérailles, vous avez vu au Musée Galliéra les chronomètres perfectionnés par cet admirable horloger pour mesurer le temps. On aurait pu exposer comme point de comparaison un instrument primitif qui, jadis, était placé dans la chaire de Charenton : un sablier. Les dimanches ordinaires, lorsque le sable avait coulé une heure, le pasteur arrêtait le flot de son éloquence ; les jours de jeûne, le sable coulait une heure et demie, et même deux heures : pour nous une telle durée serait symbole non de jeûne, mais d'indigestion. Rassurez-vous ; nous n'imiterons pas, en ceci, nos devanciers. Dès que mon sablier marquera vingt minutes, je m'arrêterai.

La première pierre de la chapelle des Pères de l'Oratoire fut posée le 22 septembre 1621 : quatre jours plus tard la populace détruisait le temple bâti aux portes de Paris après l'édit de Nantes.

Aujourd'hui c'est à l'Oratoire que les protestants commémorent la construction, en 1623, du temple élevé pour remplacer le premier à Charenton. « Dieu, dit le prophète, change les temps. »

Après l'édit, les protestants se réunirent d'abord en face d'ici, sous les auspices de Catherine de Bourbon, pieuse sœur du roi vert-galant et apostat Henri IV. C'était au rez-de-chaussée du Louvre, dans la salle ornée de cariatides par le huguenot Jean Goujon ; elle sert actuellement au musée des Antiques. Là s'assemblèrent jusqu'à 4 000 personnes.

Après le mariage et le départ de la princesse, ses coreligionnaires durent célébrer le culte, suivant la lettre de l'édit, à cinq lieues de la capitale, à Grignoy, village au bord de la Seine au delà de Juvisy. Puis, pendant six ans, on alla plus près, à Ablon ; enfin le roi permit d'acheter un terrain plus près encore, à Saint-Maurice près Charenton, sur les rives de la Marne. Du temple construit en 1606 il ne reste que la cave, dans la cour d'une école, derrière la mairie qui occupe la place du cimetière protestant.

Avec quelle émotion trois générations de fidèles se rendirent là, c'est ce qu'explique une naïve chanson :

Charenton, cher hameau
Que ce bel œil du monde
Voit sur le bord de l'eau
De la Marne profonde ;
Où le jour du repos
Le Fils de Dieu appelle
Pour ouïr ses propos
Son épouse fidèle ;
Hameau délicieux
Où mon âme ravie
Mange le pain des cieux...

(Ailleurs il est question d'aller boire les eaux de vie ; mais Bercy, à mi-chemin, n'était pas encore un entrepôt, et le breuvage dont il s'agit était tout spirituel).

Aux petits vers huguenots répondaient de petits vers catholiques, raillant

La flotte des brebis galeuses
Qui vont au prêche à Charenton.

Car beaucoup s'embarquaient sur des barques à rames, ou sur de longues péniches (les coches d'eau) halées par des chevaux. Souvent on partait du terrain au chevet de Notre-Dame, où jusqu'à cette année se trouvait la Morgue.

D'autres montaient à cheval, d'autres roulaient carrosse, mais au début du xvii^e siècle c'était une nouveauté, comme au début du xx^e les automobiles.

La plupart allaient à pied. Partis dès 6 heures du matin, ils rentraient vers 6 heures du soir, après avoir assisté le matin au prêche de 9 à 11, l'après-midi au catéchisme de 2 à 4. Combien parmi vous seraient capables d'en faire autant ? Malgré les autobus et le métro, on se laisse arrêter par le moindre prétexte le dimanche, ou si l'on vient au temple on a bien de la peine à arriver exactement !

Supposons donc que nous vivons au temps de Louis XIII. Partons par la rue Saint-Antoine. Le chansonnier catholique dépeint ce qui nous menace du haut des fenêtres :

Les enfants sortant du maillot
Jettent ce qu'ils ont sur vos têtes.
Criant : « Huguenot ! » « Parpaillot ! »
« A Charenton, mauvaises bêtes. »

Parpaillot date précisément de 1621 : les huguenots sortirent en chemise, comme des papillons blancs ou parpaillots, de Clairac assiégé par les troupes royales.

Aux portes de Paris, les mêmes injures retentissent, et encore après la Bastille dans le faubourg Saint-Antoine ; par le bois de Vincennes ou les berges de la Seine on arrive enfin.

Des bandes de mauvais garnements suivirent ce chemin lorsqu'en septembre 1621 ils voulurent venger le duc de Mayenne, idole des ligueurs, tué devant Montauban.

Le temple bâti quinze ans auparavant était une bâtisse de petites dimensions ; facilement on y mit le feu. L'incendie se voyait de Paris. C'était le 26 septembre 1621.

Les protestants furent épouvantés. Ils se crurent menacés d'une nouvelle Saint-Barthélemy. Le sang coula en effet dans divers quartiers. Bon nombre de personnes s'enfuirent : ainsi le secrétaire de Du Plessis-Mornay se réfugia dans le château de celui-ci près de Dourdan. Plus tard, il parle de pousser jusqu'à Châtellerault. Un marchand allié aux Gobelins, les industriels protestants dont le quartier Saint-Marcel porte encore le nom, se retira jusqu'à Metz.

La guerre civile désolait le Sud Est ; les armées royales n'avaient pas toujours le dessus. Les protestants parisiens, plus proches de la cour, étaient des sujets plus soumis ; ils jugeaient leurs coreligionnaires méridionaux compromettants et craignaient des représailles.

Plusieurs mirent ordre à leurs affaires. Telle huguenote vend la jolie maison que vous admirez à la pointe de la Cité, en face la statue de Henri IV ; elle avait été construite pour le peintre du roi, le protestant Bunel, mort avant 1621.

Cependant la répression avait été énergique après l'incendie, grâce au prévôt des marchands Henri de Mesmes. Il offrit asile dans son hôtel à l'un des pasteurs : *Mestrezat*.

C'était un Genevois. Ses deux collègues appartenaient à de vieilles familles parisiennes : *Durant* et *Drelincourt*. L'Église avait bien un 4^e pasteur, le plus célèbre : *Du Moulin*. Mais dès 1620 il n'habitait plus sa maison rue des Marais (aujourd'hui Visconti en face la librairie Fischbacher). Il avait dû, par ordre du roi, prendre le chemin de l'exil, pour avoir défendu la cause du roi de Bohême après sa défaite à la Montagne blanche.

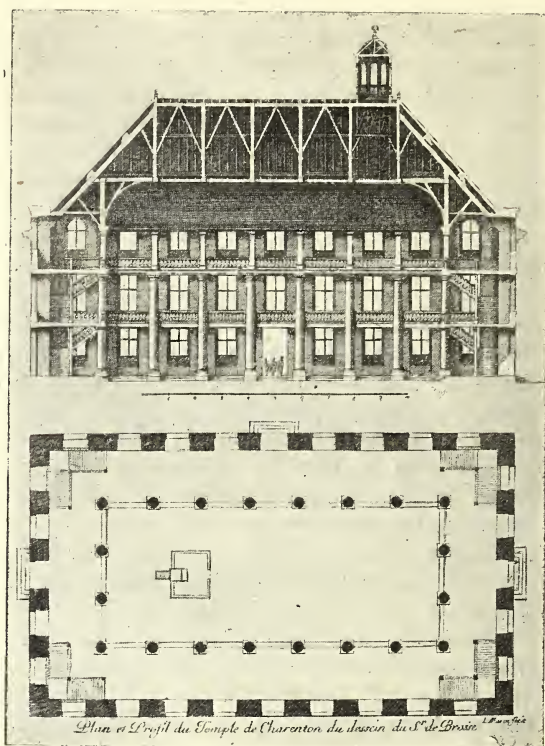
Au contraire, trois siècles après, le Gouvernement, la population parisienne et nos Églises viennent, d'un commun accord, de fêter le président de la république tchéco-slovaque, Masaryk, protestant comme Frédéric V. Ici encore Dieu a changé les temps.

Dès la semaine après la destruction du temple, le roi avait déclaré qu'il serait rebâti. Mais deux ans s'écoulèrent sans que la promesse fût tenue.

La réalisation vint après que la paix de Montpellier, en

octobre 1622, eut mis fin aux troubles du Midi. Les travaux furent entrepris probablement au printemps 1623 ; en mars un synode national se réunit non encore dans le temple même, mais dans la maison du Consistoire qui avait échappé au désastre. Un plan du futur édifice est daté du 16 juin 1623.

Ce même millésime se lisait sur la cloche — de trois pieds



TEMPLE DE CHARENTON

Coupe en longueur et plan

Réduction d'une gravure de Marot, d'après S. de Brosse

de diamètre — donnée] par un haut fonctionnaire et qui sera fondue après la Révocation.

Le Consistoire ayant à choisir un architecte ne s'adressa point au premier venu : il désigna le propre architecte du roi et de la reine mère, un protestant, comme beaucoup d'artistes de ce temps : *Salomon de Brosse*, parent des Du Cerceau.

A l'Hôtel de Ville et au Trocadéro deux statues sont censées

le représenter : à vrai dire on ne connaît aucun portrait authentique.

Peut-être avait-il déjà construit le premier temple. En tout cas il avait travaillé dans beaucoup de châteaux : à Verneuil son pays natal, à l'hôtel de Soissons (près notre bourse du Commerce), à Monceaux pour Gabrielle d'Estrées, à Coulommiers pour la duchesse de Longueville, à l'hôtel du duc de Bouillon (près l'École des Beaux-Arts). Depuis dix ans il dirigeait pour Marie de Médicis la construction du palais du Luxembourg.

Après l'incendie de la grande salle du palais de justice, Brosse fut chargé par le Parlement d'élever la majestueuse galerie double qui a été réédifiée, suivant les plans primitifs, après les incendies renouvelés, hélas, en 1871. En novembre 1622, la messe du Saint-Esprit avait pu y être célébrée.

Au même moment, Brosse construisait un palais entier pour le Parlement de Bretagne.

Voilà trois chefs-d'œuvre de l'architecture française subsistant encore : nous n'avons qu'à les regarder pour nous représenter ce qu'a pu être le temple alors construit par le même architecte.

On en possède quelques descriptions et vues, mais il est utile de comparer et combiner ces trois séries de documents pour avoir quelque idée d'un monument à nul autre pareil.

Car c'était une création originale, différente de tout édifice antérieur, bâtiment antique ou église catholique. Ou plutôt l'architecte y combinait certaines dispositions des uns et des autres.

Le problème était d'aménager un sanctuaire pour une très nombreuse assemblée, en vue d'un culte où la prédication occupait une place essentielle.

Après la Réforme, on avait d'abord affecté au culte évangélique les églises catholiques, chapelles ou cathédrales ; puis on avait construit en France des temples, mais de proportions médiocres.

Brosse adopte le plan de la basilique : un rectangle avec rangs de colonnes à l'intérieur sur les quatre côtés.

Peut-être s'est-il en outre inspiré des plans que venait de dessiner à Amsterdam en 1603 et 1620 Hendrik Cornelis de Keyzer pour la Zuiderkerk et la Westerkerk.

Les rapports entre protestants de France et de Hollande étaient fréquents. Sous Louis XIII les architectes parisiens imitent, dans mainte construction, les maisons hollandaises à muraille de brique encadrée de pierre : ainsi pour la Place royale (notre place des Vosges) : beaucoup des premières maisons appartenaient à des protestants.

On peut aussi se représenter le temple de Charenton d'après certains édifices subsistant à l'étranger, car ils ont été construits pour des réfugiés français après la Révocation. Le souvenir du temple de Charenton, pour sa commodité, et aussi pour raison de sentiment, restait profondément gravé dans l'esprit des réfugiés. Ils eurent à cœur de le reproduire, avec de moindres proportions, dans les villes où ils durent, avec douleur, transformer l'exil en résidence définitive. Habitant des demeures bâties à la mode étrangère ils se donnaient, au temple, l'illusion d'être de nouveau chez eux, aux portes de Paris.

Les dimensions du temple étaient vastes : 104 pieds de longueur, 66 de largeur (à peu près la longueur de l'Oratoire : 40 mètres, et plus de deux fois sa largeur : 10 mètres). Les proportions 3 à 2 sont celles que Brosse avait données à la grande salle du Parlement de Paris. La hauteur était à peu près celle de l'Oratoire : 10 mètres sous entablement. Voici la description donnée par le *Mercur galant* en 1686 :

Le plan étoit un quarré long percé de trois portes : une à chaque bout et une au milieu d'une des grandes faces. Il estoit éclairé par 81 croisées en trois étages, l'une dessus l'autre, élevées de 27 pieds jusqu'à l'entablement. Les murs avoient 3 pieds et demi d'épaisseur. Il y avoit une grande nef ou plafond dans laquelle estoient les Tables du Vieux et du Nouveau Testament écrites en lettres d'or sur un fond bleu, qui avoit esté peint exprès sur les lambris de la voûte de ladite nef. La charpenterie du comble estoit d'un fort bel assemblage.

On peut aisément se figurer *l'intérieur* en regardant la haute colonnade de la grande salle du Palais de justice et en imaginant derrière les colonnes deux étages de galeries superposées (un peu comme celles du chœur en face la chaire à l'Oratoire). Il est moins facile de se figurer *l'extérieur*. Aucune estampe n'est absolument exacte. Le toit est représenté écrasé, alors que la pente, d'après les plans et élévations, était aussi accentuée que nous le voyons au palais du Luxembourg; lucarnes, fenêtres et pilastres sont indiqués de façon sommaire, alors qu'ils avaient l'élégance sobre des formes employées à la même époque par le même Salomon de Brosse dans d'autres édifices.

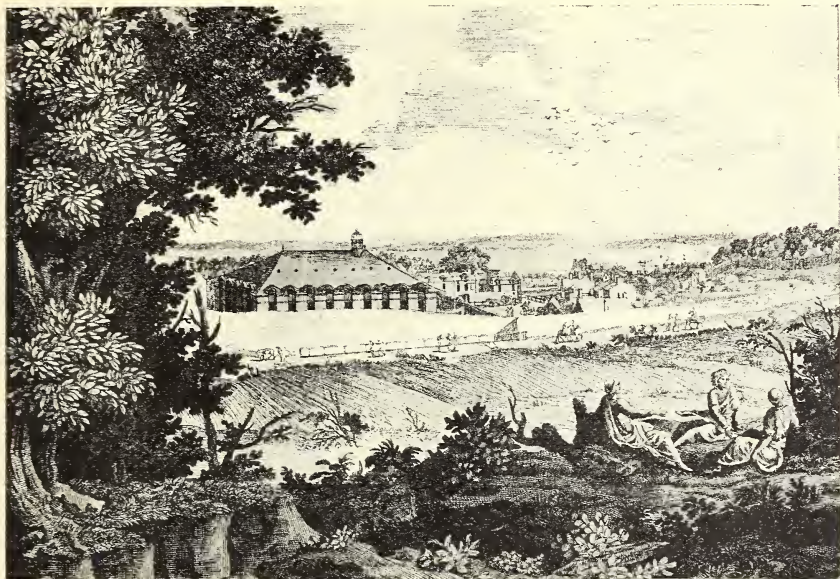
Entrons dans la cour du Sénat, regardons un des côtés. Nous pourrions en quelque mesure nous figurer la majestueuse apparence de ce que nous aurions vu à Charenton.

Pour les trois portails, voyez celui de Saint-Gervais, dessiné par Brosse, avec trois rangs de doubles colonnes : (Louis XIII en posa la première pierre en 1616); le portail de l'Oratoire, ajouté en 1743 à la chapelle de 1621, n'a que deux étages superposés.

Un album de Brosse que vient d'acquérir la Bibliothèque

nationale renferme une « porte dorique convenable pour temple ».

La fenêtre supérieure du portail de Saint-Gervais ou les fenêtres du premier étage de la façade du palais de Rennes donnent la meilleure idée des fenêtres de Charenton, mais seulement pour leur partie supérieure engagée dans la base du toit comme c'est le cas au chœur de l'Oratoire. Vues de l'extérieur, les fenêtres de Charenton apparaissaient trois fois plus hautes,



Temple de Charenton, vue prise en arrivant de Paris
Réduction d'une estampe de Mariette.

puisqu'elles éclairaient à la fois le rez-de chaussée et deux galeries superposées. On en peut juger d'après la gravure représentant la destruction du temple (p. 215).

Ces fenêtres, très élancées, existaient dans plusieurs églises hollandaises, à Amsterdam par exemple à la Zuiderkerk et à la Westerkerk. Un seul édifice postérieur me paraît conserver exactement l'aspect de Charenton : c'est, à Copenhague, le temple construit pour les réfugiés français après la Révocation en 1688. On y voit un clocher moderne, non un campanile comme il s'en trouvait à Charenton.

Quant à l'aspect intérieur on s'en rend compte en visitant à Amsterdam une autre église, celle des Remonstrants (Stad-

kerk). Celle-ci fut construite non pas après la Révocation, mais aussitôt après la construction même du temple de Charenton, d'après les plans et descriptions de cet édifice apportés de Paris en Hollande par le pasteur arminien Uitenbogaert.

L'intérieur était fort bien éclairé par 81 fenêtres ; tant de lumière contrastait avec l'obscurité de beaucoup d'églises catholiques, et le rimailleux déjà cité, le médecin Rostagny, ne manque pas d'en faire la remarque :

De tous côtés on voit le jour ;
Mais qui pourrait être assez fous
Pour dire ici qu'une tanière
Ne renfermant que des hibous
Ait besoin de tant de lumière.

Pauvres hibous que nous sommes aux yeux de l'aimable docteur catholique ! Continuons notre visite :

La voûte en bois était favorable à l'acoustique, ainsi que la position de la chaire ; c'était une innovation hardie d'avoir placé celle-ci dans le milieu de la largeur du temple et à peu près au quart de sa longueur. Là, prêchèrent les Daillé, les Drelincourt, les Claude, dont l'éloquence égalait assurément celle des Bossuet, des Bourdaloue, des Massillon, et c'est une grande injustice qu'ils soient moins connus. La place de cette chaire, après sa destruction, a sans doute été marquée par une croix dans le jardin d'un couvent ; sur l'emplacement se trouve, en 1923, une fabrique de meubles.

Au pied de la chaire était la table de communion sur un plancher surélevé dénommé *pirquet*. A l'intérieur de la balustrade environnante étaient placés des bancs pour les pasteurs, les anciens et les deux députés généraux des Églises auprès du roi. Il y avait aussi des bancs à hauts dossiers armoriés pour de grands personnages, princes et ducs, comme les la Trémouille, les Rohan, ou les ambassadeurs des puissances protestantes : États de Hollande, république de Genève, etc.

Comment s'asseyaient les autres auditeurs ? Je n'en sais rien. De même qu'il n'y avait pas d'appareils de chauffage, ni d'éclairage, il n'y a pas trace de bancs sur les gravures, en dehors des galeries ; le confort ne paraissait pas, alors, indispensable à la piété. Je pense que beaucoup de gens apportaient ou louaient soit des chaises, soit des sellettes semblables à nos pliants, mais beaucoup d'autres ne s'asseyaient pas du tout. On ne voyait pas davantage de sièges dans la nef des Églises catholiques de ce temps. Il n'y en a pas, à l'heure actuelle, dans les Églises orthodoxes, ni dans les mosquées. Se tenir debout devant Dieu, ou se prosterner à genoux, sont des expressions qui correspondent alors

plus exactement à la réalité. De même on chantait sans orgue les psaumes, ne laissant pas à un instrument inanimé le soin de proclamer les louanges de Dieu.

Combien de personnes pouvaient ainsi prendre place dans le temple ? On a parlé de 14 000. Je crois ce nombre exagéré ; le premier chiffre doit être une faute d'impression, je lirais plutôt 4 000, chiffre contrôlé exact pour les protestants assemblés un quart de siècle plus tôt, dans la grande salle du Louvre. Mais, avec les galeries, le temple pouvait contenir davantage ; comme mon regretté maître Paul de Félice, j'irais volontiers jusqu'à



Intérieur du temple au moment de sa destruction en 1685.

6 000 auditeurs : c'est un gros chiffre, vu la population de Paris à cette époque ; il laisse à penser que très peu de protestants le dimanche restaient à Paris et se dispensaient d'aller à Charenton. Là venaient de grands, de très grands personnages, conseillers au Parlement, anciens ministres comme Sully, académiciens comme Conrart, banquiers comme les Tallemant, maréchaux de France comme Gassion et Turenne. Mais de même qu'on a mis sous l'Arc de triomphe le corps d'un soldat inconnu, il me plaît de terminer en saluant ici la mémoire de l'humble protestant inconnu : boutiquier de la rue Saint-Honoré ou du Marais, menuisier de la rue Saint-Antoine, imprimeur du quartier de l'Université, teinturier ou tapissier des Gobelins dans le faubourg Saint-Marcel.

Matin et soir chez eux, au milieu de la nombreuse famille rassemblée autour de la table, le père faisait la prière pour la

bénédictio du repas, comme Abraham Bosse, autre artiste protestant, l'a représenté dans une belle gravure (exposée rue des Saints-Pères).

Puis le dimanche de grand matin la foule des artisans et ouvriers prenait le chemin du temple, formant des groupes pour mieux résister aux quolibets et aux pierres lancés par les citadins et les campagnards tout du long de la route. Cette humble foule anonyme à pied était composée de petites gens, beaucoup plus menacés dans leurs intérêts quotidiens que les grands seigneurs et les riches bourgeois dont les noms illustres sont parvenus jusqu'à nous. Elle mérite d'autant plus notre respect pour avoir si fidèlement manifesté sa foi. Oui, rendons hommage au croyant inconnu qui, au xvii^e siècle, luita et souffrit pour les libertés de conscience et de culte dont nous jouissons paisiblement aujourd'hui.

Plusieurs de mes auditeurs ont assisté ici même, comme moi, à la célébration du 2^e centenaire de la Révocation. Ils ont entendu M. Bersier évoquer éloquemment tous nos martyrs. Nous sommes environnés d'une grande nuée de témoins. Élevons nos regards bien plus haut que les pierres du temple depuis trois siècles renversé, regardons comme les enfants d'Israël au rocher d'où nous avons été taillés. C'est (notre président vous l'a éloquemment exposé) le but même de la Société d'histoire. « Un homme qui n'honore pas son passé, disait Lycurgue, n'a pas d'avenir. » Honorons notre passé. Aidez-nous à l'honorer. Abonnez-vous à notre *Bulletin*. Visitez notre musée, venez travailler dans notre bibliothèque; pour qu'elle ait les ressources nécessaires, répondez généreusement aux jeunes chevaliers de la Cause qui vont circuler parmi vous.

A la porte du temple de Charenton les anciens présentaient aux fidèles non une bourse ni un tronc, mais une caisse que les adversaires appelaient ironiquement la *boîte à Perrette*, et chacun y versait son offrande.

Commençons par imiter leur exemple de cette façon. Remplissez la boîte à Perrette.

Mon sablier est vide. J'ai fini¹.

1. Plusieurs détails ci-dessus rapportés et d'autres encore se trouvent dans le *Bulletin* de la Société en 1906 : cinquante-et-unième assemblée générale. Voir aussi celui de 1885 à propos de la destruction du temple, et les monographies ci-après : O. Douen, *La Révocation à Paris*, 1894; Ch. Read, *Les deux temples de Paris* (*Bull.*, 1853); Ath. Coquerel, *Précis de l'histoire de l'Église de Paris* (*Bull.*, 1866, 1867, 1869); J. Pannier, *l'Église de Paris sous Henri IV*, 1911; id., *sous Louis XIII*, 1922; *Salomon de Brosse*, 1911.

**Allocution de M. le pasteur Freddy Dürreman
directeur de la « Cause »**

LE RÔLE DE L'HISTOIRE DANS LE RÉVEIL DE L'ÉGLISE

Aujourd'hui, dira quelqu'un, « il se repait de cendres » — antique parole biblique ¹ — votre Protestantisme ! Ce Protestantisme sans vigueur dans le présent, sans espérance dans l'avenir, et qui dans la nuit où il s'enfonce jette un regard attardé sur les lumières des siècles à jamais révolus. Comme la Synagogue qui recueillait pieusement les débris du passé aboli de sa race au moment où se fermait devant elle par sa faute le chemin de l'avenir, le Protestantisme, qui manque de souffle pour l'étape nouvelle, se met à collectionner les vestiges refroidis d'un passé qui ne reviendra plus. Manie puérile et stérile qui l'aide à s'endormir dans l'illusion de participer à l'épopée de gloire dont il n'a plus la fierté de vouloir assurer le rayonnement et garantir le définitif triomphe.

Il se repait de cendres, de ses propres cendres, ce Protestantisme qui sous la menace de la roue mettait et maintenait ses enfants à « l'école derrière les buissons », et qui depuis les lois de liberté, non seulement laisse se fermer un à un tous ses établissements d'instruction, mais confie trop souvent l'éducation de ses fils aux fils et aux filles des pires ennemis de la foi de ses pères ; ce Protestantisme qui, averti des galères, fréquentait au Désert « les Assemblées » qu'il abandonne aujourd'hui dans nos cités de respect et de liberté ; ce Protestantisme qui, aux jours de proscription sans pitié, dressait plus de deux mille églises en témoignage de son invincible foi, et qui laisse se fondre celles-ci au soleil de la liberté en témoignage de son incurable misère spirituelle ; — ce Protestantisme qui plaint son argent là où ses fondateurs n'ont plaint ni leur sang ni la chair de leurs enfants, qui laisse dans la misère ses serviteurs, dans la détresse les œuvres qui sont sa raison d'être et sa parure, qui ne donne pas les quelques milliers de billets de banque nécessaires à garantir l'utilité du sacrifice des millions de ceux qui en donnant leur vie lui ont donné la vie ; — ce Protestantisme qui grandissait quand on le diminuait, et qui diminue quand on lui a tout donné pour grandir...

Ah ! certes, les cendres des bûchers de jadis disent de meil-

1. Esaïe 44 : 20.

leures choses, pour employer le langage de l'Écriture, que les cendres des Églises d'aujourd'hui...

Eh bien ! oui, précisément, ces cendres antiques parlent ; les tombeaux de nos Pères n'ont pas retenu captives leurs âmes ; Calvin, de Bèze, d'Aubigné, l'Amiral, Duplessis-Mornay, Dumoulin, Claude, Rabaut ne sont pas des morts, mais des vivants. Dieu, le Dieu de la liberté spirituelle, le Dieu de Jésus-Christ qu'ils ont redonné à la France et au monde, leur Dieu, celui dont ils ont servi et sauvé l'honneur, n'est pas le Dieu des morts, mais celui des vivants ; ils vivent, ces héros, ces martyrs, ces confesseurs de la foi. Cendres leurs corps, mais flammes leurs âmes, flammes éternellement enflammées, dont on ne peut s'approcher sans prendre feu, car elles se sont allumées elles-mêmes au feu qui ne s'éteint point, à l'inextinguible incendie dont celui qui en fut l'étincelle a dit qu'il en avait l'impatience.

Qu'il se repaisse donc de ses cendres, le Protestantisme mal assuré d'aujourd'hui ! Que ses charbons sacrés touchent ses lèvres impures et trop longtemps muettes ! Qu'il évoque ses grands morts, qu'il fasse parler ses morts, qu'il se laisse transporter, transmuier par la magie de leur langage clair — en clair — et qu'il renaisse ainsi, à fond rénové, de ses cendres mêmes, comme ceux de l'Église primitive que ses Pères ont voulu continuer, qui aux murs des catacombes signalaient leur passage par le symbolique phénix.

Oh ! soyez bénis au nom des Églises actuelles de France, vous, Messieurs de la Société d'Histoire du Protestantisme français, dont on croit peut-être que vous portez pieusement la cendre de nos Pères, et qui jetez — avec quelle joyeuse fierté ! — aux sillons de France la semence de leur postérité !

*
* *

Ce qu'il crie, le sang de nos Pères, c'est d'abord la nécessité, l'urgence d'un protestantisme *apostolique*.

Apostolique, certes, parce que dépositaire scrupuleux et transmetteur consciencieux de l'héritage spirituel des apôtres, à travers qui seuls nous pouvons joindre le Seigneur et le Sauveur, et dont le message retrouvé au *xvi^e* siècle peut libérer à jamais de toutes les servitudes l'âme de tout individu, l'âme de toute race, l'âme de l'espèce même. Un Protestantisme apostolique, c'est-à-dire un Protestantisme conscient qu'il n'a pas à inventer, à découvrir, à forger un Évangile, mais à en proclamer un, celui des apôtres, témoins et envoyés du Maître.

Mais cela va sans dire.

Un Protestantisme apostolique, c'est-à-dire ayant le sens, la

volonté, la passion de l'apostolat, — et cela va sans dire, et cependant cela est non moins nécessaire.

Ou le Protestantisme deviendra — redeviendra — apostolique, ou il périra. Peut-on même se demander si le Protestantisme doit s'efforcer de rayonner, de s'étendre, de conquérir, doit être missionnaire, doit évangéliser ! Comme si un Protestantisme qui ne témoignerait pas en faveur de l'Évangile, manquant à sa vocation, à son nom même — *pro-testis*, non seulement *témoin contre*, mais *témoin pour*... — serait encore Protestantisme !

Oh ! qu'il s'enracine donc davantage dans l'Histoire notre Protestantisme, et qu'il soit saisi par l'âme apostolique de ses Pères. Certes, ils ne pensaient pas, ceux-là, que l'Évangile retrouvé et restauré en sa pureté première dût être le privilège de quelques rares élus ; ils voulaient l'annoncer à tous, en rendre l'accès possible à tous, ils le prêchaient sur les places publiques ; ils le disaient sous le manteau des cheminées des vieux manoirs ; ils le chantaient : (1 500 éditions du Psautier !) ; ils le vulgarisaient en langue vulgaire, ils le colportaient dans les innombrables et incomparables libelles ; ils le signaient en se saignant et le dérobaient à la cendre des siècles en se laissant réduire eux-mêmes en cendres... Ah ! la rage de propagande de ces gens-là !

C'est qu'ils croyaient, eux, au Protestantisme ; ils avaient foi en la Réforme ! Redonnez-nous, admirables ancêtres, gros comme un grain de sénévé de votre gigantesque foi. Redonnez à ces protestants qui en ont perdu le sens, la signification vraie du Protestantisme qui n'est pas qu'une dissidence, qu'une forme entre plusieurs du Christianisme, qu'une formule théologique et qu'une querelle. Redites-leur votre confiance de granit dans les destinées immortelles de l'Évangile retrouvé. Revivez un instant pour eux ces jours inouïs où, de l'aveu même de vos tortionnaires, votre prédication soulevait un immense enthousiasme dans le peuple et dans la noblesse, dans la magistrature et dans le clergé même, et dans les palais du roi, tant est profonde l'harmonie préétablie entre l'âme de notre peuple et l'âme de la Réforme !

Vous nous dites, protestants qui manquez de confiance, non par humilité, mais par timidité, que les obstacles sont trop grands pour que nos pauvres Églises puissent se lancer dans la voie de l'action missionnaire. Eux, nos Pères, eux qui ne se contentèrent pas de réclamer, mais réalisèrent la Réforme, ils eurent contre eux « les gouvernements, les cours de justice, les universités, les habitudes, l'ignorance, le fanatisme, l'argent et la force publique ». Et vous, vous avez avec vous, la liberté...

Mais eux, ils croyaient à la Réforme ! et ils y croyaient tous, non pas seulement les grands, mais les petits aussi. L'histoire,

aujourd'hui, ne se contente plus dans aucun domaine des annales des princes de la terre; elle conte par le menu la vie des simples. L'histoire que vous servez, Messieurs, a mis depuis longtemps en lumière cette force de la Réforme : « le sacerdoce universel ». Chez vous, avec vous, l'on apprend que la Réforme fut aussi bien l'œuvre des cardes de laine comme Leclerc de Meaux que celle des conseillers au Parlement comme Anne du Bourg, l'œuvre des prédicateurs que celle des colporteurs.

Pour le salut de nos Églises, il faut chez elles un réveil de l'apostolat universel. Du travail pour tous et tous au travail pour le rayonnement de l'Évangile. Où, dites-moi, trouver des exemples plus inspirateurs de l'esprit de service et de l'esprit de sacrifice, de désintéressement, de renoncement et de consécration que dans les annales que nous honorons en ce jour?

Pour le salut de nos Églises, il faut qu'elles aient enfin la volonté d'un Protestantisme plus organique, plus cohérent, plus coordonné, plus uni, d'un Protestantisme où il y a des chefs et où il y a des soldats, et non pas des soldats sans chefs ou des chefs sans soldats, d'un Protestantisme dont chaque groupement, chaque famille est décidée à faire joyeusement passer l'intérêt général avant l'intérêt particulier. Ah! Messieurs, quels enseignements nous donne ici l'histoire, cette histoire qui marque si bien combien les divisions des huguenots ralentirent et compromirent souvent leur progrès et combien c'est à leur union qu'ils durent le meilleur de leur succès.

Si l'Église protestante de France n'enfante pas aujourd'hui des apôtres, cette Église est perdue. Elle ne comptera bientôt plus chez nous, que comme une petite secte étrange et archaïque. Quant à moi, je ne connais pas de meilleure école d'apostolat que celle de l'histoire de notre glorieux passé, si propre à nous humilier, nous montrant, selon les vers du poète, sortis

Du corps de ces lions, un peuple de fourmis!
Et nous n'osons nommer nos pères endormis,
Plus près d'être des Dieux que nous des hommes!
Et nous traînons si bas leur souvenir puissant
Qu'à nous voir le porter, on ne sait si nous sommes
Les vers de leurs tombeaux, ou les fils de leur sang!

Ah! ces cendres!... Comme elle parlent!...

* * *

Ce qu'elles disent encore, c'est la nécessité, l'urgence d'un Protestantisme à la française.

A la France il faut un protestantisme à la française. En France, nous avons inné et chevillé dans l'âme le respect des

peuples et des races. Quoi d'étrange que nous voulions alors le respect de notre propre génie national, d'abord et surtout en ce qui touche au domaine sacré de la vie religieuse? Nous croyons qu'en France il faut penser le Christianisme à la française, le pratiquer à la française, le propager à la française.

C'est pitié vraiment souvent de voir nos Églises comme enjôlées par je ne sais quelle manière de christianisme qui ne fleurit pas le parfum du terroir. Piété alanguie, conception mièvre et sentimentale, idées brumeuses et imprécises, pensée sans clarté, propos sans virilité. Protestantisme où l'on ne va plus comme jadis *rondement* en besogne, ce qui veut dire souvent *carrément*, où, sous couleur d'arrondir les angles, on écorne la vérité et on abîme à jamais le trésor sans prix de la race huguenote, le *caractère* dans son intransigeance d'airain et son incorruptibilité.

Baignez-vous, messieurs, dans les flots de l'histoire protestante. Refaisons-nous une âme nouvelle en reprenant contact avec les anciens. Amoureux de clarté, ennemis des syncrétismes fallacieux, faisons un protestantisme vigilant, toujours aux écoutes, qui sait qu'il y a pour lui des dangers, que les libertés spirituelles sont en péril tant que dans le monde demeurent debout des institutions dont le but avoué est de dominer et d'asservir les consciences, qui sait que l'histoire recommence perpétuellement et qu'aux mêmes semences répondent les mêmes moissons.

Retournons à l'Histoire ; saisissons donc une fois pour de bon que le Protestantisme est français, qu'il n'y a rien de plus français, de plus vieux français que lui. La France est la fille aînée de la Réforme. Ne vendons pas notre droit d'aînesse aux nations qui n'ont connu l'Évangile que par le martyre de nos pères.

Sauvez, sauvez notre héritage, nous disent les cendres de nos Pères, non pas par nationalisme mesquin, égoïste et stérile, mais tout simplement parce que, comme nous en avons donné la preuve immortelle, « lorsque Dieu veut qu'une idée fasse le tour du monde, il l'allume dans le cœur d'un Français ¹. »

Ah ! ces cendres !... comme elles parlent...

* * *

Messieurs, Michelet, faisant un jour parler les morts, demandait en leur nom :

« Vienne quelqu'un qui nous sache mieux que nous-mêmes, à qui Dieu ait donné un cœur et une oreille pour ouïr du fond de la terre la voix grêle et le faible souffle, quelqu'un qui aime les

1. Lamartine.

morts, qui leur trouve et leur dise les mots mêmes qu'ils ne dirent jamais, des mots qui leur restaient à dire et leur pèsent encore dans le cercueil. »

Messieurs, c'est à l'Église protestante de France d'entendre ainsi la voix de ses grands morts, de leur prêter ainsi sa voix pour qu'ils continuent à appeler la France aux magnifiques destinées qu'ils entrevoyaient pour elle, — que dis-je ? qu'ils entrevioient pour elle, — si elle devient loyale servante de Jésus-Christ. C'est à l'Église protestante de France de continuer et d'achever l'esquisse à peine ébauchée du grand rêve de libération et de rédemption humaine par Jésus-Christ auquel ils se sont sacrifiés.

« Urne précieuse des temps écoulés, continuait Michelet, les pontifes de l'histoire la portent et se la transmettent, avec quelle pitié ! avec quels tendres soins ! (personne ne le sait qu'eux-mêmes), comme ils porteraient les cendres de leur père ou de leur fils ! »

Ah ! non, Messieurs, lorsqu'il s'agit d'eux, il faut dire de vous : « parce qu'ils portent la semence même de l'Église nouvelle et par elle des temps nouveaux ! »

Le Musée du protestantisme français

Notre musée est ouvert de préférence aux visiteurs *le jeudi, de 1 heure à 5 heures*. A la suite d'un récent remaniement des portraits et gravures exposés, ils sont désormais groupés ainsi dans les six travées :

- I. Les réformateurs.
- II. Coligny, la Saint Barthélemy.
- III. Henri IV.
- VI. Sous l'édit de Nantes.
- V. Après la Révocation.
- VI. Après la Révolution.

Du 10 au 16 décembre, une exposition temporaire, fréquentée par de nombreux visiteurs, leur a fait connaître diverses vues du temple de Charenton, des portraits et gravures du temps de Louis XIII, sortis des cartons à l'occasion du III^e Centenaire du temple construit en 1623. On admirait en outre deux beaux portraits des pasteurs Drelincourt et (présumé) Claude, l'un prêté par la Fédération protestante, l'autre par l'Église de Pentemont.

SÉANCES DU COMITÉ

5 juin 1923

Présidence de M. J. Viénot; présents : MM. d'Amboix de Larbont, Aubert, Buisson, Chatoney, Garreta, Lods, Morel, Pannier, G. de Pourtalès, Puaux, Rott, Valès, Weiss. Excusés : général Nivelles, Fabre, Reuss, Vernes.

Le président se fait l'interprète des regrets unanimes du Comité qui a perdu deux membres. M. *Cornélis de Witt* était le petit-fils de Guizot, premier président d'honneur de notre Société. Nous savons tous avec quel dévouement, qui a sans doute hâté sa fin, il a présidé « l'Entr'aide » qui a rendu tant de services aux régions envahies ². M. *Th. Dufour* était devenu membre actif de notre Comité pendant un séjour, quelques années avant la guerre, à Paris qu'il ne devait plus revoir. Tous ceux qui ont étudié tel ou tel coin de notre histoire ont eu recours à son érudition si précieuse et à sa grande obligeance ³.

Le président annonce que M. N. Weiss donne sa démission de secrétaire. Cette démission ne peut être acceptée qu'en raison d'une proposition faite d'autre part, paraissant concilier les ressources de notre société avec les égards dûs à la fois à l'âge de notre secrétaire et à sa longue carrière de près de quarante-cinq ans consacrés à notre œuvre. Le président rend hommage aux services rendus par la Bibliothèque et le *Bulletin*. Afin de préparer l'avenir, une séance officieuse a eu lieu le 27 mars. On y a fixé la date éventuelle de la retraite de M. Weiss au 1^{er} octobre; sa pension serait égale au traitement qu'il touche actuellement, et, en cas de décès, réversible pour une moitié sur la tête de M^{me} Weiss. Ces propositions sont votées par le Comité à l'unanimité. M. Lods est chargé de négocier avec un des locataires actuels de l'immeuble appartenant à la Société la résiliation de son bail afin que M. Weiss puisse l'occuper, au prix d'avant guerre.

1. Désormais, conformément à une décision du Comité du 20 novembre, le *Bulletin* publiera un résumé des travaux du Comité; les procès-verbaux *in extenso* des séances seront déposés aux archives de la Société.

2. Voir la notice ci-dessus, p. 123.

3. Voir la notice *Bull.* 1922, p. 263.

M. Pannier, invité à prendre la parole, déclare qu'il n'aurait pas osé songer aux fonctions de secrétaire si M. Frank Puaux, il y a quatre ans déjà, ne l'y avait engagé, et s'il n'espérait que le secrétaire actuel ne l'aiderait à se mettre au courant.

Le Comité nomme M. Pannier secrétaire et M. H. de Peyster trésorier de la Société.

La Société de l'Histoire du protestantisme belge et l'Union des Églises évangéliques invitent la Société à se faire représenter à leurs assemblées, à l'occasion du quatrième centenaire des premiers martyrs. Le Comité charge M. Weiss de se rendre à Bruxelles à cet effet.

Le Comité qui prépare le quatrième centenaire de la naissance de Ronsard a, d'autre part, nommé M. Weiss l'un de ses membres.

M. Weiss dépose des volumes et manuscrits donnés par diverses personnes, notamment un *Choix d'œuvres mystiques de Jean Amos Comenius* traduites et commentées en français : 2 vol. manuscrits in-4° (don de M. F. Puaux); *Listes de réfugiés assistés à Vevey en 1729-1733 et 1744* (de M. Campiche, archiviste à Nyon); *Listes de réfugiés français dans le pays de Vaud (1550-1750)* et à Londres (des héritiers de M. Th. Dufour, provenant de H. Bordier); *Rapports du Comité de Londres pour l'assistance aux réfugiés (1702-1710)*. M^{me} Baudry a offert la thèse de son fils¹; le vicomte Menjot d'Elbène, outre sa biographie de M^{me} de la Sablière (dont M. Weiss publiera un compte rendu), de très rares *opuscules posthumes* de M. Menjot (Amsterdam, 1697, in-4°); miss Redfield : *l'Histoire philosophique du genre humain*, par Fabre d'Olivet; M. P. van Dyke ses deux volumes sur *Catherine de Médicis*; M. Romier sa *Conjuration d'Amboise*.

L'emplacement de la maison natale de Calvin à Noyon est à vendre, avec dommages de guerre. Une commission est nommée (le bureau, auquel sera joint M. R. Puaux) pour négocier avec la propriétaire l'achat, au moyen de ressources spéciales qu'il faudra chercher en dehors du budget ordinaire de la Société.

Les mots *Bibliothèque du protestantisme français* seront gravés sur une plaque apposée près de la porte extérieure. Ce nom, conformément à la décision du Comité en 1869, « atteste que si elle est la propriété particulière de la Société qui l'a fondée, la Bibliothèque est aussi la propriété morale des protestants de France, appelés à l'accroître par leurs dons généreux et à en tirer profit pour leur histoire ».

Des portraits de MM. Guizot et Frank Puaux ont été donnés par MM. de Witt-Guizot et R. Puaux; une vitrine par M. G. Feray.

La Fédération protestante a déposé une carte de la France

1. Voir ci-après, compte rendu.

protestante récemment éditée par ses soins, et les milliers de fiches recueillies par elle pour la préparation d'un *Livre d'or des soldats protestants* morts pour la France en 1914-1918 ; ce livre (les documents étant encore en nombre insuffisant) n'a pu être publié.

M. F. Christol a donné un « jeu de cartes historiques contenant un abrégé de l'histoire sainte » vendu à Lille et Paris sous le règne de Louis XVIII.

M. le pasteur Canonge envoie des extraits de registres d'état civil, protestants et catholiques (1616-1685), déposés aux archives municipales de Chomérac.

Les Comités neuchâtelois et parisien du centenaire d'A. L. Breguet ont envoyé des dossiers concernant les fêtes célébrées en septembre et octobre 1923.

16 octobre 1923

Le président rend hommage à la mémoire de deux membres du Comité : MM. Maurice Vernes et Aubert ¹. Il exprime les sentiments du Comité à l'égard de M. Weiss, qui vient de prendre sa retraite, et de M. Pannier, qui siège pour la première fois en qualité de secrétaire.

Le peintre présente, pour la remise en état de l'immeuble, un devis de 35 810 francs. Le Comité décide de demander des subventions extraordinaires à la *Dotation Carnegie* et à la *Fédération des Églises du Christ*.

M. F. de Grenier-Latour a fait don de nombreux volumes ; M. Moutarde a envoyé des documents sur le pasteur Verdeilhan et quelques Églises de Saintonge ; M. Herrenschmidt des actes copiés dans les archives de Saverdun ; M. de Quatrefages de Bréau un registre d'état civil de Ganges ; M. Aubert des fiches sur les pasteurs et Églises de France pendant la seconde moitié du xvi^e siècle, et la copie de lettres adressées par Th. de Bèze à Henri IV et Catherine de Bourbon. M. Bost offre son récent volume (avec indication manuscrite des références) sur les *Martyrs d'Aigues-Mortes*.

Le catalogue des objets exposés dans le Musée de la Société a été commencé par M. Pannier. Le catalogue des manuscrits a été continué cet été par M. A. Mailhet.

M. Weiss rend compte des fêtes très bien organisées à Bruxelles le 1^{er} juillet en souvenir des premiers martyrs de 1523². Il rappelle qu'un mois plus tard un martyr — le premier en France — fut brûlé à Paris : Jean Vallière.

1. Notices ci-dessus, p. 191.

2. La brochure commémorative est en vente (3 fr.) chez M. Meyhoffer 49, rue Stanley, Uccle-Bruxelles.

MM. R. Puaux et Pannier ont assisté à l'assemblée du Musée du Désert. M. Pannier a représenté la Société à l'assemblée de la Société des Pères pèlerins à Leyde. Nos deux sociétés seront appelées en 1924 à célébrer le troisième centenaire de la fondation de la *Nouvelle-Avesnes*, devenue plus tard New-York.

Le président a envoyé à S. M. la Reine des Pays-Bas, descendante de Coligny, un message exprimant les vœux très respectueux de la Société, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de son règne.

M. R. Puaux propose d'adresser un message à M. Masaryk, président de la république tchéco-slovaque, actuellement à Paris. Adopté. M. Morel représentera la Société au quatrième centenaire de l'Église de Mulhouse.

Le président signale le touchant hommage rendu, à Strasbourg, en présence des autorités, à notre savant collègue M. R. Reuss. Il montre un estampage de la reliure d'une Bible de Valentigney aux armes de Coligny.

M. Garreta a retrouvé trace de la vente des coupes et bassins servant à la Sainte Cène dans l'Église de Rouen jusqu'à la Révocation.

M. Pannier est autorisé à préparer la publication de cartes postales illustrées avec les clichés du *Bulletin*.

20 novembre 1923

Le président communique une lettre de M. Hugues, conservateur du Musée du Désert, sur les questions administratives concernant le musée.

M. A. Weiss, vice-président de la Cour de justice internationale, et M. Ch. Gide, professeur au Collège de France, écrivent que, comme ils en avaient été priés, ils ont appuyé la demande de subvention adressée à la Dotation Carnegie.

M. Béziès, de Montpellier, membre associé du Comité, signale que l'inscription *Récistez*, à la Tour de Constance, aurait besoin d'être protégée. Il est prié de donner des renseignements complémentaires afin que le Comité fasse prendre les mesures nécessaires.

Le Comité nomme *secrétaire honoraire* M. N. Weiss, et *membres honoraires* les présidents des Sociétés ci-après : Commission des Églises wallonnes; Sociétés huguenotes d'Angleterre, d'Écosse, d'Amérique, de Pennsylvanie, de la Caroline du Sud; Société d'histoire Vaudoise; Musée de la Réformation à Genève; Société d'histoire du protestantisme belge; des Pères Pèlerins.

Il nomme *membres associés* M. Kablé, au Havre; baronne de Blonay et baron de Neuflize, à Paris.

Les commissions comprendront, outre les membres du bureau, pour le *Bulletin* MM. Bost, Garreta, de Pourtalès, Valès; pour la *Bibliothèque* et le *Musée* MM. Weiss, Reuss, Chatoney; pour les *questions financières et immobilières* MM. Sarrut, Lods, Fabre.

Le Comité arrête le programme de l'assemblée générale (à l'Oratoire le 9 décembre) et d'une exposition à l'occasion du 3^e centenaire du temple de Charenton (les 10, 11, 12, 13, 16 décembre).

M. Expert a fait don de plusieurs volumes rares concernant le psautier : *Psalmen Davids | nach Frantzösischer me- | lodey und Reymenart in Teut- | sche Reymen verstandlich und | deutlich gebracht | durch | Ambrosium Lobwasser D. | Und hierüber bey einem jeden Psal- | men neben dem Inhalt auch seine | zugehörige vier Stimmen | Sampt etlichen Psalmen und geistlichen | Liedern, so von Herrn D. Luthero, und | andern gotseligen leuten gestellet. | Gedruckt zu Sigen, 1596. 976 pages in-12.*

Les harmonisations sont de Goudimel.

Die | Psalmen | Davids | nach | D. Ambrosii Lobwassers | Ueber- setzung | samt einem neu vermehrten | Gesang-Buch | der erbaulichsten | Kirchen-Lieder, | nebst dem | Chur-Pfälzischen Catechismo | und | Communion-Formul. | Berlin | Gedruckt und zu finden bey Carl Friderich Rellstab (sans date). Autre édition allemande, Bâle, 1747.

Le livre des *Psaumes*, etc., Charenton, 1677; — *Les Psaumes de David*, etc., Dort (et autres églises wallonnes), 1722; *id.*, Amsterdam, 1768; *id.*, Bâle, 1782; *id.*, Valence, sans date.

Cantiques adaptés à la doctrine et à la méthode du catéchisme d'Heidelberg, etc., par Gross, Lausanne, 1783.

Un recueil d'opuscules rares sur le protestantisme aux xvi^e et xvii^e siècles a été donné par M. Gaston Tournier, de Mazamet : *Les plaintes de la Jérusalem militante, avec les larmes du fidelle*, par J. M. S^r de Saint-Amour. A La Rochelle, 1622. — *L'extinction de toutes hérésies par la parole de Dieu en ce traité*. A Chastelleraud, chez Quentin, 1622. — *Zéro du jésuite François Veronne, c'est-à-dire la réfutation de tout ce que ce jésuite a écrit contre la confession de foi des Églises réformées*. A Amsterdam, chez Michel Colin, 1615. — *La Harangue faite par M. Théodore de Bèze le 9 sept. 1561 en l'Abbaye des Nonnains de Poissy*, 1561. — *Juste complainte des fidèles de France contre leurs adversaires papistes*, 1561. — *Harangue de Théodore de Bèze au Colloque des prélats tenu à Poissy le 9 sept. 1561*. Imprimé nouvellement, 1561. — *Les dernières paroles d'une personne extrêmement affligée, représentant la Jérusalem en deuil*, par S. M. sieur de Beaudessein L. D. C., 1622. — *La trompette chrestienne*, 1621. — *Les arrests et*

ordonnances royaux de la très souveraine et suprême Cour du royaume des cieux, 1561. — Le mandement de Jésus-Christ à tous les chrestiens ses fidèles (suite du précédent), 1561. — Traité de Bertram prestre à Charles le Chauve XXV, roi de France, du corps et du sang de Notre Seigneur Jésus-Christ, 1619. — Les faussetez insignes du sieur Meurisse Cordelier qu'il a naguère publiées contre le sieur Oyseau, ministre de l'Église réformée de Gyen sur Loire. Imprimé à Charenton, par Samuel Petit, 1619. — Advertissement au peuple chrestien, 1615. — Articles arrestez au Synode national de Charenton, sept. 1623. Se vendent à Charenton, par J.-A. Joallin, 1623. — Le Hibou des Jésuites opposé à la Corneille de Charenton, 1624. — Prière générale et action de grâce pour la paix, sur le Pseaume 122. A Saint-Jean d'Angely, par Isaac Delafons, 1629. — Catéchisme confirmant par l'Écriture la Confession de foi, par Jacques Capel, cinquième édition revue par l'auteur. A Saumur, pour B. Mignon, 1624.

Un protestant bordelais a donné les fonds nécessaires pour apposer dans le temple du Fleix une plaque portant les noms de tous les pasteurs de cette Église depuis son origine. Le Comité recommande d'imiter cet exemple dans toutes les Églises où cela est possible.

M. Pannier rappelle qu'en 1624 il y aura trois cents ans que Grotius commença à composer chez M. de Mesmes, à Balagny-sur-Thérain, le *De jure belli et pacis*. Il propose de commémorer ce fait, notamment par l'apposition d'une plaque dont un protestant parisien s'est déclaré prêt à payer les frais. Le Comité décide qu'il sera constitué un Comité spécial dont la présidence d'honneur sera offerte à M. le Ministre des Pays-Bas en France et à M. A. Weiss et dans lequel quelques sociétés d'arbitrage seront priées de se faire représenter chacune par un membre. Le président a l'assurance que ce geste sera fort apprécié par nos amis hollandais. MM. Viénot et N. Weiss rappellent à ce propos les discussions religieuses et politiques qui ont accompagné le synode de Dordrecht.

Sur une question qui lui est posée à propos des descendants de réfugiés, M. Lods répond qu'ils bénéficient toujours de la loi spéciale qui facilite leur naturalisation, mais qu'une loi postérieure (de 1882) rend un décret nécessaire, après enquête, dans chaque cas particulier.

Le trésorier expose que la caisse de la Société est presque vide. Le nombre des Églises qui ont envoyé une collecte à l'occasion de la Fête de la Réformation est très faible. Il est décidé qu'une lettre sera adressée à un certain nombre de personnes pouvant s'intéresser aux travaux de la Société et devenir *membres associés* en versant un don de 300 francs.

Études historiques

LE MIROIR DE LA JEUNESSE.

par Maturin Cordier

Dans la *Bibliothèque française* (édition de 1772, II, p. 108), La Croix du Maine nous dit : « Maturin Cordier... a écrit en françois *Le Miroir de la Jeunesse* à Poitiers, l'an 1559 pour Pierre et Jean Moynes, frères. Ce livre a été depuis imprimé à Paris par Jean Ruelle et autres, l'an 1560 sous ce nom de *Civilité puérile* ». Jusqu'à présent, on considérait cet ouvrage comme introuvable. Nous avons eu le bonheur d'en découvrir un exemplaire à la Bibliothèque Bodléienne à Oxford ¹. C'est un petit volume in-8° de 70 feuillets non chiffrés, dont l'impression laisse beaucoup à désirer, soit pour la netteté, soit pour la correction ². Le titre général est *Le Miroir de la Jeunesse pour la former à bonnes mœurs et Civilité de vie auquel sont adjoincts les Devis et Exemples moraux que les enfans doivent escrire pour Patrons en leurs papiers d'escolle. Composé par M. M. Cordier, avec cette épigraphe :*

Si vous voulez, enfans, selon Dieu vivre,
Devant les yeux ayez ce present livre.

1. La Bibliothèque de Poitiers en a fait faire une reproduction photographique, qu'elle a eu la bonté de nous communiquer.

2. Par ex. *poison* pour *poisson*, *modeste* pour *modestie*, etc. Le typographe avait sous les yeux : « Que l'enfant tranche par menuz morceaux sa chair sur son assiette et, adjoustant incontinent du pain, qu'il la masche quelque espace » ; il a imprimé le dernier membre de phrase comme suit : « et adjoustant incontinent du pain qu'il a masché quelque espace ».

« A Poitiers, pour Pierre et Jean Moynes Frères, 1559. »

Dans la préface de ses Colloques, l'auteur nous dit que, dès son arrivée à Genève (1559), R. Estienne l'avait exhorté, comme il l'avait fait autrefois, à écrire des ouvrages pour la jeunesse, et le vieillard se mit à composer « quelques opuscules qu'il espérait devoir contribuer aux progrès des enfants ». Nous ne doutons pas que *Le Miroir de la Jeunesse* ne soit le premier fruit de cette activité.

Le volume se compose de quatre parties. La première n'est pas autre chose qu'une traduction française du *De civilitate morum puerilium* d'Erasme, sous le titre de *La Civilité puérile pour endoctriner les enfans*, et en titre courant : *La forme de vivre des Enfans*. Ce n'était pas la première fois que l'opuscule d'Erasme était présenté en langue française. C'est la matière d'un ouvrage dont la première édition est intitulée : « *Déclamation contenant la manière de bien instruire les enfans, des leur commencement, avec ung petit traicté de la civilité puérile*. Le tout translaté nouvellement de Latin en François par Pierre Saliat. On le vend à Paris en la maison de Simon de Colines, demourant au Soleil d'Or, rue Saint-Jehan de Beaulvais, 1537 » ; l'autre, portant simplement le titre de *Civilité puérile*, parut en 1544 à Lyon chez Jean de Tournes, avec une vignette représentant « Era. Rot¹ ». On y lisait une petite préface dans laquelle il est dit que la nation française se distingue « en toute honnesteté, contenance, gestes, mœurs, et, pour faire brief, en toute manière de faire et dire gracieuses, humaines et civiles », mais que, néanmoins, le traducteur « met en lumière » ce petit traité, vu que tous les enfans de France n'ont pas ces qualités qui distinguent les classes supérieures de ce pays.

Cette traduction est reproduite avec la préface, en tête du *Miroir de la Jeunesse*. Mais l'éditeur est protes-

(1) Erasme de Rotterdam.

tant, aussi supprime-t-il toutes les prescriptions d'Erasme sur les signes de croix et les gémissements devant les images saintes qu'il faut faire au commencement du repas, ainsi que le soir, au moment du coucher. Bien plus, au chapitre : « Comment il faut se maintenir à l'Eglise », il en substitue un autre intitulé : « Comment il se fault maintenir à la Religion chrestienne. »

C'est chose propre au jeune enfant d'aymer et craindre Dieu sur toutes choses et le prier incessamment. Dire l'Oraison Dominicale, chanter Psalmes et Hymnes en recognoissance des biens de nostre Dieu, l'invoquer en adversité : esperer totalement en luy, comme en celui duquel depend et provient toutes choses bonnes. Aussi qu'il est impossible à l'enfant de profiter en aucune chose s'il n'a pas sa confiance, attente et recours à son vray Dieu et père. Et ne doit pour aucune chose contrevenir aux commandemens de Dieu, voire fust-il admonesté de ce faire par ses Pere et Mere, ou autres ses amys. Car, comme dit l'escriture, il vaut mieux plaire à Dieu qu'aux hommes.

S'il te faut aller à l'Eglise, ou à la prédication, pour prier ou pour entendre le saint Evangile, tu dois en toute modestie te humilier et prier Dieu devotement avecques l'assemblée, ouyr ententivement la Prédication, pour icelle mettre en effect : recevoir les saintz Sacrementz quand tu seras en eage capable ; et non seulement te fault ouyr la parolle de Dieu, et recevoir les saintz Sacrementz, mais te faut oultre mener une vie conforme à la parolle de Dieu, à l'efficace des dictz sacremenz.

Cependant, nous trouvons encore quelques traces de catholicisme ; ainsi, le traducteur a conservé ce passage : « Les anges sont toujours presens, auxquelz est fort agréable es petitz enfans la honte, compaignie et garde de pudicité. » Il est probable que l'éditeur s'est cru autorisé par ces modifications à supprimer le nom d'Erasme, et à se substituer à l'auteur ; il a, de même, laissé de côté le nom d'Henri de Bourgogne, fils d'Adolphe, seigneur de la Vère, auquel l'ouvrage est adressé, tout en conservant le préambule où il est question de Maximilien de Bourgogne, frère d'Henri ¹.

1. Ces jeunes gens, morts de bonne heure, descendaient d'Antoine, le grand bâtard de Bourgogne, fils de Philippe le Bon.

L'imprimeur de Poitiers n'avait pas de caractères grecs; aussi, lorsqu'il rencontre dans le manuscrit des mots de cette langue, les laisse-t-il tout simplement de côté. Si Erasme écrit : *quam ob id Græci συγκαρτέωον* *appellant*, nous lisons : « à raison de quoi les Grecs l'appellent.... » et la phrase reste inachevée.

Au reste, la traduction laisse bien à désirer; elle est prolixie et ne rend pas la spirituelle concision de l'original.

Le second morceau du volume (f° 32) est intitulé : *Instructions très utiles qu'on doit déligemment noter*. C'est évidemment ce qui était désigné dans le titre général par *Devis et Exemples moraux que les enfans doivent escrire pour Patrons en leurs papiers d'escolle*. C'est une série de 124 petits morceaux indiquant en quatre lignes quatre choses nécessaires à la vie, ou quatre conséquences des vertus et des vices, ou quatre choses indispensables à certaines conditions sociales comme le roi, le juge, l'avocat, le plaideur, le notaire, le gouverneur de cité, le gouverneur de ménage, l'homme d'armes, la femme, l'homme de bien, le chef de guerre, le capitaine, le conservateur du pays, le prince, le valet, le médecin, le marchand, etc. Une seule série présente huit éléments, c'est celle des choses qui gouvernent le monde, à savoir « le peuple en bon ordre, le saige avecques l'œuvre, le riche loyal, le jeune obéissant, le prestre honeste, le vieux sage, le paovre humble, la femme de vergogne ». Cette série est suivie (f° 34, r°) de 16 vers moraux, détestables au point de vue poétique.

Nous avons évidemment à faire à un rajeunissement abrégé de l'ouvrage du x^v siècle intitulé : « De quant de natures contient l'homme en soy, selon Aristote », ou le « Traité des quatre choses », renfermé dans deux manuscrits de la Bibliothèque nationale ¹. C'est dire qu'il

1. Fr. 572 f° 209 v°-216, et 983 fol. 55. Voir P. Paris, *Les manuscrits françois de la Bibliothèque du Roi*. Paris 1836-48. V. p. 20 et 21 VII p. 392. Mon excellent collègue, M. Arthur Piaget, a eu la bonté d'examiner ces manuscrits pour moi.

est complètement étranger à Maturin Cordier. Le nom d'Aristote ne doit point nous abuser ; au moyen âge, on lui attribuait volontiers tout ce qui pouvait avoir quelque rapport avec la science et la morale.

Cordier n'aurait point approuvé la doctrine utilitaire et terre à terre qui inspire le recueil de ces *instructions*. Ce pédagogue chrétien aurait-il pu recommander aux jeunes gens, pour être copiés dans leurs cahiers, des enseignements où, s'il est question de la science, il n'est jamais fait mention de l'étude ? Leur aurait-il fait apprendre des axiomes comme ceux-ci :

Quatre choses sont très-joyeuses à l'homme : avoir enfans sages ; acquérir grandes dignités ; avoir grandes richesses et honnestes ; avoir vengeance de ses ennemys.

Quatre choses font un homme riche : avoir grand crédit ; accroistre parens ; entretenir son ennemy ; et enrichir le pauvre.

Quatre choses sont très-malicieuses en ce monde : l'aspic ; l'escorpion ; le crapault ; la femme.

Le troisième morceau (n° 51) sort de la même école. C'est un petit poème moral intitulé : *La Doctrine que Aristote envoya au roi Alexandre par laquelle un chacun peut estre instruit*. Il est composé de 27 strophes en 5 vers de 10 syllabes ; les deux premiers vers riment avec le cinquième ; les troisième et quatrième riment entre eux. L'auteur insiste surtout sur la prudence qu'il faut observer envers son prochain : ne jamais divulguer un secret, parler peu, ne rien faire, ne rien dire sans avoir réfléchi, ne « s'accompagner » à aucun inconnu, se méfier des propos d'autrui, ne pas s'attaquer à plus grand que soy. Plusieurs strophes énumèrent les devoirs que l'homme doit observer envers son prochain : ne pas blâmer les autres, ne pas mépriser les pauvres, mais honorer les grands :

Par droit divin si tu veulx prospérer,
Les grands seigneurs il te fault révéler
Et honorer par une bonne guise
Les vieilles gens, aussi ceulx de l'Eglise.
L'on doit les grands par raison honorer,

ne pas s'enivrer, se souvenir de la mort, pardonner les injures, user de bénignité, ne flatter personne, etc.

Il est impossible d'attribuer ces vers à Cordier.

Voici ce que l'auteur dit de la mort :

Fuyant tout vice et p ch  vil et ord,
Te fault penser nuit et jour à la mort.
Croy pour certain qu'à tous mourir fauldra,
L'on ne sait quand ; doncq il t'en souviendra ;
Vivre en vertu donne mort sans remord.

et de la justice :

Suyvant vertu, convient avoir notice
Qu'à un chacun fault ministrer justice
Et sans faveur estre à tous droicturier,
Tant au gentil ainsi qu'au roturier.
Le droit (*sic*) efface et cautelle et malice.

Le quatrième morceau du volume (f  57), qui est la partie essentielle, est intitulée *Le Miroir de la Jeunesse*. L'ouvrage est tout entier en vers français, ce qui est dans les habitudes de Maturin Cordier ; malgré l'exemple que lui donnaient son élève Calvin et les autres réformateurs, ses amis, il avait l'idée qu'on ne pouvait imprimer un livre français qui ne fût pas en vers.

L'auteur fait en 134 quatrains le parallèle continu du « bon enfant » et de « l'enfant pervers », appelé quelquefois le « débauché ». Il montre d'abord les devoirs du jeune chrétien envers Dieu :

Le bon enfant craint le Seigneur
En reverence et tout honneur ;
L'enfant pervers n'a de Dieu crainte
Et ne fait bien que par contrainte.

Le bon enfant est courroucé
Quand il voit Dieu estre offensé ;
L'enfant pervers ne fait que rire
Et voudroit voir encore pire.....

Le bon enfant aime l' cole (*sic*),
Vertu et Dieu et sa parole ;
Au desbauché est desplaisant
Tout ce qui est à Dieu plaisant.

Le bon enfant volontiers oit
Parler de Dieu, car il y croit ;
L'enfant pervers ne veut entendre
Propos de Dieu n'en rien apprendre...

Le bon enfant, s'on ne l'empesche,
Ne faut point le dimanche au presche ;
Le pervers, au lieu du sermon,
A boire et à gaudir tient bon.

Le bon enfant tasche de vivre
Selon Jésus et de le suivre :
L'enfant pervers suit l'Antechrist
Et faict la guerre à Jesuschrist.

Dans l'épilogue du *De corrupti*, Cordier avait déjà considéré la piété comme la base de l'éducation :

Puisque toute raison de progrès et même tout bien vient de Dieu, qu'il soit le principe de votre éducation et que tous vos efforts se rapportent à Lui... Donc, si vous voulez de tout votre cœur faire quelque progrès dans votre caractère et même dans les belles lettres, aimez Dieu uniquement, adorez-le pieusement, mettez votre espérance en Lui ; dirigez toutes vos études vers Dieu, comme vers un but ; considérez-vous comme ses débiteurs, s'il y a quelque bien en vous ; enfin, recommandez-vous à Lui par vos prières pieuses, fréquentes et ferventes.

L'auteur parle de l'obéissance qui est due aux parents :

Le bon enfant veut rendre entière
Obéissance à père et mère ;
Le pervers, estant bien batu,
Encore est rebelle et testu.

Le bon enfant va de courage
Diligemment en son message ;
Le desbauché s'en va musant,
Puis vient mentir en s'excusant.

puis il s'étend longuement sur les devoirs de l'enfant à l'école, il y consacre 19 quatrains :

Le bon enfant à escouter
Est diligent sans caqueter ;
L'enfant pervers n'a le courage
Qu'à son babil ou badinage.....

Le bon enfant peu se fait battre,
Car à nul mal ne veult s'esbattre ;
Tant plus l'enfant pervers on bat,
Et plus en mal prend son esbat.

Le bon enfant, deux ou trois coups
Ayant receu, se rend fort dous ;
L'enfant pervers, quoyqu'on l'afflige,
Encore à peine se corrige...

Le bon enfant, aimant science
Tient son maistre en grand reverence ;
Le desbauché, contre son cœur,
Monstre semblant de quelque honneur.

Le sage enfant jamais ne cesse
D'estudier, sans qu'on le presse ;
Le fol ne veut estudier
Qu'à force de battre ou crier.....

Le bon enfant tant bien retient
Que grand savoir luy en revient ;
Le desbauché travaille à boire
Fort plus qu'à mettre en sa mémoire.

Le bon enfant veut estre instruit
En chose bonne et de grand fruit ;
L'enfant pervers, s'il estudie,
Tout à vanité se dedie.

Le bon enfant pour sa lecture
Souvent prend la sainte Escriture ;
L'enfant pervers plustost se prend
A lire tout ce qu'on defend.

Le bon enfant à toute heure vient
A ses leçons, s'on ne le tient ;
L'enfant pervers souvent s'excuse
D'avoir failly, mais il abuse.

Suivent des exhortations sur le résultat que doivent produire les « admonitions » des supérieurs, sur la « repentance et desplaisance du mal », sur les « compaignies » :

Le bon enfant aux bons s'adjoit,
Les desbauchez ne cherche point ;
Le desbauché toujours aborde
Vers les meschants et s'y accorde.

sur « la conversation avec les autres » :

Le bon enfant est coint et dous,
Humain et serviable à tous ;
L'enfant pervers est intractable,
Fascheux à tous et importable.

sur « la nourriture » :

Le bon enfant pas ne demande
S'emplir de vin et de viande ;
L'enfant pervers, sans se lever,
Se soulera jusqu'au crever.

sur « le jeu et ebastement » :

Le bon enfant point ne s'arreste
A quelque jeu, s'il n'est honneste ;
Le desbauché se va cachant,
Pour se trouver en jeu meschant.

L'auteur arrive à « la charité et aux choses qui concernent proprement le prochain ». Sur ce point, il est très abondant :

Le bon enfant est patient
Et ne fait tort à escient ;
Le pervers à grand peine dure
Un jour entier sans faire injure.

Le bon enfant d'autrui pourchasse
Le bien, comme il veult qu'on luy fasse ;
L'enfant pervers point ne craindra
Mal pour bien rendre et n'y faudra.

Le bon enfant, sçachant du bien,
A l'enseigner n'espargne rien ;
L'enfant pervers ne se dispose
Qu'à enseigner mauvaise chose.

Le bon enfant tasche à renger
Celuy qui cherche à se venger ;
L'enfant pervers plustost conseille
En disant : Rend luy la pareille.

Le bon enfant à tous pardonne
Sans point se venger de personne ;

L'enfant pervers n'a point repos
S'il ne se venge à tout propos.

Le bon enfant d'autrui supporte
L'infirmité et le conforte ;
Le pervers a si bien mauvais cœur
Qu'il veut tout prendre à la rigueur.

Puis il parle de l'humilité, de la patience :

Le bon enfant point ne menace
De se venger, quoy qu'on luy face ;
L'enfant pervers, pour moins d'un rien,
Dira : Je te le rendray bien ;

des péchés de « la langue », du « péché par infirmité »,
du « labeur et diligence pour fuyr oysiveté, desbauchement et larrecin », de la « prudence » :

Le bon enfant s'en va aux sages,
Quand il doute en aucuns passages ;
Le desbauché ne doute en rien,
Car il ne veult savoir nul bien ;

du « silence » :

Le sage enfant se tient tout quoy,
Quand il oit plus sage que soy ;
Le fol prend bien cest avantage
D'oser parler devant le sage ;

de la persévérance, pour arriver à la conclusion en vingt-quatre nouveaux quatrains où la doctrine de la prédestination explique comment il se fait qu'il y a des enfants sages et des enfants méchants. Il termine en indiquant « d'où a esté prinse la matiere de ce livre » :

La plus grand part de ceste difference
Apprinse j'ay par longue expérience ;
L'autre j'ay veüe en passant la lecture
Des beaux propos de la saincte Escriture.

En Salomon, si bien tu le contemples,
Tu pourras voir assez de tels exemples ;
Pareillement y en a es Cantiques
Du Roy David, treshauts et magnifiques.

La morale qui est exposée dans le *Miroir* est absolument la même que celle que Cordier a enseignée dans ses différents ouvrages et que nous retrouvons dans les Colloques. Cette idée même d'une comparaison entre le bon enfant et l'enfant pervers, il l'avait réalisée dans la postface de son premier ouvrage. Là, après avoir fait le tableau de l'enfant vertueux, il lui oppose les *nebulones*, les polissons et les moqueurs, dont il faut se garder. Nous retrouvons dans le *Miroir* les mêmes vertus qu'il aimait à voir dans ses élèves, parce qu'elles étaient le fond de sa propre nature : la piété, l'humilité, l'amour de la paix, la charité sous toutes ses formes, spécialement le pardon des injures, le zèle dans l'étude. L'auteur du *Miroir* condamne aussi le bavardage et l'ivrognerie ; il conseille à l'enfant de venir au secours de camarades moins instruits, de fréquenter le culte protestant et de lire la Bible. Enfin, c'est sa longue expérience qui lui a inspiré ses réflexions ; c'est donc un vieillard qui a écrit le *Miroir*.

Quant à la forme, les citations que nous avons données rappellent les *Epistres chrestiennes*. Dans celles-ci, l'auteur emploie, comme dans le *Miroir*, le quatrain de vers de huit syllabes. Sans doute, les *Epistres* ont plus de chaleur, parce que Cordier ne s'y était pas astreint à ce parallélisme qui fait du *Miroir* une œuvre fastidieuse par sa monotonie. Mais nous retrouvons la même prolixité, la même banalité dans l'expression, les mêmes chevilles maladroites, les mêmes rimes équivoques ou pauvres, la même naïveté qui touche quelquefois à la niaiserie, mais aussi toute sa piété, toute sa bonhomie, toute l'élévation de sa pensée. Il est donc bien évident que le *Miroir de la jeunesse* est de Maturin Cordier, comme l'indique le titre.

Comment alors expliquer qu'il soit précédé de pièces liminaires qu'il est impossible de lui attribuer et qui sont même en contradiction avec sa doctrine ? Voici l'hypothèse que l'on peut faire : les libraires Pierre et Jean Moynes de Poitiers ont demandé à Maturin Cordier un « *Miroir de la jeunesse* », un *Speculum* français ; par là,

ils entendaient une « civilité », un manuel destiné à exposer aux jeunes gens les règles du savoir-vivre. Le vieillard leur envoya la pièce que nous venons d'étudier, précédée d'une préface en vers de dix syllabes, sur laquelle nous reviendrons. Cela ne faisait pas le compte des libraires de Poitiers : ils avaient demandé un manuel de civilité, ils recevaient un poème moral et religieux, trop religieux peut-être pour leur goût ; aussi mirent-ils de côté la préface dont ils ne conservèrent que les deux premiers vers pour en faire l'épigraphe de leur livre, et la remplacèrent par la traduction de la *Civilité* d'Erasmus, qui était considérée comme le modèle du genre, en lui donnant un caractère protestant, et deux autres morceaux de morale, mais d'une morale bien différente de celle de Cordier.

Nous ignorons si l'indication de La Croix du Maine, qui prétend que l'ouvrage de Cordier a été réimprimé en 1560 à Paris par Jean Ruelle¹ sous le titre de *Civilité puérile*, est exacte.

En revanche, nous avons trouvé à la Bibliothèque de Vendôme un volume intitulé *le Miroir des Escoliers et pareillement de toute la Jeunesse, auquel est décrit la difference des mœurs du bon enfant et du pervers. Livre très utile et fort propre pour le temps présent*. A Paris. De l'imprimerie de Léon Cavellat², rue Saint-Jean de Latran, au Griphon d'Argent, MDLXXXII ; 44 pages in-8°. Le titre courant est le *Miroir de la Jeunesse*. Le nom de l'auteur est omis ; cependant, c'est le même ouvrage qu'avaient publié en 1559 Pierre et Jean Moynes sans les pièces qu'ils avaient ajoutées, mais avec la préface originale.

1. D'autre part, Du Verdier nous apprend que Cordier avait publié *Le Miroir de la Jeunesse pour la former à bonnes mœurs et civilité de vie*, imprimé à Paris in-16 chez Jean Bonfons. Cette contradiction peut s'expliquer par le fait que Nicolas Bonfons, fils de Jean, épousa en 1571 Catherine Ruelle, fille de Jean.

2. Léon Cavellat, imprimeur et libraire, fils de Guillaume, exerça à partir de 1578 et mourut le 12 octobre 1610. En 1578, son adresse était « en la rue des Carmes, à l'enseigne de la Trinité et du Griphon d'Argent » ; en 1579 il s'établit dans la maison qu'avaient occupée Nicolas Du Chemin et sa veuve, à la rue Saint-Jean de Latran, et en 1583 nous le trouvons au mon Saint-Hilaire.

Elle n'a pas moins de cent vingt-quatre vers de dix syllabes.

Si vous voulez, Enfans, selon Dieu vivre,
Devant les yeux ayez ce petit livre,
Comme un miroir, auquel on se regarde
Droit en la face, afin de prendre garde
Si d'aventure il y a quelque tache,
En quelque lieu, qui desplaise ou qui fasche.
Ainsi lisant en ce petit traicté,
Le different verrez qui est traicté
Du jeune enfant qui est de Dieu instruit
A le servir et craindre jour et nuict,
Et de celui qui par fine malice
Prend son plaisir à commettre injustice...

Car d'une part les pechez je raconte
Des desbauchez, pour leur faire avoir honte,
Si le Seigneur leur veult estre propice
Et les induire à laisser leur malice ;
De l'autre part je descriz les vertus
Des bons enfans, pour les rendre abbattus
Et devant Dieu plus les humilier,
Non pas à fin de s'en glorifier,
Considéré que d'eux elles ne viennent
Ny de parens qu'ils ayent ne les tiennent,
Ains du seul Dieu, qui à toute personne,
Comme il luy plaist, de ses richesses donne,
Et que, tant plus un chascun a de graces,
Plus est tenu d'en rendre au Seigneur graces ;
Car tous les biens et les graces qu'avons
Viennent de luy, et ce que nous sçavons, etc.

L'authenticité de cette préface n'est pas douteuse. D'abord, les deux premiers vers se lisent comme épigraphe dans l'édition originale. Ensuite, nous y retrouvons toute la doctrine et toute la manière de notre pédagogue. Quant à la question de savoir comment cette préface est venue entre les mains de Léon Cavellat, c'est une question que nous ne nous chargeons pas d'élucider.

On voit qu'il faut renoncer à la tradition d'après laquelle les *Quatrains* du seigneur de Pibrac, conseiller du Roy en son Conseil privé, ne seraient qu'un remaniement du *Miroir*. Il n'y a aucun rapport entre les

deux textes. Pibrac a écrit pour les adultes, le *Miroir* est destiné à la jeunesse. Il faut chercher l'origine de cette tradition dans le fait que, souvent, on a imprimé l'œuvre de Pibrac à la suite des ouvrages de civilité.

Nous avons dit plus haut que La Croix du Maine considérait une *Civilité puérile*, publiée en 1566, comme étant la reproduction du *Miroir de la Jeunesse*. Cette assertion a eu pour résultat que l'on a attribué à Maturin Cordier quelques ouvrages anonymes en français et portant ce titre. On nous permettra d'en parcourir quelques-uns. La plupart ont ce trait commun d'être imprimés en caractères de civilité¹.

En premier lieu, il faut signaler la *Civile Honnesteté pour les enfants, avec la maniere d'apprendre à bien lire, prononcer, et escrire, qu'avons mise au commencement*. A Paris, de l'imprimerie de Philippe Danfrie et Richard Breton, rue Saint-Jacques à l'escrevisse. MVCLIX; in-8, 32 f.² La première édition se trouve à la Bibliothèque d'Orléans, la seconde qui parut en 1560, à la Bibliothèque Nationale de Paris. Il eût suffi, comme l'a démontré M. J. Guillaume³, de lire l'en-tête de l'épître dédicatoire pour connaître le nom de l'auteur. C'est C. de Calviac, et Du Verdier (III, p. 327) nous apprend que le prénom de cet auteur était Claude. Il a dédié son ouvrage « à très-haut et illustre prince et seigneur, Monseigneur Lienor d'Orléans, duc de Longueville, marquis de Rothelin,

1. Ces caractères de civilité, ou caractères cursifs, qui sont une dérivation de l'écriture gothique, étaient considérés au xvi^e siècle comme constituant le véritable alphabet français, par opposition aux caractères romains et aux caractères italiques (voir Robert Estienne, *Traité de la grammaire française*, p. 51). Ils ont été gravés à Lyon par Robert Granjon en 1556. Les imprimeurs Philippe Danfrie et Richard Breton, à Paris, en devinrent les cessionnaires et les employèrent pour leur édition de la *Civile honnesteté* de Calviac, dont il sera question plus haut. De là, le nom qu'on leur a donné. Ils furent employés jusqu'au xix^e siècle pour tous les ouvrages de ce genre. On s'en servit aussi à Genève, pour le texte français des Colloques de Cordier.

2. La marque d'imprimerie représente une femme nue jusqu'à la taille, tenant de la main gauche un cœur enflammé, sur lequel se dirigent des rayons partant d'un nuage. De la droite, elle s'appuie contre un arbre, auquel sont suspendus une tablette portant des chiffres, un sceptre avec une couronne et une mitre avec une crosse. Deux enfants nus sont accrochés au vêtement de la femme.

3. *Dictionnaire de pédagogie* de F. Buisson. 1^{re} partie, s. v. Cordier.

comte de Dunois, Neufchastel et Tancarville, prince de Chastellaillon, grand chambellan et connestable hereditaire de Normandie ». Ce Claude Hours de Calviac, fils de Jehan, natif de Saint-Pierre de la Sale, en Languedoc, diocèse de Nîmes, reçut avec son frère Bernard la bourgeoisie de Genève le 12 janvier 1557¹. Il était donc protestant. C'est ce que prouve aussi dans son ouvrage l'omission du chapitre sur la tenue de l'église. Il est probable qu'il était un gentilhomme de la suite de Liénor.

Sa *Civile honesteté* est écrite sur le même plan que l'ouvrage d'Erasme : il traduit plusieurs de ses prescriptions sans l'imiter servilement. En tête, nous trouvons douze vers (*au lecteur désireux de profiter en ses études XII petits preceptes*) :

Si tu veux apprendre science,
Crains Dieu en toute reverence,
Souvent pense à t'humilier
En tout secret pour le prier.

Sois attentif et débonnaire,
Contient sans autre affaire,
Sobre, veillant, laborieux,
Du monde ne sois curieux.

En nul peché ne te desborde,
Ce qu'as appris souvent recorde
Et l'enseigne à qui tu pourras :
Cela faisant, sçavant seras.

Ces vers sont suivis d'une petite méthode pour apprendre à lire, où l'auteur insiste sur le soin que « ceux qui ont charge d'enseigner les petits enfans » doivent apporter à faire prononcer « bien distinctement et à loisir les mots les uns après les autres » en tenant compte des accents. Puis, nous trouvons des alphabets de divers types, des observations sur la ponctuation, les accents, etc. L'auteur insiste pour que l'on n'apprenne que quatre lettres par jour.

1. Covelle, *Le livre des Bourgeois*; Genève, 1897, page 254. Cf. *France prot.*, 2^e éd., t. V, col. 309.

L'idée de Calviac de mettre dans un même volume les règles de la civilité et une méthode pour apprendre à lire et à écrire eut un grand succès.

De là, une série de *Civilités* anonymes, en prose et en vers, qui commencent toutes par les douze préceptes de Calviac et par ses exhortations sur l'instruction du jeune âge. A la suite, viennent des règles diverses du savoir-vivre dans toutes les circonstances de la vie, spécialement dans les repas. Notons encore une *Civilité puérile et honneste* « dressée par un missionnaire », qui a eu un grand nombre d'éditions au XVIII^e et même au XIX^e siècle. Cet ouvrage est écrit sur le même plan que celui de Calviac ; mais l'esprit en est changé, il est devenu nettement catholique.

J. LE COULTRE.

LIEVEN DE KEY

architecte gantois

La jolie ville de Haarlem était parmi les paisibles cités des Pays-Bas une de celles qui avaient le plus souffert des troubles religieux du XVI^e siècle. Elle avait tant bien que mal échappé à la destruction pendant le siège qu'elle subit en 1573, mais, trois ans après, l'imprudence de soldats de la garnison espagnole qui tenait la ville fut cause d'un incendie qui en détruisit toute la partie méridionale.

Pendant deux ans les habitants effrayés n'osèrent pas rebâtir, mais dès qu'en 1578 les Espagnols se furent retirés on se mit à l'ouvrage avec une hâte d'autant plus grande que la ville délivrée de l'ennemi devenait avec la cité voisine de Leyde un des principaux centres de refuge pour les protestants de Flandre. La ville connut à ce moment une grande prospérité : des filatures, des tissages,

des blanchisseries furent installées par les réfugiés qui pour la plupart étaient gens aisés et instruits. Très rapidement il apparut que la vieille ville à demi détruite serait insuffisante pour abriter toute cette colonie à laquelle s'étaient joints des protestants français, et qu'il serait nécessaire d'ajouter aux quartiers anciens quelques demeures nouvelles, et plus plaisantes pour loger ces grands marchands qui avec leur fortune propre édifiaient celle de la ville.

Le conseil des bourgmestres et échevins sentit de son côté qu'en présence de cet afflux de richesse il fallait doter la ville de monuments convenant à sa grandeur renaissante. En 1593 il décida de confier cette tâche à un jeune architecte qui s'était déjà acquis par ses travaux une certaine notoriété, bien qu'on ne citât encore de lui aucune œuvre vraiment importante, et qui précisément appartenait au petit groupe des réfugiés protestants de Flandre ¹.

Lieven de Key était né à Gand vers 1560 d'une famille bourgeoise aisée qui avait été parmi les premières à se rallier à la Réforme. Un de ses frères, Guillaume, marchand assez considérable, avait été capitaine de la milice. Quand vint la répression catholique, la famille se dispersa, Lieven, ses frères et sa sœur gagnant l'Angleterre tandis que leurs cousins s'établissaient à Rouen.

De part et d'autre l'établissement fut de peu de durée. Quelques années après, Lieven et le groupe de Londres étaient venus se fixer à Haarlem tandis que leurs cousins de Rouen venaient à Leyde, mais les attaches de la famille De Key avec la vieille cité normande ne furent pas complètement rompues, un des plus proches parents de Lieven étant allé à son tour rejoindre la colonie de

1. Les éléments de la présente étude ont été empruntés à deux articles extrêmement documentés, l'un de M. Weissmann dans la Revue *Opmerker* du 22 juin 1901, l'autre de M. Gonnet, l'éminent archiviste de Haarlem dans le *Bouwkundig Weekblad* (1886). M. Weissmann lui-même s'est inspiré de l'*Histoire de l'architecture hollandaise* du critique allemand G. Galland (1890). Quelques indications complémentaires sur la famille du grand architecte sont dues à l'amabilité de M. Knappert, qui a succédé à M. Gonnet à la direction des archives communales de Haarlem.

Flamands et de Hollandais qui formaient un des éléments principaux de l'église de Rouen ¹.

Les familles gantoises qui avaient dû ainsi abandonner leurs foyers pour rester fidèles à leur idéal religieux demeuraient d'ailleurs dans une union étroite, et il est peu d'exemples d'un de leurs membres se mariant en dehors de la communauté des réfugiés de sa ville natale. Lieven lui-même qui s'est marié deux fois a deux fois épousé des protestantes gantoises. Veuf de Catherine de Caluwe qu'il avait épousée en 1585 pendant son séjour à Londres, il se remaria à Haarlem en 1618 avec Barbe van der Eecke ².

On a beaucoup discuté pour savoir quelles avaient été à Haarlem les premières œuvres de Lieven de Key. Son dernier biographe, M. Weissmann, a contesté la plupart des attributions que le critique allemand Georg Galland avait cru pouvoir faire dix ans plus tôt. Il n'est même pas certain, comme on l'a affirmé, qu'il ait dans la première période de son existence active, construit plusieurs des édifices publics de Leyde, bien que la chose ne soit pas impossible. Ses œuvres authentiques qui lui ont valu le beau nom de « tailleur de pierres de Haarlem » suffisent à assurer sa gloire sans qu'il soit besoin de lui prêter le bien d'autrui. Le jeune architecte s'était d'ailleurs, dès son arrivée en Hollande, fait remarquer par la maîtrise qu'il avait su acquérir de son art, puisque la délibération par laquelle à la date du 3 juillet 1593 — c'est-à-dire très peu de temps après son établissement

1. En 1618 Jacques de Key fut en effet reçu membre de l'église de Haarlem par témoignage de celle de Rouen. Il y avait à cette époque deux Jacques de Key à Haarlem ; il ne peut s'agir du fils de Lieven qui était dès ce moment associé aux travaux de son père. Il s'agirait donc de son cousin, fils de Michel, qui, marié à une nièce de son oncle Guillaume de Key, Marie de Peyster, avait dû partir pour Rouen avec son beau-frère Jacques de Peyster, le fondateur de la banque qui a subsisté jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Les familles de Peyster et de Key étaient depuis longtemps alliées et très unies. A la mort, survenue en 1607, de son mari, l'orfèvre Josse de Peyster, Jeanne van de Voorde avait quitté Gand pour rejoindre sa sœur Marie, mariée à Guillaume de Key. Les trois aînés de ses enfants devaient épouser les neveux de Lieven.

2. Il n'eut pas d'enfant de sa seconde union. De son mariage avec Catherine de Caluwe étaient nés deux fils et quatre filles.

à Haarlem — les bourgmestre et échevins lui confiaient la direction des travaux d'architecture de la ville spécifie que cette décision leur avait été dictée par la « grande expérience reconnue à maître Lieven de Key tant en matière de taille de pierres qu'en matière de charpente ».

Le premier édifice public qui est généralement reconnu comme portant incontestablement sa marque est le Poids public de Haarlem qui date de 1598. Ce gracieux monument, qui vaut surtout par les détails, porte la trace de réminiscences italiennes qu'on a attribuées à l'influence de Van Mander¹, alors fort estimé à Haarlem et qui avait rapporté d'un séjour à Florence l'idée de motifs dans le goût italien.

Le maître était alors en pleine possession de son talent. En 1601 il arrêta les plans de la Boucherie de Haarlem qui devait à jamais consacrer sa gloire et qui reste un des plus beaux monuments de la Hollande. On y retrouve des traces du style florentin heureusement mêlées aux meilleures traditions flamandes et hollandaises, l'ensemble présentant un caractère incontestable d'élégante originalité.

Les années qui suivirent furent pour Lieven de Key des années de grande activité. Sans attendre l'achèvement, en 1605, de la Boucherie, il construisit ou reconstruisit les portes de la ville, des maisons de corporations — notamment en 1613 la maison des marchands de la gilde de Saint-Nicolas — des lazarets, des hôpitaux, la façade de l'asile des vieillards (aujourd'hui l'orphelinat). Il est peu de monuments de Haarlem qu'il n'ait contribué à orner ou à édifier. Beaucoup ont malheureusement

1. Charles van Mander était, comme de Key, un réfugié huguenot des provinces belges. Né à Meulebeke, près Courtray, en 1548, il avait été un des meilleurs élèves de Luc d'Heere, autre artiste protestant des Flandres, qui lors des troubles de 1568 avait dû quitter Gand et s'était réfugié à Londres avec Philippe de Marnix. Van Mander lui-même avait quitté la Flandre après le départ en exil de son maître, et de 1573 à 1577 il avait vécu en Italie. Après de courts séjours à Bâle, Vienne et Bruges, il s'était fixé à Haarlem où, avec le concours du graveur Henri Goltzius, il avait fondé une académie qui avait eu quelque éclat.

disparu ; d'autres au cours des années ont été si considérablement modifiés qu'il est difficile aujourd'hui de retrouver la pensée du maître.

On s'accorde généralement à reconnaître qu'après la Boucherie son œuvre la plus remarquable est le clocher de l'église Sainte-Anne, d'inspiration gothique mais dont les motifs traités avec une grande liberté ont un cachet très original.

Lieven a poursuivi son œuvre jusqu'à sa mort survenue en 1627. Bien qu'à cette époque il approchât de 70 ans, ses derniers ouvrages ne sont pas inférieurs à ceux de ses débuts, et les critiques font le plus grand cas des portes qu'il construisit en 1625 pour l'hôpital Sainte-Barbe et l'asile Frans Lønen.

L'activité de Lieven de Key a été considérable. Les édifices tant publics que privés qui portent sa signature sont si nombreux et par ailleurs certaines de ses œuvres sont, sinon inférieures, du moins si dénuées de l'originalité qui a fait la gloire du maître, que ses biographes ont cru pouvoir affirmer qu'il n'avait fait en réalité que diriger un vaste cabinet dans lequel travaillaient avec lui ses frères Guillaume, Michel et Isaac, et ses fils Abraham et Jacques.

Bien qu'on ne possède sur ce point aucune donnée précise, l'assertion paraît vraisemblable. Exception doit cependant être faite pour Guillaume qui, grand marchand dès avant de quitter Gand, remplissait depuis son arrivée en Hollande les fonctions d'administrateur de la Compagnie commune dans lesquelles il eut pour son successeur son neveu Jacques, le fils de Michel.

Par ses alliances, ses attaches, l'influence qu'il a exercée sur le groupe des réfugiés flamands et wallons, Lieven de Key appartient un peu à l'histoire du protestantisme français. Ses deux plus jeunes filles, Marguerite et Madeleine, ont épousé des pasteurs de l'église wallonne ; la première Cornélis de Dieu, petit-fils d'un chambellan de Charles-Quint, fils et frère de pasteurs, pasteur lui-même ; et la seconde Jean de Seins qui, originaire de



LA BOUCHERIE DE HAARLEM

Sedan, mourut en 1636 de la peste, pasteur de la communauté wallonne de Haarlem.

Mais par ailleurs le nom de De Key attire aussi l'attention de ceux qui s'intéressent à l'histoire de la fondation de New-York. Deux de ses neveux, Jean de Peyster ¹ et Theunis de Key ², dont les descendants devaient s'allier comme maintes fois l'avaient fait leurs ascendants, comptent en effet parmi les premiers colons qui formèrent le noyau autour duquel devait se développer la grande cité américaine.

H. DE PEYSTER.

1. Né à Haarlem en 1626, Jean de Peyster partit pour l'Amérique à peine âgé de vingt ans, et joua un rôle actif dans l'organisation de la colonie de Nieuw-Amsterdam dont il fut bourgmestre avant que la ville, devenue anglaise, eût changé son nom en celui de New-York. Sa grand mère maternelle Jeanne de Key était la propre sœur de Lieven de Key. De son mariage avec son compatriote Lieven Martens elle avait eu trois enfants, dont Josyne qui avait épousé Jean de Peyster, père de celui qui devait émigrer.

2. Jacob Theunis de Key, qui est considéré comme le fondateur de la branche américaine de la famille de Key ou de Kay et qui fut un grand marchand de la période hollandaise de New-York, était fils de Guillaume de Key, trésorier de la colonie de Manhattan. Son grand père Guillaume (père de Lieven) était venu avec ce dernier à Haarlem vers la fin du xvi^e siècle. Sa femme Marie van de Voorde était sœur de Jeanne van de Voorde, qui avait épousé l'orfèvre gantois Josse de Peyster le jeune (1554-1607).

Documents

Vente des coupes et bassins servant à la Sainte Cène dans l'Église réformée de Rouen (Quevilly) jusqu'à la Révocation

Dons faicts aus Pauvres au Bureau des Pauvres

(Archives de l'Hospice général de la ville de Rouen,
Registre F. 183, Casuel)

[F^o 154 verso]

Monsieur Marye, thrésorier,

Du deux^e aoust [1685],

Receu la somme de mil liures, moitye de 2000 l. trouuez chez
M^r Le G^{ndre}, ministre, prouenant des charités des personnes de
la religion prétendue refformée, lesd. mil liures ayant esté tou-
chez par M^r Dehors, administrateur de l'Hostel Dieu. Cy M l.

[F^o 157 recto]

Du 11^e may 1686,

Receu six cents cinq liures quatre sols trois deniers faisant
moityé de douze cents dix liures, huit sols, six deniers prouenant
de la vente de huit tasse; d'argent, deux bassins aussy d'argent
et de plusieurs petits meubles qui appartenoint au concistoire
de Queuilly et du bois qui estoit dans l'enclos du presche dud.
Queuilly, l'autre moityé étant demeurée ès mains de Messieurs
les administrateurs de l'Hostel Dieu suiut le mémoire des choses
susc. du 28 nouemb. 1685. VI c. v l. III s. III d.

[F^o 159 verso]

Du 5^e juin [1687],

De Jean Filleul, pour la dépouille de l'herbe du jardin qui
seruoit de cimetièrre à ceux de la religion prétendue refformee,
douze livres. cy. XII l.

(Communication de M. R. GARRETA).

Mélanges

LES DE CONINCK AU HAVRE ET A ROUEN DE 1682 A 1691¹

*Catherine Crommelin à son fils Frédéric de Coninck,
à Greenwaycourt*

Au Havre, ce premier mars 1686.

... J'ay hier receu une lettre de nostre chère Mayon du 23, elle est encor au mesme lieu. J'avois eu crainte qu'on ne l'eust enlevé pour la mettre dans ces lieu sy terrible et affreux d'Aumalle. J'espère qu'on ne se hattera pas tant d'y mener du monde; il semble qu'on ce relache un peu, la campagne désertera en ce pays où il y en a quantité; nostre bon dieu viendra à nostre secours. Il n'est pas besoin de m'exorter à aymée cette vertueuse fille, j'ay autant de tendresse pour elle qu'en puis avoir. Elle me mande que tu luy a avissée l'arrivée de Mad. Gonttier avec ces filles², ce quy luy donne de l'envie d'en faire autant, mais comment sortir, cy elle ne fait comme elles, quy est sans doute de faire la figure comme les autres. Car en vérité je ne vois pas d'autre moien, et alors il se trouvera quelque occassion, et je luy ay promis que Manon³ luy tiendra compagnie. O Seigneur, qu'elle seroit heureuse et moy aussy, mais ce ne puis être encor. Nostre chère Mayon m'a mandé que la demoiselle Gontier⁴ a sorty par le moien de M^r de Gilbaut, à quy mon mary a escrit aussy tot avec des grande prière d'employer tous ces amis. Je ne say pas de quel sorte elle

1. Voy. plus haut p. 97 et 154 et suivantes. P. 174 la signature *Ch. Bost* a été substituée par erreur à celle de l'auteur véritable : *Ph. Mieg*. P. 172, note 1, au lieu de : *Lisez deniers*, il faut mettre : *Sous entendu : à tourner le dos*.

2. Madame Gontier et sa fille aînée avaient été arrêtées lors d'une première tentative de fuite (Legendre, p. 80).

3. Marie Oursel, sa fille.

4. Elle avait été capturée en même temps que Marie Camin (Legendre, p. 80).

est sorty, il n'importe puisqu'elle est asauvée; aussy tot que j'auray reponce, je ne manqueray de luy faire scavoir. Depuis 4 jours est de retour des cachot d'Aumalle le pauvre André Lenud¹ bien désolée; on l'avoit mis dans un cachot infecte et plains de vilaine beste, il a été contrain de subir, ne pouvant plus vivre. Cela fait frémir, on ne mest pas dans ce lieu orible les sorcier, et ceux quy font pacte avec le diable; ce n'est que pour y mettre des chretiens. Il faut ce taire et parler de bouche, on ne nous die rien; ce n'est pas pour cela que nous subissons à tous. Je vais parfois au sermon; à la messe je n'y ay ny personne du logis encore été, ny irray jamais par la grâce de dieu, à moin que l'on ne m'y traine. Sy dieu me faisoit la grace de sortir, à quoy pourrois-je gagner la vie ou tu est; un mot d'avis, et que vostre lettre viene soub couvert sans signer. Je pouray peut aitre aller bien tot voir vostre grande mère, elle est chez elle, il luy a fallu faire comme les autres; elles ne se porte pas bien. J'ay mandé à nostre chère Mayon que je pourois estre à Rouen dans 15 jours...

Jaques Rondeau à Mademoiselle Camin à Dieppe

A Hollinghorn, ce mercredi 14/24 avril 1686.

... Nous séparer volontairement des personnes qui nous sont les plus chères pour accompagner Jésus-Christ sur le Calvaire, et nous arrêter dans son Eglise quand elle est désolée, quand au lieu de profetes et de Pasteurs on n'y peut plus entendre que la voix des faux Apotres et quand on est nécessité à se charger de sa croix et de ses épines, c'est un devoir sy pénible et sy accablant, sur tout dans un siècle aussi délicat que le nôtre, qu'à peine a-t-on trouvé dans notre France douze disciples persévérans pour plusieurs milliers de ces troupes tumultueuses qui ont lâchement renié la foy pour se transporter à un autre Evangile. Heureusement Madem^{lle} vous vous êtes rangée dans le petit nombre de ces généreus fidèles qui ont choisy la bonne part et vous vous êtes résolue à confesser notre Jésus non seulement devant des hommes ordinaires, mais devant des Magistrats, des Intendants et même devant des Jésuites et Ministres Apostats. Vous en recevrez quelque jour la louange de Dieu sy le monde ingrat vous la refuse...

... Celui qui brise les portes d'airain et qui rompt les barreaux de fer vous fera bien sortir s'il luy plait des febles clôtures d'un couvent, et fussiez vous chargée de plus de chaines que n'en eut autrefois Saint Pierre et mieus gardée que luy...

1. Parmi les nouveaux convertis du Havre (1689), nous trouvons : « Rue de la Sirène, Maison Pignault, André Lenud, sa femme, une petite fille. »

*Catherine Crommelin à son fils Frédéric de Coninck,
à Greenwaycourt*

Au Havre, ce 15 avril 1686.

J'ay été bien fâché de revenir sy promptement de Rouen¹, car j'avois commencé de voir quelque personne pour tacher par amis d'obtenir la delivrance de nostre chere Mayon; j'ay priez Mad^{le} Le Febvre² d'y employer ces amis, elle me repond ce jour d'hui qu'il n'y a point de moyen, ce quy me desole. J'ay receu une lettre du 30 passé de Mayon, elle me dit que sy elle avoit quelqu'un pour l'ayder, elle franchiroit la muraille. J'en ay parlé a une personne a quy elle touche de prest de trouver quelqu'un pour cela. Dieu la veille fortifier et assister de son S^t esprit! Nous somme tous en une grande espreuve, heureux celui quy vaincra. Il semble que nous avons quelque relache et que l'on ne nous doit plus forcer, et cela peut-être pour nous endormir...

... J'ay veu Mad. Le Cordier vendredy dernier quy a relaché en ce port pour etre visité, estant embarqué pour Hollande; elle a obtenu un passe port pour 3 mois. M^r Caron, quy demouroit a la Croix de Pierre a Rouen en a un pour 2 mois; le voila party, c'est assée. Je me meure de me voir demeuré, je ne vois point de jour a ma peine. Vous aurez appris qu'il y a un marquis avec sa femme quy sonte arresté icy, quy a fait descouvrir 7 autre personne quy estoit dans un autre vaisseau, quy sonte tous en la prison. Elles sonte tous de cognoissance, cette un grand malheur pour beaucoup...

... J'estois party a dessains d'aller voir vostre grande mère; j'espere partir s'il plaist a dieu vers la Pentecoste, la pauvre femme me souhaite fort. Mon cher, soyez ménagé, et que vostre frere vous soit en exemple. Je crois que s'il pouvoit passer pres de vous qu'il trouveroit plus tot occasion que en ce pays; parlé en a M^r Morse et au cousin Otger³, et s'il y esperance, écrivée luy...

Au Havre, ce 3 juin 1686.

Mon tres cher fils, je viens de recevoir la tiene du 6/16 du passé et en ay leu et releu le contenue. Prend courage, mon cher

1. Elle avait été rappelée brusquement de Rouen par la mort subite de son beau-père Robert Oursel, mort au Havre le 2 avril 1686, à l'âge de 79 ans.

2. Rachel Testart, fille de Pierre Testart, de Saint Quentin, et de Rachel Crommelin, avait épousé à Paris, le 20 juin 1677, Pierre Le Febvre, de Rouen, son cousin germain. Elle était nièce de Catherine Crommelin.

3. David Otghers, de Londres, époux de Catherine Crommelin, veuve d'Abraham Desdeuxvilles

enfant, nostre bon dieu quy a commencé l'œuvre ne la laissera pas imparfaite, il te rendra ta chere maitresse que j'ayme de tout mon cœur. Je ne doute pas qu'elle ayt manqué de t'escrire vendredy dernier aussy tost son arrivée a Rouen; elle m'a écrit pour me l'avisier, estant sortie par caution pour un mois, et me mande que ton frere l'a esté querir, et qu'elle luy en a bien de l'obligation; elle ne m'en die pas davantage, et je n'ay receu aucune lettre de vostre frere. Je me dispose a partir pour aller a Rouen le 11 du courant, je conte les heure et les moment pour la voir, mais je ne puis partir plus tost a cause des affaires mortuaires. Quand nous serons ensemble, et que dieu m'en fasse la grace, nous consulteron ce quy sera le meilleur de faire, car il faute l'eblouyr des yeux du monde. Paris luy sera peut aitre le meilleur refuge, et la faire changer de nom¹, et ce tenir caché pour un peu de tems. Ma mere y doit aller en bref, elle est mieux, dieu mercy; c'est pour un procez dont la pauvre femme y a fait desja plusieurs voyage, mais a cette fois on luy fait esperer la victoire, et je dois l'aller trouver. Assure-toy, mon cher fils, que je n'oublieray rien pour nostre chere Mayon, et j'emploiray tous nos amis pour obtenir un passe port pour aller pour affaire, car il n'y a pas d'aparence autrement. Vous aurez appris que Mad. Laurent Mercyer est en cette ville en prison avec plusieurs de ces filles, ayant été trouvé dans une muche au bas de la rivière, il y a un mois...

... Je me souhaite avec vous tous, mais toute les porte sont fermée. On fait icy un exacte garde sur les coste, mesme pour passer a Honfleur il faut avoir un passe port. On est observé en toute maniere. Seigneur, vien a nostre delivrance, et sois apaisé envers nous; il n'y a rien de plus cruel que d'estre oppressé en sa conscience. Quant vous m'écrirez, que vostre lettre viene soub couverte de vostre cousin Cabinet. Mayon est logé ché M^r Estienne Hubert; il ne faut pas que le nom de Mayon ce voie a la poste...

Frédéric de Coninck à sa mère Catherine Crommelin, au Havre

Greenwaycourt, le 26 may/5 juin 1686.

Je suis dans une affliction et dans un estat pitoyables, car enfin je ne scais plus que devenir, ny ou me mettre pour trouver un seul moment de repos. Dieu n'aura-t-il pas pitié de moy en me rendant la personne quy m'est si precieuse et quy fait toute ma felicité icy-bas au monde. Je ne puis manquer de vivre heureux avec elle, estant aussy accomplie et aussy vertueuse qu'elle l'est...

(1) La lettre du 27 octobre (ci-après) est adressée « à M^{lle} de la Tour ».

Jean de Coninck à son frère Frédéric de Coninck à Greenwaycourt

Rotterdam, ce 7^e juin 1686.

Je profite de l'occasion de Monsieur de Grave, qui estant venu faire un tour en ces pays s'en retourne a Londre, pour vous temoigner la joye que j'aye eue en apprenant que Mad^{lle} Mayon estoit sortie du couvent, notre frere l'ayant esté querir et l'ayant emmenée a Rouen, ou j'ay oui dire qu'elle est chez M^r Durand¹ qui est de ceux qui la cautionne. Comme je le croy bien intentionné, j'espere qu'il ne seroit pas faché qu'elle n'y rentrast plus, et qu'au contraire il seroit bien aize qu'elle peust trouver quelque bonne occasion ; et sy elle est bien conseillée, elle se cachera jusqu'a ce qu'il se puisse trouver quelque bonne rencontre pour se mettre en seureté. On m'a dit toutefois que ne voulant faire aucune affaire a ceux qui la cautionnent, elle est preste de retourner au couvent, mais je croy que c'est pour mieux cacher son dessein, car enfin dans de pareilles choses, il ne faut pas avoir une conscience sy delicate, veu d'ailleurs que jusqu'icy, on n'a pas fait de mal a ceux qui ont ainsy cautionné des gens qui s'en sont fuis...

... Je suis bien malheureux de n'avoir pas tourné de votre costé, ne faisant icy que manger le peu qui nous reste, le negoce estant icy trop difficile pour un novice qui d'ailleurs ne scait pas encor assez de la langue du pays pour m'en pouvoir aider, estant tres difficile selon moy, l'anglois ne l'estant pas tant...

... J'ay receu une lettre de notre mere l'ordinaire dernier, laquelle se porte bien. Elle me mande que nous ne soyons point estonnez sy on nous mande qu'on l'a mise en prison parce qu'elle est resoluë a tout souffrir plustost que d'aller a leur abominable messe. Je luy ay hier fait reponce. Elle esperoit se sauver, mais le vigoureux arrest qui a esté donné depuis peu contre les pretendus convertis qui seront attrapez se sauvant, qui condamne les hommes aux galeres a perpetuité et les femmes au couvent de mesme l'a epouvantée. Le bon Dieu veille avoir pitié d'elle et de tous nos autres amis...

... On nous mande que tout est ruiné a Rouen, que le commerce y est mort. Vous aurez sceu l'incendie qui y est arrivé depuis peu de trente maisons et un couvent. Notre grand'mere repoursuit ses proceds tout de nouveau, ce qui me surprend pour une bonne femme comme elle qui est sur le bord de la fosse ; elle est allée a Paris pour cet effet a ce que m'a mandé notre mere,

1. Jacques Durand, de Rouen.

laquelle va tacher de redemeurer a Rouen estant trop persécutée au Havre, l'esperant estre moins à Rouen.

Frédéric de Coninck à son frère François de Coninck à Rouen

Greenwaycourt, le 9/19 juin 1686.

Faites votre possible afin de faire avoir un passeport a ma maitresse, si on ne peut pas mieux employer pour ce sujet tous nos amis auxquels vous ferez mes baise-mains, s'il vous plaist...

Frédéric de Coninck à son frère Jean de Coninck à Rotterdam

Greenwaycourt, le 17/27 juin 1686.

C'est une personne douée d'une vertu admirable et d'une piété sans exemple, car tous ceux quy avoient la moindre attache ont succombé, et elle cependant persiste malgré le tendre amour que nous nous sommes jurés, ce quy la rend d'autant plus digne d'estime et d'admiration...

... Si vous aviez persisté dans vostre premiere resolution qui estait de venir icy, ce n'auroit pas esté le pire que vous auriez peu faire. Il y a icy proche, entre autres lieux, une belle terre qui est vacante que nous aurions prise ensemble...

... Pour ce quy est de ce pays-cy, je ne doute pas que le papisme ne fasse son possible pour s'y establir, encor, s'il plait a Dieu, ce ne sera que pour un tems. Quand a croire qu'il pourra en arriver comme en France, c'est ce que nous n'avons pas sujet de craindre, car il y a 50 protestants contre un papiste ; je n'en connois pas un de cette religion-cy dans toute notre contrée. Il y en a qui disent que les papistes pourront devenir sous ce regne-cy ce que nous avons esté autrefois en France. Dieu veille que cela n'aille pas plus loin, et que nous demeurions en paix ; on ne voit presque pas de révoltes, ce qui est une bonne marque...

... J'ay escrit la semaine derniere a mon frere pour le remercier de la peine qu'il a prise d'aller a Dieppe...

... L'état de ma mere me fait compassion ; elle ne me dit point qu'elle ait eu le dessein de se sauver, quoy que je l'en aye exhorté plusieurs fois. Pour ma grand'mere, elle aime mieux se rembarquer dans ses procès, plustost que de songer a sa conscience...

*Catherine Crommelin à son fils Frédéric de Coninck
à Greenwaycourt*

A Rouen, ce 15 juillet 1686.

Mon cher enfans, nostre volonté est bonne, mais les force n'y est point. Dieu y pourvoiera par sa grace et ne nous abandonnera point dans nos souffrance, il nous ouvrira la porte quelque jour. Ne t'impatiente point pour ta maitresse, jusque icy on ne l'a point demandé et nous penssons assez a bien des choses; mais les risques est sy grand qu'on n'y ose penser. J'espere partir demain pour Paris et mener Terotte¹ a ta grande mere, quy y est il y a 10 jours, pour luy tenir compagnie, ayant dessains d'y passer quelque tems. S'il plaist a dieu, estant la je veray s'il n'y auroit pas moyen d'obtenir un passeport; assure toy, mon cher, que je feray ce que je pourray, encor un peu de patience... Manon est une inseparable avec ta maitresse...

Frédéric de Coninck à Jacques Durand, oncle de sa fiancée, à Rouen

Greenwaycourt, le 7/17 juillet 1686.

J'ay bien des remerciements a vous faire pour la peine que vous vous estes donnée pour la liberté de la personne qui, comme vous le savez, fait tout mon bonheur; je regarde cela comme un commencement de delivrance, et j'ose me flatter que par vostre moyen, je pourray la revoir bientost et me voir au comble de la félicité...

*Catherine Crommelin à son fils Frédéric de Coninck
à Greenwaycourt*

A Paris, ce 25 juillet 1686.

Mon tres cher fils, il y a 8 jours que je suis arrivé icy pour y voir encor une fois ta pauvre grande mere quy ne se porte pas bien. Elle a gagné son procez avec la plus grande partie des despends contre la vefve Pierre Levert...

... Depuis que je suis icy, ta maitresse m'a écrit qu'elle auroit besoin de 500^{lt}, je luy ay fait reponce que je n'en avois point icy d'argent et qu'il en falloit écrire a M^r Oursel pour cela... La pauvre Mad^{le} Mettayer² est icy avec 4 enfans...

1. Esther Oursel.

2 Femme du pasteur Samuel Mettayer, de Saint-Quentin.

Frédéric de Coninck à sa mère Catherine Crommelin, à Rouen

Greenwaycourt, le 21/31 juillet 1686.

Il a passé icy un des Messieurs Serrurier¹ qui a eu le bonheur de se sauver ; il m'a dit que si ma maîtresse alloit a S^t Quentin, elle passeroit aussitost, y ayant quantité de personnes qui ne font autre metier que de sauver du monde...

*Jean de Coninck à son frère Frédéric de Coninck, à Greenwaycourt*A Rotterdam, ce 3^e aoust 1686.

On dit qu'un chat échaudé a peur de l'eau ; je veux dire qu'estant sorty de France pour la persécution, les desseins du Roy d'Angleterre me font craindre quoy qu'on en veuille dire, car je suis persuadé qu'il n'a pas trop bon dessein pour la Religion, non pas que je croye que jamais il puisse jamais faire dominer la Papauté en Angleterre, mais qu'il fera pour cela tous ses efforts et qu'il est facheux d'estre dans un pays déchiré par des guerres civiles, sy il fait eclatter ses résolutions, ce qu'a Dieu ne plaise. Sy au contraire estant bien sagement conseillé, il laisse son Royaume en paix, je ne dis pas absolument que je ne quitteray pas la Hollande, laquelle a bien fort le don de me deplaire aussy bien qu'a ma femme et a beaucoup d'autres françois, y en ayant plusieurs qui tournent vers Angleterre, du nombre desquels est le porteur de la présente...

... J'ay aussy bien que vous compassion de notre pàuvre mere. Elle est presentement a Paris aupres de grand mere qui a gagné ses proceds avec depends et interests. Elle doit estre bien tost de retour a Rouen, ou j'espere qu'elle travaillera a retirer ma pauvre petite Catin d'ou elle est afin de me la faire tenir...

Mademoiselle Genevotte Lelarge², couzine de Mad^{lle} Mayon, et qui demeuroit a Rouen chez M^r Camin, est venue faire icy abjuration de la Papauté, et professer la vérité, ce qu'elle a fait depuis 8 ou 10 jours, mais secrettement dans le consistoire a cauze de son pere et de ses autres parens, auxquels on craind que cela estant mandé a Rouen ne leur causast quelque facheuse affaire. Il se sauve tousjours quelqu'un et il ne se passe guere de dimanche, et mesme sur la semaine, que quelqu'un ne fasse reconnoissance. Il y en eust encor quatre dernièrement...

1. La famille Serrurier était une des plus notables familles protestantes de Saint-Quentin.

2. Fille de M. Lelarge de Dieppe.

Frédéric de Coninck à son beau-frère Jean Camin, à Rotterdam

Greenwaycourt, le 18/28 aoust 1686.

Ma maitresse me fait esperer qu'elle sera icy avant la S^t Michel, et elle me donne toute puissance et autorité de commencer mon etablissement. Il y a icy proche une tres belle et bonne terre, mais comme elle est un peu trop etendue pour moy pour un commencement, mon oncle quy fait des merveilles et quy souhaite de s'aggrandir en prendra la moitié...

*Catherine Crommelin à son fils Frédéric de Coninck
à Greenwaycourt*

A Paris, ce 21 aoust 1686.

Mon tres cher fils, je suis de retour en cette ville, ma chere mere m'ayant mandé de venir incessamment pour l'assister en sa maladie, ayant été prise rudement et violament. Dieu l'a retiré le 9^e a 10^e jour de sa maladie¹, avec une constance admirable et fermeté d'esprit, le 16 du courant. Tu peu penser, mon cher enfans, combien cest separation m'a été douloureuse, de me voir privé des sy douce consolation dont j'ai tant reçu en toute mes afflictions. Je ne la regrette point, car ce seroit offencer dieu et elle est morte de la mort du juste. Cette bonne mere a donné a tous sa benediction, a tous ces enfans et petits enfans...

... Quant a ta chere maitresse, ces cautions sont deschargé, et elle a receu six cent livre. Ne vous metté en peine de rien, vous savez ce que je suis; crois que je cerche tous les occasion, cela est difcil assez; armé vous de patience, dieu achevera son œuvre quant il luy plaira...

A Rouen, ce premier octobre 1686.

Il y a longtems que je n'ay entendu parler de nostre pauvre Mayon, je ne say sy elle est encor a Paris; cela est facheux que l'occassion ne ce presente. J'ay creu que l'affaire estoit infaillible par ou tu luy avois mandé. Je vous assure que cela est bien difficile, ceux de dehors ne le peuvent croire. Il y a des heureux et des malheureux, M^r Coigniard confisseur est arrêté a Paris, et des gens en peine pour luy...

1. Elle était âgée de 77 ans. Son fils Jacob nous dit qu'elle fut « enterrée dans le cimetière de l'église Saint-Sulpice, sous la persécution » (Généalogie des Crommelin, *Bull. du prot. franc.*, 1838, p. 485).

*Catherine Crommelin à Mademoiselle de la Tour¹,
chez Monsieur Duhamel, marchand à Rotterdam*

A Rouen, ce 27 octobre 1686.

Ma chere fille, je ne scay assé remercier la bonté de dieu de ce qu'il vous a fait parvenir dans le pays de benediction, dieu en soit loué ! Je suis fachez qu'il vous a arrivé de tomber et que vous est blessé au bras, que j'espere avec le tems que cela se passera que j'apprendray bien volontier. Il commençoit fort a m'ennuier de n'avoir pas de nouvelle, vous avez fait un agréable surprise. Ma fille Camin² a été bien ravie de vous voir et sans doute le reste des amis. Je m'imagine que mon cher Frederic ne se sent pas de joye, esperant dans peu posseder celle qu'il y a longtems qu'il attends. Dieu, par sa bonté, vous veille bien tot joindre pour sa gloire et vostre salut. Je vous prie, quand vous serez au lieu dessirez, de vous souvenir de moy et de mes filles, et sy nous y pourrions gagner nostre vie dans une ville a tenir boutique, ou a la campagne comme vous...

... Ils sont fort rejouye ché M^r Hubert³ de vostre arrivée. Je vous embrasse de tout mon cœur. Par occassion, mandé moy combien vostre voiage vous a coulté et s'il y a du risque. Jusque a presant, on ne nous a rien dit icy...

Jean de Coninck à son frère Frédéric de Coninck à Greenwaycourt

A Rotterdam, ce 28^e octobre 1686.

Je profite pour vous écrire, de l'occasion de Mad^{lle} Mayon, laquelle m'a agréablement surpris il y a aujourd'hui huit jours, estant venue se débarquer directement devant chez nous. Je vous assure que j'en ay esté dans de grandes inquiettudes par les nouvelles que l'on reçoit icy continuellement des gens que l'on arreste sur les frontières ; mais elle a heureusement éprouvé que qui se confie en Dieu et luy demeure fidelle en est protégé. Il est bien glorieux pour elle d'estre ainsi sortie sy avantageusement, en ayant par sa patience et sa perseverance vaincu tant d'obstacles, voila donc ainsy vos vœux exaucez et les notres...

... Je travaille a retirer notre pauvre malheureuze Catin de France, ce a quoy j'ay bien de la peine a reussir. J'en attends tous les ordinaires des nouvelles : Dieu veille qu'elles soient bonnes et que je la puisse rechaper de la cruelle main de nos

1. Il s'agit évidemment de Marie Camin.

2. Catherine de Coninck, femme de Jean Camin.

3. M. Etienne Hubert, de Rouen, où logeait Marie Camin.

persecuteurs. C'est notre mere qui se mesle de cette affaire. J'ay envoyé desja une fois d'icy une femme pour l'aller querir, mais elle m'a trahy en ayant pris mon argent, et amené l'enfant de Godeffroy frere de Pierre¹; et j'ay encor offert a une personne deux cents francs de recompense, sy seulement il vouloit me l'amener jusqu'a Gand : j'en attends le resultat...

Robert Oursel à son frère Frédéric de Coninck, à Greenwaycourt

Rotterdam, le 29 octobre 1686.

En vérité, mon cher frere, il est inexprimable quelle joye nous avons tous eue et que j'ay ressentie en particulier de voir icy apres tant de peines et de fatigues Mademoiselle Camin, rechapée du naufrage, victorieuse de la cruauté et de la tyrannie de nos ennemis.....

... Il faut presentement que je cherche a gagner ma vie puisque mon pere ne peut plus me l'adonner ; je vous seray eternellement obligé, sy vous voulez bien prendre la peine d'en parler, mais je crains fort de n'estre pas heureux, car je croy qu'il en est de mesme vers chez vous qu'icy ; contre une place, dix garçons. Je scay tenir les livres, le hollandois et un peu d'allemand ; a l'egard de l'anglois, je l'aprens tous les jours...

*Catherine Crommelin à sa belle-fille Marie Camin,
à Greenwaycourt*

A Rouen, ce 15 novembre 1686.

Ma tres chere fille, cette avec joye que j'ay receu la vostre du 4 courant. Je loue et remercy dieu des toute les grace qu'il vous a fait de vous avoir preservé de tous dangers et qu'il vous a rendu au port desirez, ou vous avez trouvé mon cher enfant en santé... Mandé moy tout du long comme vostre voyage-c'est passée et ce qu'il vous a couté par tout et quelle route. Voila le dessains de ma fille Manon reculé pour cette année...

... Mon dessains ne reusit a rien, car pour cette entreprise, il faut de l'argent. Je n'en ay point ; pour une seulement il a couté a Mad Le Baillif plus de 50 louis, elle est bien grosse, sa compagnie a resté. Sy le cousin Laurens² avoit voulu, lequel a venu icy, il m'auroit bien fait le plaisir pour une qu'y ne m'auroit pas

1. Pierre Godefroy, de Rouen, s'établit par la suite à Amsterdam où il fonda une maison de commerce sous le nom de « Godefroy, Du Long et Cie ».

2. Pierre Laurens, fils de Thomas Laurens, épousa à Londres, le 11 mars 1655, Sara de Leau, fille de Jacob de Leau, et petite-fille de Jean de Leau et de Jeanne Crommelin.

beaucoup couté. Terotte a été toute prette ; celle la gagneroi bien sa vie a travaillé. Cerché quelque occasion d'amis, mes chers enfans, informé vous a quoy je pourois m'establir, soit à la campagne, ou a quelque petite ville a vendre quelque chose ou a tenir boutique, qu'y me seroit plus doux, vos sœurs a apprendre a des filles et me ditte vos sentiment...

... Le parlement est rassemblée, M^r Le Gerchois ¹ a fait une sy belle harangue sur les ministre, qu'il ne les falloit pas a'voir laisser sortir, et que sont des empoisonneur, qu'ils jeste leur venin et qu'ils nous fortifie ; les conseiller tournoit la teste pour rire. Le bruit court qu'on laissera vivre en repos les gens et ordre aux curé d'enterer les morts, mais le bruit court que ché vous, que ce vas etre pire qu'icy ; ditte m'en un mot, et aussy de ce vous allée faire...

... On me fait esperer que j'auray dimanche prochain notre petite marchandise ². Je crois que son pere vous en aura assée parler a Rotterdam ; le maître ou elle est est un fripon. Mon frere Jacob demeure a S^t Quentin, vous luy pouvé écrire. Vous pouvé adresser les lettre que vous m'ecriré à M^r Pierre Le Febvre ³ proche de la porte de Paris...

*Catherine Crommelin à son fils Frédéric de Coninck
à Greenwaycourt*

Rouen, ce 13 decembre 1686.

• On ne nous die pas un seul mot a presant, l'esperance nous fay vivre...

... J'ay bien du chagrin que Mad^{lle} Mettayer avec ces 2 plus jeune filles sonte arresté a Valensienne ; la pauvre Van Emmerique ⁴ y est aussy. On dit qu'on a ouvert les prisons sur toute la frontière, je ne say s'il seront de ceux-la...

A Rouen, ce 31 et dernier de l'an 1686.

On nous fay esperer qu'en bref nous vairons nostre delivrance en France, tous les gens de calité nous l'assure, il n'y faut cependant fier que de bonne sorte. Du moins, mon fils, attendé encor

1. Le procureur général au Parlement de Normandie Le Guerchois fut un des adversaires les plus fanatiques des protestants.

2. Catherine de Coninck, fille de Jean, âgée de un an et demi, et que ses parents tâchaient de faire sortir de France.

3. Pierre Le Febvre, de Rouen, époux de Rachel Testart, nièce de Catherine Crommelin.

4. François Van Emmerick, de Rouen, avait épousé Anne Vanderschalque, baptisée le 1^{er} janvier 1638 à Quevilly, fille de Albert Vanderschalque et d'Anne Crommelin.

un peu ou un année ; et tachez de vous attacher a apprendre quelque chose. Il y a des mes amis en Hollande quy apprennent a imprimée des toille comme ceux des Inde, ainsy vous pouvez apprendre a faire quelque ouvrage quy soit aisée et qu'on ne fait pas en France, car quy say sy vous n'y reviendrez pas ; vous en allant, vous perdé tout. J'apprend qu'il y a 200^l de rente a Abeville. Peut-aitre que vous y pouriez establir, sy c'est le bon plaisir de dieu de nous redonner sa paix...

... Si nous retenons vos papier, ce n'est que pour vous mettre a couvert en cas qu'on vînt pour faire recerche. Mr Oursel dit donc que vous feriez bien de luy renvoyer le papier dossée de receu du restant datté du jour precedant vostre despart de Rouen, et qu'il fera tout son possible d'y satisfaire au plus tot. Si nous avons le malheur de vivre icy tousjour comme nous faisons, et qu'il n'y ay point d'esperance, je suis résolu de toute abandonner et me mettre en service en pays estrangers. Le bruit est grand que les pors vont estre ouvert ; on nous repais de belles esperance, le roy voit que son royaume est perdu...

A Rouen, ce 13 février 1687.

Je suis acablé de douleur, car ce tems d'affliction nous terrasse. Sy j'avois de quoy, cette a dire de l'argent, je ne serois plus icy ny vos soeurs. On m'a dit qu'a Dieppe on passe a bien plus juste prix que par cy devant, mais quant je considere qu'il me faudroit partir sans rien et aller tendre la main ou me réduire a servir, j'avoue que je ressemble a la femme de Lot. A mon grand regret aussy tu t'en vas, mon cher fils ; sy dieu me faisoit la grace de tourner ou tu est, je n'y trouverois plus d'asille. Dieu veille avoir pitiez de nous ; nous somme fort menacez pour le mois prochain, car ils ne scave plus quelle rage dire de nous, nos ennemis ce voient frustrés de leur attente, qu'aux lieuz d'aller avec eux, nous nous en eloignons : cette dieu quy accomply sa force en nostre infirmité. On dit qu'au Conseil qu'il ont peur, que la prophésie de Mr Du Moulin s'accomplie ¹...

... Vous aurez apris la mort du pauvre Mr Noé Camin ² quy est decédé proche de Dieppe il y a desja quelque tems. J'apprend que ma pauvre niepce Testardt ³ est demeuré vefve avec 2 enfans

1. « M. du Moulin croit le rétablissement de l'Eglise en 89 suivant les prophéties » (*II^e partie de l'Histoire de l'Eglise réformée de Dieppe*, Rouen, 1903, t. II, p. 71). M. Garreta (*ibid.* p. 162) pensait qu'il y a là confusion entre Pierre du Moulin et Pierre Jurieu. L'ouvrage de celui-ci sur l'*Accomplissement des prophéties* parut à Rotterdam en 1686, Pierre I du Moulin et ses fils Pierre II et Louis sont morts avant 1685.

2. Sans doute oncle de Marie Camin.

3. Marie Crommelin, fille de Louis, avait épousé le 12 février 1682, à Saint-

et sans bien, ma soeur sa mere est bien affligé. On m'a dit que Mad^{lle} Testard de Paris belle-soeur est en prison avec 2 enfans. On espere icy la liberté des prisonniers ; M^r Isaac Le Febvre est horz des Cordeliers soub un caution fort mediocre. Je n'ay sceu que luy quy soit sortie de ceux quy n'ont point signé. On a fay partout des grande jouissance pour la santé du roy, chaque corps des mettiers ont fay en particuliere, jusqu'aux poissonniere et herbiere ; on n'a jamais veu telle chose. Dieu veille incliner le coeur du roy au repos de son peuple...

Catherine Crommelin à son fils Frédéric de Coninck, à Rotterdam

Au Havre, ce 18 juin 1687.

... A l'esgard de ce que vous attendé, M^r Oursel a tousjour eu une bonne disposition de ne jamais rien mal user envers vous, et il nous auroit envoyé ce que demandé avec tant d'empressement il y a longtems, s'il n'eut preveu des suite facheuse quy arrive incessamment par le despart de quantité de monde. Roudiere ¹ ne dort point, et il descouvre tout comme voyez, puisque le bien d'Abbeville est confisqué. M^r P. Godin ², quy a perdu sa femme estant decédé depuis 12 jour, est en peine pour le bien de sa fille Melle quy est aussy arresté...

... On nous laisse presantement en tranquillité, le despart de tant de monde les estourdy. O, seigneur Jesus, ayé pitié de nous ! Je ne disimule rien a personne, et que je suis de ma religion plus que jamais, et que c'est la religion de Jesus Christ et de ces apotres. Dieu nous fasse la grace de demeurer fermes en sa S^{te} Alliance...

Catherine Crommelin à son fils Frédéric de Coninck, à Schiedam

A Rouen, ce 13 novembre 1687.

... C'est ce miserable jardin ³ que je crains quy vous fasse decouvrir au regard de Roudiere, car chacun say que vous y

Quentin, Isaac Testard, de Blois, fils du pasteur Paul Testard, habitant Londres.

1. Roudière était chargé d'inventorier les biens des protestants fugitifs. Dans un ms de la Bibl. hist. prot. (*Bien des religionnaires fugitifs*) on lit : « Compte de Roudière, art. 44 : « Vu jardin à Rouen qui a appartenu à Jean Camin, hors le pont rue d'Elbeuf, occupé par le sieur Nicolas Cousin, « prêtre ».

2. Pierre Godin, du Havre, habitait non loin des Oursel, rue d'Estimaucville.

3. Ce jardin, qui se trouvait hors ville, est nommé « La Pareille » dans les lettres de famille. Il comprenait une maison, qui était sans doute la résidence d'été des de Coninck du temps où ils habitaient Rouen.

avez interest. Il y a 40 jardin a louer hors le pond, et dans la ville a choisir des maison de 4 cent lt pour 2. On nous veut retenir par force ; on a depuis peu publiez un arrest de pendre ceux quy ayderoit a nostre evasion, cela n'empechera pas, chacun se tire et abandonne tous les fonds. Dieu aura pitié de nous par sa grande bonté et misericorde...

Au Havre, ce 10 janvier 1688.

... Pour vous dire comme nous vivons presantement, on ne die rien, chacun fay sa devotion en sa maison et chante les pseume, qu'on entend bien. Il y a des apostre en ce quartier quy preche la parole de dieu, on le say bien, on n'en fay plus de recherche. Dieu par sa bonté veille tellement ralumer les flambeau de son evangile, en telle sorte qu'elle puisse esclairer les plus ignorans et que tous viene a la parfaite cognoissance de Nostre Seigneur Jesus Christ. Amen.

Au Havre, ce 17 aoust 1689¹.

Sy la declaration est general que le roy a passé le 30 juillet, quy porte que pour tous ceux quy ont des marris ou pere, freres quy sont dans les pays estrangers quy ont pris les armes contre luy on fera sortir hors le royaume les reste des familles et tous leur biens confisqué, et on dit que cest desclaration s'estendra plus loin, et qu'on fera tout sortir, quant a moy, on ne me peut faire plus de joye, quoy que je viene sur l'aage. Je me reduiray a tout ; dieu veille disposer de nous comme il luy plait. Il y a bien de la misere, et on ne say quelle mesure prendre pour gagner son pain...

Au Havre, ce 5 décembre 1691.

Dieu nous donne sa paix et le repos de nos ames, nous parlons aussy haut que jamais, nos adversaire sont bien radoucit, il ayme le gens quy demeurent fermes ; ce bon dieu viendra a nostre secours. Dieu m'a fait la grace de trouver a Rouen et a Paris de la consolation, quy m'a esté un grand soulagement.

1. Un recensement des « nouveaux convertis » de la ville du Havre eut lieu en février 1689. Parmi eux, l'on trouve : Rue Semaufville (d'Estimaufville), maison Oursel : *Robert Oursel*, sa femme, 3 filles. Un fils absent en Hollande. — En 1699, nouveau recensement. A cette époque, nous trouvons : *Robert Oursel*, marchand, *Marie Oursel*, sa fille, 41 ans (en réalité 31), *Esther Oursel*, sa fille, 36 ans (en réalité 29), *Rachel Oursel*, sa fille, 26 ans. *Anne Godard*, servante, 30 ans. A une maison au Havre et un héritage à Saint-Martin-au-Bosq et l'autre à Rolleville, peut avoir 800 francs de rente (*Amphoux, Hist. du Prot. au Havre*, p. 409 et 414.)

Catherine Crommelin mourut au Havre le 19 décembre 1694, épuisée par toutes les épreuves auxquelles elle fut soumise durant les dernières années de sa vie. La mort de ses fils Jean et Robert, et les persécutions continues dont elle était l'objet de la part de son fils François l'affectèrent profondément; après avoir languie quelque temps, elle mourut paisiblement, ayant donné sa bénédiction à toute sa famille. Son acte de décès n'a pas été retrouvé dans les paroisses catholiques de la ville du Havre, ce qui prouve qu'elle refusa les sacrements, et qu'elle fut inhumée clandestinement en propriété privée.

Son mari lui survécut jusque vers 1708. Quant à ses filles, la plus jeune, Ester, quitta le Havre vers 1698 et épousa Philippe Meusnier, négociant à Amsterdam. Les deux aînées, Marie et Rachel, ne quittèrent le Havre qu'en 1714 et se fixèrent en Hollande, où Rachel épousa vers 1716 le pasteur Abraham Bilbaut. Marie Oursel, désormais seule, s'établit à Berlin en 1725, et y mourut vers 1744.

PH. MIEG.

Spécimen des signatures de trois des correspondants ci-dessus :

Catherine Crommelin

Frederic DeCominck M

Marie Camin

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

ET COMPTES RENDUS CRITIQUES

François Baudry, *La Révocation de l'édit de Nantes et le protestantisme en Bas-Poitou au XVIII^e siècle*. Trévoux, J. Jeannin, 1924, in-8, ix-584 pages, cartes.

Voici sorti de presse un travail que M. Weiss signalait ici dès 1913 (p. 91), alors qu'il venait d'être présenté comme thèse à l'École des Chartes, où il avait valu à François Baudry un rang distingué et un prix. Nos lecteurs savent aussi, par plusieurs notes de M. Weiss (année 1914, pp. 293 et 351), que l'auteur, « jeune homme sans prétention, d'allure simple et sérieuse », mourut « en brave parmi les braves », le 25 décembre 1914, devant Steinbach¹.

« Si je tombe, avait-il écrit, ce sera en bon catholique, en bon Français, en bon Vendéen ». Son œuvre prouve qu'il avait travaillé comme il est mort. Attiré vers l'histoire du protestantisme par l'amour du passé de sa province, ce Vendéen sympathisa avec les souffrances des huguenots vendéens, unissant sans doute ceux-ci, en son estime, aux chouans qui suivirent, dans une autre tourmente, le petit-fils d'une huguenote, Bonchamps. « Quelque sort, lit-on à la fin de son étude, que l'avenir réserve au protestantisme en Bas-Poitou, il s'est du moins illustré par sa vaillante résistance à la persécution, et les actuels réformés vendéens peuvent être fiers de leurs ancêtres ». La haute conception qu'il avait de sa foi et de sa tâche d'historien n'était point faite pour contrarier de tels sentiments.

Des dispositions de cette nature concourent avec une docu-

1. Voir la notice consacrée à F. Baudry, accompagnée de son portrait, dans *L'École des Chartes et la guerre* (Paris, 1921), p. 99. On trouvera dans ce *Livre d'Or* des cinquante et un chartistes morts pour la France le souvenir de six protestants au moins : Eugène Berger, Maurice Dieterlen, Georges Mathieu, Robert André-Michel, Marc Morel, Jules Pandin de Lussaudière.

mentation abondante (puisée à une dizaine de dépôts d'archives et de bibliothèques) à rendre le livre de Baudry aussi captivant qu'instructif. Le ton n'en est certes pas hagiographique. Des hommes vrais y vivent, plus émouvants d'être des hommes et non des « héros » : ceux par exemple qui, à Moncoutant, se lançaient à l'attaque en criant : « Nous nous..... de vous, du grand prévôt, de la maréchaussée, et de tout ce qui pourra arriver, heureux si nous mourons martyrs » (p. 204) ! Il ne nous déplait pas que les ministres poursuivis aient été « braves » dans tous les sens de ce vieux mot : en voici un paré d'« un justaucorps brodé d'or et d'argent, monté sur un très bon cheval » (p. 96) ; en voici un autre « jeune, de belle taille, portant les cheveux courts, un justaucorps gris blanc avec des boutons de métal, un manteau brun galonné d'argent, et sur la tête un chapeau noir aussi galonné d'argent » (p. 108). Certains tableaux sont particulièrement réussis. Tel est celui des protestants de Moulleron se rendant de nuit au culte : « Les catholiques épouvantés voyaient les huguenots passer à la tombée du jour par bandes, tant à pied qu'à cheval, six, sept, huit, neuf personnes, tendant de tous côtés vers le lieu d'assemblée : on les entendait s'interroger à voix haute sur leurs paroisses d'origine, se demander la route à suivre. Le jour couché, on en rencontrait encore marchant sourdement à la cachette, en files silencieuses, repoussant sans répondre ceux qui les interpellaient au passage ; des femmes allaient, sautant les échalliers, se cacher dans les genêts quand passait un papiste, pour se relever ensuite et rejoindre la troupe en marche dans la brume de l'hiver » (p. 95). Citons aussi le beau récit de l'assemblée à la Débutrie (p. 107).

Parmi les réformés du Bas-Poitou les uns, après la Révocation, émigrèrent, les autres restèrent dans leur pays d'origine ; de ces deux attitudes le livre de F. Baudry met parfaitement en lumière les résultats fort dissemblables. L'émigration y est étudiée avec un soin tout particulier : un « Catalogue nominatif des émigrés protestants du Bas-Poitou » tient 90 pages. D'après notre auteur il y aurait eu 2 000 émigrés sur une population moyenne de plus de 10 000 réformés. Mais plutôt que d'épiloguer sur ce chiffre il est intéressant de constater les effets de l'émigration. Effets désastreux, moins pour le pays que d'autres causes, purement économiques, contribuaient au même moment à appauvrir, que pour l'église protestante de Vendée : car d'une part les familles fugitives étaient perdues pour elle, de l'autre ¹,

1. M. Baudry estime que la Régie des biens des religionnaires fugitifs fut scrupuleuse dans sa gestion. « S'il y eut de l'argent provenant des biens séquestrés détourné de sa destination, ce fut à l'insu du gouvernement et contre ses intentions », (p. 299).

l'attribution aux parents bons catholiques des biens abandonnés faisait de chaque départ une occasion de nouvelles et persistantes apostasies.

● Pour ce qui est de ceux qui restèrent, leur histoire est celle de tous les huguenots qui, tantôt pliant, tantôt menaçant, conservèrent notre foi sur le sol français. Il leur suffit de tenir pour qu'une législation impossible à mettre longuement en pratique, parce qu'inhumaine, fût réduite peu à peu à néant. Ils le firent avec ce mélange de déférence pour les autorités légitimes, d'indépendance et de vigueur, qui rend si intéressante l'attitude de nos ancêtres au XVIII^e siècle. Les Camisards les dispensèrent, hormis de rares incidents, d'avoir à prendre les armes : mais ils surent dans la paix se faire respecter en exerçant simplement leurs droits.

Dans cette entreprise ils ne furent pas peu aidés par les bons rapports qu'ils eurent le plus souvent avec leurs compatriotes catholiques. Lorsque, le 1^{er} juillet 1719, le proposant Jean Martin fut conduit à Benet pour y être pendu, une partie des catholiques avait quitté le bourg avec tous les réformés en signe de protestation, et le bourreau eut grand peine à trouver une échelle (p. 169). Après l'affaire de Moncoutant, le 6 juin 1749, tous les habitants catholiques du village de Vellandin présentèrent une requête en faveur d'André Bridonneau, « qu'un ennemi secret accusait d'être prédicant, quoique cette calomnie fût assez notoire, aussi bien que son ignorance en matière de religion ». En réalité sa qualité de prédicant était absolument certaine et les 27 signataires de la pétition n'agirent que par bienveillance pour leur compatriote (p. 208). Ne voit-on pas d'ailleurs l'évêque de La Rochelle tolérer dans sa ville, en 1728, un pensionnat où l'enseignement religieux protestant était, pour le déguiser, confié à un « maître de musique anglais » qui faisait chanter à ses élèves les psaumes de Marot (p. 179) ! Les mariages mixtes étaient courants et faisaient faire aux huguenots tant de progrès¹ que l'évêque de Luçon, Barrillon, en réclama en 1698 l'interdiction (p. 123). Dans le Bas-Poitou comme ailleurs la séparation profonde qui existe actuellement entre protestants et catholiques ne date pas de la période du Désert, mais de la Révolution.

Une constatation semblable peut être faite en ce qui concerne les effectifs de l'église réformée vendéenne. Les persécutions ne les avaient pas abaissés sensiblement. « En fait, le nombre des protestants s'était non seulement maintenu, mais avait augmenté dans beaucoup de paroisses : de la fin du XVII^e siècle au milieu du XVIII^e, les huguenots passent de 430 à 800 au Boupère, de 230 à 400 à Saint-Prouant, de 250 et 500 à 400 et 900 à Pouzauges-

1. Il en était de même dans le Bas-Languedoc. Cf. notre étude sur *La vie des protestants au XVIII^e siècle dans le Marquisat d'Aubais* (Bull. 1923).

la-Ville et au Vieux-Pouzauges, de 1 000 à 1 500 à Mouchamps... Dans ces trois paroisses ils étaient bien plus nombreux que les catholiques... Bien que cela semble assez paradoxal, c'est la Révolution qui a causé la ruine du protestantisme en Bas-Poitou ; il avait assez bien résisté à un siècle de persécution ; il ne put le faire au bouleversement qui accompagna la « grande guerre », comme disent les Vendéens ; les huguenots se déclarèrent en général pour la République, beaucoup quittèrent leur pays, se réfugiant notamment à Cognac et à Saintes ; d'autres périrent ; les petites communautés furent dispersées, si bien qu'en 1803 on ne trouvait plus sur l'ancien territoire du Bas-Poitou qu'à peine 4 000 protestants, moins que quarante ans plus tôt en pleine période du Désert » (p. 320).

Nous voudrions avoir fait pressentir aux lecteurs du *Bulletin* le grand intérêt de cette œuvre, témoignage savant, loyal et vivant à la gloire des réformés vendéens. Que la famille de l'auteur soit remerciée ici de ne pas l'avoir laissée inédite. Aussi bien, en la publiant, a-t-elle multiplié autour de la mémoire de François Baudry cette haute estime et ces regrets auxquels nous, protestants, devons joindre de la reconnaissance.

EMILE-G. LÉONARD.

La prétendue glorification de Bellarmin.

Il s'agit encore d'une brochure d'I. de Récalde, l'infatigable adversaire des Jésuites, intitulée : *Un saint Jésuite. La cause du vénérable Bellarmin*. (Librairie Moderne, 1923, 264 p. Prix : 4 francs.)

L'auteur affirme, pour commencer, n'avoir « aucune raison personnelle » de s'opposer à la canonisation de Bellarmin. « Il s'agit seulement de donner la réponse exacte des faits à certaines allégations audacieuses de la Compagnie en faveur d'une insoutenable thèse. » En d'autres termes, il ne s'agit pas de savoir « si Bellarmin mérite d'être canonisé ou même d'être déclaré Docteur de l'Église », mais si « tels arguments, fournis par la Compagnie, tels procédés, employés par elle pour arriver à ce résultat passionnément souhaité, sont légitimes ou même tolérables... » On le voit, c'est une querelle de famille qui ne nous regarde pas et même a peu d'intérêt pour les gens du dehors et guère plus pour l'Histoire. Cependant, il peut y avoir un intérêt psychologique et moral à connaître de plus près la mentalité de certains contemporains, qu'un abîme sépare de notre mentalité.

Donc, l' « unique souci » de l'auteur étant « de placer à la portée du public une question difficile, débattue depuis trois siècles, agitée par les meilleures têtes du monde chrétien », il réédite « les pièces principales du procès, à savoir l'*Autobiographie* de Bellarmin, le *Votum* du cardinal Passionei et la lettre de Bellarmin à Clément VIII. »

Rappelons que Bellarmin, né en 1542, arriva à Louvain en 1569 et y ouvrit l'École théologique, la première que les Jésuites eussent la permission de fonder, et écrivit son *Autobiographie* en 1613 « à la prière d'un ami ». Cet écrit n'est qu'un tissu de « fatuités d'une mesquinerie déconcertante qui frisent le ridicule ou l'inconscience... sans un cri qui rende le son plein, franc et pur d'une âme ».

La deuxième pièce importante du recueil est le *Votum* ou suffrage du cardinal Domenico Passionei, c'est-à-dire l'avis motivé par lequel il déconseille au Pape, de consentir à béatifier Bellarmin en 1753 comme le demandaient les Jésuites. Il résume ainsi ses objections : « Les périls du dehors que créerait (en raison des réclamations des hérétiques) une béatification imprudente de Bellarmin, méritent certainement l'examen. Néanmoins ils ne sont rien encore au prix du péril intérieur que ferait courir à l'Église, en ce procès, le manque de preuves montrant clairement l'héroïcité des vertus du cardinal ». La troisième pièce est une lettre de Bellarmin au Pape sur la réforme de l'administration ecclésiastique, et surtout la conduite à tenir à l'égard des évêques.

Nous n'avons pas à entrer ici dans plus de détails sur ce débat quelque peu puéril. Ceux qu'on vient de lire suffisent à orienter le lecteur curieux d'une question aussi spéciale.

TH. SCH.

Bellarmin a été béatifié le 15 avril 1923 (cf. Emerich RAITZ, *Der ehrwürdige Kardinal Bellarmin*, Fribourg en Brisgau, 1921, 230 p. in-8; J. THERMES, *Le bienheureux R. Bellarmin*, Paris, Lecoffre, 1923, 204 p. in-12); (la *Revue historique* de nov.-déc. 1923, p. 259, objecte avec raison : « Où le P. Thermes peut-il avoir trouvé (p. 52) que Bèze « frappant de sa main un exemplaire des *Controverses*, dit : « Voilà le livre qui nous a perdus » ?) Le P. Raitz prête à Bèze le même propos (N. D. L. R.).

A TRAVERS LA PRESSE

Revue française.

Le grand-père de Pascal était protestant. — A propos du troisième centenaire de la naissance de Pascal ont été publiés, entre autres, deux documents nouveaux :

« Le premier, fruit des explorations de M. Rouchon, archiviste du Puy-de-Dôme, plaira à quelques amis de Pascal. Le père de son père, ce Martin Pascal, époux de Marguerite Pascal de Mons, d'où procède la fusion, jusqu'à ces derniers temps confuse, des deux familles Pascal, semble avoir donné dans le calvinisme. Son nom, qui ne peut guère être celui d'un sosie, se trouve au « Roolle de ceulx d'entre les habitants de la ville et cité de Clermont, qui ont prins, pourtié et exercé les armes contre le Roy en 1567 ». Mais il est mentionné parmi « ceulx qui ont abjuré ¹ ».

« Le second document est l'élégante brochure : *Blaise Pascal. Quelques souvenirs sur Lui et les Siens*, éditée par la munificence de la municipalité de Clermont-Ferrand ².

« ... L'ample généalogie de Pascal, qui ouvre ce recueil, est la mise au point de celle dont je traçai l'ébauche dans les *Débats* du 27 septembre 1907. Me référant aux *anas* du vieil annaliste clermontois Pierre Durand, j'y indiquais — indication relevée depuis dans les notes de la grande édition Brunshwicg — que les Pascal, ancêtres *paternels* de Martin Pascal, étaient originaires de Cournon, en Limagne, près de Clermont.

« ... Plusieurs terriers du quinzième siècle, conservés au château de Gondolle, à deux pas de Cournon, mentionneraient, sis sur Cournon, un moulin des « Pascaux », pluriel plébéien et profession qui, dans sa bonhomie rurale, teinte d'un reflet de Jean de La Fontaine les visages inconnus de ces « Pascaux » antérieurs à Pascal. — A. O. »

(*Journal des Débats*, 19 août 1923.)

Lamennais à Genève. — La *Revue des Deux Mondes* publie des lettres inédites de Lamennais à Saint-Victor. Plusieurs sont écrites de Genève pendant que Lamennais y achevait la traduc-

1. *Listes des protestants de Clermont (Auvergne)*, 1567-1574. Extrait de la *Revue d'Auvergne*, organe de la Société des « Amis de l'Université de Clermont-Ferrand ». Clermont-Ferrand, Montlouis, in-8, 16 p.

2. 1923, imprimeries Paul Vallier. Clermont-Ferrand, in-8, 41 p., 14 pl.

tion de l'*Imitation*, et il est assez curieux de lire ces appréciations maussades qui datent de cent ans (10 avril 1824; *Revue* du 15 nov. 1923, p. 429) : « La ville est assez triste; elle ressemble à ses habitants. Leur physionomie sèche, froide et dure a quelque chose de rebutant; c'est le portrait vivant du calvinisme. Les vieillards des deux sexes, et surtout les femmes, ont l'air de sortir de l'enfer, ou d'y entrer. La religion de ces pauvres gens ne leur inspire que la haine; elle est empreinte dans tous leurs traits. Ce sont des figures analogues à celles de nos Jacobins et de nos tricoteuses, seulement avec un peu de cette immobilité que produit une contrainte habituelle...

« ... On ne croit plus ici à rien, et comme le peuple cependant a besoin de croire quelque chose, il se forme de nouvelles sectes » ; [c'est le temps du *Reveil*] ... « Elles commencent par le fanatisme et finiront bientôt par l'indifférence... Si les gouvernements étaient ce qu'ils devraient être, tout ce malheureux pays serait catholique dans dix ans. »

Comment travaillait Th. Dufour. — La *Revue de Paris* du 15 septembre donne une autre note à propos d'un Genevois que notre Comité s'honore d'avoir eu pour membre associé : Th. Dufour; sa fille, M^{me} Noëlle Roger, raconte comment, dès l'âge de vingt ans, il retrouva le texte d'une convention concernant Rousseau. Ce fut l'objet d'une première communication à la Société d'histoire.

« Patiemment, jour après jour, sans relâche, il se courbait sur la page commencée, jamais achevée... Toujours il travaillait à la même œuvre, à la même place..., où il était encore 8 jours avant de mourir... Jamais il n'avait arraché aux textes assez de vérité. Il semble s'être peint lui-même dans ce portrait qu'il fit de son ami Rilliet de Candolle : « Il faut l'avoir vu travailler pour « se rendre un compte exact de la conscience inouïe, du scrupule « extraordinaire, qu'il apportait à la vérification attentive du plus « mince détail. Pour lui rien n'était inutile, rien n'était de trop « dans cette poursuite passionnée de la vérité. » Il écrivait : « On l'a dit avec justesse : le temps n'épargne pas ce qu'on a fait « sans lui. Des investigations consciencieuses et raisonnées « qui, dans la mesure du possible, épuisent le sujet, peuvent « seules donner naissance à une œuvre durable. »

*
* *

La Revue d'histoire de l'Eglise de France (janvier-mars 1923) publie une étude de l'abbé F. Charbonnier sur *La poésie française et les guerres de religion* : étude historique et littéraire sur la

poésie militante depuis la conjuration d'Amboise jusqu'à la mort de Charles IX.

M. Boissonnade, doyen de la Faculté des lettres de Poitiers, dans le *Bulletin de la Section de géographie* du Comité des travaux historiques, et M. Dangibeaud, dans la *Revue de Saintonge et d'Aunis* (n° 8, octobre 1923), étudient la *Marine marchande sous Louis XIV, en Saintonge*. Il est naturellement question, de façon incidente, de maints protestants car « la généralité perdit le tiers de la population pendant la guerre, la misère, et l'émigration des protestants » (*Revue de Saintonge*, p. 310). Parmi les Rochelais qui se fixèrent non, comme le dit la *Revue*, « dans l'État de New-York » (encore inexistant), mais dans ce qui deviendra l'Etat de New-York, « figurait un Allaire, armateur, ancêtre du général américain qui a commandé une brigade dans l'armée Pershing ». M. Dangibeaud publie le texte de plusieurs contrats intéressants (1658-1689).

Dans le *Bulletin de la Section de géographie*, etc. (t. XXXVII, 1922), le commandant Vivielle avait d'autre part recherché les *origines des marais de Blaye et de Conac*. Il combat l'opinion d'après laquelle les travaux de dessèchement auraient été l'œuvre des Hollandais. Aucun nom étranger ne figure dans les contrats. Bradley avec qui Henri IV traita en 1599, était mort avant 1638, date d'expiration de ses privilèges. Il fut remplacé par Siette, ingénieur rochelais.

La *Charente-Inférieure* du 4 septembre 1923 dit que l'archiviste du département, M. de Vaux, a adressé au préfet un rapport sur une récente mission à Londres. Il y a copié nombre de documents sur l'expédition de Buckingham et le siège de La Rochelle en 1627-1628. Les archives municipales ont bien été transportées en Angleterre, mais non à la Tour de Londres. Dans des archives privées, M. de Vaux a vu des lettres écrites par Henri III, Henri IV, Jeanne d'Albret, Condé, Coligny, aux maires de La Rochelle. La *Royal manuscript commission* les fera imprimer aux frais de l'État.

Le livre de M. Louis Bertrand sur *Louis XIV* a déjà fait couler beaucoup d'encre. Voici comment l'apprécie un académicien, M. H. de Régner (*Figaro* du 27 novembre) : « M. Bertrand se montre d'un louisquatorzisme frénétique et surchauffé. Il a reçu, si l'on peut dire, un coup de Roi-Soleil. Les rayons de l'astre royal lui ont tapé sur la tête... Cette admiration le rend d'une humeur exécrationnelle et d'une magnifique intolérance. Toute irrévérence et toute sévérité de jugement à l'égard du Dieudonné lui semblent un crime de lèse-majesté et provenues ou de coupable parti-pris ou de grossière ignorance...

« Il faut l'entendre prendre à partie ceux qu'il nomme dédaigneusement les « historiens » et qui sont plus sensibles aux taches du soleil qu'à son éclat éblouissant...

« D'ailleurs, j'ai trop d'estime et de sympathie pour le robuste talent de M. Bertrand pour ne pas faire passer avant tout le plaisir qu'il me donne. Admettons donc, ainsi qu'il nous l'affirme, que Louis XIV n'a jamais aimé la guerre et n'a jamais été possédé par l'esprit de conquête, que, sous son règne, le peuple fut fort heureux, que *la révocation de l'Édit de Nantes fut un acte sans grande importance*¹, que Louis le Grand apporta toujours à ses amours une parfaite discrétion, même avant d'avoir épousé cette « défaitiste » de Mme de Maintenon, que son égoïsme se confondit toujours avec le bien de l'État et qu'il fut non seulement un grand Roi, mais un saint et un héros. »

A propos des pages sur la révocation de l'Édit de Nantes, voici comment s'exprime très justement M. le pasteur Ponsoye : « M. Bertrand consacre seulement trois pages à cette question qui fut pourtant « le grand dessein ». En principe, dit-il, le roi « s'interdit toute intrusion dans le domaine spirituel ». Mais les innombrables décrets, déclarations ou arrêts portés contre les huguenots prouvent exactement le contraire. « Les huguenots, écrit-il encore, avaient sur le gouvernement monarchique des idées qui ne cadreraient pas avec l'idéal monarchique... Ils avaient traité avec l'Espagnol et l'Anglais et tenté avec eux de démembrer la France. » Alors pourquoi le roi, en maintes occasions, avait-il loué la « fidélité », le « zèle pour son service », l'« obéissance » de ses sujets de la R.P.R. ? Le préambule de l'Édit de révocation ne contient pas la moindre allusion à une attitude politique douteuse des Réformés. Les rédacteurs de l'acte néfaste, qui faisaient flèche de tout bois et n'y regardaient pas de si près dans le choix de leurs arguments, n'eurent *même pas l'idée* d'élever ce reproche, que les écrivains catholiques, à court de justifications, osent formuler aujourd'hui. La thèse de M. L. Bertrand ne tient pas debout » (*Christianisme au XX^e siècle* du 29 novembre).

Revue étrangères.

La *Huguenot Society* de Londres a publié le XII^e volume, n^o 5, de ses *Proceedings* relatant les séances depuis 1921 et renfermant plusieurs notices intéressantes. M. W. H. Manchée décrit *Londres huguenot*, *Charing Cross*, etc., notamment (p. 349) la statue de Charles I^{er} (faite en 1633 par le sculpteur Hubert Le Sueur, élève de Jean de Bologne), la maison du médecin Th. de Mayerne (p. 373), un « *workhouse* » entretenu par les huguenots et sur

1. C'est nous qui soulignons (N. D. L. R.).

l'emplacement duquel s'étendit en 1865 la *National Gallery*, l'église Saint-Martin et son cimetière, etc. On ne parcourt qu'une petite partie du quartier huguenot de Soho, et cependant que de noms et de souvenirs évoqués !

M. W. H. Ward étudie la famille Rebotier, originaire de Saint-Jean du Gard ; M. C. E. Lart publie (p. 408) des extraits des registres de l'Église de La Roche-Beaucourt en Angoumois (1579-1612).

Le *Bulletin de la Société d'histoire vaudoise*, n° 45 (septembre 1923), publie (en italien et en latin) des *Documents d'histoire vaudoise* de 1535 à 1573 (L.-C. Bollea) ; un article (en français, de M. C. Eynard) sur *les Vaudois dans le canton de Bâle* en 1687, avec une curieuse description du Brandebourg (p. 30) et un discours du pasteur Garnier (1688) qui ne réussirent pas à décider la plupart des réfugiés à quitter la Suisse ; les *Mémoires* (en italien) de B. Salvagiot (1686-1688).

A l'assemblée annuelle du 4 septembre 1922, comme certains membres demandaient qu'à l'occasion du 17 février une brochure fût publiée en italien seulement, d'autres membres ont déclaré qu'« ils croient que la Société d'histoire vaudoise a le devoir de concourir par ses publications au maintien et au progrès de la langue française dans les vallées ; l'assemblée, dans sa grande majorité, les applaudit chaleureusement. Il est convenu de faire encore à l'avenir deux éditions de la brochure du 17 février : une en langue française pour les Vallées, l'autre en langue italienne sur des sujets à la portée de nos frères, pour l'Évangélisation » (p. 75).

Les *Bijdragen en Mededeelingen* de la Société historique d'Utrecht publient (t. XLII), le journal du jeune savant hollandais Groen van Prinsterer qui, en 1836, entend à Paris force sermons, est reçu par Guizot, Thiers, Michelet, etc ; (t. XLIII) une lettre de Frédéric-Henri (27 mars 1624) avec d'intéressants détails sur la reine de Bohême, etc.

La Revue historique polonaise *Przegląd historyczny* a commencé une nouvelle série en 1917. Dans le tome I^{er} on remarque un article de M. Jacques Glass sur le *quatrième centenaire de l'introduction de la Réforme en Pologne*.

Le *Courrier protestant de Tchécoslovaquie*, depuis peu publié à Prague avec ce sous-titre français, mais avec le titre *From the Country of John Hus* et un texte anglais, donne dans son numéro de septembre de curieux renseignements sur les *calvinistes slovaques*. Sous le régime magyar, l'élection des pasteurs n'y était qu'une formalité ; leur nomination était réellement

faite par un évêque toujours magyar, comme les pasteurs eux-mêmes. Un mouvement se dessine pour la préparation de pasteurs slovaques et le retour des Églises à un régime plus conforme à leurs origines presbytériennes.

La *Société d'histoire du protestantisme belge* consacre son dernier Bulletin de 1923 à la fête du 1^{er} juillet. Le *Chrétien belge* du 17 novembre décrit le beau vitrail dû à M. Louis Rivier : « Le fond est constitué par la noble et précieuse façade de l'Hôtel de ville de Bruxelles. Sur la place, au milieu d'une enceinte circulaire, entourée d'une foule épaisse, est dressé le bûcher... Les martyrs dirigent leurs regards vers le Christ dont la croix s'élève à droite de la composition. »

La Société Champlain a entrepris au Canada la publication des œuvres complètes du grand Français, probablement protestant d'origine, dont elle porte le nom : le premier des six volumes annoncés a paru en 1922. Nous reviendrons sur cette publication de premier ordre : *The works of S. de Champlain, reprinted, translated and annotated by six Canadian scholars under the general editorship of H. P. Biggar*. I. 1599-1607. Toronto, 1922, in-8°, XVIII-469 p. et 69 planches.

Les marins protestants sous Louis XIV. — Deux ordonnances inédites de 1685. — Ces deux ordonnances, de 1685, mais antérieures à la Révocation, ont été découvertes par M. Rebsomen dans un registre du fonds de l'Amirauté de Guyenne. Elles ne se trouvent dans aucun des nombreux recueils d'édits, etc. concernant la R. P. R. — La première, du 14 avril 1685, défend aux Religionnaires de *faire leur prière autrement qu'à voix basse à bord des vaisseaux marchands et au pied du mât de mizaine*. — La seconde, du 2 octobre 1685, prescrit *d'embarquer à bord des vaisseaux deux tiers de matelots catholiques et seulement un tiers de protestants*. Cette dernière ordonnance a-t-elle pu être appliquée ? On se le demande lorsqu'on se rappelle qu'en 1681 déjà l'intendant de l'Aunis avait cru pouvoir supprimer tous les pilotes de la R. P. R., ce qui avait entraîné des accidents, les pilotes catholiques étant « inexpérimentés ». Le consul hollandais ayant protesté au nom de ses nationaux, l'intendant avait ordonné que chaque bateau aurait deux pilotes, un huguenot et un catholique. Résultat : Les pilotes huguenots firent grève, ne se souciant pas de sacrifier la moitié de leur salaire pour les catholiques. Grâce à l'insistance du consul hollandais, l'affaire avait été jusqu'au roi qui avait donné l'ordre de *faire rapporter celui de l'intendant*. (Voy. *Bull. de la Commission de Hist. des Égl. wallonnes*, V, 158, et *Bull.* 1893, 390).

M. Eug. Moutarde a publié en 1914, à la veille de la guerre qui en a arrêté la mise en vente, le *Journal de Benjamin Cuendet* (son trisaïeul), de *Sainte-Croix, officier de la garde nationale à Lyon* (1769-1815)¹; le mariage de sa fille avec Louis Tattet fut un des premiers célébrés dans le temple du Change, accordé aux protestants de Lyon après le Concordat, le 12 février 1804.

Dans une éloquente conférence sur *Le protestantisme français et ses devoirs présents*², M. le pasteur **H. Barbier** s'appuie d'abord sur « notre histoire et notre tradition » pour montrer comment « nous devons nous posséder et nous donner ». Puisse-t-il inculquer ces nobles principes aux élèves de l'École Sam.-Vincent qu'il vient d'être appelé à diriger !

M. Marc Chalamet fait revivre *Un collaborateur d'Antoine Court : Pierre Peirot, pasteur du désert (1712-1772)*³. Cette monographie est vraiment un modèle du genre. Elle a été écrite, d'après des papiers de famille conservés à Vaugeron, près Vernoux (Ardèche), par un descendant du pasteur du Désert, un jeune pasteur qui a utilisé avec beaucoup de sagacité les documents imprimés et manuscrits dont il disposait et les traditions orales.

C'est une œuvre de vulgarisation hautement louable que poursuit M. le pasteur **Ad. Seitte** en publiant ses *Silhouettes et portraits huguenots dédiés à la jeunesse*⁴ (I. Ph. Hamelin, Palissy, Peloquin, A. du Bourg, Chandieu, etc ; II. Les femmes huguenotes : Jeanne d'Albret, Catherine de Bourbon, etc.) Deux autres séries suivront.

La *biographie du Cardinal de La Rochefoucauld* (1558-1645) par Jean Desbois vient d'être publiée avec une introduction par le comte Gabriel de la Rochefoucauld⁵ qui complète heureusement, par des détails empruntés à la biographie imprimée en 1646 et due au P. de la Morinière, le récit postérieur un peu emphatique de Desbois. Desbois note maint trait du zèle du « grand aumônier de France », qui est « grand ennemi de l'hérésie » (p. 173). Ainsi lorsque Louis XIII, en Béarn, « rendit en personne les preuves de sa piété royale », Sa Majesté « canonisa (sic) hautement le cardinal par un tressaillement de joie et dit : « Ah ! que le cardinal de la Rochefoucauld sera aise ! Il m'a bien sollicité de cette action ». Un peu plus loin (p. 129), Desbois emploie ou rapporte cette expression pittoresque : « Sa Majesté savait fort bien que la Rochelle était la chenillère de l'hérésie ».

J. P.

1. Paris, Fischbacher, 1923, 40 p. in-8.

2. 32 p. in-8, Lausanne, Payot. Deux portraits, planches en fac-similé.

3. 20 p. in-8, Paris, Fischbacher.

4. Deux brochures de 64 p., Paris, 33, rue des Saints-Pères, chacune 1 fr. 25.

5. Paris, Figuière, 1923, 186 p. in-16.

SIX CENTENAIRES

I

1523

Quatrième centenaire de l'introduction de la réforme
à Mulhouse

Le 28 octobre, les protestants de Mulhouse ont fêté le quatrième centenaire de l'introduction de la Réforme dans leur ville. C'est en 1523 que le Magistrat de la petite république prit les décisions qui marquent le commencement d'un nouveau régime dans le domaine religieux et ecclésiastique.

Dans les derniers siècles du moyen âge, la ville, primitivement soumise à l'évêque de Strasbourg, s'était émancipée et était devenue une ville libre, d'abord une république aristocratique, puis une démocratie. Le petit État, englobé dans le Saint-Empire et menacé dans son indépendance par les Habsbourg, maîtres de la partie méridionale du Haut-Rhin, chercha, et trouva en 1515, un appui auprès de la Confédération helvétique, que ne rattachait plus qu'un lien fragile à l'Empire. Avec les confédérés, Mulhouse accepta, en 1516, l'alliance que lui offrit François I^{er} et depuis elle soutint pendant des siècles la grande politique française qui visait à tenir en échec la puissance de la maison d'Autriche.

Après avoir conquis leur indépendance économique et leur autonomie politique, les bourgeois de Mulhouse se sentirent assez éclairés pour comprendre leurs intérêts spirituels et pour prendre l'initiative de réorganiser leur Eglise, les autorités ecclésiastiques s'étant montrées incapables d'en supprimer les abus multiples. Un laïque remarquable, le syndic Osvald de Gamsharst, les dirigea. Il avait été formé à l'école des humanistes bâlois, mais avait peu à peu abandonné leur attitude trop conservatrice et trop hésitante, pour s'inspirer des écrits de Luther et de l'activité de Zwingli. Avant Bâle et même quelques mois avant Strasbourg, le Magistrat de Mulhouse publia, le 25 juillet 1523, un mandement ordonnant aux prêtres de s'en tenir dans leurs prédications à la doctrine du Christ et au pur évangile. En décembre, le Magistrat, revenant sur des ordonnances antérieures, mais leur donnant une portée bien plus grande, exigea de tous les citoyens de se conformer en toutes choses aux prescriptions de l'Evangile. La prédication de l'Evangile et l'application de l'Evangile à la vie journalière, voilà

ce qui caractérise toute la Réforme, et c'est ce que nous trouvons à Mulhouse dès 1523. Des prédicateurs devenus moins célèbres que les réformateurs de Strasbourg, mais bien qualifiés pour leur travail, notamment le Mulhousien Augustin Gschmus, et Prugner, furent les fidèles collaborateurs de Gamsharst. Une réforme scolaire, entreprise tout de suite, aboutit en 1538 à une réorganisation complète de l'enseignement public. Malgré l'alliance indispensable avec un roi devenu l'adversaire de la Réforme, Mulhouse ne sacrifia jamais les intérêts religieux à ceux de la politique, et réussit à consolider le nouvel état de choses dans les années suivantes.

Jusque vers 1536, Mulhouse, en cela d'accord avec Strasbourg, chercha son inspiration également chez Zwingle et chez Luther. mais, tandis que Strasbourg et Montbéliard évoluèrent depuis cette époque vers le luthéranisme intégral, l'alliance avec les cantons réformés suisses fit prévaloir peu à peu à Mulhouse l'esprit de Zwingle.

En 1661 un huguenot, le seigneur Constantin de Rochine, auquel la ville accorda l'hospitalité, organisa pour ses coreligionnaires un culte calviniste en langue française. Une interpénétration de l'esprit réformé suisse et de l'esprit français se produisit dans la suite. En 1798, Mulhouse se donna à la France, et la petite république se fondit dans la grande République française.

Au xix^e siècle, Mulhouse est devenu le grand centre industriel du Haut-Rhin, et, par suite de l'affluence d'une grande population ouvrière venue des anciennes propriétés des Habsbourg, le protestantisme y est devenu une minorité, mais il n'a jamais cessé de déployer une grande activité et de prouver sa vitalité par la création d'un grand nombre d'œuvres charitables et d'entreprises de service social, où, conformément à l'esprit de désintéressement prôné par les réformateurs, le protestantisme met ses dons et ses ressources au service de la population tout entière.

* * *

La fête commémorative a été une belle manifestation de fidélité à la foi des ancêtres. Le matin, de grands auditoires se réunirent à l'église Saint-Etienne, où le pasteur Bartholmé, de Thann, occupa la chaire, et au temple français, où le soussigné rappela les grands souvenirs du passé.

L'après midi, une grande cérémonie bilingue réunit tous les protestants à Saint-Etienne. Le pasteur Stricker, président du consistoire, et le pasteur Scheer, député du Haut-Rhin, souhaitèrent la bienvenue à l'assistance. Le président du synode réformé, M. Kuntz, et le président du Directoire, M. Ernwein, soulignèrent

la fraternité qui unit les deux Églises sœurs. M. Morel, au nom de la Fédération protestante, dit l'émotion qu'éprouve tout cœur français de prendre contact avec une Église qui a retrouvé sa place au foyer du protestantisme français; parlant au nom de la Société de l'histoire du protestantisme français, il rappela l'intérêt qu'elle prend à toutes les grandes traditions dont les Églises de France sont les héritières. M. Benoit, pasteur de l'Église de langue française, fit revivre l'histoire des huguenots qui, venus s'établir à Mulhouse en nombre depuis le xvii^e siècle, ont inauguré l'ère d'échanges fructueux entre les représentants de deux traditions protestantes. Le président du synode de Bâle, le professeur Hartmann, rappelant une amitié séculaire, dit que Bâle ne pouvait manquer de se faire représenter à cette fête qui évoque des souvenirs aussi chers aux Confédérés qu'aux Mulhousiens. M. Lickel, pasteur de la paroisse Saint-Paul, termina par un appel vibrant à tous de chercher leur inspiration sous la croix du Christ¹.

H. STROHL.

II — III

1623

Le troisième centenaire de la *construction du second temple de Charenton* a été rappelé à Paris et Charenton en divers lieux de culte, à l'occasion de la Fête de la Réformation, et lors de l'Assemblée de notre Société (voir ci-dessus).

Le troisième centenaire de la *mort de Du Plessis-Mornay*, le 11 novembre², a été rappelé à toutes les Églises par un excellent article de M. Laroche dans la *Feuille des Écoles du dimanche* du 4 novembre, et dans le temple de Moncoutant par une prédication de M. le pasteur Jaccard.

La tombe de Du Plessis-Mornay n'existe plus. Elle était près du château de La Forêt-sur-Sèvre (à 6 kilomètres de Moncoutant), et peu avant 1789 le châtelain fit ouvrir le cercueil et fondre le plomb pour l'employer à la couverture du château³.

1. A l'occasion de cette fête une histoire du protestantisme à Mulhouse a été publiée dans les deux langues, par les soins du Consistoire. Elle résume les travaux antérieurs, par exemple ceux du pasteur J. Lutz d'Illzach, parus dans le *Bulletin du Musée historique de Mulhouse*.

2. Voir *Les dernières heures de M. Duplessis* (par J. Daillé), p. 705 et suivantes de *l'Histoire de la vie de messire Ph. de Mornay*, par Licques. Leyde, Elzevier, 1647.

3. *Bull. hist. prot.*, 1870, p. 233.

IV—V

1823

Dédicace des temples de Walincourt, Anduze, etc.

Un grand nombre de temples ont été construits ou reconstruits au moment du Réveil, dans le nord de la France, dans l'ouest, dans les Cévennes. Ainsi, en juin, on a célébré à *Walincourt* (Nord) le centenaire de l'édifice qui avait été endommagé pendant la dernière guerre et restauré par les soins du pasteur P. Martin¹.

J. P.

*
* *

Une curieuse brochure nous a conservé tous les détails de la *Consécration du temple d'Anduze au culte chrétien par les fidèles de cette église* (19 octobre 1823). L'auteur est D. G. Encontre, pasteur à Saint-Jean de Marvéjols.

Anduze, surnommée la « porte des Cévennes », est un des principaux centres cévenols. Jean Cavalier y apprit le métier de boulanger; le prédicant Fulcran Ray y fut fait prisonnier, etc. A la dédicace du temple, un peuple entier accourut : 15 000 étrangers, nous est-il dit, et plus de 50 pasteurs.

Le prédicateur fut le pasteur Soulier, d'Anduze, un des plus fidèles ministres de cette époque. Il crut devoir profiter de l'occasion pour dire la vérité, toute la vérité à ses coreligionnaires, et pour les menacer de la colère divine, s'ils ne se repentaient; son sermon fut long, très long. Imprimé, il remplit 143 pages ! Il ne semble pas possible qu'il ait pu être prononcé en moins de 2 heures. Plusieurs auditeurs se trouvèrent mal, mais personne ne fut découragé. Il y eut deux sermons encore l'après-midi, deux sermons le lundi, et un sermon le mardi. Les fidèles auraient, paraît-il, désiré que la fête durât toute la semaine.

Mais ce que la fête disait, avec l'éloquence la plus impressionnante, c'était surtout le changement accompli dans la situation du protestantisme.

Là où les dragons du roi avaient exercé leurs fureurs effroya-

1. Une histoire de l'église de Walincourt, par M. J. Pannier, publiée à cette occasion, paraîtra prochainement à la librairie de *la Gerbe*, à Calais et Bruxelles.

bles, il y avait « 15 soldats en garnison à Alais », venus pour protéger l'ordre et le culte ! Là où il y avait eu Basville, Montrevel proscrivant, faisant pendre et rouer, il y avait M. le Maire, qui prenait part officiellement à la cérémonie.

« Quelle satisfaction ! s'écrie notre compte rendu, quelle reconnaissance ! quels n'ont pas été la joie, le transport, le ravissement de cette multitude ! Non, je n'entreprendrai pas de la



Temple d'Anduze inauguré en 1823
(cliché prêté par *Christ et France*).

décrire. Ma plume est trop faible et je ne saurais de quelles expressions me servir. Pour s'en former une petite idée, il faut l'avoir vu ; pour l'exprimer, il faudrait le langage de l'âme, et ce langage ne s'écrit pas. On vit couler abondamment les larmes de la reconnaissance et de l'amour. »

Le 19 octobre 1823, finissait pour Anduze et pour les Cévennes la période de la persécution et de l'héroïsme. La liberté était venue.

Les Cévenols s'en vont.

E. DOUMERGUE.



Les 20 et 21 octobre 1923, les auditoires de plusieurs milliers de personnes se groupèrent à quatre reprises dans le vaste édifice centenaire, avec plus de vingt pasteurs.

Le doyen Doumergue donna une magnifique conférence le samedi sur « Le psaume à Anduze et dans les Cévennes » avec accompagnement de psaumes chantés spécialement dans telle circonstance historique de notre église.

Le temple avait été décoré de verdure et de motifs historiques : millésimes 1823-1923, mot d'ordre de Marie Durand « Résister », panoplies de drapeaux, portraits peints à l'huile des deux pasteurs d'Anduze en 1820 dont le vénérable A. Soulier.

Une foule recueillie entendit avec émotion un puissant discours sur « Le grand temple de 1823. Avant et Après », du doyen Doumergue.

Il fut donné à l'église, l'après-midi, d'entendre ses anciens pasteurs MM. Corbière, Sibleyras, Payan et Lafont.

Le soir, une conférence du professeur Arnal clôtura ces belles fêtes, en tirant les leçons de l'heure présente, en fixant les responsabilités et privilèges de chacun.

(*Christianisme au XX^e siècle*, novembre 1923.)

VI

1823

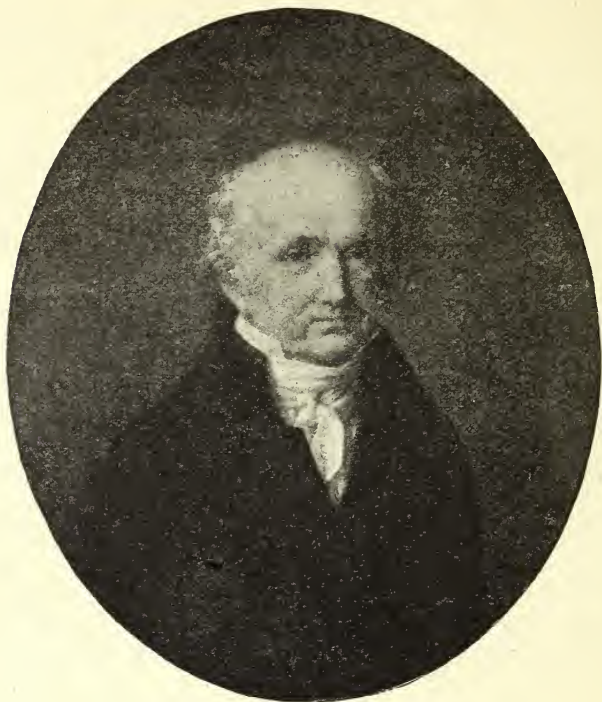
A propos du Centenaire de Breguet

Abraham-Louis Breguet est né à Neuchâtel où il fut baptisé le 10 janvier 1747; il est mort à Paris le 17 septembre 1823. Neuchâtel et Paris ont célébré avec éclat son centenaire¹.

A Neuchâtel, la Société d'histoire du canton et un Comité spécial ont consacré à la glorification de Breguet la journée

1. Cf. articles de M. L. Reverchon dans la *Fédération horlogère* des 28 juillet et 1^{er} août 1923 et l'*Horloger*, n° spécial d'octobre 1923 (Paris, 19, rue de Turbigo, 1 fr.); c'est à l'amabilité de M. Reverchon que nous devons le cliché qui a servi à illustrer cet article; cliché emprunté au grand ouvrage sur *Breguet* de sir David Salomons, traduction française par M. Desoutter; MM. Reymond, Montandon, etc., dans le *Journal suisse d'horlogerie*, n° spécial de septembre 1923 (12, faubourg de l'Hôpital, Neuchâtel, 2 fr.); cf. n° du 2 février 1921; *Musée Neuchâtelois*, n° 5 de 1923; P. Marmottan, A.-L. Breguet, *Une grande marque d'horlogerie de l'époque impériale*, Paris, 1923; Brochures publiées à Paris par le *Comité du Centenaire*, pour la préparation et le compte rendu des fêtes; catalogue de l'exposition au musée Galliéra (266 numéros), *Revue internat. de l'horlogerie*, n°s 19 et 20 oct. 1923.

du 17 septembre. A Paris, les plus hautes personnalités scientifiques, industrielles et politiques ont patronné les cérémonies organisées en octobre à la Sorbonne, à l'Hôtel de Ville. etc. « Breguet appartient à Paris, a dit le préfet de la Seine, de par le plus méritoire et le plus honorable des droits de cité. » Un



ABRAHAM BREGUET

(cliché appartenant à sir David Salomons,
prêté par le journal *l'Horloger*).

Congrès de chronométrie s'est réuni à l'Observatoire, une exposition a réuni dans le musée Galliéra les plus merveilleux chefs-d'œuvre de Breguet¹. Il a, dit une de ces notices, « placé

1. Plusieurs montres exposées ont été vendues à des protestants contemporains :

N° 1 (1806) à M. Pourtalès, 3 000 francs.

N° 75 (prairial an VI) à M. Hottinguer, 1 200 francs.

N° 76, pendule « à tombeau » (brumaire an VIII) à M. Hottinguer, 2 400 francs.

N° 91, médaillon (octobre 1809) à M. Labouchère, 1 500 francs.

N° 102, pendule de carrosse (10 février 1818) au comte de Pourtalès, de Gorgier, etc.

l'horlogerie française au premier rang des perfectionnements; ...il a enrichi la science de la mesure du temps, appliquée à la navigation, à l'astronomie, à la physique, d'un grand nombre d'instruments précieux ». Tout a été dit ailleurs en ce qui concerne le grand horloger, le membre de l'Académie des Sciences et du Bureau des Longitudes. Dans ce *Bulletin* nous relevons seulement quelques détails corrigeant ou complétant les notices publiées dans la *France protestante*.

Dans la 1^{re} édition (II, 502), MM. Haag reproduisaient la tradition de famille d'après laquelle les Breguet étaient des protestants de Picardie réfugiés à Neuchâtel à l'époque de la Révocation de l'édit de Nantes. Cette tradition est répétée aux funérailles mêmes de Breguet par son intime ami Charles Dupin¹ et trois ans plus tard par le baron Fourier, dans l'éloge historique prononcé à l'Académie des Sciences.

La 2^e édition de la *France protestante* (III, 97) dit : « Cette famille semble appartenir plutôt au comté de Neuchâtel, d'où elle est passée à Genève avant de venir s'établir à Paris. » Les deux premières phrases ne sont pas rigoureusement exactes. A. L. Breguet est redevenu Français en vertu de la loi de 1790 en faveur des descendants de réfugiés sortis de France après la Révocation. Il croyait donc personnellement à cette origine de sa famille. Mais il semble qu'il se soit trompé sur la date, et sur l'ancêtre auquel il devait son origine française. Les Neuchâtelois ont démontré que des Breguet existaient dans leur pays dès le x^{ve} siècle. Mais Abraham-Louis a pu avoir parmi ses ancêtres une femme venue de France soit après la Révocation, soit même longtemps auparavant. Que de Picards sont arrivés à Genève et Neuchâtel dès le milieu du XVI^e siècle, à commencer par Calvin ! Vers cette époque précisément Jaquet Breguet épousait Perrenette Soquet, nom tout à fait picard. Et d'autre part nous ignorons le nom et la nationalité de la femme de son arrière-petit-fils le pasteur Louis Breguet, né en 1608, mort aux Verrières en 1692 (après la Révocation).

L'aîné des fils de ce dernier, Étienne, fut aussi pasteur et

1. Discours prononcé au nom de l'Académie des sciences (dont le secrétaire perpétuel était alors un autre protestant, le baron Cuvier). Le texte, imprimé dans le recueil des morceaux de ce genre, aux frais de l'Institut, commence ainsi (AA 34 a) : « C'est un usage inspiré par une piété religieuse d'accompagner jusqu'à la tombe, etc. ». Il est intéressant de voir comment, sous Louis XVIII, un académicien appréciait la Révocation : « Vous étiez Français d'origine et de cœur, presque de naissance. Dans ces temps qui commencèrent la décadence de Louis le Grand, votre aïeul, obligé, pour se soustraire à la persécution qu'on faisait à sa foi, d'abandonner ses foyers et la France, voulut du moins s'arrêter sur le bord de sa terre natale... Les lois qu'ont dictées l'empoiement et l'erreur, inflexibles d'abord comme le préjugé, sont amenées à la clémence par la force du temps... »

faisait ses études à Genève en 1655 (c'est pourquoi sans doute la *France protestante* faisait « passer à Genève » la famille entière). Il fut, entre autres, pasteur à Sainte-Marie-aux-Mines, dans l'Alsace devenue française, puis parait avoir vécu dans l'entourage de la duchesse de Nemours et quitté Neuchâtel vers 1673 pour vivre en France après avoir abjuré ¹.

Un frère d'Étienne, *Jonas Breguet*, épousa *Suzanne Bolle*; son petit-fils qui s'appelait également *Jonas* épousa une autre *Suzanne Bolle* en 1745 et ce furent les parents d'Abraham-Louis. Après la mort de Jonas (II) en 1758, sa veuve Suzanne (II) épousa leur cousin germain *Joseph Tattet*, également protestant, dont la famille avait une maison d'horlogerie à Paris. C'est ainsi que le jeune Abraham fut attiré dans la capitale. Au bout de quelque temps, il s'établit 51, quai des Morfondus, dans une maison appartenant aux Polignac; il l'acheta en 1795²; c'est là qu'il mourut et là qu'habitent encore quelques-uns de ses descendants (39, quai de l'Horloge).

Quel pasteur présida les obsèques? Marron? Jean Monod? je ne suis pas arrivé à le découvrir; les archives de l'Oratoire ne renferment aucun registre d'inhumations de cette époque.

1. D'après M. Léon Montandon, il fut consacré en 1656, et diacre de Valengin de 1662 à 1674. M. A. Piaget, *La duchesse de Nemours à la Neuveville et l'assassinat du marquis de Saint-Micaud* (*Musée Neuchâtelois*, 1922, 88 et 140), signale parmi les nemouristes alors présents le ministre Breguet.

La bibliothèque du protestantisme français, à Paris, possède un volume intitulé : *Motifs de la conversion à la foi catholique du sieur E. BREGUET, cy-devant ministre de la Relig. P. R. — A Paris, chez François Muguet, Imprimeur du Roy et de M. l'Archevesque, rue de la Harpe* (34 et 168 p. in-12). 1676. L'approbation est datée du 19 août.

Dans l'*épître au roi* l'auteur dit qu'il s'est vu obligé « d'abandonner avec l'hérésie son pays, ses parens, ses amis ». Il ajoute : « La pauvreté où je suis réduit pour l'Évangile m'est d'autant plus glorieuse qu'elle est plus désintéressée ». (Bientôt cependant une pension vint récompenser ce « désintéressement » : 400 l. en 1680 (*France prot.*, IX, 6). La *Gazette de Hollande* avait suspecté la sincérité de cette conversion : ce livre est destiné à en exposer les motifs.

Dans la *Préface* on lit ces détails autobiographiques : « J'ai encore un père qui, depuis plus de quarante ans, exerce avec assez de réputation les fonctions de ministre... J'en ai fait les fonctions depuis 1657 presque dans toutes les Églises ou diaconats du comté de Neuchâtel. J'étais actuellement establi dans celui de Valengin »... « Précédemment j'ai continué l'exercice de mon ministère à Sainte-Marie-aux-Mines, à Basle et à la Neuveville qu joint le comté de Neuchâtel. » Il proteste contre les accusations de vie licencieuse portées contre lui.

Le texte même des « motifs de la conversion » ne se distingue pas du genre ordinaire aux traités de controverse publiés par d'autres convertis de la même époque. La « profession de la foi catholique » qui la termine est sans lieu ni date.

2. Le séjour de Breguet à Londres pendant la Terreur (qu'admettait la *France protestante*, 2^e éd.) « doit être complètement éliminé » (Reverchon, *l'Horloger*, oct. 1923, p. 154); il y eut alors un séjour en Suisse seulement.

Le discours de Ch. Dupin, au nom de l'Académie des Sciences, fut prononcé « au lieu de la sépulture », c'est-à-dire au Père Lachaise. Le bibliothécaire de l'Institut, M. Dehérain, a bien voulu rechercher le faire part du service funèbre (qui existe pour beaucoup d'académiciens) parmi les pièces concernant Breguet ; on ne l'y trouve point.

A la Bibliothèque du protestantisme français le nom de Breguet ne figure pas sur le registre des catéchumènes reçus par le chapelain de l'ambassade de Hollande, seul lieu de culte où pussent se rendre, sous Louis XV et Louis XVI, les protestants de Paris. On y trouve cependant bon nombre de familles d'horlogers genevois et neuchâtelois, par exemple les *Bolle*, parents des Breguet ¹.

C'est le 17 septembre 1823, à cinq heures du matin ² que mourut subitement le grand mesureur du temps dont un orateur a pu dire : « Il n'arracha pas à la durée le secret de son essence, mais il réussit à prendre une exacte mesure du temps. Il réduisit sa course à celle d'un point qui se déplace sur le cercle d'un cadran avec la régularité de la terre autour de son axe... Il ramena la notion de la durée à celle du mouvement et résolut l'équation du temps et de l'espace ³ ».

JACQUES PANNIER.

* * *

La Fête de la Réformation établie depuis 1866 en France sur l'initiative de notre Société a été célébrée dans un grand nombre d'Églises en France et à l'étranger.

L'Église wallonne huguenote évangélique française, fondée en 1547 à Canterbury, a célébré le 4 novembre dans la crypte de la cathédrale un service destiné, en même temps, à commémorer la défaite de l'invincible Armada en 1588.

A Paris, le 28 octobre, a eu lieu à l'église de l'Étoile, un service uniquement composé de musique du temps de la Réformation. On y a entendu notamment des Répons précédant et concluant la

1. Anciennes Archives de l'Oratoire, ms. 410 de la bibliothèque du protestantisme ; à la date du 16 avril 1775 est inscrit « *M. Henri Frédéric Bolle*, né à Colombe près de Paris, âgé de 38 ans, fils de *M. Jean Bolle*, ancien portedrapeau du régiment des gardes-suisses et de *M^{me} Elizabeth Redart* son épouse, l'un et l'autre de Verrières, principauté de Neuchâtel en Suisse : « Admis à la participation de la Sainte-Cène pour les fêtes de Pâques par moi.

« F.-G. DE LABROUE, chapelain. »

2. *Journal des Débats* du 18 septembre.

3. Discours du Ministre de la marine, M. Raiberti, novembre 1923.

lecture des dix Commandements, un *Credo* figurant dans le premier psautier imprimé en 1539, plusieurs Psaumes de Goudimel, etc. L'Église de l'Étoile désire faire connaître les chefs-d'œuvre ignorés dûs au génie de la Réforme, en particulier ceux des maîtres français de cette époque, en les incorporant peu à peu dans la liturgie à laquelle ils s'adaptent admirablement et où ils prendront la place qui leur est dûe, tôt ou tard.

Dès le 2 juin, dans ce même temple, en « *hommage à Goudimel* », sous le patronage du journal *le Chant sacré*, le chœur de l'Église avait donné une audition intégrale de plusieurs chants, et le savant organiste Alex. Cellier avait fait quelques commentaires à propos de chaque morceau. Notre Société ne peut qu'applaudir aux efforts de MM. G. Tournier et Alex. Cellier, et de la *Cause*, pour remettre en honneur dans nos Églises le « Chant sacré » qui fut l'une des forces de nos pères et la forme la plus caractéristique de l'art protestant¹.

*
* *

Société Jean Calvin. — Il existe à Genève une commission des Études théologiques composée des délégués du Consistoire, de la Compagnie, de la Faculté de théologie, de l'Université et des Églises ou associations protestantes. Elle a décidé de créer sous le nom de *Société Jean Calvin* une société auxiliaire de la Faculté de théologie, ayant pour but d'organiser des cours de privat-docents et d'attirer à Genève, par des subsides, des étudiants du dehors. M. le professeur Eugène Choisy, en séance du Consistoire, le 20 octobre, a remarqué que ce nom de *Jean Calvin* devait « signifier l'union sacrée de la foi et de la science, ce qui fut le principe de l'Académie de Genève dès sa fondation par Calvin » (*Semaine religieuse* du 27 octobre).

Troisième centenaire de la fondation de Nouvelle-Avesnes (New-York) et monument projeté en Floride. — Le conseil fédéral des Églises du Christ en Amérique (dont un secrétaire général, le Dr Charles S. Macfarland, a visité notre Bibliothèque et le Musée du Désert en 1921) a constitué une Commission spéciale, dite *Huguenot-Walloon New Neutherland Commission*, qui a été enregistrée selon les formes légales à New-York. Pour célébrer le 3^e centenaire de l'arrivée en Amérique des fondateurs de Nouvelle-Avesnes (aujourd'hui New-York), de grandes fêtes seront célébrées officiellement en 1924. Un monument sera élevé

1. *Quelques mots sur Goudimel*, conférence du 2 juin, par A. Cellier, Mazamet, bureaux du *Chant sacré*, 1923, 24 p. in-12.

dans City Hall Park, à New-York, en souvenir des trente familles wallonnes débarquées en 1624.

En Floride, un *Ribaut Memorial Committee* a été constitué pour élever un monument à Jean Ribaut, qui fit une tentative pour établir une colonie huguenote dans ce pays, et fut massacré par les Espagnols¹.

Le président de la République française, la reine des Pays-Bas et le roi des Belges ont été invités à assister aux fêtes de New-York ou à s'y faire représenter.

(D'après le *Federal Council Bulletin*, sept.-oct. 1923.)

M. le pasteur Besson, qui a publié dans ce *Bulletin* en 1912 un intéressant article sur *les Massacres de la Floride* (p. 364), vient de faire paraître à Buenos-Aires une brochure sur ce même sujet intitulée : *La primera colonia en los Estados unidos* (suivie de : *Historia de la compañía de Jesús*; 16 pages).

CORRESPONDANCE

Pour un nouveau Manuel de l'Histoire du Protestantisme

On m'a demandé de parler aux lecteurs du *Bulletin*, du *Manuel* que j'ai achevé pour enseignement dans nos écoles diverses de *l'Histoire du Protestantisme français*.

Le Manuel doit pouvoir être utilisé en vue d'un cours d'une année. J'ai donc écrit une *Histoire du Protestantisme français en 34 leçons* (deux sont consacrées à Luther et à Zwingli).

Le Manuel doit présenter les faits dans leur enchaînement logique : la succession des Prédicants libres (1685-1698), des Prophètes et des Camisards (1701-1715) et des Pasteurs du Désert, conforme aux faits, fournit aux instructeurs une occasion d'utiliser le passé pour la compréhension du présent.

Le Manuel doit enfin être au courant des dernières recherches historiques. Si quelque spécialiste veut bien jeter les yeux sur mon essai, il constatera que les livres les plus récents ont été lus, les textes étudiés ; certains chapitres (sur la Saint-Barthélemy par exemple) sont le fruit d'une longue étude.

1. Sur l'expédition de Ribaut en 1562 et sa mort en 1564, voir *France prot.*, 1^{re} éd., VIII, p. 426 ; Gaffarel, *Histoire de la Floride française*, Paris, Didot, 1875 ; H. Lehr, *Les protestants d'autrefois, sur mer et outre-mer*, 1907 p. 286 ; *Bull. hist. prot.*, 1912, p. 33, 260 et passim.

Les leçons ont été rédigées en un langage très simple. Elles sont divisées en paragraphes dont chacun porte un titre. Elles s'adressent à des enfants de onze à douze ans.

Chacune des leçons a été accompagnée d'une poésie huguenote datant de l'époque traitée. Dans le *Chansonnier Huguenot* de Bordier, dans la collection du *Bulletin*, dans d'autres ouvrages, dans des manuscrits inédits, j'ai trouvé des vers, souvent populaires, qui ont tous leur valeur ou leur saveur. Il y a le cantique du Prédicant, du Prophète, de l'assemblée au Désert, du galérien, de l'exilé. Les mots ou les tournures du xvi^e siècle sont expliqués dans des parenthèses (le volume ne contient pas de notes).

Destiné à toutes les Églises protestantes de France, et s'étendant de 1500 à 1906, comprenant par conséquent quatre leçons sur le xix^e siècle, le Manuel a dû être établi dans des conditions d'impartialité et de prudence qui permettent à tous les pasteurs de s'en servir, quelles que fussent leurs tendances ecclésiastiques ou dogmatiques. Le manuscrit a donc été proposé à l'*Union régionale des Églises de Normandie*, association d'un genre particulier, qui groupe toutes les Églises Réformées et Réformées évangéliques de la province ; la leçon sur *le Réveil et le Méthodisme* a été soumise au pasteur M. Lelièvre. Le travail est donc patronné par une sorte de Fédération locale du Protestantisme.

Il sera édité par l'Union régionale dont je viens de parler, qui en demeurera propriétaire. Elle n'a qu'un désir : publier l'ouvrage dans des conditions qui le rendront abordable aux petites bourses, et en permettront l'usage courant dans les écoles. Malheureusement les prix d'impression, et les exigences actuelles des libraires ont créé à l'Union régionale des difficultés qu'elle n'a pas encore surmontées. Elle est obligée d'emprunter 5000 à 6000 francs, qu'elle demande à des souscripteurs que l'ouvrage intéresse. Elle a reçu 1000 francs, comme don gratuit, qui abaisseront le prix du livre (On prévoit actuellement un prix de 3 fr. 50 par exemplaire, ce qui est beaucoup) M. le Pasteur J. Martin (39, rue Jean-Ribault, Dieppe) recevrait avec reconnaissance, soit des offres de prêt, soit des dons supplémentaires. Au point où l'on en est actuellement, il est probable qu'on devra renoncer à imprimer, avec les leçons, les Poésies mentionnées plus haut, ce dont l'auteur du Manuel est fort marri. (Le volume comprendrait environ 150 pages sans ces poésies, il aurait 8 pages d'illustrations.)

Dans la pensée de l'auteur, cette *Histoire du Protestantisme français en 34 leçons* devrait être accompagnée d'une série d'autres travaux, chacun consacré à l'une des régions de la France protestante, et chacun contenant sur cette région 34 *Récits*,

appendices à chacune des leçons du Manuel. Ces Récits seraient édités à part ; on pourrait plus tard relier sous la même couverture le manuel et l'une de ces séries, pour servir à l'instruction d'une région. L'auteur a rédigé, le premier, *34 Récits d'Histoire protestante normande*, et l'Union régionale de Normandie a accepté de les publier en même temps que le Manuel, mais en ne faisant appel, cette fois, qu'à des souscripteurs de Normandie. L'auteur du Manuel, cependant, va demander que cette publication soit retardée, et voici les raisons de son hésitation d'aujourd'hui.

Ces *Récits* normands, tels qu'ils viennent d'être écrits, sont peut-être trop détaillés et trop touffus pour pouvoir être utilisés dans les écoles. Le protestantisme, en Normandie, a eu son histoire particulière, et nous nous sommes laissé entraîner, sans y prendre garde, à transformer ces *Récits* (quelques-uns du moins) en une sorte de seconde leçon, qui double la première. Avons-nous eu tort ? Pourrait-on procéder autrement ? Il y a lieu de discuter la question. Nous demandons, pour les diverses provinces protestantes de la France, des collaborateurs qui veuillent bien rédiger ces Récits régionaux, récits qui doivent, les uns après les autres, suivre l'apparition du Manuel. Il y aurait lieu, si ces collaborateurs s'offrent, ce que nous espérons, d'étudier avec eux la forme qu'il conviendra de donner aux Récits. Le plan doit être nettement établi, pour que les séries diverses soient cohérentes et forment un tout.

Nous demandons, par conséquent, aux hommes qui savent la puissance éducative de notre histoire, qui veulent en répandre la connaissance et le goût, de nous aider dans une œuvre dont l'utilité est évidente, et qui — si nous en jugeons par les encouragements reçus — est attendue avec impatience en divers milieux. Qui se chargera des Récits relatifs au Poitou ? au Vivarais ? au Dauphiné ? aux Cévennes ? au Bas-Languedoc ? Nous ne dirons rien de Paris ou de l'Ile-de-France, car M. le Pasteur Pannier a bien voulu déjà se mettre à notre disposition.

Ch. Bost,
19, rue Mare, Le Havre

NÉCROLOGIE

M. H. Gelin

J'apprends, avec un vif regret, la mort, à l'âge de 75 ans, de M. Henri Gelin, de Niort¹, rédacteur du *Mémorial des Deux-Sèvres* et correspondant niortais du *Temps*. M. Gelin, fut, il y a une trentaine d'années, exactement depuis 1891, un collaborateur assidu de notre *Bulletin* où il fit paraître le résultat de recherches étendues sur les *Cloches protestantes*, les *Mereaux*, les *Inscriptions huguenotes*, *Madame de Maintenon convertisseuse*, etc. Il créa, à Niort, le Musée du costume poitevin, y réorganisa celui d'histoire naturelle et c'est à lui que nous devons les moulages d'une inscription de 1564 sur un linteau de fenêtre au clos Bouchet de Niort : *Entrez par la porte estroicte... Dieu mauldit la maison du meschant...* Théophile Maillard, Henri Gelin représentaient fort honorablement, par leurs travaux et par leur caractère, le passé huguenot poitevin et saintongeais. Qui les remplacera?

N. W.

M. Théophile Dufour

Le nom de M. Théophile Dufour symbolise tout ce qu'un homme, dans une longue carrière, peut réunir de connaissances étendues et variées. On peut affirmer que notre collègue, décédé à Genève à la fin de 1922, renouvelait tous les sujets abordés par sa vaste curiosité. Ancien élève de l'École des Chartes, puisant sans relâche dans toutes les sources que lui ouvraient ses fonctions ou ses amitiés, l'ancien Directeur de la Bibliothèque de Genève était un modèle d'érudition sûre. Il avait amassé des trésors de notes et de connaissances qu'il ouvrait largement

1. Voir le *Temps* du 13 décembre 1923.

à quiconque s'adressait à lui. Ce qu'il a écrit sur Calvin, sur Rousseau, que personne ne connaissait mieux ou aussi bien que lui, nous laisse le vif regret qu'il n'ait pas publié davantage. Sa place reste vide parmi nous. A nous de nous inspirer de son exemple pour continuer, si possible, son brillant et consciencieux labeur. Il s'est éteint à 78 ans, mais on s'habitue si bien à compter sur lui, que l'on peut dire de son œuvre comme de celle d'un jeune

Pendent opera interrupta.

RECETTES

Églises donatrices (1923)

Arras, 92 fr. 30 ; Aubais, 10 fr. 50 ; Auteuil, 30 fr. ; Bolbec, 52 fr. 20 ; Boulogne-sur-Seine, 48 fr. ; Bordeaux, 258 fr. 25 ; Enghien, 45 fr. ; Fresnoy-le-Grand, 10 fr. ; La Roche-sur-Yon, 10 fr. ; Lyon, 100 fr. ; le Havre, 403 fr. 50 ; Mazamet, 160 fr. 50 ; Montauban, 135 fr. ; Montpellier, 130 fr. ; Nîmes, 700 fr. ; Paris Charonne, 56 fr. 25 ; Oratoire, 902 fr. 90 ; Rodez, 10 fr. ; Reims, 250 fr. ; Rouen, 100 fr. ; Saint-Cloud, 103 fr. ; Saint-Maixent, 35 fr. ; Saint-Martin-en-Ré, 10 fr. ; Sancerre, 20 fr. ; Saumur, 10 fr. ; Sétif, 50 fr. ; Sèvres-Bellevue, 56 fr. 50 ; Tournon-sur-Rhône, 20 fr. 80 ; Versailles, 50 fr. ; Verdrel, 28 fr. 65 ; Villeneuve-Saint-Georges, 21 fr. 25 ; Corbeil, 20 fr. ; Lunel, 11 fr. 50 ; Tunis, 100 fr. ; U. C. J. G. Paris-Résurrection, 50 fr.

Membres associés

M. J. Kablé, 300 fr. ; baron de Neuflize, 500 fr. ; baronne de Blonay, 500 fr. ; Ed. Cazalet, 300 fr. ; Fréd. Cruse, 300 fr. ; M^{me} G. Granier, 300 fr. ; M^{me} Ed. Martell, 300 fr. ; Al. Westphal, 300 fr. ; J. Siegfried, 300 fr.

Souscripteurs

Baronne d'Adelswärd, 15 fr. ; doyen Raoul Allier, 20 fr. ; général d'Amboix de Larbont, 200 fr. ; M^{me} V^{ve} Anthoni, 15 fr. ; Arnauvon, 20 fr. ; Hippolyte Aubert, 20 fr. ; M^{me} Joly de Bammerville, 10 fr. ; Henry Bauer, 20 fr. ; Am. Baumgartner, 50 fr. ; Marc Bazille, 15 fr. ; A. de Biéville, 15 fr. ; M^{me} Ch. de Billy, 30 fr. ; F. Buisson, 10 fr. ; baronne de Charnisay, 35 fr. ; E. Chatoney, 30 fr. ; Dr Coulomb, 10 fr. ; M^{me} E. Degousée, 5 fr. ; Denfert-Rochereau, 500 fr. ; Dobler, 10 fr. ; Duclaux (Nîmes), 35 fr. ; Jules

Fabre, 25 fr.; Émile Galliard, 10 fr.; Raphaël Garreta, 50 fr.; Maurice Hottinguer, 20 fr.; Juncker, 25 fr.; M^{me} J. Keller, 5 fr.; Ad. Kreiss, 15 fr.; Leblois, 25 fr.; M^{me} Leferme, 25 fr.; Lem, 12 fr.; Ch. Lickel, 40 fr.; baron Mallet, 20 fr.; A. Maroger de Rouville, 20 fr.; M^{me} Martell, 20 fr.; comtesse de Maupeou, 20 fr.; M^{me} Mellon, 20 fr.; Pasteur Émile Morel, 10 fr.; E. Naslin, 5 fr.; baron de Neuflize, 100 fr.; Noack-Dollfus, 40 fr.; Ortmans, 10 fr.; M^{me} L. Pannier, 100 fr.; J. Pannier, 100 fr.; H. Péreire, 20 fr.; Jules Persoz, 10 fr.; H. de Peyster, 20 fr.; A. Poulain, 30 fr.; comte Paul de Pourtalès, 20 fr.; comte Hubert de Pourtalès, 20 fr.; comte Albert de Pourtalès, 50 fr.; comte et comtesse Paul de Pourtalès, 10 fr.; professeur R. Reuss, 20 fr.; L. Sarrut, 30 fr.; M^{me} de Seynes-Larlenque, 20 fr.; Gaston Tournier, 100 fr.; professeur A. Valès, 15 fr.; André You, 15 fr.; Enjalbert, 50 fr.

Fonds spécial pour la fondation d'un *Musée Calvin*
(compte n° 2 à la banque Vernes, à Paris.)

M. René Puaux, en souvenir de M. Frank Puaux, 20 000 francs ;
Miss Katharine S. Day, *New-York*, 300 fr.; Comité hollandais,
1 000 fr.; Dons écossais transmis par le Dr Fleming, 738 fr. 75.

Ouvrages déposés à la Bibliothèque

D^r Legrain, *Guide vers un apostolat social*. Paris, Fischbacher, 1923.

W. Rauschenbusch, *Osons-nous être chrétiens?* (trad. par R. Farelly). Fischbacher, 1923.

P. Besson, *La primera colonia en los Estados Unidos. La historia de la Compania de Jesus*. 16 p. Buenos-Aires, 1923.

L. Tolstoï, *Quelle est ma foi?* (Œuvres complètes, t. XXIV), in-16. Paris, librairie Stock, 6 fr. 75.

Johanna W. A. Naber, *Uit de diepte naar de hoogte*. I. *Renata van Frankrijk*; II. *Prinsessen van Oranje*; III. *Paul Rabaut*. Haarlem, H. D. Tjeenk Willink et zoon, 1917, 3 vol. in-16.

[L. Gonin], *Service de dédicace du Temple reconstruit à Reims* (24 juin 1923). Reims, 1923, 26 p., illustrations.

F. Dahlbom, *Adolphe Monod, Homiletisk studie*. Stockholm, Svenska Kirkans Diakonistyrrelsens Bokförlag, in-8, 1923.

P. E. B. (Le Guir), *L'univers seul existe*. Tours, in-8, 1922.

A. Cellier, *Quelques mots sur Claude Goudimel*, Mazamet, 1923, 24 p. in-16.

[G. Tournier], *Congrès de chant sacré*, Mazamet, 1922, 128 p. in-16.

G. Tournier, *Catalogue-répertoire de musique religieuse*. Mazamet, 1920, 226 p. in-8. *Le mystère de la nativité, d'après de vieux Noël's languedociens*, et autres éditions du *Chant sacré*. Mazamet, 1923.

Ch. Borgeaud, *L'adoption de la Réforme par le peuple de Genève* (1536). Genève, Atar, 44 p., 1923.

E. Magne, I, *La joyeuse jeunesse* et II. *La fin troublée de Talle-mant des Réaux*. Paris, Émile-Paul, 1921 et 1922, 2 vol. in-18 de 292 et 426 p.

Les Logia agrapha, paroles du Christ ... traduites par E. Bes-son; préface de Sédir, Bihorel-lez-Rouen, in-8, 1923.

Le *Répertoire de la prédication protestante* (1800-1922) est en tirage à l'imprimerie Berger-Levrault.

M. J. Ganguin est parvenu à relever les œuvres de plus de 1 300 auteurs de sermons en langue française (ensemble comprenant près de 4 000 œuvres, soit isolées, soit en recueils); l'énumération bibliographique des sermons est suivie de leur répartition sur 19 600 textes bibliques.

Cartes postales historiques

récemment éditées par la Société d'histoire du protestantisme
(0 f. 10 centimes, 1 franc la douzaine)

Charenton. 1. Temple de 1606.

— 2. Temple de 1623 (extérieur).

— 3. Le même (intérieur).

Noyon. Emplacement de la maison natale de Calvin.

Paris. Statue de Coligny.

Rouen. Le pasteur J.-M. de l'Angle.

Verneuil. Château bâti par Du Cerceau.

Monchamps. Maison de la Douespe.

Cévennes. Vallée du Coudoulous.

Médailles. Louis XIII.

— Jacques Boiceau, gentilhomme saintongeais.

Sceau des Églises réformées.

Prochains numéros du « Bulletin »

Le *Bulletin* publiera, ou commencera à publier, en 1924, les études historiques, articles et documents suivants, que nous rangeons d'après l'ordre chronologique des sujets traités :

ÉTUDES :

En Dauphiné, un évêque protecteur d'une église réformée en 1626, par A. MAILHET.

L'Église de Laon et Crépy, par J. PANNIER.

L'Église réformée française et l'Église luthérienne française de Stockholm, par C. SERFASS.

Le prédicant poitevin Jean Berthelot, par feu TH. MAILLARD.

Les fugitifs protestants devant le Parlement de Flandre après la Révocation, par P. BEUZART.

La conversion de P. de Claris, abbé de Florian (1716), par Ch. BOST.

Une émeute à Lavaur à l'occasion de l'inhumation d'un protestant (1749), par G. TOURNIER.

ARTICLES DIVERS :

L'imprimeur du Baston de la foy (1555), par J. PANNIER.

Quelques données sur la famille Malan, par J. JALLA.

L'Union sacrée entre catholiques et protestants du Bleybard en Gévaudan l'an 1567, par le D^r J. BARBOT.

L'avènement de Henri III et les réformés, par P. BESSON.

Le jésuite Mariana, témoin de la Saint-Barthélemy, par le même.

Madame de Lizy (vers 1575), par E. HENRY.

Rabaut-Pomier et Boissy d'Anglas, par A. LODS.

DOCUMENTS :

Correspondance de Catherine de Bourbon : 160 lettres dont 70 inédites.

Comptes de l'argenterie de Jeanne d'Albret (1571).

Actes de 1522 à 1625 (Archives nationale X A) transcrits par feu E. MOREL.

Actes du synode d'Ile de France, etc. (1601, par G. HÉRELLE ; 1623, par le Dr FLÜRI).

Lettre de M. de Bertreville au duc de la Trémoille, sur la mort du maréchal d'Ancre (1617).

Voyage à Nîmes au sujet de l'emprisonnement de M. de Veyras-sac (1666).

Lettre du prieur de Villiers le bel (entre 1670 et 1680).

Extraits des Archives nationales (TT 449), par N. WEISS.

Nouveaux convertis du diocèse d'Aix (1679-1684), par M. BOURRILLY.

Nouveaux convertis de Nègrepelisse (1689) etc., par feu REY-LESCURE

Baptême à Rouen en 1690 (R. GARRETA).

Les réfugiés des environs de Mouchamps (B. SARAZIN).

Requêtes aux États-généraux des Provinces-Unies (A.-J. ENSCHEDÉ).

État des réfugiés au pays de Vaud (M. VEYRASSAT).

Sentences criminelles du présidial de La Rochelle (1724), etc.

Vente et achat d'anciens numéros du « Bulletin »

La Société tient à la disposition des personnes qui désirent acheter d'anciens numéros du *Bulletin* ou des collections entières tous les numéros sauf ceux indiqués ci-après. Les années antérieures à 1900 se vendent 20 francs l'une ; les années postérieures à 1900 (exclus) 18 francs l'une, un numéro séparé : 3 fr. 50.

La société achète les années ou collections entières, à des prix à débattre.

Elle serait reconnaissante aux personnes qui pourraient lui

300. VENTE ET ACHAT D'ANCIENS NUMÉROS DU BULLETIN

vendre le plus tôt possible les *numéros épuisés* des années ci-après :

1915 n° 6 (novembre-décembre).

1917 n° 1 (janvier-mars).

1919 n° 4 (octobre-décembre).

Le *Bulletin* publiera volontiers les noms et adresses des personnes ou des sociétés qui désireraient vendre ou acheter des collections du *Bulletin* ou des livraisons séparées, ou d'autres livres. Prix de ces annonces : 1 franc la ligne.

DEMANDES La Bibliothèque Nationale, à Berne, désire acheter les années 1915, 1917, 1919.

A VENDRE au profit de la Croix Bleue
BULLETIN (1853-1887)
FRANCE PROTESTANTE. 2^e édition, 6 volumes bien reliés. E. MATTER, 55, rue de Vaugirard, Paris, 6^e.

Le bibliothécaire de la bibliothèque consistoriale de l'Église de Nîmes a en double des numéros du *Bulletin* 1852 à 1897 qu'il serait disposé à céder à bon compte à un historien s'occupant de l'histoire du protestantisme.

S'adresser à M. le pr Koch, 32, quai de la Fontaine, Nîmes.

Prix demandé pour les 6 premières années, reliées : 100 francs ; plus frais d'emballage et de port à la charge de l'acheteur. Prix à débattre pour les autres années.

INSTITUTION CHRÉTIENNE de Calvin, de Genève 1562, in-8°. Fred. Christol, 35, avenue du Parc Montsouris, Paris.

DÉSIRENT ACHETER LA FRANCE PROTESTANTE
1^{re} édition.
M. La Serre, Hôtel de l'Intendance, 50, rue de l'Université, Paris.

Le gérant : FISCHBACHER.

PREMIER GRAND CONCOURS DE L'HISTOIRE; COLIGNY

PAR

ROBERT BURNAND

Album illustré de planches en couleurs

PAR Jean Dulac

En Vente :

AUX PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

49, boulevard Saint-Michel

PARIS (5^e)

et chez tous les Libraires

Prix : 25 francs

R. C. Seine n° 177.895

Voici l'Hiver !

Avez-vous fait votre achat de
LAINES pour vos matelas ?

Si non, demandez à la

Maison Vve Alfred MARTIN-ESTRABAUD
à MAZAMET (Tarn)

de vous adresser des échantillons.

Laine mère, extra. 15,50 le kg.

Laine Afrique, 1^{re}. 13 fr. le kg.

Qualités inférieures à 12,50 — 11,50 — 9,50 — le kg.

Marchandises spéciales pour Foyers, Orphelinats.
Etablissements protestants. — Conditions pour Vente
de charité.

Représentants demandés par toute la France
(R. Castres, 4.846)

JUBOL

Régulateur de l'Intestin
fixe une heure constante
aux Jubolisés.



**Constipation
Entérites
Migraines**

E^m Chatalein, 2, r. Valenciennes
Paris — 1^{er} 6'50, les 3 1^{er} 18 fr.

Réduque l'Intestin

R. C. Seine, 134.872.

**BUVEZ
EVIAN
SOURCE
CACHAT
FAIT DE TARIF PARFAITE**

R. C. Seine 60.297

De toutes les formes de placement, les **Bons de la Défense Nationale** offrent le maximum de garanti et des avantages incomparables. Quoi de plus simple en effet que d'échanger des billets de banque impréductifs, pour un **Bon** qui est délivré sans formalité et dont on perçoit immédiatement les intérêts ? Il n'est pas plus compliqué d'en toucher le montant à son échéance lorsqu'on ne désire pas le renouveler il suffit de le présenter aux guichets des caisses publiques, perceptions, bureaux de poste, etc... ou des succursales des principaux établissements de crédit.

La cause des Maladies

Arthritisme, mauvaise digestion, migraine, neurasthénie, n'ont souvent d'autre cause que la constipation. Le plus sûr moyen d les éviter est de prendre tous les 2 ou 3 jours un **GRAIN DE VALS**, laxatif parfait. C'est vraiment le remède idéal.

(R. C. Seine, 46.744)

L'Heure du Reins



A 10 h. du soir, prenez un verre d'**URODONAL**
R. C. Seine, 134.872.

GLOBÉOL

fortifie

**Anémie
Croissance
Tuberculose
Neurasthénie
Convalescence**

Le Flac: 5^{fr} 7 fr.
Les 3 1^{er} 19^{fr} 50.



Globéol
permet le maximum d'effort.

Etablissements CHATELAIN, 2, R. de Valenciennes, Paris.

L'UNION

SIÈGE SOCIAL : 9, Place Vendôme, PARIS

Compagnie d'assurance sur

LA VIE

Entreprise privée, assujettie au contrôle de l'État
fondée en 1829

Registre du Commerce : Seine 7.756

Fonds de garantie : **308 Millions**

Capitaux assurés en cours :

856 Millions

Rentes viagères payées annuellement :

7 Millions

DIRECTION :

MM.

Boissarie (Joseph), o. ✱, Directeur.

Auterbe (Henri), Sous-Directeur.

Fleury (Emile), Sous-Directeur.

Compagnie d'assurance contre

L'INCENDIE

fondée en 1828

Registre du Commerce : Seine 30.339

Garanties au 31 décembre 1921

Capital social **20.000.000**

Réserves **44.861.000**

Sinistres payés depuis l'origine

de la Compagnie :

725.000.000

DIRECTION :

MM.

A. Pottier ✱, Directeur.

A. Vincent, Directeur-Adjoint.

A. Weber & H. Leport. S.-Directeurs.

Compagnie d'assurance contre

LE VOL ET LES ACCIDENTS

fondée en 1909

Registre du Commerce : Seine 53.909

Capital social : **10 Millions**

DÉTOURNEMENTS. — DÉGÂTS DES EAUX
BRIS DES GLACES

DIRECTION :

MM.

A. Pottier ✱, Directeur.

A. Vincent, Directeur-Adjoint.

P. Chariot ✱, Sous-Directeur.

CONSEIL D'ADMINISTRATION DES TROIS COMPAGNIES

MM.

Dervillé (Stéphane), G. O. ✱, Président de la Cie des Chemins
de fer de P.-L.-M.; Régent de la Banque de France, Vice-

Président de la Cie Univ. du Canal marit. de Suez, ancien

Président du Trib. de Commerce de la Seine, *Président*;

Mirabaud (Albert), ✱, de la Maison Mirabaud et Cie, Banquiers

Administrateur de la Cie des Chemins de fer de P.-L.-M.,

et de la Cie Algérienne, *Vice-Président*;

Delaunay Belleville (Robert), O. ✱, de la Société Anonyme

des Établissements Delaunay Belleville;

Jameson (Robert), O. ✱, de la maison Hottinguer et Cie, Ban-

quiers, Administ. du Comptoir Nat. d'Escompte de Paris

MM.

Mallet (J.), de la Maison Mallet Frères et Cie, Banquiers.

Montferrand (Marquis de) ✱, ancien Inspecteur des Finances,
ancien Directeur de "l'Union-Vie".

Neufelize (J. de) ✱, de la Maison De Neufelize et Cie, Ban-

quiers.

Thurneysen (Auguste), Président de la Banque Transatlan-

tique, Vice-Président de la Société des Voies ferrées des

Landes.

Vernes (Félix), ✱, ✱, de la Maison Vernes et Cie, Banquiers,

Régent de la Banque de France, Admin. de la Cie du Chemin
de fer du Nord et de la Banque Impériale Ottomane.

“ LA JAPY ”

Doyenne des Machines à Ecrire Françaises

Ses plus récents Succès :

CHAMPIONNAT DE FRANCE DE RÉGULARITÉ (Charleville)

1^{er} Prix : M^{lle} Loubet, sur machine JAPY

CHAMPIONNAT DU NORD DE VITESSE (Dunkerque)

1^{er} Prix : M. Persiaux, sur machine JAPY

Prix d'achat **MINIME** -- Entretien **NUL**

JAPY Frères & C^{ie} { BEAUCOURT (Territoire de Belfort).

{ PARIS, 7, rue du Château-d'Eau (X^e). Tél. : Nord 69-40.

Agences et Représentants dans les principales villes de France, Colonies françaises et Étranger

Demandez nos notices Machines à écrire, Fournitures et Bureaux complets JAPY

Registre Commercial Belfort : N° 107

TABLES

1. TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DE PERSONNES,
DE LIEUX, ET DES PRINCIPALES MATIÈRES.

QUE RENFERME LE TOME LXXII (ANNÉE 1923)

du *Bulletin historique et littéraire de la Société de l'Histoire
du Protestantisme français*

Abbadie (Moulin de l'), 83.
Abbeville, 98, 113 n., 157, 158, 161,
170, 264, 265.
Ablon, 207.
Académie des sciences morales et
politiques, 62. — française, 128,
134. — salésienne, 188. — des
sciences, 287, 289. — de Genève,
299.
Acceglio, 190.
Adelswärd (baronne d'), 295.
Agenais, 118.
Agoust, 47.
Aigues-mortes, 41 à 51, 143 à 147, 225.
Aiguirande, 87 n.
Aix (Archevêque d') 28, 117.
Alais, 13 n., 14 n., 47, 48, 284.
Albarenc, 14.
Albias, 76.
Albouy, 65.
Albret (Jeanne d'), 126, 127, 275, 279.
Aléandre, 183.
Alençon, 105 n., 109.
Alexandre, 122.
Aliès (d'), 74.
Algue (d'), 48.
Allard (M^{me}), 157.
Allemagne, 11, 11 n., 98, 122, 184,
186, 187.
Alles (maison des), 53.
Allier (Jacques), 37.
Allier (R.), 115, 195, 295.

Allinges (Isaac d') 8.
Allonnes, 131 à 140.
Almaric, 47.
Alsace, 44 n., 196, 205, 288.
Allona, 101, 102.
Amalécites, 85.
Amboise (Edit d'), 64. — (conjurat.),
224, 275.
Amboix de Larbont (général d'), 223,
295.
Amérique, 62, 112, 226, 250 n., 290.
Amiens, 161, 170.
Amirauté de Guyenne, 278.
Ampeing, 93.
Amphoux, 113 n., 265 n.
Amsing, 163 n.
Amsterdam, 99, 105, 109 n., 136 n.,
147, 182, 183, 211, 213, 221, 262 n.,
267.
Anduze, 48, 191, 283, 284, 285.
Angers, 87, 89.
Angevin, 87 n.
Angleterre, 48, 62, 98, 99, 101 n., 126,
149, 157 n., 169, 178, 181, 186, 226,
245, 259, 275.
Anquez, 16 n.
Anjou (Jehan) 97. — (duc d'), 175,
177.
Annales de l'Est, 196 n.
Annecy, 8, 188.
Annonciation, 26 n.
Anton (François), 148.

- Anthoni (Veuve), 295.
Anvers, 98, 100 n., 111, 154, 162, 183, 184 n.
 Appia (L.), 185 n.
 Apôtres (Symbole des), 179. — (faux), 253.
Aquitaine, 76.
 Arbon (abbé d'), 43.
Arche mystique, 32. n.
Archives ds l'Hérault, 20 n., 45, 48, 143, 148. — **de la Vienne**, 54.
Archives historiques de la Gironde, 118 n., 121.
Ardèche, 152.
Arles, 63, 64.
 Armaingaud, 121.
 Arnaud (François), 37.
Arras, 151, 295.
 Arc de triomphe, 215.
Arcys (rue des), 93.
Arméniens, 116.
 Aristote, 232, 233.
 Armada, 289.
 Arnavon, 295.
 Asselin (pasteur Jacob), 126, 180, 181.
Assemblée générale, 195.
Asie-Mineure, 116.
Aubais (marquisat d'), 12 à 32. — (église), 34, 37, 38, 270 n., 295. — (curé), 30 n.
 Aubert (Antoine), 43, 121. — (Hippolyte), 192, 203, 223, 225, 295.
 Aubigné (A. d'), 218.
Aubonne (d'), 152.
 Audiat (M.), 63.
 Audruget, 121.
 Augustins (couvent des), 183. — (quai des), 94.
Aulas, 145.
Aumalle, 172, 252, 253.
Aumale (duc d'), 181, 182, 193.
Aunis, 278.
Auteuil, 295.
Authon, 141.
Autriche, 280.
Auvergne, 273 n.
Avignon, 189.
 Aymon, 94 n.
- B**aby (M^{le}), 133.
Balagny-sur-Thérain, 228.
Balaruc, 144.
Bâle, 122, 187, 188, 227 n., 280.
 Bammesville (M^{re} Joly de), 295.
 Barbier (M. le pasteur), 279.
 Barbin, 135, 136 n.
Bargemont, 153.
 Barriot (Marguerite), 91.
 Barnabas, 174.
 Barre (M. de la), 132.
 Barrès (Maurice), 197.
 Barrillon, 270.
 Bartholmé, (le pasteur), 281.
 Bartholmess, 196.
 Baschi (Charles de), 27, 27 n.
Bas-Languedoc, 270 n., 293.
Bas-Poitou, 268, 269, 270, 271.
 Baslon (Fiacre), 89.
 Bassompierre (maréchal de), 71.
 Bastide (pasteur) 19 n., 20, 34, 35.
Bastille (Ja) 52, 53, 88, 141, 142, 209.
 Basville, 284.
 Batifort, 25 n.
 Bauer (Henri), 295.
 Bauterne (M. de), 133.
 Baudry (François), 15 n., 27 n., 30 n. — (M^{re}), 224, 268, 269, 271,
 Baudin (Jehan), 87, 88.
 Bodin (Jean), 89.
 Baudouin, 64.
 Baumgartner (Am.), 295.
 Bazille (Marc), 295.
Bazoches-en-Dunois, 131 à 141.
Béarn, 66, 276.
Beaugerard (château de), 46, 49.
 Beauvaux (prince de), 148.
Beleme, 135.
 Beaux-Arts (École des), 211.
Belges (roi des), 291.
Belgique, 98, 183, 185.
 Bellarmin, 271, 272.
 Belot (Jacques), 135.
Bénédictins (monastère des), 189.
Bénet, 270.
 Benoist (Daniel), 143, 144, 145, 146, 147 n., 282. — (Elie), 131. — (Jean), 134, 138. — (Simon), 93.
 Bérard (André), 42 n.
 Berchet (Toussaint), 86, 90.
Bercy, 208.
 Berger (Eugène), 268 n.
Berlin, 33 n., 99, 267.
 Bernage (Intendant), 51.
 Berne (MM. de), 6.
 Bernex (M. le comte), 42.
Bernois (les), 6, 7, 8, 9 n., 10.
 Berou (Guillaume), 133.
 Bersier, 216.
 Bertrand (Louis), 195, 275, 276.
 Bessière, 16 n.
 Besson (Antoine), 153. — (pasteur), 291.
 Beuselin, 105.
 Beuzart (Pr), 185 n.

- Bèze (Théodore de), 127, 192, 194, 203, 218, 225, 227, 272 n.
 Beziès (M.), 226.
 Bianquis, 163 n.
 Bibliothèque de l'Arsenal, 117 n. — du marquisat d'Aubais, 28 n. — de l'École des Chartes, 4. — Nationale, 121, 144, 212, 232, 242. — Sainte-Geneviève, 64. — du Protestantisme français, 129, 192, 193, 194, 224, 227, 289, 290. — Méjanès, 117. — d'Orléans, 242. — Vaticane, 188. — de Vendôme, 240.
 Bibliophiles (Société Rouennaise), 126.
 Biéville (A. de), 295.
 Biggar, 278.
 Bilbaut (Abraham), 99, 267.
 Bizet (Jehan), 90, 96.
 Blanc (David et Michel), 47.
Blaye, 275.
 Blois, 16 n., 92, 93, 95, 135, 265 n.
 Blonay (baronne de), 226.
 Bobinière (maison de la), 54.
 Bodin (Jean), 86.
Bohème, (roi de), 186, 191. 209. — (reine de) 277.
 Bohme (Vincent), 101, 103, 104, 106.
 Boileau, 105.
 Boissier (Louis), 17 n.
 Boisson (Gabriel), 53.
 Bois-le-Duc, 184 n.
 Boissonnade, 275.
Bolbec, 295.
 Bonnefon (Paul), 117, 118.
 Bolle (Suzanne), 288. — (Henri Frédéric), 289 n.
 Bologne (Jean de), 276.
Bon Pasteur (couvent du), 45.
 Bona (cardinal), 180.
 Bonifas, 16 n.
 Bonnet (Jules), 129.
 Bonchamps, 268.
 Bonfons (Jean), 240 n.
 Bordes de Montlar, 66.
 Bordeaux, 295. — (Parlement de), 117, 117 n., 118 n.
 Bordier (Henri), 86, 90 n., 133, 206, 224, 292.
 Bost (Ch.), 51, 126, 148, 174, 182, 223, 227, 293.
 Bouchet (Pierre), 17 n., 29 n., 145, 147. — (clos), 294.
 Boudet (N.), 136, 141.
 Bouet, 21, 36, 38.
 Bouglainval, 132 n., 133.
 Bouillon (duc de), 211.
 Boullaye (Jacques), 93. — (Etienne), 95.
 Bouleury, 146.
Boulebecq, 170.
Boulogne-sur-Seine, 295.
 Bourbon (Antoine de), 117, 127, 231 n. — (Catherine de), 207, 225, 279.
 Bourchenin (D.), 115.
 Bourdaloue, 214.
 Bourdonnais (l'intendant la), 52.
 Bourfranc (comte de), 72.
Bourg, 58 n.
Bourg-Argental, 8.
 Bourg (A. du), 279.
 Bourges, 87 n.
 Bourgeois (Louis), 63.
 Boupère, 270.
 Bourignon (Antoinette), 178.
 Bourneville, 136.
 Bousanquet (Louis), 48.
 Boutaric, 83.
 Bourgogne (M.), 30 n., 37. — (M^{lle}), 38, 58. — (Maximilien), 231.
 Boutteville (M. de), 14 n.
 Brabant (de), 183.
 Bradel, 129.
 Bradley, 275.
 Brandebourg, 43, 277.
 Brassac, 66.
 Bréau, 145, 146.
 Bregens (comté de), 43.
 Breguet, 207, 225, 285 à 289.
 Brescou (Fort de), 46.
 Bresson (M^{me} de), 30 n.
 Buisson, 223, 242 n., 295.
 Bükere (Marie de), 98.
 Bulletin de la Société Vaudoise, 191, 277.
 Bulletin de la Section de Géographie, 275.
 Bunel, 209.
 Bure (Idelette de), 59, 60. — (Lambert de), 61.
 Burie (seigneur de), 118.
 Butaud (Louise), 54.
 Bresson, 143, 144.
 Brest, 189.
 Bretagne, 88, 211.
 Bretin (sieur de), 53.
 Breton (Richard), 242.
 Bridonneau (André), 270.
 Brionne, 136.
 Brissac (de), 150.
 Brock (M^{rs} Elizabeth), 62.
 Brosse (Salomon de), 210, 211, 212, 216.
 Brou (quartier de), 138, 139.

- Brousseau, 191.
 Bruchet (Max), 6, 7, 9 n.
Bruges, 247 n.
 Brunel (M^{re}), 18, 29.
 Brunet (Jean-Baptiste), 43, 63.
 Brunetière, 197.
Bruxelles, 59, 184, 185, 186, 224, 225, 278, 283 n.
Buckingham, 275.
 Budé (Jacques), 86, 87, 95.
Buenos-Aires, 291.

C
 Cabinet, 161, 255.
 Cabos (l'abbé), 175.
 Cadier (G.), 127 n.
 Cadix (M.), 190.
 Cahideuc, 121.
 Caillaud (Isaac et Toussaint), 132.
Calais, 168, 283 n.
 Caluwe (Catherine de), 246.
Calviac (Ch. de), 48, 242, 243, 244.
 Calvin, 10, 32 n., 33 n., 57 à 61, 64, 125, 218, 234, 287.
Calvisson, 33 n.
 Camin (M^{re}), 98, 99, 105 n. — (Marie), 106, 107, 109. — (Rachel), 111 n., 113 n., 114. — (Jean), 153, 174. — (Louis), 252, 267.
 Camisards, 25, 270, 291.
 Campiche, 224.
Canada, 278.
 Cannac (Marie), 44, 45.
 Canonge (M. le pasteur), 225.
Canterbury, 289.
 Cantiques, 238, 292.
 Cappel (Jacques), 88, 288.
 Capucins, 48.
Cardel, 126.
Carmes (les), 71.
 Carnus (Marthe de), 77.
Caroline du Sud, 62 n., 226.
 Caron (M.), 254.
 Cartaut, 163 n.
 Cartel, 157 n.
 Cassander, 64.
Castres, 85.
 Catin, 259.
 Caupin (Jeh.), 93.
 Cause (la), 195, 202, 216, 217.
 Cauvin, 57.
 Caux (Judith), 182. — (Richard), 182. — (Thomas), 167.
 Cavalier (Jean), 200, 283.
 Cavellat (Léon), 240, 241.
Cavirac, 26 n., 32 n.
 Cavour, 123.
 Cazalet 20 n., 190. — (Ed.), 295.

 Cazenove (Jean-Claude), 147.
 Gentenaires (six), (1523) 280.
Qette, 144.
Cévennes, 12, 13 n., 22, 85, 151, 283 à 185, 293, 300.
Chablais, 5 à 11; 188, 189.
 Chaisne (Bastien de), 60 n.
 Chalamet (Marc), 279.
 Chamay (Claude), 88, 96.
Chambéry, 7, 8.
 Chambre (Daniel de la), 107, 109. — (Marie), 111 n., 166.
 Chamier (Daniel), 66, 81.
 Chandelier (Claude), 89.
 Chandieu, 279.
Chansons populaires (XV^e-XVI^e s.), 62.
Chansonnier huguenot, 292.
Chantonnay, 30 n., 54.
 Chapeauville, 60.
 Chapitre, 57.
 Chapeau (René), 59. — (Marguerite), 54 n.
 Chardin, 167.
Charente-Inférieure, 275.
Charenton (temple de) 195, 207 à 216, 222, 227, 228, 282.
 Charles IX, 275.
 Charles (Pépin), 95.
 Charles I^{er}, 276.
 Charles-Quint, 183, 185, 248.
 Charles IX, 189.
 Charles-Emmanuel, 7, 10, n.
 Charnisay (Baronne de), 295.
 Charpentier (Thomas), 96.
 Chartier (cap.), 94.
Chartres, 141.
 Chastanier, 16 n., 17 n.
 Chastel (Jacques), 48.
Chastelet, 90, 93.
 Chastillon (cardinal de), 93 n.
 Château, 181.
 Chateaubriand, 121.
 Chateaudun, 135, 137, 139, 141.
Chatellerault, 209, 227.
Châtillon-sur-Loire, 134, 135.
 Chatoney, 194, 223, 227, 295.
 Chauderon (enseigneⁿ), 90.
 Chauvet (Claude), 92.
 Chauviré (M.), 87 n.
 Chauvidan-Lombard (Madeleine), 57.
 Chaveney (M. de), 195.
Chavernay, 134.
 Chazot (Antoine), 19 n., 22.
Chêne, 10.
 Chérubin (le P.), 10.
 Chèse (M^{re} de), 133.

- Chesne (Bastien du), 60 n.
Chester-Street, 179.
 Chevallier (cap.), 88.
 Choisy (Eugène), 203, 290.
Chomérac, 225.
 Chrétien-Audruget (Paul), 121.
 Chrestien (M.), 17.
Chronologiette (la), 13, à 33.
Cité (la), 209.
City Hall Park, 291.
Civile honesteté, 242, 243.
Civilité puérile, 229, 230, 240, 242, 244.
 Claparède, 7 n., 8 n., 9 n., 10 n.
Clairac, 208.
 Claris (pasteur), 19 n., 37.
 Claude, 200, 214, 218, 222.
 Clémenceau (Louis), 53.
 Clément VIII, 30 n., 272.
Clermond-Ferrand, 273.
Cloches protestantes, 294.
 Clouzot, 63.
Cobourg, 125.
 Coconas (Jean), 46.
 Coiffier, 82.
Cognac, 271.
 Coligny (amiral), 7, 87, 88, 126, 222, 226, 275.
 Colines (Simon de), 230.
Colombe, 289 n.
 Collège de France, 226.
 Collet (Guillaume), 47.
Cognac, 48.
 Combes (Paul de), 42 n.
Combe (hameau), 50.
 Combelle (François, Daniel de), 48.
 Comenuis (Jean Amos), 224.
Comité (séances du), 115, 129, 130, 193, 198, 119, 201, 223, 224, 274.
 Comité hollandais, 296.
Commandements, 290.
Conac, 275.
Conciergerie du Palais, 86, 87.
 Concile de Trente, 122, 174.
 Concordat, 279.
 Condé, 275.
Condorcet, 148.
 Congniard, 260.
 Coninck (famille de), 97 à 109. — (Frédéric-Jean), 110, 112, 113. — (François), 154 à 174. — (Anne) 252 à 267.
 Connétable (le), 80, 81.
 Conrart, 215.
Constance (Tour de), 44 à 51, 141, 143 à 148, 186, 187, 205, 225.
 Constans, 65.
 Conti (prince de) 28 n., 50.
 Convenant (le sieur), 43.
 Cook (M.), 167.
 Coollé (capitaine), 158, 162.
 Cop (Nicoles), 57, 58.
Copenhagen, 63, 116, 213.
 Coquerel (Athanase), 129, 216.
Corbarieu, 70.
Corbeil, 295.
 Corbière (M.), 285.
 Cordeliers, 265.
 Cordier (Mathurin), 229, 233, 234, 235, 239, 242.
 Cormier (le), 82.
 Cornon (M^{le} de), 42 n.
 Cornu (les dames le), 157 n.
 Cosne (Daniel de), 133.
 Coste (vicaire), 22 n.
 Coteron, 30 n.
 Coucis (Charles de), 118.
 Coulault (Jehan), 91.
 Coulomb (Dr), 295.
Coulommiers, 211.
 Courcillon (Suzanne), 139.
 Court Neufve (seigneur de la), 88.
 Court (Antoine), 51 n., 143, 144, 279.
 Court de Gébelin, 199.
Cournon, 273.
 Courteault (Paul), 117.
Courtray, 247 n.
 Cousin (Nicolas), 179, 265 n.
 Cousturier (cap.), 88.
 Couteron (M.), 32.
 Couvert (Thomas), 138.
 Cose (M.), 43.
Crassier-sur-Nyon, 192, 203.
Craudu, 46.
Craux, (hameau), 145.
Crédo (1539), 290.
Crest, 192, 203.
 Cristiani (l'abbé), 57, 58.
 Croissy (M. de), 41 n.
 Crommelin (famille), 97 à 115, 154 à 174, 252 à 267.
 Croquemer (M^{me}), 113 n.
 Crouzet (Antoine), 44 à 49. — (Guillaume), 50. — (Jacques), 146, 147.
 Crozier (Thomas), 88, 89, 95, 96.
 Cuendet (Benjamin), 279.
 Cuvier (baron), 287.
 Daillé, 214.
 Danemark, 115.
 Danfrie (Philippe), 242.
Dangeau, (Eglise de) 131, 141.
 Darassus, 65.

- Dargent, 142.
 Daumezon- Mauran (Suzanne), 47.
Dauphiné, 192, 203, 293.
 Daval (Jean et-Guillaume), 126.
 Day (Miss Katharine S.), 296.
 Deballot (démouille), 138.
Débutrie (Assemblée de la), 269.
 Dehérain, 289.
 Dehors (M.), 251.
 Deffère (Etienne), 29 n.
 Deladouespe (Anne), 53. — (Jacques), 54.
 Delafon (Isaac), 228.
 Delaistre (cap.), 91, 95.
Delft, 183.
 Delles (Jehan), 96.
 Delort (André), 28, 29 n. 30 n.
 Delprat, 181.
 Demaix (M.), 136.
 Denifle (P. Henri), 57, 124, 125.
 Denis (Ernest), 200, 201.
 Desbois (Jean), 279.
 Desdeuxvilles (Abraham), 254 n.
Désert (le) 12 à 21, 29 n, 31 n. — (pasteur du), 143, 190, 217. — (chaire du), 226, 271, 278. (musée du), — 290. — (assemblées du), 292.
 Deshons (M.), 153.
 Destandean (M.), 64.
 Devis, 232.
 Devilleneuve (M.), 153.
Die, 42 n.
Dieppe, 99, 114, 126, 156, 181, 253, 257, 259 n., 263, 292.
 Dierquens (Marie), 163 n.
 Dieudonné, 275.
 Dieu (Cornélis de), 248.
 Dieterlen (Maurice), 268 n.
 Divaloufat (M.), 152.
Dordrecht, 99, 183, 228.
 Doumergue (le doyen E.), 57, 65 n., 284, 285.
Dourdan, 209.
Douvre, 157.
 Dragons, 168 n.
Dragonnades, 200.
Draguignan, 153.
Drancy, 95.
Dranse, 6.
 Drelincourt, 209, 214, 222.
Drôme, 148.
Dreux, 141.
 Dubois, 83.
 Dubois (Marye), (1569), 93.
 Du Cange, 60.
 Ducart (Nicolas), 89.
 Du Cerceau, 240.
 Duchemin (M^{me}), 155, 163. — Pierre 240 n.
Dufour (Th.), 192, 224, 274, 294.
 Duhamel (M.) 261.
 Dumons (G.), 44 n., 143.
 Du Moulin (pasteur), 209, 218, 264 n.
 Dupérier, 93.
 Dupin (Charles), 287, 289.
 Dupré (Simon), 65, 81, 139, 140.
 Duplessis de la Perrine, 139.
Du Plessis-Mornay, (3^e centenaire), 120, 209, 218, 282.
 Dupuy (Ernest), 49, 63. — (Jacques), 66.
 Durand (Anne), 145, 146, 147, 154.
 Durand (Marie), 14, 42 n. — (Jean), 143, 147. — (Pierre), 159, 185. — (Jacques) 256, 258, 273, 385, — (pasteur), 46, 49, 51.
 Durand Bastide, 47.
 Durand (Marguerite) 17 n., 209.
 Durget (Jean), 58.
 Duval (Marthe) 99, 102, 103, 104, 107, 113.
 Du Verdier, 240 n., 242.
 Dyke, (P. Van), 224.
Ecosse, 186, 226.
Edits (1562), 17, 25. — de *Nantes*, 11, 39, 40, 52 à 54, 121, 140, 151 n., 207, 222, 268, 276, 287. — de tolérance, 118.
 Eecke (Barbe van der), 246.
Egypte, 106.
Esgipte, 168.
Elbeuf, 106, 157 n., 265 n.
 Emérence (Pierre), 105 n.
 Eemmerick (Pierre Van), 263 n.
Emonville, (D. G.) 34, 35, 115, 283.
 Encontre, 134.
Enghien, 295.
Epernay, 92 n., 189
 Erasme, 230, 231, 232, 240.
 Esclozas, 147 n.
Espagne, 7, 244, 276, 291.
Espérance (navire l'), 114.
 Espions, 39, 43.
 Esschen (Jean de). 183, 184 n.
Etables, 58.
 Estrées (Gabrielle d'), 211.
Etats-Unis, 177.
Estrimont, 101 n.
 Estienne (Robert), 230, 242 n.
Eure-et-Loir, 133 n., 140, 141.
Euzet, 29, 29 n.

Faber (Johannes), 60.

Fabre, 13 n., 30 n. — (Jules), 115, 195, 227, 295.

Fabre d'Olivet, 149, 153, 224.

Fabri, 7.

Fabricius, 43.

Falguière (Anne), 146.

Fare (marquis de la), 46, 143.

Farel, 6, 7, 116.

Faucigny, 7 n.

Faur (du), 85.

Fauriel, 46.

Favre (Antoine), 8.

Fayolle, (M.), 150.

Fay (Noël et Claude de), 58.

Ferrières, 66.

Ferté (baron de la), 73.

Filleul (Jean), 251.

Fitz-James (duc de), 50.

Flamands, 246.

Flandres, 139, 165, 244, 245, 247 n.

Fleix, 228.

Fleuret (Benoist), 94.

Florence, 247.

Floride, 290, 291.

Florimont (M. de), 133.

Flotzenbergh, 184.

Foix (pays de), 85.

Fond (Jérémie de la), 42 n.

Fontaine-sous-Prémont, 141.

Fontainebleau, 126.

Fontanès (la comtesse de), 28.

Fontanille (Suzanne), 32 n.

Fontenay-le-Comte, 51, 52, 53.

Force (duc de la), 56

Forest, 184.

Forêt-sur-Sèvre, (la), 282.

Forge (de la), 57.

Foulèze, 148.

Fourier (le baron), 287.

Fragnée, 52.

France (Marguerite de), 7.

Franklin (Benjamin), 116.

François 1^{er}, 6, 119, 280.

Frasque (Cornélio), 96.

Frédéric Le Sage, 183.

Frédéricia (église de), 115.

Frémont (Jacques), 133.

Frères moraves, 178, 191.

Fricheteau, 138.

Fribourg en Brisgau, 272 n.

Friedrichsdorf, 187.

Frizole, 51.

Fueillet (Jean), 94.

Fumeron (Judith), 182.

Fuzet (l'abbé), 179.

Gaillard (M^{lle}), 167.

Galerès (baronne de), 28 n.

Gailland (G.), 245, 246.

Gallargues (la marquise de), 28.

Gallot (M. de), 132, 133, 138.

Gamsharst (Oswald), 280, 281.

Gand, 121, 245, 247 n. 248.

Ganges, 146, 153, 225.

Garagnon (Jean), 147, 148.

Gard, 18, 148.

Gardésy (pasteur), 65, 72, 73, 78 n., 82.

Gargasse, 116.

Garnier (pasteur), 277.

Garreta (M. R.), 115, 126, 180, 181, 223, 226, 227, 251, 296.

Garsault (sieur de), 142.

Gascogne, 42 n.

Gase (Guillaumette de), 77.

Gassion, 215.

Gaubert, 137.

Gaudart, 138.

Gaully, 53.

Gauvin (milord), 30 n.

Gavernes, 30 n.

Gazier (Augustin), 179 n.

Gelin (H.), 394.

Genève, 5, 6, 7, 8, 22, 27, 32 n., 39, 40, 41, 42 n., 43 n., 45, 47, 60, 61, 87 n., 94, 101 n., 122, 127, 144, 147, 188, 189, 192, 203, 226, 229, 243, 273, 287, 288, 290, 294.

Genonville, 132 n.

Gex, (pays de), 6, 7, 8.

Gioliti, 190.

Géorgie, 179.

Gérard (M.) 101.

Guérard (Nicolas) 101 n.

Germignan, 117.

Gervais (M^{lle}), 45.

Gestière (prévôt) 53.

Geudeville, 114.

Gibel (Mont), 77.

Gilbaut (M^e de), 252.

Gilot (Abraham), 109 n.

Gineste (Élie), 66.

Girard (Anne), 52, 54 n. — (Paul), 132. — (Maurice), 146.

Glass (Jacques), 277.

Gobelins, 209.

Godard (Anne), 266 n.

Godefroy (cordonnier), 60. — (Aubry, Élisée), 108. — (Jean-Louis), 132. — (Lubin), 133. — (Pierre), 262. —

Godet (Jehanne), 92.

Godin (Pierre), 113 n. — (M^{lle}), 265.

Goltzius (Henri), 247 n.

Gommier (M^{lle}), 133.
Gondolle (château de), 273.
 Gonnet (M.), 245 n.
 Gontier (dame), 157 n. 161, 164.
 Gonttier, 252.
 Gorgier (M. de), 286 n.
 Gottis (M.), 153.
 Goudimel, 195, 227 290 n.
 Goujon (Jean), 207.
 Goutès (Catherine), 145. — (André), 146.
 Granier (Claude de), 8, 188.
 Granjon (Robert), 242 n.
Greenwaycourt, 168, 169, 170, 252, 254, 255, 257 à 263.
 Grégoire XIII, 123.
 Grenesye (Claude), 95, 96.
Grenet, 90 n.
Grenoble, 42.
Greynant, 90.
Grigny, 207.
 Grimaldy (M. Josias de), 138, 139.
 Griollet (Marie), 17 n.
Grisons, 43.
 Grivel (Rodolphe), 151, 152.
 Grois (sieur des), 54.
 Gross, 227.
 Groteste (Marin), 136.
 Grotius, 228.
 Grucker, 196.
 Gruvel la Treille, 30 n.
 Gschmus, 281.
 Gublitt (Cornélius), 125 n.
 Guesnon de Saint-Hilaire, 142.
 Guérin (Jehan), 88, 90, 91, 92.
Guerres de religion, 116.
Gueux (chanson des), 186.
Guienne, 116, 118, 121.
Guilbaudière, 138.
 Guillaume (I.), 242.
 Guimon, 65.
 Guiraud-Lombard (Jeanne), 51.
 Guises (les), 71, 75, 199.
 Guizot, 128, 196, 201, 206, 223, 224, 277.
 Guyard (Jacques), 53.
 Guyvret (Mathieu), 93.
 Guyon (M^{me}), 178.

Haarlem, 183, 244 à 250.
Hambourg, 100, 102, 103, 104, 105, 106, 108 à 114, 115, 154, 163 n.
 Hamelin (Ph.), 279.
 Haranc (Pierre), 101.
 Hardisse, 191.
Harfleur, 101 n., 168, 170.
 Haulte-Fontaine (M^{me}), 132.
Haute-Tour (la), 76.

Hyacinthe (Père), 179.
 Heere (Luc d'), 247 n.
Heidelberg, 227.
 Heitz (J.-H.), 62.
 Henri II, 119.
 Henri III, 175, 203.
 Henri IV, 5, 11, 69, 78, 192, 193, 199, 207, 209, 216 n., 222, 225, 275.
 Herbiers (sénéchal des), 53.
Hérault, 146, 153.
 Héroard, 68.
 Herville (M. de), 132.
 Hervost (s^r), 113.
 Hinselin (Jacques), 94, 95.
 Hoesman (Richale), 60.
Hollandais, 69, 246, 275.
Hollande, 32 n., 42, 99, 101 n., 106, 109, 114 n., 132, 256, 163 n., 167, 181, 186, 211, 214, 246, 248, 254, 259, 264, 266, 267, 289.
Hollinghorn, 253.
 Hombière (M. de), 133.
Honfleur, 255.
 Honoré II, 139.
Hoorn, 182.
 Hours (Claude), 242, 243.
 Hubert (Estienne), 60, 186, 255, 261 n.
 Hugues (Edm.), 22 n., 190, 226.
 Hulst (François Vander), 183.
 Humbert (David), 136 n.
 Huss (Jean), 183, 186, 187, 191, 193, 277.
 Huve (Cap.), 91.

Iberville (M. d'), 39, 40, 43.
Ile-de-France, 293.
Inde, 112, 264.
Indre, 87 n.
 Innocent VIII, 122.
Incriptions huguenotes, 294.
Intendants (les), 14 n., 20, 36, 37, 38, 45, 173, 174, 253.
 Ireland (James), 149.
Irlande, 178.
 Isaac (Guillaume), 51 n.
Italie, 190, 247 n.

Jac (Guillaume), 51 n.
Jacob, 32 n., 171.
 Jacobins, 274.
 Jacquier (sieur), 42 n.
Jamaïque, 99.
 Jansénisme, 179, 180.
 Jason, 72.
 Jeannin, 268.
Jésuites, 27, 42 n., 54, 32 n., 170, 180, 253, 271, 272.
Jindrichuv Hradec, 191.

Johannot (J.-B.), 190.
 Joly, 77, 78 n., 80, 84.
 Joseph (cap.), 97.
 Jossias (Daniel), 138, 139.
 Jouan (Jean et Marie de), 95.
Jouarre en Brye, 91.
Junas, 13, 36.
 Jurieu (Pierre), 264 n.
 Jusselin (M.), 131.
Jussy, 10.
Juvisy, 207.
Key (Liéven de), 244 à 250.
 Keyser (Hendrik Cornelis), 211.
King William (paroisse de), 62.
 Klick (Charles Philippe), 147 n.
Kozé, 191.
La Boétie (Étienne de), 116, 121.
 Labroue (F.-G. de), 289 n.
 La Canne (Esther), 99.
Lacauue (Tarn), 44 n., 45, 187, 188.
 La Devèze, 46, 186 n.
 La Fage, 13 n.
 La Fare, 47, 49, 50.
 Lafeuille, 142.
 La Fond (Jérémie de), 42 n.
La Grange, 45.
 La Haye (Jean de), 42 n.
La Haye, 98, 114 n. 183.
 Lambert (Pierre), 90.
 Lamennais, 273.
 Lamy (Jacob), 180, 181. — (Jean), 182.
La Neuville (Loiret), 92 n.
 Langloys (Claude), 92.
Languedoc (Bas), 14, 20, 42 n., 46, 50, 144, 243.
 Lansonnière et des Grois (sieur de), 53.
Laon, 136 n.
 La Pareille, 265 n.
La Queue-en-Brie, 88.
 La Rive (Jacob de), 42 n.
 Laroche (M.), 138, 282.
La Roche-sur-Yon, 295.
La Roche-Beaucourt, 277.
 La Rochefoucauld (cardinal de), 279.
La Rochelle (1622), 42 n., 54, 67, 171 n., 227, 270, 275.
 Larroque (Pierre de), 121.
La Salle, 48.
 Lassagne, 46.
 La Serre (P.), 22, 115.
 Laufraire (sieur de), 53.
 Laurens, 262.
Lausanne, 143, 144, 227, 279 n.
 Lauze (sieur de), 42 n.
 Lauzières (Pierre), 18. — Jean, 87.

Laval, 121.
 Laverné (Pierre), 66.
 Leau (Sara et Jacob de), 262 n.
 Le Baillif (Mad.), 262.
 Le Blanc (Pierre), 42 n.
 Le Broy (Daniel), 132.
 Le Cordier (M^{me}), 254.
 Leboys (capitaine), 96.
 Lecoffre, 272 n.
Le Cailar, 13. —
 Le Caron (Jehan), 91.
 Leclère (ancien ministre), 186.
 Lecointe (sieur), 28 n.
 Lecomte (Rachel), 157 n.
 Le Conte (Simon), 95.
 Le Febvre (Abraham), 42 n. — (M^{me}), 254. — (Pierre), 263. — (Isaac), 265.
 Legendre (Philippe), 157 n., 251.
 Le Guerchois, 263 n.
Le Havre, 97, 100 à 115, 154 à 176, 226, 252 à 255, 265, 266, 267, 293, 295.
Leicesterfields, 101 n.
 Le Jeune (M^{me}), 158.
 Lelarge (M.), 158. — (M^{me} Genevot-te), 259.
 Leloup (M.), 106.
 Le Maire (Jean), 42 n.
 Le Moine (Jean), 60.
 Le Nain (Intendant), 144.
 Lénard (André), 253.
 Lenfant (M.), 133, 135 n., 136, 138, 140.
 Léon X, 122.
 Le Page (Antoine), 163 n.
 Le Roy (Suzanne), 98.
 Le Sueur (Hubert), 276.
 Le Tellier, 43.
 Levert (V^e Pierre), 258.
Leyde, 183, 226, 244, 246, 282 n.
 Libertet (Christophe), 6.
Liège, 59, 60, 61, 186.
 Liénor, 242, 243.
 Liéven (M^{me} de), 202.
 Légny (Jehanne), 96.
 Ligueurs (les), 7, 69, 76, 85, 209.
Lille, 165, 225.
Lillebonne, 113.
Limagne, 273.
 Lions (Jehan des), 91, 94, 95.
 Liron Rigoulet (Olympe), 47.
 Lochon (François), 137.
 Lods (Armand), 149, 223, 227, 228.
Londres (divers), 99, 101 n., 111, 149, 150 n., 156 à 167, 179, 180, 224, 245, 246, 254 n., 256, 262 n., 265 n., 275, 288 n.
Longueville (duc de), 242. — (duchesse de), 211.

Looz, 60.

Lorme (Isaac), 42 n.

Loudun, 135.

Louis XIII, 61, 66, 193, 199, 208, 211, 212, 216 n., 222, 279.

Louis XIV, 11, 26, 181, 198, 275, 276, 278.

Louis XV, 48.

Louis XVI, 27, 289.

Louis XVIII, 225, 287 n.

Lousigny (sieur), 52, 53.

Louvain, 183, 272.

Louvet (Jehan), 88.

Louvois, 39, 43, 113 n.

Loyola, 178.

Lunel (Paul), 42 n.

Lucas (Isaye), 42. — (Abraham), 105.

Luciennes (M. de), 43.

Luçon, 53, 54, 270.

Lunel, 295.

Lupé (Marguerite de), 58.

Luther, 55, 56, 57, 118, 1124, 125.

Luthéranisme, 183, 184, 286, 281, 291.

Luxembourg (palais du), 211, 212.

Luynes (connétable de), 68, 69.

Lyon, 230, 279, 283, 295.

Mabelly, 17 n., 19, 20, 21, 22, 30, 37, 38.

Mahis (de), 136.

Mailhet, 225.

Maintenon (M^{me} de), 276, 294.

Majol, 58.

Majou (Samuel), 52. — (Marguerite), 53, 54 n.

Malborough, 33 n.

Malègue, 46.

Malroux (le jeune), 77.

Manaken, *Manakinstown*, 62.

Mander (Charles Van), 247.

Manhattan, 250 n.

Manon, 163, 170, 258, 262.

Manoël (Étienne), 47, 48.

Mantoue, 43.

Marchenoir, 136 n.

Marck (Erard de la), 59.

Marcor, 45, 46.

Mariette, 213.

Marillac, 41, 181.

Marin (Hubert), 94.

Marmonié (capitaine), 73.

Marnix (Philippe de), 247 n.

Marne, 189, 207, 208.

Marot (Clément), 63, 210. — (Psaumes de), 270.

Marron, 288.

Marsollier, 8 n.

Martel (Elisabeth), 111 n.

Martens (Liéven), 250 n.

Martinengo, 8, 9, 10, 188.

Martin (Pollicarpe), 37, 97. — (David), 187. — (Victor), 122, 123. — (pasteur Jean), 270, 283. — (pasteur Pierre), 292.

Martyrs, 225.

Marye (M.), 251.

Masaryk, 209, 226.

Mas des Crottes, 47.

Massillon, 214.

Mathieu (pasteur P.), 35, 55. — (Georges), 268 n.

Maubert (place), 90.

Matteville, 32 n.

Maurel (Pierre), 20. — (Jacques), 37.

Maurevel, 123.

Mauray-Chabanel (Marguerite), 47.

Max, 185.

Mayenne (duc de), 69, 71, 72, 74, 76, 78, 209.

Mayerne (Th. de), 276.

Maynard (père), 42 n.

Mazamet, 116, 227, 187, 290, 295.

Meauls, 91.

Meaux, 220.

Médicis (cardinal de), 188. — (Marie), 211. — (Catherine), 88, 117, 224.

Meef (G. de), 59.

Médoc, 117.

Meigret (Aimé), 88.

Mel (Suzanne), 101 n.

Mer, 134.

Menton, 128.

Mercier (M.), 188.

Mercy (Mad. Laurent), 255.

Mereaux, 294.

Meslay-le-Val, 132 n.

Mesmes (Henri de), 209, 228.

Mesnager (Jérémie), 132.

Mesnil (M^{re} du), 132.

Mestrezat, 209.

Méthodisme, 286, 292.

Mettayer (Samuel), 258, 263.

Metz, 209.

Meulebeke, 247 n.

Meusnier (Philippe), 99, 267.

Michel-Jullian (Elisabeth), 47.

Middelbourg, 99.

Mignon (B. 1624), 228.

Milan, 41, 43.

Ministres apostats, 253.

Mirmand (Henri de), 11 n.

Miroir de la jeunesse, 229, 230, 234, 239, 240, 241, 242.

Moissac-en-Guyenne, 42 n., 68.

Molandine (hameau), 46.
Molaville (M^{lle} de), 132.
Molthier, 178.
Monceau (M.), 132, 211.
Moncoutant, 269, 270, 282.
Monheurt, 68.
Montagne (la), 32 n.
Montbéliard, 281.
Montcaus, 65.
Montcombrun, 94.
Monthereau, 92.
Montigny-le-Roy-en-Bassigny, 90.
Montivilliers, 168 n., 170.
Monod (Frédéric), 129. — (Jean), 288.
Montmorency, 80.
Montmort, 189.
Montmurat, 65, 68, 74, 77, 79, 80.
Montpellier, 13 n., 23, 45, 46, 48, 49, 149, 150, 209, 226, 295.
Mons, 273.
Montainville, 132 n., 134.
Montalbanais, 65, 67, 69, 73 à 84.
Montandon (M.). 285 n. — (Léon). 288 n.
Montauban 42 n. — (siège de), 65, 68, 69, 70, 72, 76, 77, 81, 85, 163 n., 191, 209, 295.
Montbel (Jacqueline de), 7.
Montevrin, 90.
Montluc (Blaise de), 117.
Montredon-lez-Sommières, 14 n.
Montrevel (maréchal de), 51, 283.
Morel, 282. — (pasteur Émile), 295.
Morgue (la), 208.
Morin (M.), 110, 135.
Morinière (P. de la), 279.
Morse (M.), 254.
Mortaigne, 94.
Mouchamps, 52, 53, 54, 271.
Moucher (M^{lle} Madelon), 30 n.
Mouilleron, 269.
Mouline, 135.
Moundis (les), 79.
Moustier (le), 71, 75, 76, 77, 78 n., 79, 80, 83.
Mulhouse, 226, 280.
Multipliants, 31 n.
Moynes (Pierre et Jean), 229, 230, 239.
Mugiol (Jacob de), 42 n.
Muguel (François), 288 n.

Nantes (Édit de), 11, 39, 40, 52, 53, 54, 121, 140, 151 n., 207, 222, 268, 276, 287.
Natalis (Corneille), 66.
Nauroy, 191.

Navarre (Jacques), 67, 83, 118. — (Marguerite), 133, 176.
Nécrologie, 128, 191, 294.
Nemours (duchesse de), 7, 288.
Ners, 12, 12 n.
Neuchâtel, 116, 170, 285, 287, 288.
Neuveville (la), 288 n.
Noé (drapier), 157 n.
Nepveu (Jehan), 88, 89, 90, 91.
Nérac, 127.
Neufville, 92.
Neuhauts, 191.
New-Jersey, 62 n.
New-York, 62 n. 150 n., 250, 275.
Nicolle de la Croix, 96, 189.
Nicolas (Rev), 188.
Nieuport, 157.
Nîmes, 12 n., 20 n., 21 n., 33, 37, 38, 42 à 47, 51, 85, 243, 295.
Niort, 294.
Nogent-le-Rotrou, 141.
Normandie, 178, 243, 263 n.
Noué (Paul), 42 n.
Nouvelle-Avesnes, 225, 290, 291.
Novis (hameau de), 13 n.
Nyon, 7, 10, 32 n. 224.

Ohio (l'), 177.
Oliva, 32 n.
Olivétan, 57.
Orange, 189.
Oratoire, 126, 195, 203, 207, 212, 227, 288, 295.
Orbays (abbé d') 96, 189.
Orbec, 96.
Orléans, 136.
Orléans (Lienor d'). 242.
Ornex, 42 n.
Ortmans, 296.
Orval (régiment d'), 65.
Otger, 254.
Ours (Louise des), 48.
Oursel (famille), 99 à 105 ; 107 à 114, 165 à 171, 252 à 267.
Oxford (Université d'), 178, 229.

Paillas, 79.
Paindeblé (Paul), 121.
Paléville (sieur de), 84.
Palissy (Bernard), 63, 279.
Pannier (Jacques), 61, 115, 130 n. 191 à 198, 204 à 216 n., 223 à 228, 278 à 296.
Pannier (Louys), 63.
Papesse (Marie), 174.

- Paris*, 42 n., 50, 55, 58, 51, 82, 86, 87, à 95, 116, 126, 131, 148, 150, 153, 165, 167, 168, 177, 186, 191, 193, 195 à 199, 202 à 216, 223, 225, 225, 229, 230, 240, 242, 256, 258, 260, 263, 265, 266, 268 n., 272 n., 277, 282, 285, 286, 287, 288, 289, 293.
Parlement, 87, 117, 120, 123, 211, 212, 215, 220.
Parpaillots, 189, 190, 208.
Paroy (Samuel), 132.
Pascal (Blaise), 178, 273.
Passart (Marie), 94.
Passionei (cardinal), 272.
Passon (Marie), 49, 50.
Paul (Jacquette), 47.
Paullié, 77.
Patay, 136.
Paulmy d'Argenson (marquis de), 50.
Pays-Bas, 177, 183, 184, 225. — (Reine des), 291.
Pégorier (M.), 101 n. — (Daniel-César).
Peinaverès, 66.
Pellet (Marie), 137.
Peloquin, 279.
Penon (Jehan), 92.
Pensylvanie, 226.
Pentemont (Église de), 222.
Pérault-en-Vivaroys, 94.
Perche, 138.
Perigal (dieppois), 126. — (Jean), 181, 182.
Perrier (M^e), 35, 139.
Perrine (M. et M^{me}), 139.
Perrinet (Parpaille), 189, 190.
Perrot (Jérémie), 139. — (Pierre), 279.
Peter (Marc), 111, 112.
Petit (Louise), 53. — (Jehan), 91. — (Marie), 181.
Peyster (Martin de), 121. — (H. de), 195, 203, 224, 296.
Pétrograd, 63.
Pezon (Cap.), 89, 90, 92, 94, 35.
Philadelphie, 62 n.
Philippe II, 185.
Pibrac, 175, 176, 177, 241, 242.
Picardie, 287.
Picot (Nicodème), 133.
Pie V, 123. — XI, 5.
Piémont (prince de), 8 n., 43, 190.
Pignault (Maison), 253 n.
Pilastre (M. G.), 54 n.
Pilon (M. l'Abbé), 172.
Piquecos, 68, 81.
Plessis (M^{me} Charlotte du), 139.
Plessis-les-Bloys, 95.
Plot, 49, 50.
Pouret (Pierre), 178.
Poictiers, 42 n., 54, 229, 232, 239, 240, 275.
Poitou (Bas), 15 n., 27 n., 30 n., 89, 293.
Polignac, 288.
Pologne, 33 n., 175, 177.
Pons, 128.
Ponthault, 88.
Pontoise, 91.
Pont-l'Évêque, 32 n.
Pont Saint-Esprit, 46.
Popineau (Jean), 96.
Port-Royal, 179, 180.
Porte (sieur de), 42 n.
Portus, 66.
Pot (cap.), 90, 92, 93.
Poupardin (Hector), 142 n.
Pourtales (M. G. de), 223, 227, 286 n.
Poux, 143.
Pouzanges, 270, 271.
Pradel (François), 47.
Prague, 187, 191, 200.
Pranles, 49, 50, 145.
Pralles, 147 n.
Prégat (Anthoine), 92.
Prévost (Jacques), 183, 184 n.
Priou, 12, 14 n., 18, 22, 25, 27 à 33 n.
Privas, 50, 152, 153.
Prony (de), 151.
Prophètes, 291, 292.
Provence, 68.
Provins, 42 n.
Proy (Anne et Jacques), 132.
Prunel (Louis), 5. — (Chanoine), 6 n.
Prugnet, 231.
Psaumes (les) 14, 57, 219, 227, 231.
Puaux (Frank), 133, 198 à 200, 224. — (René), 115 n., 191, 223, 226, 296.
Pugh (D.), 149.
Puget (pasteur), 35.
Puizeux (M. de), 133.
Puy-de-Dôme, 273.
Puy-Garreau, 54.
Quevilly, 98, 99, 107 n., 109 n., 113 n., 168 n., 251, 263 n.
Quillan (le), 12, 12 n.
Quillebeuf, 113.
Rabaut (Paul), 20 n., 28 n., 51, 126, 129. — (Pomier), 149. — (Saint-Étienne), 150.
Rabelais, 190.

- Raitz (Emerich), 272 n.
 Ravenel (Judith de), 121.
 Ray (Fulcran), 283.
Ré (Ile de), 52.
 Reboutel (Paul), 42 n.
 Rebsomen (M.), 278.
 Rebufat, 17 n., 28.
 Récalde, 271.
 « **Recistez** », 226, 285.
Refuge, 11 n., 40, 187, 224.
Reims, 295.
 Reneri (Johan), 60 n.
Renty, 178.
Reuss (Rodolphe), 115, 205, 223, 226, 227, 296.
Revel, 187.
Réveil, 217, 274, 283, 292.
Révocation, 11 n., 15 n., 24, 27, 29, 97, 126, 130, 140, 144, 163 n., 187, 209, 212, 213, 214, 215, 216 n., 222, 226, 251, 268, 269, 278.
Révolution, 22, 122, 131, 190, 222, 271.
 Reynauld (Isaac), 132.
 Raymond (M.), 285 n.
 Reynès, 83.
 Ribard (Cl.), 146 n.
 Ribaut (Jean), 291.
 Richaud (Pierre), 146.
 Richelieu (duc de), 42.
 Riez (Jean), 146.
 Rilliet de Candolle, 274.
Ripaille (château de), 6 n., 9, 116.
 Riquet (Jacques), 37.
 Rissoan, 45.
 Riva (Noël), 46 n.
Rivageois, 59.
River (James), 62.
 Rivière (Marye de la), 92.
 Robert (Henry), 50.
 Robert-Fizol (Marie), 50, 51.
 Roberte (Marie), 51, 142.
 Robin (M.), 186.
 Rochine (le seigneur Constantin de), 281.
Rodes, 295.
 Rohan, 85.
 Rolland-Quercynois, 72.
Rolleville, 265 n.
Rome (cour de), 123, 179, 188.
 Rondeau (Jacques), 253.
 Ronsard, 224.
 Roolle, 273.
Roosetradt, 101 n.
 Roqualte de Sorbs, 50.
 Roques (Pierre), 187, 188.
 Rothelin (marquis de), 242.
 Rott (Ed.), 39 n., 115 n., 195, 203, 223.
 Rou (Pierre), 91.
 Rostagny, 214.
 Rotier (famille), 277.
Rotterdam, 98, 99, 101, 163 n., 168, 169, 181, 182, 256 à 263.
 Rouchon (M.), 273.
 Roudière, 265.
Rouen, 97 à 111, 126, 154, 155, 157 n., 159 n., 160 à 165, 168, 170, 181, 226, 245, 246, 251, 253 à 267, 295.
Rouergue, 42 n.
 Rouillier (Jehan), 95.
Roujon, 101 n.
 Rouillon (Eléazard), 137.
 Rousseau, 274, 295.
 Rousselet (Jacques), 91, 93.
 Roussel (Gérard), 57, 58
 Rouvier, 143.
 Rouvière (Jacques), 51.
Rozans, 147 n.
 Rozier (Thomas), 94.
 Rue (Caroline de la), 192.
 Ruelle (Catherine), 240 n.
 Roux (proposant), 23.
Russie (Eglise réformée en), 63.
Sabatier (Auguste), 199.
Sablière (M^{me} de la), 224.
 Sabourin (Anne), 47.
Saint-Affrique, 85.
 Saint-Amand, 87 n.
 Saint-Amour (J. M.), 227.
 Saint-André (clocher), 110.
Saint-Arnoul, 95.
Saint-Barthélemy (la), 87, 123, 175, 209, 291.
Saint-Césaire-lès-Nîmes, 51.
 Saint-Chamond (baron), 58.
Saint-Christol-lès-Alais, 51 n.
Saint-Cierge-de-la-Serre, 49, 50, 145.
Saint-Cloud, 295.
Sainte-Croix, 279.
Saint-Denis de Jouhet, 87 n.
Saint-Denis-la-Chartre, 89.
 Saint-Etienne, 58.
Saint-Elie-de-Serre 145, 190, 281.
 Saint-Félix, 188.
 Saint-Florentin, 144, 148.
Saint-Geniès-du-Gardon, 14 n.
 Saint-Gérans (maréchal), 7, 79.
 Saint-Germain, 87.
 Saint-Gervais, 212, 213.
Saint-Hippolyte (l'Eglise de), 8, 42 n.
Saint-Jean-du-Gard, 14.
Saint-Jean d'Angely, 228.

Saint-Jean de Marvéjols, 283.
Saint-Julien Molin-Molette, 58.
Saint-Landry, 95.
Saint-Marcel (Faubourg), 209, 215.
Sainte-Marie-aux-Mines, 288.
Saint-Martial, 85.
Saint-Martin, 110.
Saint Martin (en Bosc), 266 n., 277.
Saint-Martin-en-Ré, 295.
Saint-Maixent, 295.
Saint-Maurice, 9, 207.
Saint-Médiers, 148.
Saint-Meaud (marquis de), 288.
Saint-Pierreville, 143.
Saint-Prouant, 270.
Saint-Quentin, 98, 109, 155, 157, 254 n., 258 n., 259, 263, 264 n.
Saint-Romain, 58, 135.
Saint-Sébastien, 83.
Saint-Victor, 273.
Saintes, 271.
Saintonge, 225. — (Revue de) 275.
Saïs (Vienne), 91 n.
Sales (François de), 5 à 11, 188, 189.
Saliat (Pierre), 230.
Salissotte (la), 77.
Sancerre, 142 n., 295.
Santerre (Anne), 99, 113 n.
Sanvic, 99, 101 n.
Sarrut (Louis), 195, 205, 227, 296.
Saulces, 190.
Salvagiot, 277.
Saulnier (Jehan), 97.
Saumur, 228, 295.
Sautel, 30 n.
Sauve, 116.
Sauveterre-de-Guienne, 117.
Sauzet (Daniel), 49 50.
Saverdun, 225.
Savigny (Pierre), 90.
Savoie, 6, 7, 8. — (Charles-Emmanuel duc de) 11, 42, 43.
Schaffouse, 41.
Schœll (Th.), 56, 123, 177, 179, 180, 272.
Schiedam, 98, 99, 265.
Schomberg (le comte de), 75.
Scorbiac, 65.
Scoffier (Louis), 134, 140.
Sedan, 250.
Serrie (sieur de la), 53.
Seins (Jean de), 248.
Sémery (Marie de), 98.
Sens, 92.
Serres (Mathieu), 143, 144.
Serpied, 46.
Serret, 143.

Serrurier, 259.
Servel (Jacques), 146.
Sicard (l'abbé), 151.
Siette, 275.
Sigismond (empereur), 187.
Silésie, 107, 109.
Sion, 85.
Silhac, 46.
Simon (Charles), 132, 163 n.
Sochon (Marie), 181.
Soho (quartier huguenot de), 277.
Soissons (hôtel de), 189, 211.
Sommières, 13, 14, 15, 23, 27 n., 30 n., 36.
Soquet (Perrenette), 287.
Sorbonne (la), 58, 180, 191, 202, 286.
Soubeyran (Mas.), 190.
Soubise, 147 n.
Soudorgues, 48.
Soulard (Daniel), 53.
Spitalfields, (Saint-Jean), 101 n.
Steinbach, 268.
Stordeur, 59, 60, 61.
Strasbourg, 56, 61, 62, 191, 192, 205, 226, 280, 281.
Suisse, 8, 10, 11, 41, 42 n., 43, 55, 61, 62, 203, 204, 277.
Suzenet (Anne), 52. — (Charlotte), 53. — (époux), 54 n.
Sully, 215.
Tabor, 191.
Tallemant, 215.
Taquelet (Rachel), 98. — (Robert), 155, 156.
Tarn, 83, 187.
Tattet, (Louis), 279. — (Joseph), 288.
Tchécoslovaquie, 277.
Tchèques, 200, 201.
Teissier (Estienne), 13 n.
Tempié (l'intendant), 14 n., 20 n. 21 n.
Ternier, 7, 10, 189.
Terreur blanche, 146, 288 n.,
Tertre (Jacqueline du), 121.
Tescou (le), 71, 76, 83.
Testard (Paul), 139, 140. — (Elisabeth), 171. — (Rachel), 254 n. — (Pierre), 263 n., 264, 265.
Thann, 281.
Théaulon (Jean), 46.
Thémines (marquis de), 67, 84.
Thermes (J.), 272 n.
Thonon, 116, 188.
Thoren (Lambert Van), 181.
Thou (Présid. de) 94, 177.
Threbourt (Claude), 96.
Thuault (François), 95, 96.

Tocqueville (Marie de) 163 n.

Tolérance, 200.

Torin (Esther), 141, 154, 162. — (Jean), 155 n.

Toronto, 278.

Touches (sieur des), 54.

Toulon, 148.

Tour (M^{lle} de la), 192, 203, 255 n., 261, 275.

Tours, 42 n.

Tournay, 157.

Tournes (Jean de), 230.

Tournon-sur-Rhône, 295.

Trabuc, 65.

Trente (Concile de), 176.

Trévoux, 268.

Trivulce (Hippolyte), 139.

Trial (Jean), 17 n. — (Marguerite), 20.

Trisay-sur-le Lay, 53, 54.

Tromparen (M.), 152.

Turenne, 245.

Turges, 13 n.

Turin, 9.

Turjon (Jehan), 92.

Turquie, 76.

Urfé (d') 58.

Utrecht, 187.

Uzès, 12 n. 50, 51, 148.

Vabres, 13 n.

Valantin (M.), 19 n., 23, 35, 36.

Valdegour, 51.

Valence, 227.

Valenciennes, 142, 263.

Valengin, 288.

Valentigney, 226.

Valès, 222, 227, 296.

Vaux (M. de), 275.

Vallejo, 62.

Valleraugue, 13, 13 n.

Vallier (Paul), 273 n.

Vallière (Jehan), 186. — (Jean), 225.

Vals, 49.

Vandale (dames Elisabeth et Marie), 157 n.

Vanderhulst (M.), 113 n, 114 n.

Vanderschalque (Anne), 263.

Var, 153.

Varize, 137.

Vasony (M. de), 109 n.

Vatican (concile du), 178, 189. — (archives du), 122.

Vaud (canton de), 6, 224.

Vaudois (les), 277.

Vaugeron, 279.

Vaunage, 15, 25.

Vauvert, 14 n., 18.

Vaux (M. de), 275.

Vellandin, 270.

Vendée, 52, 269.

Vendôme, 131.

Vendrennes, 53.

Venise, 42 n., 43.

Veré (Seigneur de la), 231.

Vereule (M.), 113.

Verilhac-Sauzet, 49, 50.

Vermont, 192.

Vernaelde (M.), 195.

Vernes (Maurice), 115, 123, 191, 202, 203, 225.

Vernet (Monteils) 45, 46.

Vernoux, 45, 279.

Verneuil, 211.

Verrières (Les), 287, 289 n.

Versailles, 43, 48, 50, 144, 178, 179, 295.

Vidal (Jean), 45. — (Marie), 49, 50.

Vignaux (comte de), 72.

Vigueri (Mariet), 66.

Villars, 69, 70, 71, 74.

Villeneuve d'Aubais, 14.

Vevey (Réfugiés), 224.

Vezy, 65.

Viénot (John), 115, 116, 193, 195, 196, 223, 228.

Vieuville (la), 79, 80.

Vigné (Arnaud), 146.

Villaret (M.), 191.

Ville (de la), 182.

Villebourbon, 69, 70, 72, 74, 75, 76, 79, 80, 84.

Villemorin, 92 n.

Villemort, 92.

Villeneuve (sieur de), 42 n. — de Berg 49. — *Saint-Nicolas* 132 n., — *Saint-Georges*, 295.

Villereau, 132, 134.

Vilvorde, 183, 184, 186.

Vincennes (bois de), 209.

Viret, 9.

Virginie (Etat de), 62.

Villiers (Merlin de), 94.

Vitré, 121.

Vitry-le-François, 42 n.

Viverais, 143, 146, 190, 199, 293.

Vivielle (commandant), 275.

Viviers, 46, 49.

Voës (Jean), 183. — (Henri), 184, 185.

Voorde (Jean Van de), 246 n. — (Marie), 250 n.

Voves, 132 n.

Vuillon (capitaine) 88, 95.

Vulcain, 70, 82.

W*alincourt*, 283.

Weiss (N.), 41, 64, 88, 97, 115, 125,
128, 130 n. 142, 187, 195, 223, 228,
268, 294.

Wesley (John), 177, 178.

Willems (M. L.), 186.

Willet (M.), 165.

Witt (M. Cornelis de), 115, 128, 201,
223.

Wittenberg, 125, 183.

Wolmar, 57.

Worms, 183.

Zizendorf, 175.

Zuba (M. de), 23.

Zurich, 41 n.

Zutphen (Henri de), 183, 184.

Zwingli, 57, 118, 280, 281, 291.

2. TABLE ALPHABÉTIQUE

DES COLLABORATEURS AU TOME LXXII

Aubert (H. V.), 39.	Pannier (Jacques), 193, 207, 283.
Bost (Charles), 44, 126, 143, 180, 291.	Patry (H.), 117.
Doumergue (E.), 283.	Peyster (H. de), 121, 244.
Dürtleman (Fr.), 217.	Sarazin (B.), 52.
Garreta (R.), 251.	Schoell (Th.), 55, 122, 175.
Garrisson (Ch.), 65.	Strohl (H.), 280.
Le Coultre (J.), 229.	Tournier (Gaston), 187.
Lehr (H.), 131.	Viénot (John), 193, 196.
Léonard (E. G.), 12, 268.	Weiss (N.), 5, 11, 57, 64, 86, 124, 126, 128, 129, 141, 149, 183, 188, 191, 294.
Mieg (Ph.), 97, 154, 252.	

3. TABLE

GÉNÉRALE ET CHRONOLOGIQUE

1923

N. WEISS. — Préface. A propos du troisième centenaire de la mort de François de Sales	5
— Pour la fête de la Réformation	129
JOHN VIÉNOT — Retraite de M. N. Weiss	193
J. PANNIER. — Les espérances du nouveau secrétaire	193

ÉTUDES HISTORIQUES

XVI^e SIÈCLE

J. LE COULTRE. — Le Miroir de la Jeunesse, par Maturin Cordier	229
H. DE PEYSTER. — Liéven de Key, architecte gantois.	244

XVII^e SIÈCLE

CH. GARRISSON. — Le siège de Montauban en 1621	65
H. LEHR. — Églises d'Allones, Bazoches et Dangeau (1645-1684). . . .	131

XVIII^e SIÈCLE

E.-G. LÉONARD. La vie des protestants au XVIII ^e siècle dans le marquisat d'Aubais (1752-1775).	12
--	----

DOCUMENTS classés par ordre chronologique.

XVI^e SIÈCLE

- N. WEISS. — Huguenots emprisonnés à la Conciergerie à Paris (1569). . . 86

XVII^e SIÈCLE

- R. GARRETA. — Vente des coupes et bassins servant à la sainte Cène à Rouen (1685-1687). 251
 H.-V. AUBERT. — Les espions du résident de France à Genève (1688 et suiv.) 39
 N. WEISS. — Nouveaux convertis arrêtés et mis à la Bastille (1700). . . 141
 CH. BOST. — Les prisonniers d'Aigues-Mortes (1735, etc.). 44 et 143
 N. WEISS. — A propos du centenaire de Jenner : ceux qu'on oublie, Fabre d'Olivet et la guérison de la surdité. 149

MÊLANGES

- PH. MIEG. — Les De Coninck au Havre et à Rouen (1682-1691) 97, 154. et 252
 B. SARAZIN. — Persécutions contre les familles bourgeoises des environs de Mouchamps (1689-1730) 52

CHRONIQUE LITTÉRAIRE ET COMPTES RENDUS CRITIQUES

- TH. SCHOELL. — Le principe de la piété chez Luther 55
 N. WEISS. — La jeunesse et la conversion de Calvin d'après l'abbé Cristiani. 57
 — L'Eglise de Saint-Étienne. — Marguerite de Lupé. 58
 H. PATRY. — Étienne de la Boétie et l'édit de janvier 1562 117
 H. DE P. — Notice généalogique sur la famille Audruger 122
 TH. SCHOELL. — Le Gallicanisme et la Réforme catholique 122
 — Un apologiste de la Saint-Barthélémy : du Faur de Pibrac. — Le fondateur du Méthodisme. — Histoire du mouvement janséniste. . . . 175
 CH. BOST. — Note bibliographique sur le Récit des souffrances de David Laury de Dieppe (1685-1686) 180
 E.-G. LÉONARD. — La Révocation et le protestantisme en Bas-Poitou . . 268
 TH. SCHOELL. — La prétendue glorification de Bellarmin 271
 J. P. — A travers la presse. — Notes bibliographiques. 273

CORRESPONDANCE ET NOTICES DIVERSES

- N. WEISS. — A propos d'Idelette de Bure 59
 — L'Eglise réformée de Paris sous Louis XIII. 59
 — Le régime de la liberté des cultes en Calvados 59
 — Société huguenote des fondateurs de Manakin 62
 — Bibliotheca romanica 62
 — L'Eglise de Petrograd. — Le protestantisme à Arles en 1563 63
 — Baudouin et Calvin. 64
 — La prétendue ivrognerie de Luther 124
 CH. BOST. — La 2^e partie de l'histoire de l'Eglise de Dieppe. 126
 N. W. — Christ et France. — La conversion de J. d'Albret et Th. de Bèze. 126
 N. WEISS. — Commémoration du martyr de H. Voes et J. van Eeschen (1523); du supplice de J. Huss (1415). 183
 G. TOURNIER. Cérémonie en l'honneur de D. Martin et P. Roques 187

N. W. — La conversion du Chablais. — Orbays. — Parpaillots. — Giolitti, Johannot, Litré — Assemblée du Musée du Désert. — Vaudois et Hussites.	188
Ch. Bost. — Pour un nouveau manuel de l'histoire du protestantisme.	291

VARIÉTÉS

H. STROHL; E. DOUMERGUE; J. PANNIER. Six centenaires.	280
---	-----

SÉANCES DU COMITÉ

14 novembre 1922.	113
5 juin 1923.	223
16 octobre.	225
20 novembre.	226

58^e ASSEMBLÉE GÉNÉRALE
(Paris, 9 décembre 1923.)

Allocutions de MM. J. Viénot, J. Pannier, Freddy Dürrleman.	195
---	-----

NÉCROLOGIE

N. W. — Cornélis de Witt. — Th. Maillard.	128
N. W. — Maurice Vernes. — Hippolyte Aubert.	191
N. W. — H. Gelin. — Théophile Dufour.	294

ILLUSTRATIONS

Ernest Denis.	201
Cornélis de Witt.	202
Temple de Charenton, gravure de Marot.	210
— estampe de Mariette.	213
— (destruction).	215
La Boucherie de Haarlem.	249
Temple d'Anduze.	284

ERRATA

P. 98, l. 11, *au lieu de* 19 avril, *lire* : 40 mai. — P. 98, l. 18, 1^{er} : 13 février. — P. 99, l. 14, 1654 : 1652. — P. 99, *au lieu de* : baptisée... 1670, *lire* : née à Rouen le 30 juin 1673 ; *au lieu de* Ester Oursel, baptisée... 1673, *lire* : née à Rouen le 17 novembre 1670. — P. 103, n. 2, Emerence : Mehereuc. — P. 107, n. 3, la future fiancée, etc : sœur de Jean Camin. — P. 113, à Rouen : à Hambourg. — P. 228, l. 22, 1624 il y aura : 1923 il y a. — P. 264, n. 3, 12 février : 15 mars.

